

HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS





9443

10333

LE

JOSEF HAA
FREIBURG i. B.

PHILOSOPHE

ANGLAIS,

OU

JOSEF HAA
FREIBURG i. B.

HISTOIRE

DE MONSIEUR

CLEVELAND,

FILS NATUREL

DE CROMWEL,

Ecritte par lui-même, & traduite de l'Anglois par
l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité:

TOME PREMIER.



249942
77. 12. 30

A AMSTERDAM,

Chez J. RYCKHOFF, 1757.



P R É F A C E.

J E n'imiterai point l'affectation de quantité d'Auteurs modernes, qui semblent craindre d'offenser le Public, ou du moins de l'importuner par une Préface; & qui font paroître autant de répugnance & d'embarras lorsqu'ils en ont une à composer, que s'ils avoient à redouter effectivement le chagrin & le dégoût de leurs Lecteurs. J'ai peine à concevoir ce qui peut causer leurs allarmes & leurs difficultés. Car si leurs Ouvrages ne demandent point les éclaircissimens préliminaires d'une Préface, qui les oblige de prendre le soin inutile d'en composer; & s'ils croient au contraire que leurs Lecteurs ayent besoin de quelque explication pour l'intelligence de ce qui leur est présenté, pourquoi craindre de leur déplaire, en leur offrant un secours, qu'ils ne sçauroient manquer de trouver agréable dès qu'ils auront reconnu qu'il est nécessaire? On sent, par exemple, qu'il manqueroit quelque chose à un Livre tel que celui que je donne au Public, s'il n'étoit pas précédé d'une Introduction qui puisse répandre quelque lumière sur des événemens obscurs, ou inconnus jusqu'aujourd'hui. Un Ouvrage de cette nature peut être regardé comme un País nouvellement découvert; & le dessein de le lire, comme une espèce de Voyage que le Lecteur entreprend. Il ne suffit pas de lui en annoncer le nom par un Titre, il faut qu'il en connoisse la situation & le chemin, pour y entrer avec assurance. Il faut même qu'il soit informé de

ce qu'il y doit rencontrer de curieux & d'agréable ; pour éviter l'embarras des recherches & des incertitudes , qui diminueroient la satisfaction qu'il se promet sur la route. Tel est le service que je vais rendre à mes Lecteurs.

L'Histoire de M. Cléveland m'est venuë d'une bonne source. Je la tiens de son Fils , qui porte le même nom , & qui vit actuellement à Londres , dans une heureuse vieillesse ; après avoir passé la plus grande partie de sa vie au service de différens Princes Etrangers. Le hazard me procura sa connoissance. Il avoit lû mes Mémoires , & ce fut la plus forte raison qui le porta à me parler de ceux de son Pere. Je veux vous faire connoître , me dit-il un jour , en me les presentant , un homme qui avoit le cœur fait à peu près comme le vôtre , & qui a fait le même usage que vous des aventures d'une vie fort malheureuse. Il me confia le Manuscrit , que je lus avec avidité. Je trouvai en effet tant de rapport entre les inclinations de M. Cléveland & les miennes , tant de ressemblance dans notre manière de penser & dans nos sentimens , que je confessai au Fils , que je m'étois reconnu dans les traits de son pere , & que nos cœurs , si l'on me permet cette expression , étoient de la même trempe & sortis du même moule. Je lui demandai quelle raison il avoit de condamner aux ténèbres , un Ouvrage qui plairoit vraisemblablement au Public ? Il me répondit , que la seule raison qui l'empêchoit de le publier , étoit la difficulté de mettre le Manuscrit en ordre , & de donner un air d'Histoire & de Narration suivie à des événemens dont le fil étoit interrompu en quantité d'endroits. Je me serois chargé de ce soin sans balancer , si j'eusse sçu la Langue Angloise assez parfaitement pour me flâter de pouvoir atteindre aux agrémens du stile , mais comme il y a bien loin de la simple intelligence d'une Langue , au talent de

l'écrire avec politesse , je me bornai au dessein d'entreprendre en François ce que je ne me sentoiss point capable d'exécuter en Anglois. M. Cléveland ne marqua point d'éloignement pour cette proposition. Il me permit de prendre une copie de son Manuscrit ; & l'ayant aportée en France à mon retour , j'ai employé ce que des occupations plus importantes m'ont laissé de liberté , pour lui donner la forme sous laquelle elle peut paroître aujourd'hui.

Le tems où vivoit M. Cléveland n'est pas si éloigné du nôtre , qu'il ne puisse se trouver encore quantité de personnes qui l'ayent connu. La plus grande partie de son Histoire roule aussi sur des faits dont la mémoire est récente ; de sorte qu'un Lecteur ne doit pas craindre qu'on le transporte ici dans la Région des Fables. Cependant , il faut convenir qu'il s'y rencontre des aventures extraordinaires , & qui semblent demander d'être attestées. C'est ce que j'ai reconnu moi-même en les traduisant ; & je me suis trouvé engagé par cette réflexion , à faire ici quelques remarques , qui pourront arrêter le penchant que la plûpart des Lecteurs ont à l'incrédulité.

Je n'aurai point recours aux raisons générales , dont il n'y a point d'Auteur qui ne puisse servir pour accréditer également la vérité & le mensonge. Car quoiqu'il soit certain , par exemple , que la vraisemblance n'est pas un caractère nécessaire à la vérité , & que nous voyons arriver tous les jours mille choses que nous traiterions d'absurdes & d'impossibles sur tout autre raport que celui de nos yeux : une preuve si vague n'entraîne presque rien après elle , parce qu'elle n'établit tout au plus , qu'un fait obscur & difficile peut être vrai , sans montrer qu'il le soit effectivement. Les preuves de raisonnement ne concluent rien en faveur d'un point purement historique ; il en faut de la même nature que ce qui est à prouver , c'est-à-dire , qu'un fait doi-

ieux doit être prouvé par un fait certain. Un de vos arbres a produit des feuilles au milieu de l'Hiver : j'en doute, malgré vos assurances. Croyez-vous me convaincre, en m'expliquant par quelle voye la Nature a pû se développer avant le retour de la belle saison ? Vous me forcerez peut-être à convenir que la chose est possible. Mais faites-moi confirmer cette merveille par des témoins sages, qui l'ayent vuë comme vous, & qui n'ayent pû s'accorder pour surprendre ma crédulité ; faites-moi voir quelqu'unes de ces feuilles, avec la verdure & la fraîcheur qu'elles doivent avoir en naissant : j'ajoute foi à votre récit, sans m'embarrasser un moment de l'examen. Dans le fond, je ne sçais si cette lenteur délicate à croire la vérité des faits est fort glorieuse pour les hommes, & s'ils ont raison de s'en faire une espèce d'honneur. Il est clair qu'elle supose la mauvaise opinion qu'ils ont les uns des autres, & la défiance mutuelle où ils sont de leur droiture & de leur bonne foi.

Quoique ce que j'ai à dire pour appuyer la vérité des aventures extraordinaires de M. Cleveland, n'ait point la force d'une preuve décisive de fait, on ne la trouvera pas non plus aussi vague & aussi foible qu'une preuve de simple Raisonnement. C'est un mélange de ces deux sortes de preuves. 1. Dans toutes les choses que M. Cléveland nous raconte sans autre témoignage que le sien, je remarque qu'il n'a rien avancé qui ne puisse se concilier parfaitement avec nos Histoires les plus fidèles & les plus aprouvées. 2. Il rapporte un grand nombre de faits, dont on trouve réellement des traces, & souvent même d'amples témoignages, dans les Historiens contemporains.

Le caractère de Cromwel est si connu, qu'on n'accusera point notre Auteur de l'avoir noirci par un ressentiment de vengeance & de haine. Il n'y a

qu'à consulter les plus célèbres Historiens d'Angleterre ; on verra qu'ils s'accordent avec M. Cléveland , jusques dans les expressions. » *Personne (dit le Comte de Clarendon en parlant du Protecteur) n'a jamais rien entrepris avec plus de méchanceté , & avec tant de mépris de la Religion & de l'honnêteté morale. Cependant , une méchanceté aussi grande que la sienne , n'auroit jamais fait réüssir ses desseins , sans le secours d'un esprit sublime , d'une prudence & d'une adresse admirables , & sans la résolution d'un cœur magnanime. » Le même Auteur ajoûte un peu plus bas : » En un mot , comme il étoit coupable de plusieurs crimes pour lesquels la damnation est dénoncée, & le feu de l'Enfer préparé , aussi avoit-il de ces bonnes qualités qui ont rendu la mémoire de quelques-uns célèbre dans tous les Siècles ; & il sera regardé par la postérité , comme un brave & un méchant homme. » M. Burnet assure que son principe favori , & celui dont il faisoit le plus souvent usage étoit que les Loix morales ne lient les hommes que dans la conduite ordinaire de la vie , & qu'on peut s'en éloigner dans les cas & dans les occasions extraordinaires. » Il est aisé de voir qu'il n'y a point de crimes , dont on ne soit capable avec un si détestable principe.*

J'avouë qu'il s'est trouvé peu de personnes qui ayent reproché à Cromwel les excès de l'incontinence. Mais tout le monde convient qu'il étoit souverainement hypocrite ; & ç'en est assez pour comprendre qu'il ne faut pas juger du secret de ses mœurs , par l'apparence extérieure de sa conduite. Il laissa six enfans de son mariage : deux fils & quatre filles. La quatrième , qui se nommoit Elisabeth , & dont M. Cléveland parle avec estime dans les dernières parties de son Ouvrage , & a vécu jus-

qu'au tems du Roi Guillaume. J'ai parlé en Angleterre à quantité de personnes qui l'ont connue, & qui m'ont confirmé une partie des aventures qu'on lui attribue dans notre Histoire.

Il y a deux choses à observer ici sur Cromwel. L'une, que M. Cléveland lui donne la qualité d'Orateur du Parlement, quoiqu'il ne paroisse par aucun Historien qu'il ait occupé cet Emploi. On trouve seulement, qu'il étoit député pour Cambridge en 1640. & qu'il le fut jusqu'à ce que, de concert avec la Chambre des Communes, il trouva le moyen de s'élever aux Emplois militaires. J'ai consulté à Londres sur cette difficulté quelques personnes de considération, & leur réponse m'a servi d'éclaircissement. Cromwel fut effectivement nommé Orateur par les intrigues de plusieurs Membres du Parlement, qui le croyoient propre à faire réüssir leurs vûës. Mais il se rendit justice, en refusant cet Emploi. Quelque versé qu'il fût dans les affaires, il avoit peu de talent pour parler en Public; & il entendoit trop bien les interêts de son ambition, pour accepter une place qu'il ne se sentoît pas capable de remplir avec honneur.

Ma seconde information regarde le tems de la mort de Cromwel. Il est certain qu'elle arriva avant le voyage du Roi Charles à Bayonne & à Fontarabie. Il faut par conséquent que M. Cléveland ait demeuré à Roüen avec Mylord Axminster beaucoup plus long-tems que je ne marque; ou du moins, que Richard Cromwel eût alors succédé à son Pere. Sans l'une ou l'autre de ces suppositions, il se trouvera dans le tems une erreur de quelques mois. Je confesse qu'elle vient uniquement de ma négligence. Cet endroit des Mémoires de M. Cléveland étoit interrompu; & je n'ai pensé qu'à joindre la narration, sans faire attention à remplir, ou du moins à faire apercevoir le vuide qui se trouvoit en-

tre le départ d'Angleterre & le séjour de Rouën. On voit que je me suis aperçu de ma faute ; mais j'ai mieux aimé qu'elle subsistât que de mettre une interruption désagréable dans mon ouvrage, ou de la remplir par quelque aventure de mon imagination.

Je ne m'étendrai point sur la Caverne de Rumney-hole, que j'ai vûë dans mon voyage d'Angleterre. La description de M. Cléveland suffit pour satisfaire la curiosité du Lecteur. J'ajouterais seulement, qu'on trouve dans plusieurs autres Provinces de cette Isle, de pareils jeux de la nature. Darbyshire en est remplie. Hoockey-hole près de Wels, Scherecliffs, sont des raretés en ce genre, qui méritent l'attention des Voyageurs.

La Colonie Rochelloise m'a causé de l'embaras. Il ne me paroissoit pas vraisemblable qu'un Etablissement si extraordinaire eût été si entièrement ignoré, qu'il ne s'en trouvât nulle trace dans les Relations de nos Voyageurs ; & je ne pus m'empêcher d'en témoigner quelque chose au Fils de M. Cléveland. Il me satisfit aussi-tôt, en me faisant voir quelques endroits d'une Relation de la Mer d'Ethiopie, composée par William Rallow, Anglois. Si je n'y trouvai point l'Histoire de Bridge & de ses Compagnons, je fus assuré du moins de l'existence de la Colonie, & de la manière déplorable dont elle fut détruite. J'y remarquai même quelques singularités de sa situation, que M. Cléveland avoit omises, & que j'ai jointes à son recit dans le troisième Tome.

L'Histoire de Blud, toute extraordinaire qu'elle est, ne peut être révoquée en doute par ceux qui ont quelque connoissance du Règne de Charles II. Je dis la même chose de la Conspiration Protestante de la Rye, & de la malheureuse fin de Walcot, de Mylord Russel, du Colonel Sidney, mais particulièrement de l'aimable & infortuné Comte d'Essex.

L'aventure de Sir Georges Aiskew aux Barbades , & l'expédition de Vénable à la Jamaïque , sont attestées par les Ecrivains Anglois , du moins pour le fond , si elles ne le sont pas pour les circonstances. Les malheurs de Mylord Axminster ne sont pas moins connus. Pour ceux de M. Cléveland , ils sont exposés si naturellement , qu'ils semblent n'avoir pas besoin d'autre preuve que la franchise de son cœur & l'honnêteté invariable de ses sentimens. Ses liaisons avec Mylord Hyde Comte de Clarendon , sur-tout à Rouen où ce Seigneur passa les dernières années de sa vie , leurs conférences , leurs incertitudes sur la Religion , & la manière dont elles se terminent , sont des traits si singuliers & en même-tems si naturels , qu'on se persuadera aisément qu'ils n'ont pû être inventés à plaisir , ni contrefaits.

La fin tragique du second Fils de M. Cléveland , quoique racontée avec des circonstances propres à exciter la foi , n'avoit pas laissé de révolter la mienne , parce qu'il ne me sembloit pas croyable qu'un accident qui touchoit de si près le Roi Charles , eût pû échapper aux recherches des Historiens Anglois. J'en ai feüilleté un très-grand nombre , pour y découvrir quelque trait , du moins , qui pût servir de gârant à mon Auteur. Voici ce que j'ai trouvé dans le Docteur Welwood : le fond de l'aventure est manifestement le même ; il n'y manque que les causes & les circonstances , que le Docteur a ignorées. » On fit aussi quelque attention (dit-il) » à un accident arrivé à Windisor quelques années avant la mort du Roi. Ce Prince , ayant lû plus que de coutume au retour de la Chasse , se » retira dans la chambre prochaine ; & s'étant envelopé de son manteau , il s'endormit sur un lit » de repos. Peu de tems après qu'il fut retourné » joindre la compagnie , un Domestique , du nom-

P R É F A C E :

» bre de ceux qui étoient avec le Roi , s'endormit
 » sur le même lit de repos , étant envelopé du man-
 » teau du Roi ; & en cet état il fut trouvé mort ,
 » d'un coup de poignard , sans qu'on ait jamais
 » sçû comment cela étoit arrivé , & sans qu'on en
 » ait fait la moindre enquête. » Mais la chose
 fut étouffée. On n'a qu'à comparer ce recit , avec
 l'aventure du jeune Cléveland ; & l'on ne demande-
 ra point d'autre clef.

On pourroit reprocher à M. Cléveland , de n'a-
 voir point assez ménagé la mémoire du Roi Char-
 les , à qui il étoit redevable de quantité de faveurs ,
 comme il le confesse lui-même , & de la meilleure
 partie de son bien. Mais un Lecteur judicieux , qui
 connoitra le caractère de ce Prince , & qui fera at-
 tention à celui de notre Philosophe , ne donnera
 point le nom d'ingratitude à cette conduite. Il l'ad-
 mirera au contraire , comme un effet de cette sincé-
 rité généreuse qui abhorre la flâterie , & sans laquel-
 le on ne voit jamais marcher la Vertu & la Sage-
 sse. M. Cléveland connoissoit les grandes qualités de
 Charles II. Mais il avoit remarqué aussi , mieux
 que personne , qu'elles étoient comme étouffées &
 rendues inutiles par ses défauts. Sa mollesse sur-
 tout , & sa haine pour tout ce qui sentoit l'aplica-
 tion , ne pouvoit manquer de blesser un esprit na-
 turellement ferme & attentif , à qui de continuel-
 s malheurs avoient fait contracter encore quelque cho-
 se de plus austère & de plus sérieux. L'Evêque de
 Salisbury rassemble en deux mots tout le caractère
 de Charles : » Il étoit , dit cet Ecrivain , si natu-
 » rellement ennemi de toute contrainte , que quoi-
 » qu'il eût autant d'esprit qu'homme du monde , &
 » une mine majestueuse , il ne pouvoit non pas mé-
 » me après l'avoir prémédité , jouïr le rôle de Roi
 » pour un moment , soit au Parlement , soit au Con-
 » seil , ni par ses paroles , ni par ses gestes. » Ajou-

tez , qu'il avoit des idées de Religion & des principes de Morale assez singuliers , qu'un homme d'un caractère aussi droit que M. Cléveland ne pouvoit s'empêcher de condamner hautement , même dans un Prince qu'il aimoit. Aussi nous laisse-t'il entendre , que la liberté avec laquelle il expliqua là-dessus ses sentimens au Roi , eut plus de part à sa disgrâce que la Conspiration de la Rye , dans laquelle on le soupçonna d'avoir trempé. Ce fut à peu près la même raison qui lui fit perdre l'affection du Duc de Monmouth ; & qui lui attira de ce Seigneur l'outrage cruel , dont il est surprenant qu'il nous ait fait lui-même un recit si naturel & si sincère dans son Histoire.

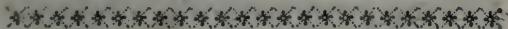
Je m'aperçois que mes remarques s'allongent insensiblement sous ma plume. Un excès de longueur dans une Préface seroit un défaut , comme ç'en est un d'affecter ridiculement de commencer un Ouvrage sans Préface & sans Introduction. Je ne serois pas pardonnable de tomber dans la première de ces extrémités , après avoir commencé rigoureusement par condamner l'autre. S'il me reste quelque chose à demander au Public , c'est de faire attention , qu'il y aura toujours une extrême différence entre une Traduction simple , & un Ouvrage qu'on a tiré de son propre fond. Je le prie de régler là-dessus son indulgence.





LE PHILOSOPHE
ANGLAIS,
O U
HISTOIRE
DE
M^R CLÉVELAND.

FILS NATUREL DE CROMWEL.



LIVRE PREMIER.



A réputation de mon Pere me dispense du soin de m'étendre sur mon origine. Personne n'ignore quel fut le caractère de cet Homme célèbre, qui tint pendant plusieurs années toute l'Europe dans l'admiration de ses vertus & de ses crimes. L'Histoire balance encore dans quel rang elle doit placer son nom, & s'il faut le compter parmi les Héros, ou parmi les Scélérats. Mais de quelque côté que son jugement se

déclare , elle ne ſçauroit lui ôter l'immortalité qu'il mérite ſous l'un ou l'autre titre. La qualité de Fils ne m'empêchera pas de lui rendre impartialement juſtice , dans toutes les occaſions que je vais avoir de parler de ſa conduite.

Son zèle affecté pour la Religion ne l'avoit pas rendu inſenſible aux plaiſirs de l'Amour. Il laiſſa pluſieurs enfans , de ſon Epouſe légitime , & de diverſes Maîtrefſes. C'eſt une choſe incroyable , que les Descendans d'un homme ſi puiffant , ſi riche & ſi redouté , ayent pû devenir le joiët de la Fortune , & ſe voir réduits preſque tous à périr dans l'obſcurité & la miſère. Cependant , à la réſerve d'un ſeul qui a conſervé ſon nom , avec une petite partie de ſes biens , & qui les a transmis à ſon Fils , qui occupe actuellement à Londres un Emploi médiocre dans la Juſtice Civile , tous les autres ont été expatriés diverſement , & n'ont rien recueilli de l'héritage de leur Pere. Mon mauvais fort m'a rendu le plus malheureux ; j'expoſe l'Histoire de mes malheurs au Public.

Ne me demandera-t'on pas , quelle ſorte de plaiſir peut trouver un miſérable à ſe rapeler le ſouvenir de ſes peines , par un recit qui ne ſçauroit manquer d'en renouveler le ſentiment ? Ce ne peut être qu'une perſonne heureuſe , qui me faſſe cette queſtion ; car tous les infortunés ſça-vent trop bien , que la plus douce conſolation d'une grande douleur , eſt d'avoir la liberté de ſe plaindre & de paroître affligé. Le cœur d'un malheureux eſt idolâtre de ſa triſteſſe , autant qu'un cœur heureux & ſatisfait l'eſt de ſes plaiſirs. Si le ſilence & la ſolitude ſont agréables dans l'affliction , c'eſt qu'on ſ'y recueille , en quelque ſorte , au milieu de ſes peines , & qu'on y a la douceur de gémir ſans être interrompu.

Mais c'est une consolation plus douce encore, de pouvoir exprimer ses sentimens par écrit. Le papier n'est point un confident insensible, comme il le semble : il s'anime, en recevant les expressions d'un cœur triste & passionné ; il les conserve fidèlement, au défaut de la mémoire : il est toujours prêt à les représenter ; & non-seulement cette image sert à nourrir une chère & délicieuse tristesse, elle sert encore à la justifier. Je commence donc mon recit.

Ma Mere s'apeloit *Elizabeth Cleveland*. Elle étoit Fille d'un des principaux Officiers du Palais Royal de Hamptoncour. Sa beauté lui attira les regards, & presque aussi-tôt l'amour du Roi *Charles Premier*. Il y a peu de Femmes qui s'arment de fierté, contre les soupirs d'un grand Roi. Ma Mere se fit un honneur de les avoir mérités. Elle étoit adroite & intrigante. Elle comprit fort bien, que dans ces engagements inégaux, où l'amour a besoin de tout son pouvoir pour racourcir la distance des conditions, les mêmes traits qui ont sçu faire la conquête d'un Amant, ne suffisent pas toujours pour fixer sa constance & sa fidélité. Elle joignit à ses charmes, tous les secours qu'elle pût tirer de son esprit. Elle se soutint assez long-tems dans la faveur, si l'on considère l'inconstance naturelle du Roi ; mais trop peu pour satisfaire son ambition, qui étoit la passion dominante de son ame : de sorte que l'ardeur du Monarque aiant commencé à se refroidir, elle ressentit peut-être plus d'echagrin de sa chute, qu'elle n'avoit trouvé de plaisir dans son élévation. Elle n'eût point la force de dissimuler son mécontentement. Ses plaintes indiscrettes, & les liaisons qu'elle prit hautement avec le Parti opposé à la Maison Royale, la firent bien-tôt regarder comme une ennemie.

déclarée du Roi. Elle perdit ses pensions, & quelques restes de grandeur qu'elle avoit eu l'adresse de garder jusqu'alors. M. Cléveland, qui étoit un zélé Royaliste, lui ayant refusé l'asile qu'elle s'attendoit de retrouver dans la maison paternelle, elle se vit contrainte, par la nécessité, de suivre le premier choix de sa haine, c'est-à-dire, d'entrer sans ménagement dans le Parti des ennemis de la Cour.

Mon Pere commençoit dès-lors à tenir parmi eux un des premiers rangs. Son esprit, ses talens extraordinaires, son respect pour la Religion, la régularité de ses mœurs & sur-tout le zèle incomparable, dont il paroissoit animé pour la Patrie, l'avoient mis dans une haute estime à Londres, & le faisoient regarder de tous les Anglois comme le Défenseur de leurs Loix, & le soutien de leur liberté. J'ignore s'il avoit déjà formé les vûes ambitieuses qui ont éclaté depuis; mais dans la profession ouverte qu'il faisoit, d'être opposé au Gouvernement, il étoit trop habile homme pour ne pas reconnoître l'utilité qu'il pouvoit tirer de Mademoiselle Cléveland. Il connoissoit le caractère de son esprit, & la part qu'elle avoit eüe pendant sa faveur aux plus secretes délibérations de la Cour. C'étoit à lui-même qu'elle s'étoit adressée. Il la reçut avec une distinction qui flâta sa vanité. Il prévint l'exposition de ses besoins, en lui offrant sa bourse & celle de ses Amis. Il la pria de se reposer sur lui du soin de sa fortune. Il s'attira si parfaitement son estime & sa confiance dans cette première entrevuë, qu'elle ne tarda point à le regarder comme son meilleur Ami. L'Amitié, entre deux personnes d'un sexe différent, tient presque toujours à l'Amour. Leurs entretiens politiques se changèrent bien-tôt en con-

versations tendres. Ils s'aimèrent ; & Mademoiselle Cléveland ne crut point s'avilir en devenant la Maîtresse d'un homme tel que mon Pere, elle qui l'avoit été de son Roi.

Cependant, son amour produisit un effet, qu'elle n'attendoit point. Il fut funeste à son ambition. Le monde pardonne à une femme certaines foibleffes, qui paroissent annoblies par leur cause. L'honneur d'être aimé d'un grand Roi, balance, en quelque sorte, la perte de la Vertu. Mais hors de cette extrême élévation, qui flâte l'orgueil jusqu'au point de changer ainsi nos idées, on s'accorde à regarder d'un certain œil toutes les Femmes qui oublient leur devoir par le transport d'une passion aveugle. Je ne le pardonne pas même à ma Mere ; quoique ce soit à un pareil défaut de sagesse que je dois le jour. Elle ne trouva pas plus d'indulgence à Londres : toutes les personnes de distinction, dont elle s'étoit conservé l'estime, la lui ôtèrent, avec leur familiarité & leur amitié. Mon Pere lui même cessa de la considérer, lorsqu'elle se fut renduë à ses desirs, & ne la croyant plus propre à servir à ses desseins, il ne la traita plus que sur le pied d'une Maîtresse ordinaire. Ce changement parut dur à ma mere. Il servit à la guérir de sa passion. Elle eut assez de fierté, pour quitter son Amant sans se plaindre ; & elle se retira à Hammersmith, où elle me porta dans son sein. Je ne sçais pas quelles étoient ses vûës, ni sur quel fond elle comptoit pour vivre ; mais mon Pere ne l'oublia pas entièrement, qu'il ne prit soin de lui assurer une honnête subsistance. Son malheur lui fut utile. Il lui fit perdre le goût de tout ce qu'elle avoit aimé jusqu'alors. Elle renonça non-seulement à l'ambition & à l'amour, mais aux passe-tems mêmes les plus innocens, qui occupent le commun des fem-

mes. Elle se renferma dans une vie sérieuse & appliquée. La lecture devint sa plus chère occupation ; & lorsqu'elle m'eût mis au monde , elle y ajouta le soin de mon enfance , & ensuite celui de mon éducation.

Je crains de réüssir mal à donner une idée de la sagesse & de la vertu de cette excélente Mere. Ce n'étoit plus cette femme mondaine & dissipée , qui avoit été tour à tour esclave de l'amour , & de l'ambition. Ses idées & ses sentimens étoient devenus aussi réglés que sa conduite extérieure. Je ne fus pas plutôt sorti des ténèbres de l'enfance , qu'elle entreprit de me former elle-même l'esprit & les mœurs , sans avoir recours aux leçons des Maîtres ordinaires. Elle avoit recueilli tous les bons Auteurs des derniers siècles , & elle y avoit ajouté les meilleures Traductions des ouvrages des Anciens. Elle s'étoit nourrie si assiduëment de cette lecture pendant plusieurs années , que sans le secours de la Langue Latine , elle étoit parvenuë à une connoissance extraordinaire de l'Histoire. Elle s'étoit formé le goût avec le même succès pour les ouvrages d'esprit. Il ne sortoit rien de la presse , qu'elle ne lût , en y joignant son jugement & la Censure. C'étoit le seul endroit par lequel elle conservoit encore quelque commerce avec le Monde. Mais le principal objet de son étude avoit été la Philosophie morale. Elle y raportoit toutes ses lumières. Les autres Sciences lui servoient comme de degrés pour arriver à ce but , & elle ne les estimoit utiles & solides , qu'à proportion qu'elles pouvoient servir à l'en aprocher. Elle avoit lû , dans les Traductions , tous les Philosophes anciens & modernes. Elle en avoit tiré avec un discernement admirable , tout ce qu'ils ont pensé de plus raisonnable par rapport au bonheur & à la vérité. Elle en avoit composé

force de soins , un Systême complet dont toutes les parties étoient enchaînées merveilleusement à un petit nombre de principes clairs & bien établis. C'étoit son ouvrage favori ; elle ne se lassoit point de le relire. Elle y trouvoit , disoit-elle ; comme dans une source toujours féconde , sa force , ses motifs , ses consolations , en un mot , le fondement de la paix de son cœur , & de la constante égalité de son esprit.

Je n'avois guères plus de sept ou huit ans , lorsqu'elle commença à m'inspirer le goût de ce qu'elle aimoit si chèrement. Elle me trouva d'heureuses dispositions ; ou plutôt elle m'en communiqua , par l'assiduité de ses soins , & la répétition continuelle de ses maximes. Je n'avois vû qu'elle jusqu'alors ; car , dans le dessein où elle étoit de me donner , pour ainsi dire , un cœur & un esprit de sa façon , elle m'avoit retranché tous les amusemens de l'enfance. J'étois continuellement sous ses yeux. Mes mains avoient à peine la force de soutenir un Livre , que j'étois déjà accoutumé à le feuilletter. Je sçavois lire , lorsque le commun des Enfans commencent à parler , & la solitude perpétuelle dans laquelle j'étois retenu , me fit prendre l'habitude de penser & de réfléchir , dans un âge où l'on ignore encore de quelle nature on est , & dans quelle classe d'Animaux l'Homme doit être rangé. Je n'appris point le Latin. C'est une Langue , disoit ma mere , qui n'est nécessaire à présent qu'aux Critiques , ou aux Maîtres d'Ecole. Toutes ses beautés ont été transmises dans les Langues vivantes , par le moyen des Traductions. Le tems qu'un enfant perd à l'apprendre , peut être employé plus utilement à l'acquisition des connoissances solides. En général , elle étoit fort prévenueë contre l'Etude des Langues ; elle les apelloit , la peste de la raison , & la ruine du

jugement. Cette multitude de traces, que forment tant de mots barbares & étrangers dans le cerveau d'un Enfant, y produit une confusion irréparable. Ce seroit un grand mal, disoit-elle, qu'on ne pût faire de progrès dans les Sciences, qu'après avoir donné une partie de sa vie à l'étude des Langues; mais puisqu'on peut se passer de ce secours, c'est une folie extrême de se charger la tête d'un fardeau inutile. Cinq ou six années, qu'on employe dans la jeunesse à tourner un peu de Latin, ne contribuent que d'une manière bien foible & bien éloignée à conduire les hommes à leur principal but, qui doit être de se rendre sages & heureux. Ce n'est point la mémoire, ajoutoit elle, c'est le cœur & l'esprit qu'il faut cultiver à cet usage: de là dépend tout l'édifice du bonheur & de la vertu. Elle se contenta de me faire apprendre la Langue naturelle dans la dernière exactitude, parce qu'il est nécessaire à un homme de quelque naissance, de s'exprimer poliment, & de sçavoir écrire de même. Elle me fit ajouter à cette étude celle de la Langue Françoisé; comme si elle eût prévu que mon Étoile ne me destinoit point à une vie tranquile. Peut-être vous trouverez-vous exposé, me dit-elle, à quitter un jour votre Patrie: vous aurez besoin d'un langage qui puisse vous faire entendre des Etrangers; & vous ne sçauriez en apprendre de plus universelle que le François.

L'occupation de mes premières années fut donc une simple imitation des études de ma mere. J'appris les élémens des Sciences, comme elle, & dans les mêmes vûës. Je m'appliquai particulièrement à l'Histoire, qui est la Partie pratique de la Philosophie morale. Je n'en négligeai pas non plus les sources, je n'avois qu'à jeter les yeux sur le Systême abrégé de ma mere; ce Livre d'or

étoit toujours ouvert sur ma table. Je l'avois copié de ma propre main. Je comparois mes lectures historiques à ses Principes ; je jugeois des vertus & des vices , suivant ses idées ; & soit qu'elle n'eût suivi que les sentimens droits de la Nature , qui se trouvent les mêmes dans tous les hommes , lorsqu'ils veulent les observer & les suivre ; soit que l'habitude de vivre avec elle , & de recevoir incessamment ses leçons , m'eût accoutumé à penser comme elle , je sentoie la vérité de ses maximes , & je trouvois au fond de mon cœur tous ces mêmes sentimens , qui étoient sortis du sien , & qu'elle avoit mis en ordre sur le papier.

Pendant que nous menions ainsi une vie solitaire & apliquée , notre malheureuse Patrie s'étoit vûë déchirer intérieurement par les divisions civiles. Mon pere , que j'appelle toujours de ce nom , (quoique j'ignorasse alors de qui j'avois reçu la vie ;) mon pere , à la tête d'une troupe de Citoyens furieux , avoit allumé le feu de la discorde dans toutes les parties de l'Isle. Ils y avoient répandu les horreurs de la guerre , pendant plusieurs années. Elle n'avoit fini que par un attentat qui surpassoit tous les autres , & auquel on n'a point donné de nom particulier dans aucune langue ; par cette raison sans doute , qu'il n'y en a point d'assez horrible pour le bien exprimer. Je parle de la mort infortunée du Roi Charles , notre légitime Souverain. Quoique notre retraite fut si profonde , que le bruit de la guerre n'étoit point venu jusqu'à nous , il nous fut impossible d'en ignorer la détestable catastrophe. Le cri du sang de ce bon Roi s'éleva jusqu'au Ciel , & les gémissemens de tous ces véritables Anglois pénétrèrent jusqu'au fond de notre solitude. Ma Mere se fit informer de tout le détail de cette

funeste aventure. Elle vint me l'apprendre aussitôt, & sa Philosophie ne pût l'empêcher de verser une abondance de larmes en commençant ce récit. Ecoutez, mon Fils, me dit-elle, écoutez un malheur qui n'eût jamais d'exemple. Le Roi est mort sur un échaffaut; & c'est votre Pere qui l'y a fait monter. O Dieu, ajouta-t'elle, ne proportionnez point vos châtimens à cet horrible crime, & ne les étendez pas du moins jusqu'à nous! Comme il ne m'étoit jamais rien arrivé qui m'eût causé le moindre trouble, & que j'avois toujours vû ma Mere aussi tranquille que moi, ses larmes, le désordre avec lequel elle avoit commencé à parler, & le nom de pere, que je n'avois jamais entendu prononcer, firent sur moi une si forte impression, que je tombai sans connoissance. Etant revenu à moi, je demurai les yetux ouverts à la regarder, comme si j'eusse attendu d'elle la suite d'un Exorde si extraordinaire. Elle me satisfit, en m'apprenant ses aventures, ma naissance, le rang auquel mon pere s'étoit élevé, & tout ce qu'elle venoit d'entendre elle-même de ceux qui lui avoient raconté les troubles d'Angleterre, & la fin tragique de notre malheureux Roi.

J'étois jeune encore; mais j'avois l'esprit avancé. Le récit de ma Mere avoit été vif & animé. Je me trouvai, lorsqu'elle eût fini, dans une espèce de transport, qui m'empêcha durant quelque-tems attentif à ce qui se passoit auprès de moi. J'étois comme effrayé de tant d'images nouvelles, qui agissoient tout à la fois sur mon esprit. Ce n'est pas ce que j'eusse lû dans l'Histoire, des renversemens d'Etats, des Troubles & des Guerres sanglantes; mais on n'est guères émû d'un événement passé, qu'un Historien raconte froidement. Il me sembloit que j'eusse part à la Ré-

volution présente , dans la personne de mon Pere. Les mouvemens de la Nature se trouvoient comme en opposition avec mes idées. Je me sentoie porté à l'aimer , & à desirer de le voir ; & dans le même-tems je le détestois , comme un monstre qui s'étoit rendu coupable du plus noir de tous les crimes. La conduite , d'ailleurs , qu'il avoit tenuë à l'égard de ma Mere , achevoit de me révolter contre lui. Tous mes sentimens étoient encore droits & naturels. Je n'avois de goût & d'admiration que pour la Sageffe & la Vertu ; je ne pouvois concevoir qu'on pût s'écarter volontairement de l'une & de l'autre. Ainsi je m'accoutumai à mépriser l'Auteur de ma naissance , en commençant à le connoître , & le doux nom de Pere se lia tout-d'un-coup dans mon esprit à des idées d'aversion & de haine.

Je dois rendre néanmoins cette justice à ma Mere , qu'aussi-tôt qu'elle s'aperçut de mes dispositions , elle n'épargna rien pour les détruire. Mais les premières impressions s'effacent difficilement dans le cœur d'un jeune homme. Elle employa en vain ces mêmes maximes , qu'elle m'avoit fait goûter par ses instructions. Il faut haïr le crime , me disoit-elle : mais dans la Société humaine , on est obligé quelquefois de le supporter. Cela est vrai , sur-tout à l'égard des personnes à qui l'on doit de la tendresse & du respect. Il n'est permis alors que de s'affliger , & de faire des vœux pour leur changement. Leurs désordres ne nous autorisent jamais à leur refuser ce que la Nature ou d'autres devoirs nous obligent à leur rendre. Elle me fit même connoître que mon intérêt demandoit nécessairement que je prisse ces sentimens pour mon Pere ; que je n'avois rien à espérer que de lui , qu'elle tenoit de sa libéralité le bien médiocre qui nous

faisoit vivre ; que la pension dont elle jouissoit n'étant attachée qu'à elle , je me trouverois dans une indigence absoluë après sa mort , & qu'il falloit par conséquent que j'eusse recours à lui , pour l'intéresser à mon établissement , & pour l'engager à me reconnoître en qualité de Fils. Quoique je comprisse fort bien l'importance de toutes ces raisons , elles ne purent changer le fond de mes sentimens. Plusieurs années se passèrent , sans que rien fût capable de me faire sortir de ma solitude , pour aller solliciter des avantages que je n'estimois point , & que je ne voulois pas tenir de la main d'un homme que j'avois de la répugnance à regarder comme mon Pere. Je m'étois persuadé , par mes lectures & par mes réflexions , que l'abondance n'est point nécessaire à la félicité. La vertu , disois-je , ne dépend point des biens de la Fortune ; & c'est la vertu seule qui rend un honnête - homme heureux.

Ma Mere avoit là-dessus , sans doute , les mêmes sentimens que moi ; puisque c'étoit , pour ainsi dire , avec son lait que j'avois succé les miens ; mais elle y joignoit l'expérience du monde , qui lui faisoit considérer les choses dans un point de vûë plus juste. Elle sçavoit que la foiblesse & les besoins du corps s'oposent continuellement à la tranquillité qui fait le bonheur de l'ame ; que la Philosophie , en calmant les passions , ne rend point insensible aux nécessités de la Nature ; qu'il y a des extrémités dans la mauvaise fortune , qui déconcertent le Sage & qui lui font oublier ses principes ; enfin , que s'il n'est point à souhaiter pour un homme vertueux de se voir dans une abondance capable d'amolir , il doit éviter , s'il le peut , une indigence excessive , qui abat & qui décourage.

Elle me répéta tant de fois ce raisonnement , & elle renouvela si efficacement ses instances , qu'elle me fit consentir à prendre le chemin de Londres , pour me présenter à mon Pere.

Il étoit alors au sommet de la fortune. Tous ses ennemis avoient péri ou disparu. Le Parlement n'étoit composé que de ses Partisans , & les emplois militaires remplis par ses créatures. Jamais Roi n'avoit vû son autorité mieux établie. Le titre modeste de *Protecteur de la République Anglicane* sembloit assurer la durée de son pouvoir ; parce que le peuple qui est toujours la dupe des aparences , s'étoit laissé persuader qu'un homme si modéré n'avoit point d'autre motif que l'amour de la Patrie , ni d'autre vûë que l'utilité publique. Il étoit affable , populaire , aimé de la plûpart des Anglois , & respecté ou craint des Etrangers. Nous aprîmes à Londres tous ces changemens. Ma Mere , qui connoissoit de longue-main son caractère , découvrit aisément l'artifice de toute cette conduite ; mais renfermant dans son cœur tous ses sentimens , elle s'imagina que son hypocrisie même nous pourroit être de quelque utilité. Il n'étoit pas croïable qu'il pût traiter ses enfans avec dureté , tandis qu'il affectoit tant d'indulgence & d'affection à l'égard du Public. Elle lui fit demander une audience secrette , qu'elle n'eut pas de peine à obtenir. Nous fûmes introduits dans son Palais ; & il parut seul , un moment après , dans le cabinet où nous étions à l'attendre.

Il reconnut ma Mere , malgré l'intervalle d'une absence de plusieurs années. Il l'aborda honnêtement , & il lui demanda quels services il étoit capable de lui rendre. La vûë d'un homme qu'elle avoit aimé autrefois jusqu'à lui sacrifier toutes ses espérances , la toucha tellement , qu'elle ne

put retenir ses larmes. Il en parut attendri , & il lui renouvela l'offre de ses services. Elle lui dit naturellement , que le Ciel avoit permis qu'elle eût mis heureusement au monde un fruit de leurs amours , qu'elle avoit pris soin d'élever jusqu'alors dans la retraite ; qu'elle croyoit l'avoir rendu digne de n'être pas défavoué d'un tel Pere , & qu'elle prenoit la liberté de le lui presenter ce jour-là , pour le faire entrer dans les avantages qu'il pouvoit tirer de l'honneur de lui appartenir. Ce discours le rendit rêveur pendant quelques momens. Son visage parut ensuite se changer tout-d'un-coup. Il nous regarda d'un œil fier & méprisant. Non , dit-il à ma Mere , l'artifice est grossier : rendez grace à ma bonté , qui m'empêche de punir votre effronterie , & gardez - vous de répéter votre imposture à personne , si vous ne voulez être traitée avec toute la rigueur que vous méritez. Il nous tourna le dos en finissant cette cruelle réponse , & il nous laissa dans le trouble & la confusion qu'il est aisé d'imaginer.

C'est vous qui l'avez voulu , dis-je à ma Mere ; vous voyez si j'avois raison de résister à vos instances , & de refuser de vous suivre. Elle étoit demeurée dans un si profond accablement , qu'elle n'eut point la force de me répondre. Elle s'appuya sur mon épaule , pour sortir de l'appartement , & nous gagnâmes la rue , sans qu'elle eût pu prononcer une parole. Le hazard , ou son propre choix , nous fit passer devant le Palais de White-hall , qui étoit la place où le malheureux Roi Charles avoit perdu la tête sur un échaffaut. Nous nous y arrê tâmes : sa douleur s'y renouvela si amèrement , que ne pouvant se soutenir davantage , elle fut obligée de s'asseoir sur un banc de pierre qui étoit au long de la muraille. Elle y demeura long-tems à gémir
de

de l'horrible injustice des hommes & de la rigueur de son sort. J'entrois dans ses plaintes. Ma haine se fortifioit contre l'Auteur de nos peines, & quelque dénaturé que fût ce sentiment, je ne sentoisp point que ma raison le condamnât. Pendant que nous étions dans cette triste occupation, *Fairfax*, l'intime confident de mon Pere, passa vis-à-vis de nous pour entrer à *White-hall*. Il avoit vû si souvent ma Mere avant qu'elle eût quitté *Londres*, qu'il n'eut point de peine à la remettre. Il parut surpris de la trouver dans une telle situation, & il eut l'honnêteté de s'arrêter pour lui faire un compliment civil. Sa tristesse étoit si visible, qu'il s'en aperçut. Il la pressa de lui en apprendre la cause; & comme on n'est guères capable de dissimulation dans une grande douleur, elle lui ouvrit son cœur sans réserve. Il l'écouta attentivement; & soit par compassion, soit par quelque vûe politique qui regardât l'intérêt de son Maître, il lui promit de s'employer avec tant de zèle, que nos affaires pourroient recevoir un heureux changement. Attendez-moi, nous dit-il, je retourne exprès chez *Mylord Protecteur*, & je vous prie d'espérer quelque chose de mes soins. Il nous quitta. Je pressai ma Mere de se retirer. Pourquoi, lui dis-je, nous exposer une seconde fois à la dureté d'un barbare, qui ne connoît pas même les tendresses du sang & de la nature? Il me fait grace, en refusant de me reconnoître pour son Fils; il m'épargne la honte d'avoir un Pere si criminel & si méprisable. Elle ne se rendit point à mes desirs. Nous attendîmes le retour de *Fairfax*. Il parut avec un air satisfait, qui nous fit bien augurer de son entreprise. Effectivement, il nous dit qu'il avoit eu assez de pouvoir sur l'esprit de son Maître

pour lui faire comprendre qu'il se deshonoroit en refusant de me reconnoître. Personne n'avoit ignoré le commerce qu'il avoit eu avec ma Mere, & sa grossesse n'avoit pas moins été connuë de tout le monde avant sa retraite. La vie qu'elle avoit menée depuis, la mettoit à couvert de tout soupçon. De sorte que Fairfax, qui étoit l'homme du monde le plus adroit, avoit pris mon Pere par son foible, en lui faisant faire attention, que sa dureté pour moi alloit ruïner l'opinion qu'il s'étoit efforcé de donner jusqu'alors au Public de sa droiture & de sa bonté. Il nous pria donc de sa part de retourner à son Hôtel. En allant, il nous aprit que ce qui avoit disposé si mal le Protecteur à notre égard, étoit une visite qu'il avoit reçue le matin toute semblable à la notre. Une autre de ses Maîtresses, qui se nommoit *Mally Bridge*, l'étoit venuë voir avec un Fils à peu près de mon âge, qu'elle avoit eu de lui. Il l'avoit vûë à regret, par la crainte où il étoit de donner une mauvaise idée de ses mœurs, & son embarras s'étoit augmenté au renouvellement du même péril.

Fairfax nous fit entrer dans un appartement plus privé que celui où nous avons été introduits la première fois. Nous n'y fîmes pas long-tems sans voir paroître mon Pere. Son visage étoit serein, & son accueil fut doux & honnête. Après avoir fait de courtes excuses à ma Mere sur ce qui s'étoit passé une heure auparavant, il l'assura que son estime pour elle s'étoit conservée toute entière, & qu'il étoit disposé à lui en donner des marques. Il se tourna ensuite vers moi, & m'apelant son cher Fils, il me promit de penser à ma fortune, & de m'accorder son amitié. Je tenois pendant ce tems-là les yeux baillés, & je demeuroidans le silence. Mon

cœur ne s'ouvroit point aux tendres sentimens de la nature. Je me rapelois la mort du Roi Charles, & je m'imaginóis voir le bourreau qui s'étoit couvert de ce sang innocent. Je me remettois dans l'esprit toutes les peines que ma Mere avoit souffertes, & je songeois que je parlois à son persécuteur. Je me souvenois de l'air insultant & dédaigneux avec lequel il nous avoit rejetté la première fois. Enfin, sa figure sembloit répondre à l'idée que je m'étois formée de lui; je lui trouvois un air qui m'épouvantoit. Ma Mere me dit : Embrassez les genoux de votre Pere, mon Fils, & tâchez de vous rendre digne de sa bonté. Je ne fis pas le moindre mouvement pour l'embrasser. Ma Mere l'assura que j'étois timide; il ne fit rien pour exciter ma hardiesse. Notre conversation ayant duré pendant quelques minuttes, quoiqu'avec beaucoup de langueur, il reprit la parole pour proposer à ma Mere un établissement fort avantageux, nous dit-il, pour elle & pour moi. J'ai fort à cœur, continua-t'il, les Colonies de la Jamaïque & de la Nouvelle Angleterre. Je vous laisse le choix de votre établissement dans l'une ou dans l'autre. Je vous y procurerai des biens & des honneurs qui surpasseront votre attente. J'ai besoin d'avoir dans ces lieux une personne de confiance qui fasse ses intérêts des miens : vous êtes propres tous deux à me rendre service, puisque vous me touchez de si près; & vous en recueillerez des avantages si certains, que vous pouvez déjà compter sur une fortune assurée. Fairfax entreprit de persuader à ma Mere que cette proposition étoit une faveur extrême de Mylord Protecteur, & que la préférence qu'il nous accordoit sur tant d'autres qui sollicitoient une telle commission, marquoit bien sa

confiance & son affection pour nous. Vous serez honorés, ajouta-t-il, & vous deviendrez riches en peu d'années, au bout desquelles vous reviendrez jouir paisiblement de vos richesses en Angleterre.

Ma Mere pénétra tout d'un coup le dessein artificieux de ses offres. Mais quelque éloignée qu'elle fut de les accepter, elle comprit qu'il y auroit du danger à les refuser ouvertement. Il lui étoit aisé de voir en effet, après ce qui nous étoit arrivé le même jour, que mon Pere étoit incommodé de notre présence, & que son unique vûë étoit de nous éloigner. Elle n'avoit point de goût, sans doute, pour le voyage de la Jamaïque : quelle satisfaction une femme eût-elle pu se promettre à s'exiler ainsi volontairement avec un Enfant de mon âge ? Mais il étoit à craindre de nous exposer à quelque chose de plus fâcheux, par un refus. Elle témoigna donc de la reconnoissance pour cette bonté, qui le faisoit penser si efficacement à nous. Il demeura persuadé par sa réponse, qu'elle donnoit dans toutes ses vûës, & ne pouvant dissimuler son contentement, il lui fit des caresses qui étoient peut-être sincères, parce qu'elles étoient un effet de la joye qu'il avoit de nous avoir trompé. On ne parla plus que des préparatifs & du tems de notre départ. Il nous parut qu'il étoit dans le dessein de ne rien épargner pour nous faire faire commodément le voyage. Le Ciel connoît de quelle manière il eût exécuté ses promesses ; mais celles de ma Mere étoient équivoques, & lorsqu'elle le remercioit de sa bonté, c'étoit en suposant qu'il nous en donneroit des marques plus conformes à notre inclination.

Nous le quittâmes, après lui avoir laissé nos

tre adresse. Je n'avois pas ouvert la bouche dans cette conversation. Ma Mere m'en fit un reproche. Je lui découvris naturellement tout ce qui s'étoit passé dans mon cœur, & je lui marquai à mon tour la surprise où j'étois de l'avoir vu consentir si facilement à quitter l'Angleterre, pour courir après des richesses incertaines dans un País inconnu. Elle m'expliqua les motifs qui l'avoient fait agir; & comme je n'en avois point d'autre pour condamner ce projet, que le mépris infini que je faisois des biens de la fortune, elle me fit apercevoir dans la proposition de mon Pere, tout ce qu'elle y avoit découvert elle-même, c'est-à-dire, son indifférence pour nous, & le dessein qu'il avoit de se défaire d'elle & de moi. Ma simplicité & mon défaut d'expérience ne m'avoient pas permis de pénétrer si loin. Je sentis croître mon aversion. Voilà donc, lui dis-je, à quoi se réduit le nom & la qualité de Pere. Partons pour l'Amérique, ajoutai-je, si c'est un lieu desert & inhabité, nous y vivrons loin des hommes. Je les abhorre s'ils sont tous semblables à celui qui vient de me reconnoître pour son Fils. Ma Mere s'efforçoit toujours de modérer ces mouvemens. Je me les reprochois quelquefois à moi-même, comme un excès du moins qui sembloit blesser la nature; mais je n'en étois pas le maître, & la suite des événemens ne fit que les augmenter.

Avant que de retourner à Hammersemith, & de prendre une dernière résolution sur notre conduite, ma Mere jugea à propos de faire une visite à une Dame de Londres, dont sa mauvaise fortune n'avoit pas refroidi l'amitié. Ce n'est pas qu'elle eût entretenu le moindre commerce avec elle depuis qu'elle s'étoit retirée à la campagne; mais connoissant son caractère,

elle faisoit toujours le même fond sur sa fidélité. Cette bonne Amie se nommoit Madame *Riding*. Elle nous reçut avec beaucoup de joye , mais lorsque ma Mere lui eut fait confidence de nos peines & des desseins que mon Pere avoit sur nous. Elle pâlit , comme il arrive en aprenant les plus fâcheuses nouvelles. Je vous ai cru morte , dit-elle à ma Mere ; & la satisfaction que j'ai eu de vous revoir , ne m'a pas permis de mêler rien d'abord de funeste à notre entretien. Mais ce que vous m'apprenez m'oblige de changer de ton , pour vous donner de tristes lumières sur le sort qui vous attend. Vous êtes perdus , vous & votre fils , si vous prenez la moindre confiance aux promesses du Protecteur ; je vais vous apprendre une aventure si terrible , qu'elle suffira pour faire foi du péril où vous êtes , & pour vous servir d'exemple. Elle lui demanda ensuite , si elle n'avoit jamais connu *Mally Bridge* , qui avoit été aussi une des Maîtresses de mon Pere ? Non reprit ma Mere , mais *Fairfax* m'a parlé d'elle : il m'a dit qu'elle avoit été aujourd'hui même chez Mylord Protecteur , avec le fils qu'elle a eu de lui. *Fairfax* vous a trompé , reprit Madame *Riding*. Je ne sçai quelles ont été ses vuës , en vous parlant de cette fille infortunée ; mais il y a quinze ans qu'elle n'est plus au monde. Je ne crois pas son fils non plus parmi les vivans. Ecoutez leur triste Histoire.

Mally Bridge étoit une créature toute charmante , & du caractère du monde le plus aimable. Elle s'étoit laissée séduire par l'hypocrisie de *Cromwel* , dans le tems qu'il n'étoit encore que simple Orateur de la Chambre Basse du Parlement. Sa passion pour elle ne dura pas plus long-tems que celle qu'il a euë depuis pour vous.

Elle fut abandonnée comme vous pendant sa grossesse ; & elle traîna ensuite une vie obscure & languissante , avec le fruit de son malheureux amour. Le hazard me fit lier connoissance avec elle , trois ou quatre ans après qu'il l'eut quittée. Il vous avoit déjà traitée avec la même perfidie ; & comme vous disparûtes presque aussitôt , on s'imagina que vous étiez morte du regret de vous voir méprisée , ou que vous aviez passé la mer pour vous retirer chez nos voisins. J'estimai Mally Bridge , aussitôt que je la connus ; & je vécus avec elle sur le pied d'une intime Amie. Je la consolais dans le chagrin qu'elle conservoit encore de sa disgrâce. Je lui faisois espérer un meilleur sort , lorsque son fils seroit en état de paroître aux yeux de Cromwel , & de réveiller par sa présence les sentimens qu'il avoit eus pour elle. Le jeune Bridge (car elle n'avoit osé lui faire prendre le nom de son Pere) étoit un enfant rempli de honnes qualités. Elle l'aimoit avec la dernière tendresse. Elle goûta le projet de le présenter à son Pere , qui ne pouvoit , sans être le plus barbare de tous les hommes , refuser son affection à un fils si aimable. Nous concertâmes ensemble de quels moyens elle pourroit se servir pour l'amener à une particulière entrevuë. Le plus court & le plus commode étoit de l'engager à venir chez elle même ; & je crus avec raison , qu'il ne refuseroit pas une faveur si mince à une personne qu'il avoit cruë pendant quelque-tems digne de son affection. Le jour fut marqué. Elle lui demanda cette grace par un billet , qu'elle lui envoya dans un moment où elle s'étoit fait assurer qu'il n'étoit point occupé. Il ne tarda point à venir. Je m'étois rendu chez elle. Nous avons relevé les agrémens du petit Bridge , par une

innocente parure. Je le vis arriver. Je me retirai dans le Cabinet, d'où je pouvois prêter l'oreille à cette intéressante conversation. Elle le salua en silence, avec beaucoup de modestie, & faisant approcher son fils, qu'elle lui presenta avec une grace capable d'attendrir le cœur d'un barbare : Voilà le fruit de votre amour, lui dit-elle ; puisse-t'il être assez heureux pour plaire à son Pere, après tant de larmes & de soins qu'il a coûté à sa malheureuse Mere ! Je jugeai par sa lenteur à répondre, qu'une scène à laquelle il s'attendoit si peu, lui causoit quelque embarras. Il ignoroit entièrement que Mally Bridge eût fils de lui ; & la régularité des mœurs qu'il commençoit à affecter, lui faisoit craindre tout ce qui pourroit donner la moindre atteinte à sa réputation. Il prit son parti en homme consommé dans la politique. Il assura Mally qu'il étoit au desespoir d'avoir ignoré si long-tems qu'elle eût ce cher gage de son amour. Il embrassa mille fois le fils & la Mere. Il les entretint de la manière la plus tendre, & leur protestant qu'il ne se lassoit point de les voir, après une conversation de plus d'une heure, il proposa de se charger de la dépense & du soin de l'éducation d'un enfant qu'il alloit aimer autant que ceux qu'il avoit eu de son Epouse, & pour l'établissement duquel il n'auroit pas moins de zèle & d'attention. Pour vous, dit-il à la Mere, avec une tendresse contrefaite, je crains que vous n'ayez manqué de bien des choses, depuis que j'ai eu le malheur de vous perdre de vue. Je veux, s'il est possible, vous faire oublier le passé, & je vous assure aujourd'hui, pour toute votre vie, deux cens livres sterling de pension. Quelque facile à persuader que Mally Bridge eut toujours été, elle se sentoit de la répu-

gnance à se séparer de son fils. Elle tâcha de s'en défendre , en répondant que cet enfant étoit accoutumé à vivre avec elle , qu'elle n'avoit rien de plus cher que lui ; qu'il seroit élevé avec plus de soin sous ses yeux que dans une Ecole par des étrangers ; qu'il étoit d'une délicatesse extrême ; & qu'il avoit encore besoin de l'attention d'une Mere. Cromwel fut si pressant , & la flâta par tant d'espérances , qu'elle se rendit à la fin à ses trompeuses raisons. Ils convinrent qu'il envoyeroit prendre le jeune Bridge deux jours après , & qu'il commenceroit aussitôt de ce jour-là à payer les deux cens livres de pension à la Mere. Il la quitta , après l'avoir encore embrassée elle & son fils.

J'avouë qu'il s'étoit contrefait avec tant d'art , que je fus embarrassée sur la réponse que je devois faire à Mally , lorsqu'elle me demanda ce que je pensois de tout ce que j'avois entendu. Il peut être sincère , lui dis-je ; & ce seroit sans doute un avantage infini pour vous qu'il le fût ; mais s'il ne l'est pas , vous êtes à plaindre , de vous être engagée si inconsidérément ; & le petit Bridge l'est beaucoup aussi. Elle me demanda ce que je croyois donc qu'elle dût faire , & s'il avoit aparence que Cromwel fut assez dénaturé pour avoir conçu quelque dessein cruel contre son fils. Je n'ose former ce soupçon , repris-je ; mais je vous conseille du moins ; de vous informer soigneusement du lieu où l'on se propose de le mettre , & de ne pas vous reposer tout-à-fait sur le zèle d'autrui. Les deux jours se passèrent. Un homme de fort bonne mine vint le matin du troisième dans un carosse , avec un billet de la main de Cromwel. Il apportoit à Mally Bridge une partie de la pension. J'étois chez elle. Je ne la quittai presque pas un

seul moment , pendant ce tems d'allarme. Le billet ne contenoit que quelques mots de civilité , avec une prière de remettre le petit Bridge entre les mains de l'Envoyé. Ce fut alors que les inquiétudes de la triste Mally redoublèrent. Fa'loit-il livrer son fils à un inconnu ? Devoit-elle appréhender quelque chose de la main d'un Pere ? Sa situation étoit en effet si embarrassante , que j'aurois voulu pouvoir me dispenser honnêtement de prendre part à ses résolutions par mon conseil. Elle me pressa de lui en donner un bon. Ne suivez , lui dis-je , que vos propres idées , pour vous épargner le chagrin d'avoir peut-être à accuser quelqu'un de vos peines. Cependant si vous me consultez , je vous dirai , qu'il est trop tard pour rompre l'engagement que vous avez pris avec Cromwel.

C'est un homme à craindre. Qui sçait s'il n'en viendrait point à la violence ? Seriez-vous en état de vous y opposer ? Le sort de votre fils , & le votre même , en deviendroient peut-être plus tristes , & le mal moins capable de remède. Non, mais en remettant votre Fils à l'inconnu qui le demande , faisons-le suivre à vûë d'œil par un Domestique fidèle : nous serons informés par ce moyen de la demeure que son Pere lui destine , & nous ne tarderons guères après cela à l'être de sa situation. Elle gouta cet avis : nous l'exécutâmes aussi-tôt. L'Envoyé de Cromwel reçut le petit Bridge. Nous l'accompagnâmes de nos larmes , jusqu'à la portière du carosse. Cet aimable enfant , qui n'étoit point encore en état de craindre le péril pour lui-même , ne paroissoit sensible qu'aux pleurs de sa Mere.

Ce fut un de mes propres Domestiques que j'envoyai à la suite du carosse. J'avois un garçon fidèle & entendu , à qui il suffisoit de dire deux

mots , pour le mettre au fait d'une telle commiffion. Nous attendîmes impatiemment fon retour. Il revint deux heures après ; & comme je ne lui avois rien caché du fond de cette affaire , pour l'interreffer davantage au fuccès par ma confiance : il leva les yeux au Ciel en entrant dans la chambre où nous étions , pour nous faire comprendre qu'il nous aportoit de fâcheufes nouvelles. Hâtez-vous de parler , lui dis-je , & ne nous effrayez point , fi vous n'en avez de fortes raifons. Oh ! Madame , s'écria-t'il , fi je n'ai rien à vous apprendre qui doive vous effrayer , je fuis sûr de vous causer du moins beaucoup de douleur & de compaffion , n'en dufliez-vous avoir qu'autant que j'en ai fenti. Il nous raconta les larmes aux yeux , qu'ayant suivi long-tems le caroffe , il l'avoit vû enfin s'arrêter dans une rue détournée ; que le Conduéteur du petit Bridge étoit defcendu avec cet Enfant , & qu'ayant renvoyé le Cocher , il étoit entré plus loin dans une maifon ; qu'il y avoit paffé environ une demie heure ; qu'il y avoit fait appeller enfuite un caroffe de loüage , & qu'il y étoit monté avec fon innocente proye ; qu'il ne paroiffoit pas qu'on lui eût fait aucun mal ; mais qu'au lieu des habits propres & galans dont il étoit revêtu en nous quittant , on l'avoit couvert de miférables hailons , tels qu'on les porte dans la dernière pauvreté : que le caroffe étoit allé de-là à l'autre extrémité de la Ville , du côté de Wite-Chapelle ; que le Conduéteur s'étoit encore défait de fon Cocher à quelques pas d'un Hôpital où l'on élève des Enfans orphelins , par le fecours des charités publiques ; qu'il y étoit entré , & qu'en étant forti feul , il n'y avoit point lieu de douter qu'il n'y eût laiffé le jeune Bridge , pour y être élevé avec quantité d'autres petits malheureux de fon

âge ; qu'il n'avoit osé parler au Directeur de l'Hôpital , ni prendre les moindres informations , sans nos ordres , de peur de se rendre coupable de quelque indiscretion.

Mally Bridge étoit à demi-morte , en écoutant ce récit. Quoique j'en fusse presque aussi touchée qu'elle , je la consolai en lui représentant qu'il n'y avoit rien à désespérer , puisque nous sçavions du moins ce que son Fils étoit devenu ; qu'à la vérité , la barbarie de Cromwel alloit au-delà de ce que je m'étois imaginé ; mais que c'étoit un bonheur pour elle , d'avoir eu cette occasion de le connoître , parce qu'il ne lui arriveroit plus d'être la dupe de ses artifices ; que n'ayant aucun sujet de s'imaginer que nous les eussions découverts , il nous seroit aisé sans doute d'en prévenir les suites , en retirant secrètement le petit Bridge de l'Hôpital ; qu'il n'étoit point à craindre qu'on refusât de le rendre , lorsqu'il seroit redemandé par sa propre Mere ; qu'il falloit néanmoins qu'elle remit à l'extrémité à le redemander sous ce titre , afin d'empêcher , s'il étoit possible , que Cromwel aprit jamais qu'il étoit retourné entre ses mains ; que je me chargeois de cette entreprise , & que j'en croyois le succès assuré ; que je lui promettois de le faire élever moi-même avec tant de secret & de soins , dans une Terre que j'ai en Devonshire , qu'il seroit moralement impossible à Cromwel d'en avoir jamais la moindre connoissance ; que si ce perfide avoit encore l'impudence de la venir voir , il falloit recevoir sa visite sans affectation , soit qu'elle ignorât qu'elle eût retrouvé son Fils , soit qu'il parût l'avoir appris ; mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il eût l'effronterie de reparoître à ses yeux , s'il aprenoit en effet qu'elle eût découvert une si lâche & si infâme tromperie.

Après m'être ainsi efforcée de la rassurer, je me préparai à partir effectivement pour exécuter mon projet. Je voulois finir mon inquiétude avant la nuit, & épargner au petit Bridge le désagrément de la passer à l'Hôpital. Mais, au moment que j'allois fortir, j'aperçus le Carosse de Cromwel, qui s'avançoit vers la maison de Mailly. Je ne doutai point que ce ne fût une visite, qu'il venoit lui rendre. Il avoit eu le tems d'être informé par son Agent, du succès de ses desseins; & il venoit sans doute pour observer les dispositions de la Mere, & pour obvier à tous ses soupçons. Je rentrai aussi-tôt, & l'ayant prévenuë sur cette fâcheuse scène qu'elle ne pouvoit éviter, je lui recommandai de se rendre maîtresse de toutes ses paroles & de tous ses sentimens. Je jugeai même à propos de ne me pas éloigner d'elle, pour la fortifier par ma présence. Il entra d'un air aussi tranquile que s'il n'eût eu à s'applaudir que de ses vertus. Je remarquai néanmoins, qu'il parut surpris de me trouver là. Il me connoissoit. Comme son unique but étoit d'ensévelir ses désordres, il se garda bien de s'expliquer devant moi. Il me pria, après quelques momens d'une conversation indifférente, de trouver bon qu'il entretint Mally en particulier. Je fus obligée de me retirer dans le Cabinet. La crainte où j'étois qu'il lui arrachât son secret, & qu'il ne réussit de nouveau à la séduire, me fit prêter l'oreille avec une extrême attention. Il lui parla d'abord de son Fils, comme d'un enfant admirable, pour lequel il avoit pris par l'inclination tous les sentimens paternels. Il lui fit un plan fabuleux de la situation avantageuse où il l'avoit placé; & lorsqu'il crut en avoir dit assez pour satisfaire la tendresse d'une Mere, il prit un ton radouci, pour lui faire comprendre que, tout résolu qu'il étoit de ne rien épargner

dans la suite pour la fortuné d'un Fils si cher, l'état présent de ses affaires ne lui permettoit pas si-tôt de se reconnoître hautement pour son Pere ; qu'il falloit garder des ménagemens avec le Public ; que son affection n'en seroit que plus vive, étant renfermée dans les bornes du secret ; qu'il n'étoit pas même nécessaire qu'elle vît souvent son Fils ; qu'il pourroit lui donner quelquefois cette satisfaction ; & qu'elle devoit se reposer pendant ce tems-là sur la tendresse infinie qu'il avoit pour elle & pour lui. Mally se fit assez de violence pour le remercier de sa bonté, & pour aprouver toutes ses propositions. Il crut s'être ainsi assuré d'elle à peu de frais ; & il la quitta, en riant sans doute de sa simplicité.

Est-il possible, dis-je à cette excellente File en la rejoignant, que vous ayez eu la force de soutenir cet horrible tissu de malice & d'imposture. Je n'en aurois pas été capable, moi, qui vous en ai donné le conseil. J'aurois dévisagé un hypocrite, qui se joue impunément de la patience du Ciel, & de la droiture des hommes. Comment s'est-il pû faire, ajoutai-je, que vous ayez jamais eu quelque liaison de tendresse avec un homme d'un caractère si différent du votre ? Hélas ! les bons cœurs ne se rencontrent pas. Un honnête homme se trompera vingt fois dans le choix d'une femme ; tandis que ce qu'il y a de plus aimable & de plus parfait dans notre sexe, est la proye d'un hypocrite, & d'un scélérate. Je fis faire réflexion à Mally, que puisque Cromwel étoit capable de pousser si loin l'artifice dans une affaire de cette nature, il ne falloit pas douter qu'il ne l'eût infiniment à cœur ; & que sa fureur par conséquent ne fût extrême contre moi, s'il venoit à découvrir que j'eusse aidé à faire manquer son dessein. Ce n'est pas, lui dis-je, que je

veuille relever le service que je suis prête à vous rendre ; mais vous trouverez bon que , sans relâcher rien de mon zèle , je prenne toutes les précautions que la sagesse demande. Si je réüffis à tirer votre Fils de l'Hôpital , il faut que vous vous priviez du plaisir de le voir , jusqu'à ce que je l'aye fait transporter en Devonshire. Je passerai encore quelque tems à Londres après son départ , & j'affecterai de vous éviter , comme si j'étois mal avec vous. Je prendrai ensuite le chemin de ma Terre , & vous pourrez m'y venir joindre secrètement , quand vous le jugerez à propos. Elle se remit entièrement sur moi de toute sa conduite. Je l'embrassai tendrement pour lui dire adieu , jusqu'au tems de la revoir en Province. Son cœur me parut si ferré , que j'augurai mal de la conclusion de cette aventure. Je la quittai les larmes aux yeux , comme si j'eusse pressenti que c'étoit pour la dernière fois que je lui parlois.

Je me rendis aussi-tôt à l'Hôpital. J'y entrai , comme si la seule curiosité m'y eût conduite. Je demandai la liberté de voir les Enfans , & je caressai les plus aimables , pour arriver sans affectation au petit Bridge. Je le découvris enfin dans un état qui me pénétra de pitié. J'allois le demander au Directeur , mais m'étant aperçüe que cet homme , qui paroïssoit fort grossier , m'avoit laissée seule au milieu de cette petite troupe , & qu'il n'y avoit que mon Valet avec moi dans la salle , j'expliquai en deux mots à celui-ci , l'espérance que je formai sur le champ d'enlever le petit Bridge sans être aperçüe. Je lui dis de le conduire vers la porte ; & s'il la trouvoit ouverte , de sortir avec lui , pour le mettre dans le Carosse qui m'attendoit. Je demurai encore un moment , pour m'assurer qu'il s'étoit échapé sans obstacle ; & ne voyant paroître personne , je pris

aussi le chemin de la ruë , d'où nous nous éloignâmes aussi-tôt fort heureusement. Ces sortes de lieux étoient alors en si mauvais ordre , & les Enfans y étoient gardez avec si peu de soin , que la facilité que j'eus à réüffir , n'a rien de surprenant. Je retournai directement chez moi. La fin du jour aprochoit. Je ne laissai point de faire partir l'Enfant avant la nuit avec le même Valet qui l'avoit enlevé ; & je donnai avis à sa Mere par un Billet , de l'heureuse fin de mon entreprise.

Je demurai quelques jours à Londres , sans la voir , comme j'en étois convenu avec elle ; & lui ayant marqué par écrit le jour de mon départ , je me mis en chemin pour me rendre à ma Terre. Je m'attendois qu'elle ne tarderoit point à me suivre. Mais à peine étois-je depuis trois jours en Devonshire , que je reçus une Lettre d'elle , par laquelle elle m'aprenoit les plus funestes nouvelles. Cromwel avoit été informé de l'enlèvement de son Fils , sans qu'elle pût me dire comment. Ne doutant point que le coup ne fut venu d'elle , il l'étoit allé trouver dans le premier mouvement de sa colére ; & loin de continuer à garder des ménagemens , il l'avoit menacée des derniers effets de sa haine , si elle refusoit de remettre son Fils entre ses mains. Elle s'étoit défenduë d'abord , en protestant qu'elle ignoroit ce qu'il étoit devenu ; mais n'étant point assez ferme pour résister long-tems à de telles instances , il avoit tiré d'elle l'aveu de tout ce qui s'étoit passé. Cette découverte l'avoit rendu furieux. Quoiqu'elle eût refusé constamment de lui dire de quel secours elle s'étoit servie , il m'avoit soupçonnée d'avoir eu part à son entreprise. Il l'avoit quittée en renouvelant ses menaces ; & par un attentat inouï dans un País de liberté , il avoit laissé chez elle deux hommes armés pour la garder à vûë ,

jusqu'à ce qu'il eut mis l'ordre qu'il fouhaitoit dans cette affaire. Mally n'étoit point en état de se défendre de la violence. Elle demeuroit seule, avec une fille qui la servoit. Elle s'étoit ainsi trouvée captive dans sa propre maison, sans pouvoir avertir même les voisins de l'indignité avec laquelle on la traitoit. Mais ce n'étoit que le prélude des horreurs qu'elle alloit essuyer. Les deux hommes, à la garde desquels Cromwel l'avoit confiée, étoient des scélérats qui ne passèrent point la nuit dans la chambre d'une si jolie femme, sans former sur elle des desseins dignes d'eux, & de leur Maître. Ils la deshonorèrent, elle & sa Servante; craignant sans doute, après une telle action, le ressentiment de Cromwel même, qu'ils ne croyoient peut-être pas aussi méchant qu'eux, ils disparurent au matin, pour éviter la punition. Mally, désespérée d'une si horrible disgrâce, prit le parti de se donner la mort. Elle eut encore assez de force d'esprit pour m'écrire le détail de son aventure, avant d'exécuter sa funeste résolution, & saisissant le moment que sa Servante étoit allée porter sa Lettre à la Poste, elle finit ses malheurs & sa vie, en s'étranglant avec sa ceinture.

Quoiqu'elle me marquât dans sa Lettre que son dessein étoit de mourir; je m'imaginai que l'affection qu'elle avoit pour son Fils, l'attacheroit à la vie, malgré son désespoir. Elle me le recommandoit d'une manière si tendre, que je ne pouvois me figurer qu'elle se résolut à mourir sans l'embrasser du moins encore une fois. Je m'attendois tous les jours de la voir arriver: mais je ne vis que sa Servante qui se rendit chez moi peu de tems après, & qui m'aprit les circonstances tragiques & les suites de la mort de sa Maîtresse.

Le dessein de Cromwel , en la faisant garder à vuë , avoit été d'empêcher qu'elle ne me fit sçavoir que notre secret étoit venu à sa connoissance. Il étoit allé chez moi après l'avoir quittée , dans l'espérance aparemment de me gagner par ses promesses , ou de me tromper par ses artifices. Mais ayant appris que j'étois partie depuis quelques jours pour la Province , & s'étant assuré par diverses informations que j'avois rompu depuis quelque tems tout commerce avec elle , il cessa de me soupçonner. Comme il étoit tard après ses recherches , & qu'il se reposoit sur ses deux Gardes , il remit à la voir au lendemain ; de sorte qu'étant allé chez elle le matin , il arriva à sa maison au moment que la Servante y revenoit après avoir porté la Lettre de sa Maitresse à la poste. Cette Fille , qui avoit eu part à l'infortune , & qui n'ignoroit pas que Cromwel en étoit la première cause , se mit à pleurer amèrement à sa vuë. Ce spectacle le surprit. Il aprit d'elle ce qui s'étoit passé. Il feignit de l'apprendre avec douleur , & s'étant pressé de monter à l'appartement de Mally pour la consoler , il eut sans doute un véritable étonnement de la trouver morte. Il empêcha la Servante de jeter des cris. Il s'efforça de la faire convenir qu'il n'étoit point coupable d'un si malheureux événement ; il lui persuada qu'il étoit de leur intérêt à l'un & à l'autre , de le tenir caché ; & pour lui fermer plus efficacement la bouche , il lui fit present d'une somme assez considérable pour une fille de cette sorte. Mally fut donc enterrée secrètement , & cette triste aventure n'a jamais été connue du public. La Servante , qui n'ignoroit pas la tendre amitié que j'avois pour sa Maitresse , prit aussi-tôt le chemin de Devonshire , pour venir m'informer de son sort. Elle n'étoit point dans la confiance de ce qui re-

gardoit le petit Bridge. Cependant , après avoir reconnu son caractère , qui me parut discret & fidèle , je jugeai qu'elle pourroit m'être utile pour élever cet Enfant. Elle fut charmée d'avoir cette occasion de marquer la reconnoissance qu'elle conservoit pour sa chère Maîtresse. Je la reçus au nombre de mes Domestiques , & je lui remis son Elève entre les mains. Dans l'opinion que le péril étoit passé , je l'aurois laissée avec lui dans ma Terre , & je serois retournée à Londres ; mais une Lettre que je reçus de ma famille , par laquelle on m'apprenoit que Cromwel m'étoit venu demander , & qu'il s'étoit informé curieusement du lieu où j'étois , me fit changer de sentiment. Il commençoit à se rendre si puissant , que je ne doutai point qu'étant en état de tout oser impunément , il ne réussit dans le projet de me perdre , s'il le formoit ; & je connoissois si bien son caractère , que j'étois assurée qu'il le formeroit , s'il avoit le moindre soupçon du service que je rendois au petit Bridge , & de la part que j'avois eue à la ruine de ses desseins. Incertaine au dernier point après cette réflexion , j'aurois peut-être eu peine à me déterminer , si je ne me fusse souvenu que j'avois chez moi de quoi finir toutes mes craintes. Ma maison de campagne est dans une situation extraordinaire. Elle est à l'extrémité de la Province de Devonshire , qui est séparée de celle de Sommerset par des Montagnes d'une extrême hauteur , dont la plûpart consistent en un vaste rocher , qui paroît être tout d'une pièce. Il y a néanmoins dans le fond d'une petite Vallée qui m'appartient , diverses ouvertures qui donnent un accès souterrain jusqu'au centre de quelques-unes de ces Montagnes ; de sorte que le lieu étant d'ailleurs inhabité , parce qu'il est stérile , il seroit difficile de trouver un endroit

plus propre à servir d'asyle contre la violence & la persécution. Je résolus de choisir une de ces Cavernes obscures, pour y faire élever le petit Bridge. C'étoit un moyen de le mettre à couvert de toutes les recherches, & de prévenir moi-même ce que je pouvois appréhender de l'adresse de Cromwel à me faire observer, ou de la trahison de mes Domestiques. Je ne me défiois ni de la Servante de Mally, ni du Valet qui m'avoit servi fidèlement jusqu'alors. Je ne m'ouvris qu'à eux de mon dessein, & les ayant trouvés disposez à le suivre, j'ordonnai à *James* (c'étoit le nom de mon Valet) de porter secrètement dans la partie la plus retirée de cette solitude, toutes les commodités qui pouvoient la rendre habitable. Il eut l'industrie d'y former en cinq ou six jours une petite chambre, où le nécessaire du moins ne manquoit pas. J'eus la curiosité de la voir, & j'en fus si satisfaite, que n'ayant jamais trouvé beaucoup d'agrément dans la société des hommes, il ne tint presque à rien que je ne prisse le parti de m'y renfermer aussi, & de me charger moi-même de l'éducation du petit Bridge. Cependant, comme il ne m'eût pas été facile d'y être avec autant de secret que j'en espérois pour cet Enfant & sa Gouvernante, je les mis tous deux pendant la nuit en possession de leur domicile, & je laissai *James* dans ma maison, pour les visiter de tems en tems, & leur porter les provisions nécessaires à la vie. Je me trouvai l'esprit fort en repos après cet arrangement, & je repris tranquillement le chemin de Londres.

Connoissant, comme je faisois, l'esprit ardent & vindicatif de Cromwel, j'étois bien persuadée qu'il auroit les yeux sur mes démarches, du moins par ses Agens & par ses Emissaires. J'aurois cessé de craindre après la mort de Mally.

Bridge , si j'eusse eu affaire à tout autre qu'à lui. Sa haine devoit être ensévelie avec cette malheureuse fille , & son hypocrisie sembloit n'avoir plus rien de ce côté-là qui dût l'allarmer. Mais je sçavois trop bien de quoi il étoit capable , pour m'endormir sur de fausses apparences. J'avois pénétré dès ce tems-là son caractère. Incapable de retour & de réconciliation , il suffit d'avoir eu une fois le malheur de lui être opposé , ou de lui déplaire , pour être éternellement l'objet de sa haine. Tous ses mouvemens sont des passions violentes , dont l'effet est d'autant plus dangereux , que son adresse est extrême à les déguiser. Je vécus donc dans une grande réserve ; j'affectai même de paroître ignorer l'infortune de Mally. Il chercha l'occasion de me voir , & l'ayant eu plus d'une fois , je le vis attentif à observer mes yeux & ma contenance ; mais il me trouva toujours en garde contre ses regards & ses questions captieuses. Je crus que pour la défense de l'innocence , il m'étoit permis d'employer la dissimulation ; c'est-à-dire , les mêmes armes par lesquelles il cherchoit à l'opprimer.

Quelques années se passèrent , pendant lesquelles il me parut entièrement revenu de ses soupçons. J'allois de tems en tems à ma Terre ; je voyois croître avec plaisir le petit Bridge. Quoique sa Gouvernante ne fut pas capable de lui donner les instructions qui forment l'esprit d'un jeune homme , elle le mit du moins en état de les recevoir d'un autre , en lui aprenant de bonne heure à lire & à écrire. Je lui trouvai beaucoup de génie naturel. Il conçut du goût pour la lecture. La solitude continuelle où il étoit l'ayant rendu sérieux & recueilli , il fit avec le seul secours de ses livres & de ses reflexions , des pro-

grès surprenans dans quantité de connoissances utiles. Il parut surpris , lorsque la raison eut commencé à se former , de se voir confiné dans une affreuse caverne , loin du commerce & de la demeure des autres hommes. Il lui restoit un souvenir confus de ce qu'il avoit vu dans sa plus tendre enfance ; & connoissant d'ailleurs par ses lectures , que le monde étoit peuplé d'habitans qui lui ressembloient , il demandoit souvent à sa Gouvernante & à moi , pourquoi nous le retenions dans un genre de vie si étrange. Je lui répondois que nous ne l'y tiendrions pas toujours ; qu'il nous sçauroit bon gré de l'y avoir retenu , lorsque je lui en apprendrois un jour les raisons ; & qu'elles étoient si fortes qu'il falloit encore s'y soumettre pendant quelque-tems. Sa douceur naturelle , & l'habitude qu'il avoit formée de vivre solitairement , lui faisoient souffrir cette contrainte avec patience. Cependant , lorsque je le crus assez fort pour se passer du secours de sa Gouvernante , & assez raisonnable pour cacher la manière dont il avoit été élevé , je résolus de le mettre dans un Collège , & de lui faire prendre des instructions régulières. Je l'envoyai au célèbre Collège d'Eaton , après lui avoir fait entendre qu'il avoit des ennemis redoutables , & que s'il s'aimoit lui-même , il ne devoit parler à personne de son séjour dans la caverne , parce que sa vie dépendoit de ce secret. Effectivement , une aventure si extraordinaire ne pouvoit être connue , sans donner lieu à des réflexions qui serviroient à la faire divulguer. Cromwel devenoit plus puissant de jour en jour. Ses ambitieux desseins commençoient à éclore. Son hypocrisie étoit plus affectée que jamais ; & quoique je ne fusse point absolument certaine qu'il en voulût à la vie du jeune Bridge ,

s'il venoit à le découvrir , c'étoit assez de connoître ce caractère inflexible , pour être assurée qu'il n'auroit jamais des sentimens de pere pour un enfant qu'il avoit voulu perdre.

Nos troubles domestiques , & le renversement du Roi Charles ayant suivi de près , Cromwel se vit en peu de tems au faite de la grandeur. Le pouvoir absolu dont il se mit en possession , ne lui fit rien changer à son extérieur composé. Il entreprit de se faire passer pour le Réformateur de la Religion , des Mœurs , & de l'Etat. J'avois espéré d'abord de voir arriver le contraire ; c'est-à-dire , que n'ayant plus rien à ménager après le succès de tous ses desseins , il léveroit le masque pour suivre ouvertement ses inclinations déréglées. J'avois même formé sur ce changement quelques espérances favorables pour le jeune Bridge ; mais je compris qu'une si damnable & si constante hypocrisie nous fermoit toute ressource. Je ne pensai plus qu'à procurer par mes propres soins un honnête établissement à ce malheureux jeune homme , pour m'acquiter en amie fidèle de ce que je croyois devoir à la mémoire de sa Mere. Je le rapelai du Collège d'Eaton , après qu'il y eut passé quelques années ; & le trouvant assez formé pour ne lui plus faire un mystère de sa naissance & de l'état de sa fortune , je lui découvris tous ses malheurs , qu'il avoit ignoré jusqu'alors. L'effet que cette connoissance produisit sur lui , fut extrêmement contraire à mon attente. Il me demanda d'abord quelques-tems pour réfléchir sur ce qu'il avoit entendu ; & m'étant revenu voir après deux jours de réflexions , il me pria de lui raconter de nouveau toutes les circonstances de la mort de sa Mere. Dans le fond , me dit-il , lorsque je l'eus satisfait , je ne vois rien dans votre recit qui

puisse être une preuve que mon Pere ait souhaité ma mort, & qu'il ait contribué à celle de ma Mere. Il vouloit ménager sa réputation, en me faisant élever à l'Hôpital. Peut-être se proposoit-il de m'en tirer dans la suite, & de faire quelque chose pour ma fortune. Pour ce qui regarde ma Mere, il n'est pas croyable qu'il ait eu part au crime des deux scélérats, à la garde desquels il l'avoit laissée, ni qu'il les eût employés, s'il les eût cru capables de cette infâmie. Je ne puis donc m'imaginer, ajouta-t'il, que mon Pere me haïsse, ni qu'il ait des desseins contre ma vie. Je veux le voir, & lui déclarer que je suis son fils. Je lui promettrai de tenir ma naissance cachée, si ses affaires ne lui permettent point de me reconnoître; mais je ne me persuaderai jamais qu'il puisse se croire offensé des respects d'un fils, ni qu'il refuse de m'accorder de quoi vivre, & de quoi m'employer d'une manière convenable à l'honneur que j'ai de lui appartenir. En un mot, Bridge avoit de l'ambition. La qualité de fils d'un homme tel que Cromwel l'avoit aveuglé, & son peu d'expérience ne lui permettant point d'apercevoir le danger, il résolut d'aller à Londres, malgré tous mes avertissemens & mes conseils. Je fis mille efforts pendant huit jours pour lui faire perdre cette pensée: son obstination lui fit compter pour rien toutes mes craintes.

Je plaignis son sort, car je prévis tous les malheurs qui le menaçoient. Je ne le vis partir qu'avec larmes. Je lui donnai James pour l'accompagner, & je le fis souvenir en le quittant, que c'étoit contre mes desirs & mes sentimens, qu'il alloit s'exposer au péril. Je lui avois offert de lui tenir moi-même compagnie. Je lui aurois procuré du moins quelque Protecteur puissant, qui lui auroit rendu les accès plus faciles, & Cromwel auroit

peut-être eu honte de se porter à la violence contre son fils , s'il eût eu quelque témoin de ses démarches. Mais c'étoit en cela même que Bridge s'écartoit de mes idées. Le principal fond de ses espérances étoit le secret avec lequel il prétendoit se presenter à son Pere. Ma presence le touchera infailliblement , disoit-il , & il ne fera point difficulté de se rendre aux mouvemens de la nature , lorsque je l'assurerais de ma discrétion , & qu'il verra qu'il ne sçauroit courir de risque à les suivre. Enfin , Bridge partit , & me laissa dans une inquiétude , dont je ne sortis huit jours après , que pour passer à des sentimens beaucoup plus tristes. Ce fut James qui m'apporta la nouvelle de son mauvais sort. Malgré l'obscurité de sa relation , il m'en aprit assez pour me rendre presque certaine que Bridge n'a point eu une plus heureuse fin que sa Mere. A peine fut-il arrivé à Londres , que son impatience le fit aller chez son Pere. Il demanda d'être introduit sans ménagement. James l'avoit suivi jusqu'à la porte. Il l'en vit sortir au milieu de cinq ou six Gardes , qui le conduisirent dans une des plus étroites prisons de la Ville. Personne n'a sçu de quelle manière il a été traité , tant la crainte qu'on a de Cromwel inspire de fidélité & de discrétion à ses Satellites. James se presenta quantité de fois à la porte de sa prison ; mais il n'obtint ni la liberté de lui parler , ni même aucun éclaircissement positif sur son sort. Il se hâta de venir m'en informer. Je fus saisie mortellement de cette nouvelle , & je volai à Londres , pour y être de quelque secours aux malheureux fils de ma pauvre Amie. Je me transportai aussi-tôt à sa prison. Je parlai aux Concierges , que je tâchai de fléchir par mes prières , & par l'offre de mes presens , non pour obtenir sa liberté , ou la satisfaction de le voir ; mais pour

être instruite au moins du lieu & de l'état où il étoit.

Je perdis absolument mes peines. Je tirai pour unique réponse de ces barbares , qu'il ne leur étoit point permis de révéler les ordres de leur maître , ni la sentence des prisonniers. Je suis persuadée que celle de l'infortuné Bridge a été cruelle. J'en ai des preuves trop certaines , dans la connoissance que j'ai du cœur impitoyable de son pere. Voilà les chemins par lesquels ce Tyrann va à la gloire. Après avoir versé le sang de son Roi , pour satisfaire son ambition , il pouvoit bien répandre celui de son Fils , pour assurer l'opinion de sa continence , & la sainteté de ses mœurs.

Craignez donc sa cruauté & ses artifices , reprit Madame Riding après avoir achevé son recit. Je ne vous ai raconté cette histoire que pour vous faire apërcevoir dans le malheur d'autrui , le péril où vous êtes. Je conçois , ajouta-t'elle , quel a été le dessein de Fairfax , en vous parlant de Mally Bridge & de son Fils , comme de deux personnes vivantes , & en vous disant que Cromwel a reçu ce matin leur visite. C'étoit sans doute pour s'assurer que vous n'aviez nulle connoissance de leur sort , & qu'il en auroit par conséquent plus de facilité à vous tromper. Je pénétre de même pourquoi Cromwel , en refusant de reconnoître votre Fils dans la première audience , s'est contenté de vous défendre sous de rigoureuses peines de vous vanter de l'avoir eu de lui. Comptez que vous ne seriez point sortie de son Hôtel , s'il eût cru pouvoir vous faire arrêter sans éclat. Mais craignant aparemment que le bruit d'une femme & d'un jeune homme arrêtés de cette sorte , ne servit à faire découvrir ce qu'il a tant à cœur de cacher , il a pris le parti de se

défaire de vous par des voyes plus propres à ces desseins. Croyez-vous que ce soit le hazard qui ait conduit Fairfax un moment après sur vos pas ? Il est visible qu'il vous suivoit par ordre de Cromwel , après avoir concerté avec lui le discours qu'il vous a tenu. C'est un mouvement du Ciel qui vous a conduit chez moi pour recevoir les importantes lumières que je viens de vous donner. Profitez-en aussi heureusement que je le souhaite , & tâchez , s'il est possible , de ne point me commettre.

Un service de cette importance valoit bien les vifs remerciemens que ma Mere en fit à Madame Riding. Vous êtes notre génie tutelaire , lui répondit-elle. Je vois toute la profondeur du précipice : nous étions sur le bord , & j'avouë que c'est par mon imprudence que nous y allions tomber : Mais après nous avoir fait connoître le péril : il faut encore que votre amitié nous le fasse éviter. Notre salut sera votre ouvrage. Mon Dieu, ajouta-t'elle dans le saisissement que tant de craintes lui causoient , est-ce là le fruit de l'innocence avec laquelle j'ai vécu depuis quinze ans ? Et si mes anciennes fautes méritent encore d'être punies avec cette rigueur , que vous a fait du moins mon malheureux Fils ? Pour moi , qui ne trouvois en effet rien que de vertueux dans mes idées & mes sentimens , je ne pouvois comprendre qu'un homme pût être aussi méchant qu'on me representoit mon Pere. Je repassois avec attention ce que je venois d'entendre , je le joignois à tout ce que j'avois appris auparavant , & je me demandois pourquoi l'on nous recommande si instamment l'amour & la pratique de la vertu , puisqu'il y a si peu à gagner avec elle , & que toutes les faveurs de la fortune sont réservées pour le crime. Enfin , ma Mere ayant prié Madame Riding de

nous ouvrir quelque voye de salut , cette amie zélée nous dit naturellement , qu'elle ne voyoit nulle sûreté pour nous à refuser la proposition de mon Pere , & qu'elle en voyoit encore moins à l'accepter ; qu'il lui paroissoit que le seul moyen de conservation qui nous restât , étoit de quitter le Royaume , ou de nous procurer une retraite si impénétrable , qu'elle pût nous dérober à nos persécuteurs ; que l'une & l'autre de ces deux voyes avoient encore leurs difficultés , parce qu'il ne falloit point douter que nous ne fussions observés ; mais qu'il falloit attendre quelque chose du secours du Ciel , qui n'abandonne jamais entièrement l'innocence. Je pris la parole. Quelle retraite plus sûre pouvons nous chercher , dis-je à Madame Riding , que cette Grotte écartée où vous avez eu la générosité de faire élever mon Frere ? Je me sens de l'inclination pour une telle demeure. J'y passerai toute ma vie ; car si tous les hommes sont faits comme mon Pere , il n'y a point de solitude si obscure que je ne préfère au commerce de cette misérable race. Ma Mere goûta tout-d'un-coup cette pensée ; c'étoit un moyen court d'éviter le plus pressant de tous les périls. Elle en fit sérieusement la proposition à Madame Riding. L'accord fut conclu en un instant ; & de peur de nous exposer par le moindre délai , nous prîmes la résolution de ne pas différer un moment à l'exécuter. Madame Riding nous conseilla elle-même de ne pas retourner à Hammersmith. Elle nous promit de prendre soin de nos meubles , & de les faire mettre en sûreté par des personnes fidèles. Elles nous donna James , qui nous fit trouver sur le champ une voiture , & qui prit avec nous le chemin de Devonshire. Nous y arrivâmes heureusement. James nous conduisit droit à la Caverne , sans nous être laissés voir de

personne. Nous y entrâmes avec une espèce d'horreur , car la disposition naturelle du lieu ne pouvoit manquer de nous en inspirer ; mais je sentoïis encore plus de joye de me voir à couvert non-seulement de tous les traits de la haine de mon Pere , mais des regards même du reste des hommes. Je commençai à les regarder comme autant de persécuteurs & d'ennemis. Nous réglâmes avec James le tems qu'il prendroit pour nous rendre ses services , & pour nous apporter notre nourriture. Il employa les premiers jours à meubler assez proprement notre chambre , & à nous procurer toutes les commodités que la maison de Madame Riding pouvoit nous fournir. Il les transportoit pendant la nuit. La plus abondante de nos provisions fut celle de bougies & de livres , le Soleil ne pénéroit jamais dans notre demeure , nous avions besoin d'être éclairés continuellement par la lumière d'une bougie.

Graces à un reste de bonne fortune , dis-je à ma Mere, la terre nous ouvre son sein , pour nous dérober à la malignité des hommes. Son affection étoit plus vive que la mienne. Elle me répondit : Hélas ! quand me l'ouvrira-t'elle , pour me recevoir dans mon dernier azyle ? Il manque quelque chose à la faveur qu'elle nous fait. Elle nous a ouvert son sein , que ne le fermoit-elle au même moment , pour nous servir de tombeau. J'entrepris de la consoler. Ce n'est pas la vie , lui dis-je , qu'il faut haïr , je l'ai appris de vous-même ; ce ne sont que les misères auxquelles elle nous expose. La condition des hommes ne seroit point à plaindre , s'ils sçavoient tirer parti de tout ce qui peut être utile à leur félicité. Ils se rendent malheureux volontairement par leurs injustices mutuelles , leurs jalousies , leurs haines , & tous les autres mouvemens déréglés de leur ame. Supo-

sez des hommes fans passions sur la terre , vous aurez une société de personnes heureuses. A quoi tient-il donc que nous ne puissions l'être ici , nous qui n'y trouverons nul obstacle , & qui pourrons employer fans cesse les moyens simples & innocens que la nature nous offre pour le devenir ? La considération des principes éternels de la vérité & de la vertu , nos réflexions , le plaisir de les écrire ou de nous les communiquer , n'est-ce pas là une source de bonheur que nous portons avec nous-mêmes , & qui ne dépend ni des hommes que nous avons quittés , ni de la fortune dont nous n'appréhendons point ici les caprices ? L'obscurité même de notre demeure peut aider à la tranquillité de notre ame. Notre imagination n'aura rien de tumultueux à se presenter. Nous n'aurons point à craindre les mouvemens involontaires qu'excite la presence des objets , puisque nous n'apercevons rien dans nos épaisses ténèbres , & nous sçaurons nous rendre assez maîtres de nous-mêmes , pour ne pas former volontairement d'inutiles desirs. Ces seules idées me font goûter déjà par avance une partie du bonheur que j'espère. Je suis persuadé , ajoutai-je , que ma chere Mere trouvera bien d'autres ressources dans sa sagesse & dans sa vertu , elle de qui je tiens cette légère portion de l'une & de l'autre , qui va me faire trouver tant de douceur dans la solitude.

Ma Mere parut écouter ce discours avec plaisir. Elle me répondit qu'elle sentoit une vive joye de me voir entrer ainsi dans ses idées , & répondre si fidèlement à ses espérances. Je n'avois fait que répéter effectivement ce que je lui avois entendu dire mille fois à Hammersmith. Mais elle me fit considérer que sa situation & la mienne étoient tout-à-fait différentes. Je pense comme vous , me dit-elle , j'ai les mêmes no-

tions de bonheur & de sagesse ; je regarde de même œil les folles agitations des hommes , & les obstacles qu'ils mettent volontairement à leur repos. Le trouble continuel de leur cœur est leur propre ouvrage ; la nature ne les a pas fait pour être malheureux : ils se plaignent d'elle injustement. Que ne suivent-ils son innocente direction ? Elle les mettoit dans une voye simple , qu'il leur seroit doux & aisé de suivre toujours , & qu'ils suivroient sans s'égarer. Cependant il faut confesser , que s'il est facile de mener une vie tranquille & heureuse en suivant la nature , c'est lorsqu'elle n'a point encore été altérée par les passions. Cette réflexion , ajouta-t'elle , me regarde , & elle vous fera apercevoir la différence qui est réellement entre vous & moi. Vous êtes jeune ; vous avez été élevé dans le repos d'une profonde solitude ; votre cœur n'a jamais senti de violente passion , & votre cerveau n'a jamais reçu des traces qui ayent pû faire une impression trop forte sur votre ame. Ainsi les principes de l'innocence naturelle subsistant encore chez vous dans leur intégrité , tous vos desirs sont droits , & vous ne sentez rien dans vous-même qui s'opose à leur exécution. Ajoutez le soin que j'ai pris de vous inspirer de bonne heure les plus saines idées de la vertu , & de fortifier ainsi la nature par le secours de l'éducation. Si le bonheur & la paix étoient difficiles à acquérir à un cœur comme le vôtre , ce seroit alors qu'il faudroit le regarder comme des chimères & des impossibilités.

Voyez maintenant combien je suis éloignée de trouver dans moi-même de si favorables dispositions. J'ai été pendant long-tems la proie de mille passions animées , j'ai suivi le torrent du monde & de ses maximes les plus corrom-

puës. Ce fut un coup de desespoir , plutôt qu'une résolution délibérée , qui me conduisit à Hammersmith ; & si j'y formai presque aussitôt le plan d'une vie plus réglée , ce fut moins par un penchant naturel , que par l'effet d'une heureuse nécessité. Je fis réflexion que , n'ayant plus rien à attendre du monde , il falloit me former de nouveaux goûts , & chercher ailleurs les plaisirs qu'il me refusoit. Le Ciel me fit luire un rayon de sa lumière : je vis clair au fond de mon cœur ; j'y découvris quelques vestiges de ces mêmes biens que vous possédez , des restes de droiture & du goût pour la vertu & la vérité ; mais des restes si foibles & si défigurés , qu'en comparant ce qu'ils avoient dû être , je m'affligeai vivement d'avoir laissé corrompre de si riches presens de la nature. Je reconnus donc mes pertes , & je résolus de les réparer. Mais quelle entreprise ! Et combien de peines ne sentis-je pas pas qu'elle m'alloit coûter ! Que de combats contre une multitude de vicieuses inclinations , qu'un long oubli de moi-même avoit laissé naître , & qui avoient répandu dans toutes les parties de mon ame leur pernicieuse semence ! Que de lectures ! que de réflexions ! que d'assiduité ! Et après tant d'efforts renouvelés sans cesse , & soutenus constamment ! Que de difficultés à obtenir une imparfaite victoire ! Cependant je me flâtois de l'avoir obtenuë. J'avois acquis assez de Philosophie , non-seulement pour y trouver le remède de mes miseres passées , mais assez , comme je m'imaginois , pour fournir à tous les besoins de l'avenir. Mes jours se passoient à Hammersmith , vous sçavez avec quelle tranquillité. Hélas ! j'étois heureuse , si elle eût duré toujours. Mais je confesse que nos derniers malheurs m'ont fait perdre quelque chose

de ma constance. Je ne trouve point dans mon cœur cette paix que je vois régner dans le vôtre. Le ressouvenir du passé se renouvelle à chaque instant dans ma mémoire ; & si j'ai peut-être assez de force pour le supporter encore comme j'ai fait depuis quinze ans, je crains d'en manquer lorsqu'il se joint au sentiment de mes nouvelles peines. Ainsi je souhaite la mort avec raison : non que je haïsse la vie qui est un présent du Ciel, mais parce que j'appréhende que tant de douleurs, qui vont y être attachées, ne me la rendent insupportable.

Elles diminuèrent, repris-je, & vous les verrez s'évanouir peu-à-peu. Au contraire, la sagesse & la vertu croissent incessamment. Il me semble par cette raison, ajoutai-je, qu'une âme sage & vertueuse ne sçauroit être long-tems malheureuse. Elle a deux ressources infailibles ; la nature des peines, qui est de s'affoiblir insensiblement d'elle-même ; & celle des remèdes de la sagesse, dont la force & l'efficacité s'augmentent à tout moment. D'ailleurs, si la tendresse & la compassion d'un Fils ont quelque douceur pour le cœur d'une Mere, je ne serai pas tout-à-fait inutile à votre consolation. J'ai un Pere, mais c'est un cruel. Toute l'affection que je lui devois se réunit à celle que j'ai pour vous. Quelles peines pourrez-vous sentir, que je ne partage avec toute l'ardeur & la tendresse de mon ame.

Malgré la force de son esprit & mes consolations continuelles, ma chère Mere ne fit que traîner pendant quelques années une vie triste & languissante. Madame Riding vint exprès dans sa Terre pour nous voir, & trouvant son Amie extrêmement changée, elle la pria de sortir de notre Caverne, pour se remettre en prenant

l'air au dehors. Elle ne put l'y faire consentir. Il n'y a pas d'apparence, répondit-elle, que je courusse à présent beaucoup de risque à paroître ; car il n'est pas croyable que Cromwel pense encore me faire chercher. Mais quelle raison aurois-je de retourner au jour ? Je n'y ai nulle douceur à espérer. Il faudra faire de nouvelles connoissances, & mener une vie pour laquelle je n'ai point d'inclination ; ou si j'y vais pour fuir encore le commerce des hommes, je n'y réussirai jamais aussi facilement que dans cette Grotte obscure. Je trouve ici les seules choses que j'aime, continua-t'elle en s'adressant à Madame Riding, la presence de mon Fils, des livres, mes réflexions & le plaisir de vous entretenir quelquefois. Si j'ai quelque chose de plus à desirer, je suis trop mal avec la fortune pour l'obtenir. Laissez-moi donc finir ici ma vie. Je suis déjà à demi ensevelie, j'en aurai moins de chemin à faire jusqu'à mon tombeau. Madame Riding combattit inutilement sa résolution. Pour moi, qui connoissois ses principes, je n'entrepris point de lui faire rien changer à ses idées. Je me contentai de lui rendre jusqu'à la fin de sa vie tous les devoirs d'un fils tendre & respectueux. Sa mort arriva deux ans après. Elle me renouvela ses instructions en mourant. C'est le seul bien me dit-elle un moment avant que d'expirer, qu'il m'est permis de vous laisser pour héritage ; mais vous êtes assez riche, si vous ne perdez jamais l'amour que j'ai tâché de vous inspirer pour la vertu. Ne regardez point la fortune, que votre naissance sembloit vous promettre ; plaignez seulement la dureté de votre Pere, qui vous en prive injustement. Ce qui fait son crime, a causé votre bonheur & le mien ; car je vois à votre tranquillité que vous

êtes heureux ; & malgré l'abattement où vous m'avez vû depuis notre dernière infortune, je vous assure qu'il n'y a point de lieu au monde où j'eusse pû trouver plus de satisfaction que dans cette Caverne. Adieu, ajouta t'elle, d'une voix mourante. Je veux être enterrée ici. N'en sortez qu'après la mort de votre Pere. Elle expira. Je n'avois que James avec moi, il me prêta les mains pour l'ensévelir. Je lui fis ouvrir une fausse dans la chambre où nous faisons notre demeure, pour continuer à vivre auprès d'elle, & à l'avoir en quelque sorte pour témoin de toutes mes actions & de tous mes sentimens. Je renvoyai James, avec ordre de marquer cette triste nouvelle à Madame Riding, qui étoit retournée à Londres quinze jours auparavant.

Quelque fermeté que j'eusse fait paroître en perdant cette incomparable Mere, la nature eut ses droits. Je ne fus pas plutôt seul, que je versai une abondance de larmes. Je ne me les reprochai point comme une foiblesse. Tous les sentimens, qui se divisent dans une famille nombreuse, parce qu'on en est redevable d'une partie à tous ses proches, je les réunissois dans la personne de ma chère Mere, qui me tenoit seule lieu de famille. Notre affection n'étoit pas moins cimentée par la force du sang, que par la conformité de nos goûts & de nos inclinations, & de la manière dont elle m'avoit accoutumé à considérer les choses, la vie que j'avois reçu d'elle, n'étoit pas le plus précieux de ses bienfaits. Je trouvai donc, dans ma Philosophie même, des raisons de la pleurer. Mais lorsqu'après ces premières réflexions, qui tomboient toutes sur elle, je vins à tourner les yeux sur l'état où elle me laissoit par sa mort, si je ne continuai point à verser des pleurs de compassion sur

moi-même , je me trouvai du moins dans un embarras qui ne me fut pas facile à terminer. Quelques douceurs que j'eusse goûté jusqu'alors dans ma retraite , une espèce de tremblement , que j'éprouvai en réfléchissant que j'y étois seul , me fit sentir que j'en avois dû la meilleure partie à la compagnie de ma Mere. J'étois obligé d'y demeurer , ne fut-ce que pour obéir à ses dernières volontés. Où serois-je allé , d'ailleurs moi qui étoit destitué de Parens , d'Amis & même de connoissances , car je n'en avois point d'autre au monde que Madame Riding ? Il ne m'étoit pas arrivé , dans toute ma vie , de parler à une autre personne que cette Dame : je dois ajouter néanmoins James & une Fille qui nous servoit à Hammersmith. Je ne me lassois point de la solitude. Je ne désirois pas non-plus de la quitter. Mais il m'auroit fallu , pour continuer à la trouver douce , une personne de mon humeur , & qui eût pris la place de ma Mere , & qui fut entrée dans mes idées & mes inclinations , comme j'avois fait dans les siennes. Je sentis qu'il me seroit impossible de vivre sans cette consolation. En sondant ainsi mon cœur , j'eus lieu d'observer que je haïssois moins les hommes que je ne l'avois cru jusqu'alors , ou du moins , que ma haine ne tomboit que sur leurs défauts , puisque j'étois disposé à en chérir un qui eût aimé autant que moi la vertu. J'en eus meilleure opinion de mon caractère ; car je dois confesser qu'il m'étoit arrivé plus d'une fois , en réfléchissant sur mes sentimens , d'être affligé moi-même de m'en trouver quelques-uns qui ne s'accordoient pas avec cette douceur & cette humanité qui doit être le fruit de la véritable Philosophie , & dont j'admirois divers traits dans mes lectures. J'avois été effrayé , par exemple ,

de me trouver une haine si endurcie contre mon Pere, que je n'eusse pas consenti même à recevoir de lui des faveurs. Je commençai à me persuader que si je le haïssois, c'étoit sa faute plus que la mienne, & je trouvai en démêlant encore mieux mes mouvemens, que je fusse revenu sans peine à l'aimer, s'il eût pu revenir lui-même aux règles de la probité & de la vertu. Je ne sçaurois exprimer combien cette découverte me causa de satisfaction. Non, non, m'écriai-je, je ne suis point un monstre qui déteste les créatures de mon espèce. J'aime les hommes. Je suis sensible comme eux aux douceurs de la société : j'y veux seulement de la droiture & de la vertu ; & je promets toute mon estime & ma tendresse même à ceux dans lesquels j'apercevrai ces qualités. O Ciel, ajoutai-je, ne me feras-tu pas rencontrer quelques Amis vertueux & fidèles, qui puissent être les depositaires des sentimens de mon cœur ? Je ne t'en demande qu'un ; mais un tel qu'il me semble que tu m'as fait, tendre, sincère, généreux, avec un peu de discernement & de goût pour les belles & utiles connoissances. En quel endroit du Monde qu'il se trouve, je vole vers lui au moment que tu me le fais découvrir.

Je m'entretins de ces pensées pendant plusieurs jours, & je ne tardai point à m'apercevoir que je n'étois point né absolument pour vivre seul. Je ne me sentoispas de goût, néanmoins, pour la multitude : l'idée au contraire m'en paroissoit effrayante ; & je suis persuadé que si dans ce tems où je n'avois encore vu qu'un si petit nombre d'hommes, il m'étoit arrivé de me trouver transporté tout-d'un-coup au milieu d'une foule nombreuse, je me serois évanouï de frayeur & de saisissement. C'est ce qui avoit failli de m'arriver

dans les ruës de Londres, l'unique fois que j'y étois allé avec ma Mere. On verra pourtant dans la fuite, que la timidité n'a jamais été un de mes défauts; c'en étoit bien une preuve, que d'oser demeurer solitairement, comme je faisois, dans une des plus affreuses Cavernes qu'on puisse s'imaginer. Ma Mere étoit si peu curieuse, & son indifférence m'en inspiroit tant aussi, que nous n'avions jamais eu la pensée d'examiner les détours & les cavités immenses de notre demeure. J'en formai le dessein, lorsque je me trouvai seul. Ce lieu ténébreux est appelé *Runney hole* par les habitans du País. Les environs sont déserts. On en trouve l'ouverture dans le fond d'une Vallée si étroite, qu'elle est remplie presque entièrement par un Ruisseau qui sort du pied de la Montagne à côté de l'entrée de la Caverne. On n'en a point encore découvert la source, quoiqu'on puisse suivre son lit assez loin dans le sein de la Montagne. Le Roc qui sert de voute naturelle, s'abaisse quelquefois si proche de la Terre, & les bords du Ruisseau sont si escarpez dans ces endroits, qu'on ne sçauroit pénétrer plus avant sans s'exposer à un péril manifeste. Mais le souterrain est si vaste & si exhaussé à droite & à gauche, qu'on ne cesse point d'admirer la Nature, qui a formé, l'on ne sçait pour quel usage, des Salles immenses qu'on se laisse à parcourir. La Caverne se rétrécit néanmoins en certains lieux. On y trouve des espèces de Sallons & de Cabinets, les uns servent de communication à d'autres Salles de la grandeur des premières; d'autres n'ont point de seconde ouverture après leur entrée. C'en étoit un de la dernière espèce, que James avoit rendu propre à être habité. Il étoit dans une des parties les plus reculées de ce lieu souterrain; de sorte que l'air extérieur ne pou-

vant s'y communiquer facilement, nous y étions comme dans un Printems perpétuel. Un jour, en visitant quelques endroits profonds qui m'avoient frappé plus que les autres; j'aperçus à la clarté d'une bougie que je tenois à la main, quelques caractères gravés sur le Roc. La curiosité me fit aprocher pour les lire; ils composoient ces mots:

Si la fortune amène après moi dans ces lieux quelque malheureux pour chercher un asyle, qu'il se console en aprenant que ses maux ne sçauroient égaler ceux que j'y souffre, ni ses larmes celles que je verse incessamment. Ainsi l'a voulu le Ciel, qui règle nos destinées par des jugemens d'une profondeur infinie.

Cette inscription mélancolique me fit faire quantité de réflexions. Je ne doutai d'abord nullement qu'elle ne fût de la main de Bridge, qui avoit eu d'assez fortes raisons de se plaindre de la Fortune, pour s'imaginer qu'elle n'avoit jamais traité personne avec plus de rigueur que lui. Cependant, m'étant souvenu, que suivant le recit de Madame Riding, il n'avoit commencé à connoître ses malheurs qu'après son retour du Collège d'Eaton, je ne trouvai nulle aparence qu'il eût pu s'affliger à cet excès, dans un tems où il ignoroit entièrement son sort, & dans l'âge d'ailleurs le plus voisin de l'enfance. Il n'y avoit point de contradiction, à penser qu'elle étoit d'un autre que de lui. La Caverne de Rumney-hole n'est pas un lieu inconnu, quoiqu'elle soit dans un quartier désert: il pouvoit être arrivé à quelqu'un de s'y retirer avant nous; car les personnes malheureuses se rencontrent assez ordinairement dans leurs idées. Je n'y trouvois qu'une difficulté; c'est que les caractères paroissoient tracés nouvellement, & suputant, comme je faisois, le tems

qu'avoit duré la solitude de Bridge & la miëne , je ne pouvois accorder une empreinte si fraîche , avec un si grand nombre d'années. En raisonnant ainsi , je continuois de marcher , & j'observois de tous côtés si je n'apercevris point quelque autre Inscription qui pût m'éclaircir davantage. L'attention que j'y apportoïs , me fit perdre celle que j'avois eüe jusqu'alors à reconnoître exactement les lieux par où je passois , dans la crainte de m'égarer à mon retour ; de sorte que pensant reprendre le chemin de ma demeure , après une longue & inutile recherche , je me trouvai dans le dernier embarras pour démêler celui par lequel j'étois venu. J'invoquai le secours du Ciel , qui pouvoit seul me tirer de ce Labyrinthe. Je pris successivement plusieurs routes : les unes n'aboutissoient à rien ; & ne trouvant nul passage , j'étois obligé de retourner sur mes pas ; les autres ne faisoient qu'augmenter ma peine , parce que se partageant en diverses branches , j'étois à tout moment dans la nécessité de tenir un nouveau conseil pour délibérer sur celle qu'il falloit suivre. Pour comble de malheur , la bougie que j'avois apportée aprochoit de sa fin. Elle m'étoit néanmoins si nécessaires dans ces épais ténèbres , que j'étois perdu sans ressourcés si elle venoit à me manquer tout-à-fait. Je sentoïis la grandeur du péril , & j'avouë que , quelque peu d'attachement que j'eusse pour la vie , je ne pouvois me me consoler d'être réduit à la finir d'une manière si triste. Enfin , j'eus le malheur de voir expirer la lumière de ma bougie. Je perdis aussitôt l'espérance. Je m'arrêtai , autant par la foiblesse qu'une excessive frayeur me causa tout-d'un-coup , que par l'impuissance de me conduire dans une telle obscurité. Je m'assis à terre : tous mes sentimens , sans doute , étoient tristes & doulou-

reux ; mais je n'en eûs pas de violens , comme il arrive dans le désespoir. Je me remis même peu à peu de l'effroi où j'avois été d'abord , & rapelant tous les principes de constance que la Philosophie peut fournir , je me disposai à la mort avec une résignation parfaite. Je ne passai guères moins de vingt-quatre heures dans cette situation , & ce qui est le plus surprenant , j'en employai une partie à dormir d'un sommeil tranquile.

Un pouvoir plus réel que la Fortune veilloit pendant ce tems-là à ma conservation : ce fut lui , sans doute , qui me fit tomber ainsi dans l'assoupissement du sommeil , pour prévenir les funestes idées dont je n'aurois peut-être pas été capable de me défendre jusqu'à la fin. Je m'éveillai. J'éprouvai à mon réveil quelque chose de semblable aux sentimens que j'avois eu avant que de m'endormir , c'est-à-dire , d'abord une vive frayeur , & peu-à-peu un renouvellement de constance & de force contre les aproches de la mort. Je suis , disois-je , un véritable Enfant de la Terre : je suis sorti de son sein , j'y ai vécu , & je m'y trouve en mourant. Qu'elle m'y retienne donc , & que je n'en sorte jamais ! Un bruit confus , que j'entendis tout-d'un-coup , me fit sortir de ces réflexions. Je prêtai l'oreille. Ce n'étoit d'abord qu'un retentissement de la Caverne. Je ne sçavois à quoi l'attribuer. Mais le son étant devenu plus distinct , je crus entendre le pas d'une personne qui marchoit. Je me levai , & sans me donner le tems de faire plus d'attention , je courus avec une vitesse incroyable , & comme par le mouvement qui fait tendre la Nature à sa conservation , vers l'endroit d'où le bruit sembloit partir. Heureusement , le terrain étoit uni , & mes pieds ne trouvoient point d'obstacle. Je tenois les mains levées devant moi en courant , pour éviter la ren-

contre du Roc. Après m'être ainsi avancé environ cent pas, je m'imaginai découvrir un peu de lumière. La Caverne alloit en tournant. Je suivis ce rayon d'espérance, qui me sembloit croître de plus en plus. La clarté devint assez grande pour me faire apercevoir les environs. Je n'entendis plus marcher : mais continuant toujours à voir clair autour de moi, je ne doutai point qu'en avançant encore quelque pas, je ne découvrisse enfin la source de mon salut. Je ne me trompois point, je vis un homme, une créature semblable à moi. Quelle joie pour un malheureux, qui n'envisageoit plus que la mort, & une mort si terrible & si funeste.

Cependant, je n'étois pas tout-à-fait à la fin de mes peines. Cet homme, qui s'étoit arrêté au bruit de mon aproche, étoit tremblant de frayeur, autant que je l'étois de joie. Il tenoit un flambeau allumé ; mais à peine m'eût-il découvert, qu'il l'éteignit, & me prenant aparemment pour un Voleur, ou pour quelque Habitant monstrueux du sein de la Terre, il demeura en silence & sans mouvement, dans l'obscurité, pour éviter le danger dont il se croyoit menacé. Je retombai alors moi-même dans toutes les craintes. Un accident si cruel, au moment que je me croyois assuré de mon salut, me jetta dans une consternation inexprimable. Il faut donc périr, m'écriai-je. O Ciel ! vous m'abandonnez, car je vois bien qu'il ne me reste plus de ressource. Je me persuadai, que tout ce que je venois de voir, n'étoit qu'une illusion, un songe, le jeu de quelque Génie malin, qui avoit voulu insulter à ma perte, en me donnant de fausses espérances de salut. J'avançai néanmoins encore quelques pas, & me croyant à peu près vers le lieu où j'avois aperçu le Fantôme qui m'avoit trompé, j'élevai ma voix d'un ton pi-

royable : Qui que vous soyez , Homme charitable , ou Démon ennemi , si vous me refusez votre vuë , accordez-moi du moins de vous entendre. Hélas ! je ne vous demande qu'un mot de consolation. J'eus peine à prononcer ces paroles , tant la course & ma crainte avoient altéré ma respiration. J'attendis pendant quelques momens une réponse ; on ne m'en fit point. Je repris encore tristement : Si vous êtes un homme , pourquoi refusez-vous de me répondre ? Auriez-vous la dureté de me laisser périr dans ce lieu d'horreur , si vous pouvez m'aider à en trouver la sortie ? Qu'appréhendez-vous d'un malheureux dont la vie dépend de vous , & qui vous la demande ici comme une faveur ? On me répondit alors d'un ton fort doux , que si je n'avois point de mauvais desseins , on me rendroit volontiers tous les services que je souhaiterois. Je distinguai aisément , que je n'étois qu'à dix pas de la personne qui parloit. Je m'approchai davantage ; & pour l'exciter encore à ne me point abandonner , je lui racontai en peu de mots de quelle manière je m'étois égaré dans ce vaste souterrain. Donnez-moi la main , me répondit-on ; nous ne sommes point éloignés de l'ouverture de la Caverne , vous allez vous trouver au jour , dans un instant. Je suivis ce charitable Libérateur , qui me fit revoir en effet plus promptement que je ne l'espérois , la lumière , que je croyois avoir perduë pour toujours.

Je partageai d'abord mes actions de graces entre le Ciel , qui étoit sans doute le premier auteur de ma délivrance , & l'instrument qu'il lui avoit plû d'employer pour ma conservation. Je le fis avec un air de naïveté , dont mon inconnu parut être surpris. Il me regarda attentivement : Si vous n'avez point de raison , me dit-il , qui vous empêche de m'apprendre qui vous êtes , & ce

qui vous a porté à vouloir pénétrer dans cette horrible Caverne, vous me ferez plaisir de satisfaire ma curiosité. Je balançai sur ma réponse. Je sçavois en général, que la plupart des hommes sont perfides. Mon secret étoit de la dernière importance. Je ne concevois pas ce que ce pouvoit être qu'un homme que j'avois trouvé seul & le flambeau à la main, dans le lieu de ma demeure, ni quel dessein pouvoit l'y avoir emmené. Ma surprise d'ailleurs avoit été extrême, en apercevant, tandis qu'il parloit, que les dehors de la Caverne ne ressembloient point à ceux par lesquels j'avois été introduit la première fois. Au lieu d'une Vallée étroite & profonde, c'étoit le côté d'une Montagne couverte de Bois. Me voyant donc dans un endroit inconnu, avec une personne que je ne connoissois pas mieux, le peu d'usage que j'avois du monde m'inspira de la crainte & de la défiance. Je répondis simplement, que j'étois un malheureux jeune homme dont les actions & la naissance ne méritoient la curiosité de personne. Je vous remercie du fond du cœur, continuai-je, du service que vous m'avez rendu, & je vous souhaite pour récompense une fortune meilleure que la mienne. Je ne sçai si ces paroles, ou la simplicité de ma physionomie & de mes manières, lui firent prendre de moi une idée que je ne cherchois point à lui donner, mais m'ayant retenu par la main, il me demanda en grace de lui apprendre du moins où je demeurois, & ce que j'allois devenir. Cette obstination m'embarraça. Je le regardai fixement, à mon tour. Il étoit grossièrement vêtu, & son visage me parut pâle & abattu; mais la douceur de ses yeux me rassura; je sentis même que mon cœur inclinoit naturellement à lui vouloir du bien. Vous me demandez qui je suis, lui dis-je, & vous de-

Crez de connoître ma demeure & ma condition, Dites-moi donc vous-même qui vous êtes, & quel nom je dois donner à la curiosité que vous me témoignez ? est-ce haine ou affection ? Etes-vous de ces hommes droits & sincères, dont on dit que le nombre est si petit sur la Terre, ou de ces perfides qui ne cherchent qu'à tromper l'innocence, & dont je tâche d'éviter ici la malignité ? Expliquez-vous. Si vous êtes tel que je le souhaite, je regarderai votre connoissance comme une faveur du Ciel, & je vous ouvrirai mon cœur sans réserve. Je vous aprens déjà, que cette Caverne est mon unique séjour. Il demeura dans le silence pendant quelques momens, comme s'il eût réfléchi sur ma réponse. Mes termes, & le ton dont je les avois prononcés, ne lui paroissoient point conformes à l'usage ordinaire. Il continuoit de me regarder, & ne sçachant quel jugement il devoit porter de moi, il étoit embarrassé à s'expliquer. J'apris de lui dans la suite, que son irrésolution avoit été si grande, qu'il avoit été sur le point de me quitter sans ajouter une seule parole. Cependant, le même sentiment qui m'avoit prévenu en sa faveur, agissoit aussi sur son cœur. Il m'embrassa. Vous n'êtes point capable de tromper, me dit-il, puisque vous avez tant d'aversion pour l'artifice & la perfidie. Venez, vous allez connoître aussi ma demeure. Il me fit entrer avec lui dans la Caverne. Je le suivis par des détours obscurs, qui aboutirent enfin à une espèce de chambre à peu près pareille à la mienne. Voilà ma maison, me dit-il, ou mon tombeau, si vous aimez mieux lui donner ce nom. Voyez si vous lui trouvez quelque ressemblance avec la vôtre. Je lui répondis, qu'à l'exception de quelques meubles de plus qui étoient dans la mienne, il y avoit fort peu de différence. Il faut donc qu'il n'y en

ait pas beaucoup non plus dans la disposition de nos ames ; car il n'y a qu'une grande conformité de fortune , qui ait pû inspirer en même tems à deux personnes le dessein d'un genre de vie si extraordinaire. J'en suis d'autant plus surpris , ajouta t'il , que vous me paroissez d'un âge moins avancé que le mien , & qu'il n'y a pas d'apparence que vous ayez assez vécu pour essuyer beaucoup de traverses & d'agitations. Ma vie , repartis-je , auroit été jusqu'à présent simple & tranquile , si je n'eusse eu à supporter que mes propres peines : du caractère dont je suis , je les aurois pardonné à la fortune. Mais les douleurs d'une Mere que j'aimois tendrement , & les crimes d'un Pere qui s'est rendu l'horreur de la Nature , m'ont causé la seule tristesse que j'aye été capable de sentir. C'est par un effet de ces deux causes , que j'ai demeuré enséveli depuis quelques années dans cette Caverne. Je ne fis pas difficulté de lui apprendre ensuite qui j'étois , & de quelle manière j'avois vécu jusqu'alors. J'ajoutai à mon recit , le malheur que j'avois eu récemment de perdre ma Mere ; l'ordre qu'elle m'avoit donné en mourant , de ne quitter ma retraite qu'après le décès de mon Pere ; la peine que j'avois à y demeurer seul ; & la joye , au contraire , que j'allois ressentir d'y vivre avec un compagnon tel que lui , si je ne me trompois pas dans l'opinion que j'avois déjà conçüe de sa droiture & de sa vertu.

Comme je parlois de l'abondance du cœur & que j'avois l'esprit entièrement occupé de mes idées , je ne m'aperçus point qu'il répandoit un ruisseau de larmes pendant mon discours. Cette vûë m'ayant frapé vivement , je lui demandai ce qui pouvoit l'affliger à cet excès. Oh ! me dit-il , que vous êtes le Fils d'un abominable Pere ! Venez , continua-t'il en prenant le flambeau qui

éclaircit sa demeure , je vais vous donner de nouveaux exemples de ses vertus. Vous êtes ^{son} mon Fils , mais puisqu'il ne vous a pas épargné plus que nous , & que l'ouverture que vous venez de me faire , m'assure de votre sincérité , je ne veux point tarder à payer votre confiance. C'est le Ciel qui vous envoie pour me consoler. Peut-être trouvez-vous quelque consolation vous-même , à connoître qu'il y a des hommes beaucoup plus malheureux que vous. Il marcha devant moi , le flambeau à la main. Je le suivis quinze ou vingt pas , dans l'intérieur de la Caverne. Il s'arrêta dans un enfoncement étroit , où j'aperçus une petite porte de bois , qu'il ouvrit avec une clef. Nous entrâmes dans une chambre taillée , comme la mienne , dans le roc , mais beaucoup plus régulière ; de sorte qu'étant tendue d'une tapisserie , & ornée de meubles très-propres , elle auroit pû passer dans toutes sortes de maisons pour un magnifique appartement. La surprise que ce spectacle imprévu me causa , fut augmentée par la vuë d'une jeune Fille de neuf à dix ans , qui vint embrasser mon Conducteur , & d'une espèce de Femme-de-chambre ou de Gouvernante , qui la conduisoit. Il ferma la porte avec soin , & me prenant par la main , il me conduisit vers un lit qui étoit au fond de la chambre. Ma chère , dit-il en ouvrant le rideau , je vous amène un jeune homme qui partagera vos peines , lorsqu'il les connoîtra , & qui aidera à vous consoler par le recit des siennes. C'est un Fils de Cromwel. Il ne faut pas que ce nom vous effraye , ajouta-t'il. Il a reçu de son Pere les mêmes faveurs que nous , & il est réduit depuis quelques années à vivre comme nous dans cette Caverne , où j'ai eu le bonheur de le rencontrer aujourd'hui.

Je jugeai qu'il parloit à son Epouse. Elle ne

répondit que par un profond soupir. Nous nous affimes. Il me fit servir par la femme de chambre quelques rafraîchissemens , dont il jugeoit avec raison que j'avois besoin après un jeûne de plus vingt-quatre heures. Il me pria ensuite de raconter à son épouse les malheurs de ma mere & les miens. Cette Dame parut m'écouter attentivement : mais j'eus lieu de connoître par la violence de ses soupirs , qu'il régnoit une étrange agitation dans son ame.

L'Époux me fit signe de le suivre. Nous sortîmes de la chambre , & ensuite de la Caverne. Nous nous promenâmes quelque tems en silence , dans un endroit découvert de cette montagne deserte. Il est juste , me dit-il enfin , que je vous apprenne avec qui vous êtes , & que je reconnoisse par une égale confiance , l'ouverture que vous m'avez faite de votre malheureuse condition. Vous êtes né dans l'infortune ; & l'habitude que vous avez d'y être depuis votre enfance , vous empêche de la sentir. Vous prononcez le nom de *malheur* , presque sans connoître ce qu'il signifie ; & je vois à l'égalité de vos sentimens , que cette Caverne même , & l'affreuse vie que vous y menez , altèrent moins votre repos , qu'ils ne l'établissent. Il en est de moi tout autrement. J'étois le plus fortuné de tous les hommes. C'est par une aventure sans exemple , que je suis réduit à vivre dans ces ténèbres ; & chaque moment que j'y passe me semble un martyre cruel , parce qu'elles redoublent l'horreur qui régne continuellement au fond de mon ame. Préparez-vous à la compassion que méritent mes peines. Mon histoire est courte ; mais il n'y en eût jamais de si funeste. Ces paroles prononcées d'un ton le plus triste , & l'estime que je sentoits déjà pour cet inconnu , me mirent

saient dans la situation qu'il desiroit pour l'entendre. Il commença ainsi son recit.

Mon nom est le Vicomte d'*Axminster*. Je suis né en Angleterre ; mais mon Pere ayant été fait Gouverneur de la Floride & de la nouvelle Ang'leterre , par la Reine *Elisabeth* , je passai la mer dès mon enfance , & j'ai vécu depuis dans cette partie de l'Amérique. J'y ai été élevé comme j'aurois pû l'être en Europe. La douceur du gouvernement de mon Pere le fit aimer universellement de toute la Colonie , & des Sauvages mêmes sur lesquels sa bonté s'étendoit aussi. J'en recueillois le fruit par le zèle & la tendresse qu'on s'empressoit de me marquer. Je régnois en quelque sorte , dans cette contrée , tant je trouvois d'obéissance & d'attachement dans tous les Peuples qui étoient soumis à l'autorité de mon Pere. J'en reçus mille témoignages en diverses occasions , mais sur-tout dans une entreprise d'où je faisois dépendre tout le bonheur de ma vie. J'avois fait un voyage dans l'Isle de *Cube* , pour l'intérêt du commerce que nous entretenions avec les Espagnols. J'y avois vu la fille du Gouverneur , qui se nommoit *Theresa d'Arpez* : & si sa beauté m'avoit inspiré une passion violente , mon bonheur m'avoit fait réussir aussi à lui plaire. J'étois revenu plein d'amour , & dans la résolution de solliciter mon Pere à consentir que je retournasse promptement à *Cube* , pour demander cette charmante personne au Gouverneur , pour en faire mon Epouse. Je l'eusse sans doute obtenuë : mais la guerre s'étant déclarée entre les Anglois & les Espagnols , cet accident fit avorter malheureusement mes espérances. Cependant , rien n'étant capable de diminuer ma passion , je résolus , en jeune homme ardent , de faire servir même la

guerre au succès de mes desirs. Je faisois beaucoup de fond sur la tendresse de Dona Theresa. Je ne doutois point que je ne pusse l'engager à quitter son Pere pour être à moi. La difficulté ne consistoit qu'à trouver le moyen d'aller jusqu'à elle , & de l'enlever des mains des Espagnols. Je confiai mon amour & mes desseins à quelques jeunes gens des principales familles de la Colonie. Ils parurent recevoir indifféremment cette ouverture. J'admirois d'où pouvoit venir ce refroidissement de leur zèle , & j'en fus même affligé jusqu'à leur faire des vifs reproches. Ils les essuyèrent sans répondre. Quelques jours après on s'aperçut de nos principales Habitations , que la plus grande partie de la jeunesse , & toutes les personnes qu'on croyoit capables d'une entreprise hardie , avoient disparu , comme de concert , sans qu'on pût conjecturer quelle route ils avoient pris. Ils n'étoient guères moins de deux cens. L'on aprit ensuite que s'étant associé un pareil nombre de Sauvages résolus , ils avoient gagné le Port voisin , qu'ils s'étoient emparez de deux Vaisseaux Anglois qui y étoient arrivez depuis quelques jours , & qu'ils s'étoient éloignés de la Côte. Mon Pere fut extrêmement allarmé de cette nouvelle. Les Espagnols avoient déjà commencé les hostilités. Nous demeurions presque sans défenses , après le départ de tant de fugitifs ; & nous ne doutâmes point qu'ils n'eussent abandonné la Colonie pour n'y revenir jamais. Nous passâmes environ deux mois dans cet effroi : Heureusement nous fûmes tranquilles de la part des Espagnols. Mon Pere s'employoit à donner les meilleurs ordres qu'il lui fut possible pour notre sûreté. Il fit élever un petit Fort à l'entrée de la rivière. J'étois avec lui à presser l'ouvrage ;

lorsque nous aperçûmes deux Vaisseaux qui venoient vers nous à pleines voiles , avec le vent le plus favorable. Leur éloignement ne nous permettant point d'apercevoir la couleur du Pavillon , notre crainte fut extrême , c'est-à-dire , égale au péril. Nous prîmes les armes avec tous ceux qui étoient en état de défense , résolus de nous opposer vigoureusement à la descente. Les deux Capitaines des Vaisseaux que notre Jeunesse avoit enlevés , étoient avec nous. Ils furent les premiers à reconnoître que c'étoient leurs propres Vaisseaux qui s'avançoient. La joye que nous eûmes de cette assurance étoit toujours mêlée d'une juste frayeur ; car nous ignorions absolument à quoi nous devions nous attendre. Enfin , lorsqu'ils furent assez proches pour être aperçus distinctement , nous découvrîmes sur les ponts nos Amis & nos concitoyens , qui tenoient les mains vers nous , en signe de paix & d'amitié. Ils furent en un moment au rivage. Mon Pere les reçut d'un air sévère & mécontent. Les principaux s'approchèrent avec soumission , ils lui demandèrent pardon , en reconnoissant la témérité de leur conduite , qui ne pouvoit être justifiée que par le succès , & par le dessein qu'ils avoient eu de rendre service au Fils de leur Gouverneur. En un mot , ils avoient entrepris d'enlever Dona Thérèse , sur l'ouverture que je leur avois faite de ma passion ; & ma bonne fortune les avoit fait réussir. Ils amenoient avec eux la plus charmante de toutes les proyes. Je fus si transporté de joye en les entendant , que je me jettai aux pieds de mon Pere pour le conjurer d'oublier leur faute , & de me laisser courir à ma félicité. Où est-elle ? m'écriai-je. Ah ! fidèles Amis , comment pourrai-je reconnoître un tel service ! Ils me dirent qu'elle étoit seule dans

les cabanes du Vaisseau , & qu'elle y étoit assez triste , parce qu'ils lui avoient caché jusqu'alors dans quel lieu ils la conduisoient , pour la surprendre agréablement lorsqu'elle se verroit entre mes bras. Quelque sujet que j'eusse de compter sur son affection , je craignois qu'elle ne fût offensée d'un enlèvement si brusque , qui pouvoit lui faire craindre un défaut de respect dans mon amour , j'appréhendois de paroître à ses yeux , & je me fis expliquer auparavant de quelle manière ils s'étoient saisis d'elle , pour m'assurer qu'il ne leur étoit rien échappé dont elle eût lieu de se plaindre. Ils l'avoient enlevée sans violence , dans une promenade qu'elle faisoit avec son Pere & quelques-unes de ses Amies. Je passai dans le Vaisseau. Je la surpris infiniment , en me presentant à elle. Sa crainte se dissipa sans doute , en voyant à ses pieds un Amant dont elle connoissoit la tendresse & la fidélité. Mais trouvant quelque chose de dur & de bizarre dans le moyen dont elle s'imaginoit que je m'étois servi pour me procurer sa possession , elle reçut mes premières caresses avec quelque froideur. Il lui sembloit du moins , que je n'aurois pas dû me remettre du soin de son enlèvement sur des étrangers. Je me justifiai facilement , en lui expliquant le nœud de cette aventure ; & nous nous accordâmes bien-tôt à remercier le Ciel , qui avoit amené notre bonheur par une voye si étrange & si inespérée. Je la conduisis au rivage. Mon Pere , qui étoit peut-être incertain pendant ce tems-là de la manière dont il devoit se conduire avec elle & avec moi , se détermina tout-à-coup en la voyant , à me la donner pour Epouse. Il pardonna , en ma faveur , aux jeunes gens qui m'avoient rendu service avec tant de zèle ; & tout le monde pré-

tant part à ma joye, je devins heureux peu de jours après par la célébration de mon mariage.

Ma satisfaction ne fit ensuite qu'augmenter. J'adorois mon aimable Epouse. J'eus d'elle une fille, que vous venez de voir dans la Caverne. Nous passâmes quelques années tranquiles à la Floride, jusqu'à la mort de mon Pere, & peut-être aurois-je pû lui succéder dans son Emploi, si j'eusse eu de l'inclination à faire un plus long séjour en Amérique; mais j'étois résolu depuis long-tems de repasser en Europe, aussi-tôt que je me trouverois libre. Mon Epouse ne le souhaitoit pas moins que moi. Je chargeai un Vaisseau de mes richesses, & je repris avec ma famille la route de ma cheré Patrie. Les hommes savent-ils ce qu'ils desirerent, lorsqu'ils se proposent des contentemens de leur choix! Ce qui leur paroît le plus propre à faire leur bonheur, se change pour eux en une source d'infortunes & de misères. Ils abandonnent un repos assuré, dont ils se lassent par inconstance; & l'ombre après laquelle ils courent, les conduit à leur perte. C'est ainsi que j'ai contribué moi-même à ma ruïne, en croyant travailler à augmenter mes plaisirs. J'y vivois paisiblement à la Floride: j'y étois estimé de mes Amis, chéri de mon Epouse, & favorisé de la fortune: quel besoïn avois-je de retourner en Angleterre, pour y tomber dans un abîme de misère & de honte, dont il n'y a plus de main assez forte pour me retirer?

J'arrivai à Londres, il y a environ deux ans. Je trouvai la forme du Gouvernement changée, & l'autorité de Cromwel bien établie. Quelque compassion que m'y inspirât le sort de notre malheureux Roi, & le recit de toutes les violences de son Bourreau, je crus devoir suivre

le torrent & me soumettre comme les autres à la Tyrannie. J'employai d'abord une partie de mes biens à acheter plusieurs Terres considérables dans ce Comté. J'établis ensuite ma demeure à Londres, où sans prendre part aux affaires publiques, je me bornai à la connoissance de quelques anciens Amis de mon Pere, & à la compagnie de ma chere Epouse. Nous fûmes tranquilles durant quinze mois, le crime & la fureur préparoient pendant ce tems-là tous leurs traits contre moi. *Aberdeen*, le Favori & le digne Confident de Cromwel, vit mon Epouse aux Spectacles. Il conçut une furieuse passion pour elle. Il chercha les moyens de l'entretenir, & il employa tout ce que l'artifice peut inventer pour la séduire. Elle m'en avertit. Je n'avois pas besoin d'autre garant de sa conduite, que son amour pour moi & sa sagesse. Cependant, les emportemens d'*Aberdeen* ayant passé toutes mesures, je jugeai à propos d'en informer particulièrement Cromwel, & de le prier d'arrêter l'insolence de son Favori. Il m'écouta avec un étonnement affecté. Il me répondit que connoissant *Aberdeen* pour un homme fort retenu, il avoit peine à le croire capable des excès dont je l'accusois; que la délicatesse conjugale me rendoit peut-être trop facile à allarmer; qu'il ne falloit pas s'en rapporter toujours à des apparences, ni se livrer trop légèrement à des soupçons; qu'il m'osoit presque répondre qu'on m'avoit trompé par de faux rapports, ou que je m'en laisserois imposer par ma propre jalousie. Je ne vous répète point ce que j'ai appris d'un autre, lui dis-je avec assez de feu, je vous aprens ce que j'ai vû de mes propres yeux. *Aberdeen* a eu l'audace de venir chez moi; il y est venu même la nuit: j'y étois, quoiqu'il me crût ab-

sent, & sans le respect que j'eus alors pour vous qui le considérez, je l'aurois mis hors d'état de renouveler jamais ses insolences. Je vous conjure, ajoûtai-je, de les réprimer s'il les réitère une autrefois; ou de trouver bon que je les punisse.

Nous fûmes interrompus, & cette conversation n'eut point d'autre suite. Le soir du même jour, Aberdéen me joignit dans un lieu de promenade publique. Mylord, me dit-il, je sçai que vous vous plaignez de moi. Peut-être vous en ai je donné quelque sujet. Mais il ne m'arrivera plus de rien faire qui vous offense. Je respecte les liens du mariage; & je prie le Ciel de me punir, si j'ai eu la pensée d'y donner la moindre atteinte. J'aime votre Épouse, je vous l'avouë; c'est furcur ou maladie. Mais je consens à être puni de votre main, si vous vous apercevez jamais que je prétende à quelque chose de plus que le plaisir innocent de la voir. Ne me le refusez pas, & accordez-moi votre amitié. Un compliment si extraordinaire m'obligea de méditer quelque-tems ma réponse. Je concevois bien, qu'un homme peut-être atteint d'une passion violente, & conserver assez de vertu pour y résister: mais pouvois-je attendre raisonnablement cette grandeur de courage d'un Aberdéen, c'est-à-dire, de l'Esclave & du Satellite d'un Tyran? La vertu n'est pas l'effort d'un moment: il faut qu'elle ait jetté de profondes racines dans un cœur, pour y produire des effets sur lesquels on puisse infailliblement compter. Par quels liens Aberdéen eût-il été si attaché à Cromwel, si ce n'eût été par la ressemblance de leurs inclinations? Je ne pouvois prendre confiance à l'un plus qu'à l'autre. Cependant, ne voulant point passer pour un mari bizarre & jaloux, je lui ré-

pondis honnêtement que je ne pouvois pas m'occuper qu'on aimât mon Epouse ; mais que je le croyois assez raisonnable, pour voir à quelles bornes cette sorte d'amour devoit s'arrêter. Il parut satisfait. Je fus étonné le lendemain , de recevoir sa visite. Je l'entretins encore fort civilement. Il me demanda , après quelques momens de conversation , s'il n'auroit pas l'honneur de faire mon Epouse. Je ne m'y oposai point. Mais comme je l'avois avertie de ce qui m'étoit arrivé avec lui ; elle refusa de paroître , sur quelque prétexte d'indisposition. Il sortit mécontent ; ce qui ne l'empêcha pas de revenir quelques jours après , & de continuer plusieurs fois la même chose , quoiqu'il essuyât toujours les mêmes refus. Enfin , ce Scelérat n'ayant plus la force de se contrefaire , prit une horrible résolution , qui a causé justement sa mort , & qui m'a précipité dans des malheurs irréparables.

Mon Epouse aimoit les Spectacles , & y assistoit souvent. Elle y étoit allée un jour avec quelques Amies , & j'attendois son retour à l'heure ordinaire ; lorsqu'un de mes Domestiques, hors d'haleine , vint m'avertir que mon carosse avoit été arrêté dans les ruës , les traits des chevaux coupés ; & sa Maîtresse enlevée par plusieurs personnes masquées , qui l'avoient renfermée aussi-tôt dans un autre carosse , & qui s'étoient enfuis avec elle. Le transport où cette nouvelle me jetta m'alloit faire sortir comme un furieux , sans délibérer ; mais au moment que je quittois ma maison pour courir dans toutes les ruës de Londres , je vis arriver les Dames qui avoient accompagné ma malheureuse Epouse à la Comédie. Elles étoient dans un carosse de loiiage , n'ayant pu revenir avec le mien. Le visage éploré avec lequel elles m'abordèrent,

me confirma le triste raport de mon valet : Cruelles Amies : leur dis-je d'un air éperdu , rendez-moi mon Epouse ! C'est à vous que je l'avois confiée. Je voulus les quitter sur le champ. Elles m'arrêterent , pour me dire que j'aurois bientôt de ses nouvelles ; & qu'en quelque endroit que ses Ravisseurs la pussent conduire , ils seroient infailliblement découverts. En effet , elles avoient eu assez de presence d'esprit pour ordonner à mon cocher de suivre le carosse de sa maîtresse ; ce qu'il avoit fait aisément sur ses chevaux mêmes , dont j'ai déjà dit que les traits avoient été coupez : de sorte que cette précaution que mes ennemis avoient cru devoir prendre pour leur sûreté , servit à hâter la découverte & le châtiment de leur crime. Mais foible consolation , puisqu'ils eurent tout le tems de l'exécuter !

Je rentrai dans ma maison , pour attendre le retour de mon cocher. J'étois déchiré de milles passions cruelles , & je n'avois pas la force de prononcer un seul mot. Il revint environ une heure après. Il n'avoit pu sçavoir le nom des Ravisseurs ; mais les ayant suivis à un mille de Londres , jusqu'à une maison écartée où ils étoient descendus , il avoit remarqué exactement le lieu & les environs. Je repris quelque espérance. Il m'étoit aisé de juger , que l'auteur du crime ne pouvoit être un autre qu'Aberdeen. Je le dévouai à toutes les Furies , & je fis serment de le massacrer jusques dans les bras de Cromwel même. J'assemblai aussi-tôt mes Amis : nous partîmes au nombre de douze , sans compter nos Valets , tous gens de la plus haute naissance , ennemis secrets de Cromwel & de ses partisans. Il étoit environ dix heures lorsque nous arrivâmes à la maison où mon Cocher nous

conduisit. Je priai huit de mes Amis de l'environner , de sorte que rien ne pût nous échapper. Nous enfonçâmes la porte avec violence , & j'entrai , moi quatrième , l'épée au poing , résolu de ne faire quartier à personne. Le premier objet qui se presenta fut un Domestique , qui voulut fuir aussi-tôt qu'il nous aperçut. Je l'arrêtai. Parle , lui dis-je d'un ton furieux , où est Aberdéen , avec Milady Axminster ? Il contrefit assez adroitement l'étonné , comme si je lui eusse parlé de quelque personne inconnue. Mais mon Cocher , qui me suivoit , m'ayant assuré qu'il le reconnoissoit , & qu'il étoit du nombre des Ravisseurs , je lui apuyai la pointe de l'épée sur l'estomac : Parle , repris-je , ou tu es mort. Il me dit en tremblant , que son Maître étoit dans une chambre haute , avec mon Epouse. Je lui demandai s'ils étoient seuls. Il me dit qu'ils étoient au lit ensemble. Au lit ensemble ! m'écriai-je : Ah ! chers Amis , vengez-moi. Je tombai sans connoissance , en prononçant ces paroles. Mes amis , jugeant que ce n'étoit qu'un évanouissement , ordonnèrent à mon Cocher de prendre soin de moi , & ils monterent dans la chambre où étoit le criminel Aberdéen. Il avoit entendu le bruit qui s'étoit fait en bas ; & dans la crainte du châtiment qui le menaçoit , il tâchoit en dedans de barricader la porte. Elle fut enfoncée en un instant , malgré ses efforts. Mes amis ne le tuèrent point , voulant me laisser le choix de ma vengeance. Je montai un instant après eux , car la connoissance ne tarda point à me revenir , & la fureur ne pouvoit manquer de renouveler tout-d'un-coup mes forces. Je trouvai Aberdéen , nud à genoux , qui faisoit les supplications les plus basses pour obtenir la vie. J'allois le percer de mille coups ; un de mes Amis me

retint le bras , en me disant , que puisque nous étions les maîtres , il y avoit quantité de choses sur lesquelles il falloit l'interroger , avant que de lui donner la mort. Je m'arrêtai. Le trouble où j'étois , m'ôtoit l'usage de la voix. Je cherchai des yeux mon Epouse. Elle étoit encore au lit. Ma fureur , qui ne s'étoit pas assouvi sur Aberdéen , se tourna tout-d'un-coup sur elle. Je trompai mes amis qui ne s'en défioient point , & je la perçai de plusieurs coups d'épée. Elle eut assez de vigueur , malgré ses blessures , pour me retenir le bras au quatrième coup que je lui portai. Elle me fit même tomber sur le bord du lit , & d'une voix tremblante , elle m'apela son cher & cruel Epoux. Mes amis s'aprochèrent , & m'ôtèrent mes armes. Elle continua à retenir ma main , à me reprocher tendrement ma dureté. L'égarément de raison où j'étois m'empêcha d'abord de l'entendre : mais diverses plaintes qu'elle proféra sur son innocence & sur cette mort cruelle , qu'elle souffroit , disoit-elle , volontiers , quoiqu'injustement ; ses soupirs languissans , le tendre nom d'Epoux , qu'elle répétoit mille fois , frappèrent enfin mes oreilles , & de là ils trouvèrent bien-tôt le chemin de mon cœur. J'ouvris les yeux , comme il arrive en sortant d'un songe , je vis la malheureuse moitié de moi-même , baignée dans son sang qui ruisseloit de toutes parts , je la vis pâle & mourante , les yeux déjà presque éteints ; & toutes ces horreurs étoient mon ouvrage ! Il ne m'échapa , ni une parole , ni un soupir. Il étoit impossible , que parmi tant de sentimens mortels qui m'assaillirent tout à la fois , il y en eût un qui pût trouver place à s'exprimer. Je me tournai vers mes Amis : Venez à elle , leur dis-je avec une aparence de froideur qui les surprit ; voyez si l'on peut lui

donner quelque secours ; & hâtez-vous , s'il se peut , avant que je meure , de me faire voir clair dans ce cahos de choses horribles qui m'épouventent. Dites-moi , mes chers Amis , ajoutai-je d'une voix basse & les regardant d'un œil égaré , ne l'avez-vous pas trouvée au lit avec ce scélérat ? Ah ! s'écria ma triste Epouse , il m'y a forcée le poignard sur la gorge. Un de mes Amis dit à Aberdéen : Ouvre la bouche , perfide , faisons la confession de tous tes crimes. Ce malheureux , que la vûe de tant d'armes & sa mort prochaine épouventoit , répondit en tremblant , qu'il demandoit pardon de son crime au Ciel , à moi & à mon Epouse , qu'il avoit employé effectivement les dernières violences pour la faire consentir à ses criminels desirs ; mais qu'il mériteroit peut-être ma compassion , si je voulois considérer qu'il étoit jeune , qu'il avoit été entraîné par une passion sans bornes , & qu'il avoit suivi le conseil de Cromwel. Toute l'Assemblée fremit à ce nom. Les Amis que j'avois prié de demeurer dehors , étoient entrés lorsqu'ils avoient vû que nous ne trouvions point de résistance , & s'étant contentez d'arrêter quelques Domestiques d'Aberdéen qu'ils firent garder par les nôtres , ils étoient montés avec nous ; de sorte qu'étant tous presens lorsqu'il prononça le nom de Cromwel , il n'y en eut pas un qui ne témoignât beaucoup d'envie de le faire expliquer davantage sur les relations qu'il avoit avec lui. Il nous découvrit des injustices , des violences , des iniquitez sans nombre : j'en laisse le recit , qui n'a point de rapport à mon Histoire. Pour ce qui regarde mon Epouse , il nous répéta , qu'il n'eût jamais pensé à se procurer ses faveurs par la violence , s'il n'y eût été sollicité par Cromwel ; que ce Tyran , en lui donnant ce conseil ,

P'avoit assuré qu'il s'en étoit bien trouvé plus d'une fois pour lui-même : mais qu'outre la corruption de son cœur, il avoit eu deux raisons de lui inspirer un dessein si funeste à mon honneur ; qu'il avoit été choqué, à mon retour de la Floride, de me voir fuir sa présence, & refuser de grossir le nombre de ses Flâteurs ; qu'il ne l'avoit pas moins été depuis, de la fermeté avec laquelle je lui avois porté mes plaintes au sujet de mon Epouse ; & que me soupçonnant de le mépriser, il avoit saisi cette occasion d'humilier ce qu'il nommoit ma fierté & mon orgueil.

Après que mes Amis eurent tiré d'Aberdeen une ample confession des crimes de son Maître & des siens, ils me demandèrent de quelle manière je jugeois à propos qu'ils disposassent de lui. Hélas, leur dis-je, je vous laisse le soin de ma vengeance. Mais qui de vous prendra celui de me punir ? Suis-je moins coupable que lui ? Il a deshonoré mon Epouse, & moi je l'ai massacrée cruellement. Nous méritons tous deux la mort. Je vous la demande comme une grace. Ils entreprirent de me consoler, en me représentant, qu'après le funeste accident que mon Epouse avoit essuyé, je ne devois peut-être pas regarder sa mort comme le plus grand malheur qui puisse m'arriver : que je devois remercier le Ciel de n'avoir fait connoître son innocence, & trouver moins dure une séparation à laquelle il falloit désormais me résoudre en quelque cas que je pusse me supposer, mais qu'il me seroit infiniment plus difficile à supporter, si ce cher objet de ma douleur & de mon amour, ne m'étoit point enlevé par la mort. Oüi, leur répondis-je, vous m'apprenez de quelle manière je dois considérer mon malheur ; mais il faudroit auparavant me donner la force d'y résister.

Le plus utile de vos secours seroit de m'ôter promptement la vie. Rendez-moi du moins mes armes : j'aurai bien-tôt trouvé le seul remède qui peut finir mes peines. Ils eurent la cruelle attention d'éloigner de moi tout ce qui pouvoit favoriser mon désespoir ; & s'apercevant que la vûë d'Aberdéen ne faisoit que l'entretenir , ils conférèrent ensemble de quelle manière ils se déferoient de lui. Nul d'entr'eux ne voulut se charger de la commission de le tuer ainsi de sang froid. Ils agitèrent s'il n'étoit pas mieux de le réserver à périr publiquement par la main d'un bourreau : mais craignant que la faveur de Cromwel ne le dérobat au châtement , ils prirent enfin le parti de le faire descendre dans la Cour , nud comme il étoit , & de le faire égorger en leur présence par nos Domestiques.

On avoit bandé pendant ce tems-là les playes de mon Epouse ; mais la connoissance qu'elle avoit perduë avec la meilleure partie de son sang , ne lui étoit pas encore revenuë. Je la croyois morte. J'étois résolu de mourir aussi ; je songeois au moyen de tromper la vigilance de quelques-uns de mes amis , qui étoient demeurés à m'observer pendant que les autres punissoient Aberdéen. Cependant en rapelant toutes les circonstances de mon malheur , il me vint à l'esprit que je n'étois vengé qu'à demi par la mort d'Aberdéen , puisque Cromwel n'avoit pas eu moins de part que lui à son crime. Je m'attachai avidement à cette pensée , & je formai aussi tôt le dessein d'employer ma vie , que je ne voulois plus conserver , à la punition de ce Tyran. Je rendrai service à ma Patrie , en la délivrant d'un monstre qui l'opprime ; je vengerai mon honneur , la mort de mon Roi & celle de mon Epouse. Ma querelle va devenir

celle de toute l'Angleterre. Je suis sûr de l'applaudissement de tous les gens de bien ; & si je péris dans mon entreprise , j'y trouverai la fin de mes maux , que je ne me propose aujourd'hui de prolonger que dans cette espérance. Cette résolution , que je m'engageai à exécuter par mille sermens , produisit en un moment dans mon esprit une tranquillité qui surprit mes Amis. Ils me demandèrent en vain la cause de ce changement. Je ne voulois pas leur confier mon dessein ; non-seulement parce que j'appréhendois qu'ils ne le combattissent , mais par une espèce de jalousie qui me faisoit souhaiter de ne partager avec personne la gloire & le péril d'une si grande entreprise.

L'exécution d'Aberdeen étant finie , nous pensâmes à quitter le lieu impur où nous étions , & à faire transporter le corps de mon Epouse. Tous mes Amis étoient persuadés , comme moi , qu'elle étoit sans vie. Cependant , en continuant à lui donner quelques soins sur un reste de chaleur qu'elle conservoit encore , on s'aperçut qu'elle respiroit foiblement. On redoubla les secours , & peu-à-peu elle reprit assez de force pour ouvrir les yeux & pour jeter ses regards autour d'elle. Je voulus m'approcher de son lit , on m'en empêcha ; non qu'on craignît de moi quelque nouvelle violence ; la fureur ne m'avoit pas plus ému que ne faisoient alors l'amour , la douleur & la pitié. Chère & malheureuse Epouse , m'écriai-je , tu respire donc encore ! tu retourne à la vie , pour sentir toute l'horreur de ton misérable sort ! O Ciel , qui me la rends , quel nom dois-je donner au présent que tu me fais ? Mes Amis tinrent conseil sur ce nouvel événement , qui rendoit notre départ plus difficile. Elle n'étoit point en état d'être

transportée à Londres, & de souffrir le mouvement d'un carosse. Heureusement, nous n'étions qu'à deux pas de la rivière. Il vint en pensée à Mylord Terwil, qui étoit un de nos Associés, de la mener par eau à Kingston, où il avoit une maison. On trouve facilement des bateaux sur le bord de la Tamise. Il envoya deux de nos Domestiques en préparer un, & ne voulant point s'exposer à l'indiscrétion d'un Batelier, il entreprit de servir lui-même de Rameur, avec ceux de notre bande qui voudroient l'accompagner. Ces généreux Amis transportèrent mon Epouse dans leurs bras jusqu'à la rivière. Trois d'entr'eux se joignirent à Mylord Terwil, pour la conduire à Kingston. Je les laissai partir, étant dans le dessein de retourner à Londres, pour en faire sortir ma Fille avant la fin de la nuit. Je rentrai néanmoins dans la maison d'Aberdeen, avec le reste de mes Amis, & nous examinâmes ensemble quelles pourroient être les suites de cette funeste aventure. Il est certain que sous un gouvernement juste, nous n'aurions rien eu à appréhender. L'action d'Aberdeen étoit un de ces crimes, dont la punition appartient de droit naturel à la personne offensée. Mais ce n'étoit point sur les principes de l'équité qu'il falloit juger de la conduite de Cromwel. Il aimoit passionnément Aberdeen; il avoit eu part au dessein de son entreprise; ç'en étoit trop pour nous laisser lieu de douter qu'il ne cherchât à venger sa mort, & que son hypocrisie n'eût encore l'adresse de donner une couleur de justice à son ressentiment. J'aurois été au désespoir que les onze Seigneurs qui m'avoient prêté leurs secours, eussent couru le moindre danger pour m'avoir rendu cet important service. Seroit-il possible, leur dis-je, de tenir l'avanture

cachée ? Cette maison est écartée. Il est aisé de voir qu'Aberdéen l'avoit louée exprès pour accomplir son damnable dessein. Nous n'avons été aperçus de personne. On apprendra sa mort, à la vérité ; mais qui sçaura de quelle manière & par les mains de qui elle est arrivée ? Je ferai le seul, du moins, que Cromwel aura lieu de soupçonner ; & ce n'est pas pour moi que j'appréhende sa haine & sa vengeance. Ma seule inquiétude est pour vous, mes chers Amis, qui vous êtes exposés si généreusement pour mes intérêts. Ils me remerciaient de cette attention ; & quoiqu'ils fussent disposés à me continuer leurs services avec le même zèle, ils aprouvèrent les mesures que je voulois prendre pour leur sûreté. La difficulté du secret n'étoit pas insurmontable. Ils étoient assez assurés de leurs Valets : le seul embarras venoit de ceux d'Aberdéen, que rien ne seroit sans doute capable d'engager au silence. Nous les tenions renfermés dans une même chambre. Ils étoient quatre, les mêmes qui avoient servi à l'enlèvement de mon Epouse & au crime de leur Maître. Ils sont coupables, dit un de mes Amis : il n'y a pas de país au monde où leur crime ne mérite la mort ; quelle injustice commettrions-nous en les punissant nous-mêmes ? C'est rendre service au Genre humain que de purger la terre de quatre scélérats. Quelque cruelle que cette résolution me parut d'abord, je l'aprouvai, parce qu'elle me sembla nécessaire à la sûreté de mes Amis. Ces quatre malheureux eurent le même sort de leur Maître. Nous fîmes ouvrir par nos Valets une large fosse, où les cinq corps furent renfermés ; & ayant fait laver jusqu'aux moindres traces de leur sang, nous fermâmes soigneusement toutes les portes de la maison, & nous reprîmes le chemin de Londres.

Je fis partir aussi-tôt ma Fille pour se rendre à Kingston, sous la conduite d'un Domestique fidèle. J'y envoyai avec elle mon argent, & tout ce que j'avois de plus précieux. Pour moi, qui roulois dans ma tête des desseins d'une haute importance, je demeurai à Londres, & feignant d'en partir le matin pour la campagne, je me contentai de changer de maison, pour être à couvert de toutes les poursuites auxquelles je m'attendois. Je passai les premiers jours à m'informer de l'effet que la disparition d'Aberdeen avoit produit. Cromwel fut peut-être le seul qui soupçonna la vérité de son aventure; mais par une politique que je n'avois pas prévüe, il déguisa ses soupçons & ses sentimens. Il feignit d'être persuadé avec le public, que son Favori étoit sorti secrettement du Royaume, ou qu'il avoit été assassiné par quelque ennemi caché. Je sçus néanmoins qu'il avoit fait interroger sous-main mes Domestiques, & qu'il n'avoit rien épargné pour découvrir ce que mon Epouse étoit devenuë. Huit jours s'écoulèrent, pendant lesquels je ne vis personne de connoissance. La mort du Tyran étoit résoluë dans mon cœur. Je ne m'occupois que des moyens d'assurer mes coups. L'accès de sa maison n'étoit pas facile. Il avoit changé entièrement de conduite depuis quelques-tems. Au lieu de cet air populaire, qu'il avoit affecté pendant les premières années de sa domination, il étoit devenu sombre, farouche & presque inaccessible. Il se défit de ses propres gardes. Sa lâche timidité alloit si loin, qu'il se faisoit raser le visage par ses enfans, n'osant confier sa tête entre les mains d'un Barbier. Je me souvenois de la peine que j'avois eüe à obtenir de lui une Audience secrète, lorsque je lui avois porté mes plaintes

contre Aberdéen ; & j'étois persuadé que me soupçonnant d'être l'Auteur de sa mort, il ne me permettroit jamais de l'aprocher. Ce n'étoit donc point par les voyes ordinaires que je pouvois m'ouvrir une voye jusqu'à lui. J'appris qu'il devoit aller passer une partie de la belle saison à Windsor. Je m'y rendis aussi-tôt, dans l'espérance d'y trouver plus facilement qu'à Londres l'occasion de lui percer le cœur. Il y arriva peu de tems après moi.

Je ne me laissai voir de personne. Je n'avois qu'un valet fidèle & résolu, à qui j'avois confié mon dessein, & qui étoit disposé, pour me servir, à s'exposer à toutes sortes de dangers. Je me servis de lui pour être informé de toutes les démarches de mon ennemi. Je formai divers projets, que je ne pus exécuter, parce que ce Tyran soupçonneux étoit l'inconstance même dans ses résolutions. La crainte perpétuelle où il vivoit, lui faisoit faire le soir tout le contraire de ce qu'il avoit projeté le matin, dans la vûë aparemment de rompre les mesures qu'il s'imaginait avec raison qu'on prenoit contre sa vie. Cependant j'appris un jour qu'il étoit à la chasse dans le Parc du Château. Je montai à cheval aussi-tôt, armé de deux pistolets, & je me mis sur ses traces. J'évitai le gros des Chasseurs ; & voltigeant continuellement sur les côtés, j'observai le moment qu'il enfila seul une longue route d'arbres pour couper un Cerf que les Piqueurs poursuivoient. Je le joignis en traversant sa roue. Il montoit un excellent Coureur, sur une selle naë & sans arçons, telle que l'usage est d'en avoir dans notre Angleterre. Il étoit sans armes ; de sorte que rien ne m'étoit plus facile que de mettre fin d'un seul coup à ses crimes & à sa vie. Mais dans ce moment

que j'avois tant souhaité, je n'avois pas prévu que ma générosité trahiroit ma haine. J'eus honte de tuer de sang froid une ennemi qui étoit hors d'état de se défendre, & de me faire partager le péril. Je l'arrêtai pourtant, le pistolet à la main. Il comprit que j'en voulois à sa vie, & sa lâcheté le rendit tout-d'un-coup pâle & tremblant. Tyran, lui dis-je d'un ton furieux, où sont tes armes ? A peine eut-il la force de me répondre qu'il n'en avoit point, & qu'il me croyoit trop généreux pour tuer un homme sans défense. Tien donc, repris-je en lui présentant un de mes pistolets, défens-toi maintenant, & ôte-moi la vie, si tu le peux, comme tu m'as ôté l'honneur & le repos. Je piquai mon cheval pour m'éloigner de quelques pas ; mais ayant piqué le sien au même instant, il s'éloigna avec une rapidité extrême, & laissa tomber en courant le pistolet qu'il avoit reçu de moi. Sa lâche tromperie alluma toute ma fureur ; je lui lâchai mon coup en le poursuivant. Il dut son salut à mon transport, qui m'empêcha de tirer juste. Le bruit du coup attira quelques-uns des Chasseurs. Je fus obligé de prendre la fuite au travers de la forêt, & j'eus assez de bonheur pour m'éloigner considérablement avant que ses Gardes eussent reçu ordre de me poursuivre.

Le desespoir que me causa ce malheureux succès m'auroit peut-être fait tourner mes armes contre moi-même, si le souvenir de mon Epouse & de ma Fille ne m'eût attaché à la vie malgré moi. Depuis que je les avois quitté, j'avois reçu plusieurs fois de leurs nouvelles, par le soin de Mylord Terwil. Il m'avoit marqué, que les blessures de mon Epouse n'avoient point été jugées mortelles ; mais que la grande quantité de sang qu'elle avoit perdu, faisoit desespérer au Chirurgien

qu'elle pût jamais se remettre , que l'excès de la tristesse arrêtoit d'ailleurs l'effet des remèdes ; & qu'elle me prioit de venir du moins recevoir ses derniers soupirs , puisque mon absence longue & affectée lui faisoit trop croire que je la chargeois du crime de sa mauvaise fortune , & que je n'avois plus pour elle que les sentimens qu'on a pour une femme coupable. Ce reproche m'avoit touché vivement ; car le Ciel m'est témoin , que loin que ma tendresse pour elle eût souffert quelque diminution , jamais cette vertueuse Epouse ne m'avoit été plus chère que depuis le cruel outrage qu'elle avoit reçu. Le crime d'Aberdeen étoit à mes yeux comme un mystère d'horreur , sur lequel je n'osois arrêter la vûe ; mais je l'avois incessamment sur l'innocence de cette chère moitié de moi-même. Je me representois ses cris , ses pleurs , toutes ses résistances contre un Ravisseur infâme , qui ne lui laissoit que la mort à choisir. Et moi , dans un transport barbare , j'avois puni sur elle le crime d'un autre. Quelle récompense pour ses combats & pour sa vertu ! Non , disois-je , je ne l'en aimerai pas moins. Ses charmes innocens ont été la proie d'un perfide Adultère ; mais il n'a pu ni les diminuer , ni les corrompre. Quel seroit le malheur d'une femme vertueuse , si l'opinion de son honneur dépendoit de la violence d'un brutal , qui pourroit à tous momens la couvrir de honte & d'infâmie ? Il faut mettre une juste distinction entre les malheurs , & les crimes. Un Mari raisonnable ne punira jamais dans une Femme , que les foiblesses qu'une conduite sage auroit pu lui faire éviter.

J'étois donc si peu refroidi à l'égard de mon Epouse , qu'il falloit que ma haine pour Cromwel fût au dernier excès , pour avoir pu balancer si long-tems l'impatience que j'avois de la re-

voir ; ou plutôt la haine même que je portois à ce Tyran n'étoit qu'un effet violent de mon amour pour elle , puisque je n'avois pas de plus pressant motif que l'ardeur de la venger. Je pris le chemin de Kingston , en quittant le Parc de Windsor , & je fis toute cette route à bride abattue. Je n'entrai néanmoins chez Mylord Terwil qu'avec beaucoup de précaution. La haine de Cromwel ne manquant plus de prétexte , je ne doutois point qu'il ne me fit chercher avec la dernière rigueur ; & je m'attendois aux plus cruels effets de sa barbarie, si j'avois le malheur de tomber vif entre ses mains. Mylord Terwil aprit effectivement dès le lendemain , par des Lettres de Londres , que le Tyran y étoit retourné un moment après son aventure ; que son effroi étoit si visible , que ses Amis mêmes rioient de sa lâcheté ; qu'il avoit envoyé de tous côtés des ordres pour m'arrêter ; & qu'il s'étoit déjà expliqué sur le genre de mon supplice.

Il étoit nuit lorsque j'arrivai à Kingston ; de sorte qu'il ne me fût point difficile de traverser la Ville & le Pont , sans courir risque d'être reconnu. J'entrai sans bruit chez Terwil , & l'ayant rencontré heureusement lui-même , je lui appris en deux mots de quelle nécessité il étoit que demeurasse caché , même à ses Domestiques. Il me conduisit à l'appartement de mon Epouse. L'effet que ma présence produisit sur elle fut si touchant , que ce souvenir me cause encore de l'émotion. Elle leva les yeux & les mains au Ciel. Je le vois donc encore une fois , s'écria-t'elle en mouillant son visage de larmes ! Non, il ne me hait pas, puisqu'il m'accorde la douceur de le revoir. Hélas ! pourquoi me haïriez-vous , reprit-elle en s'adressant à moi ? J'avois sans doute offensé le Ciel qui m'a traitée si cruellement : mais vous que j'ai tou-

jours aimé plus que moi-même , vous le maître de mon cœur & mon cher Epoux , par où ai-je mérité votre haine ? Je sens la mort qui s'approche , ajouta-t'elle , & je ne demande point au Ciel qu'il la diffère : mais s'il faut mourir fans être aimée de vous , il faut donc renoncer à toute espérance de bonheur dans une autre vie ; car ce n'est point par un horrible desespoir que la félicité peut commencer. Elle prononça ces paroles d'un ton si triste & d'un air si pénétré , que Mylord Terwil , qui étoit à côté de moi auprès de son lit , & qui croyoit comme elle que son malheur avoit changé mes sentimens , ne put s'empêcher de me faire des reproches de mon injustice & de ma dureté. Que ne pouvoient-ils pénétrer tous deux au fond de mon cœur ! Qu'il s'y passoit d'étranges mouvemens ! Je me jettai à genoux en silence auprès de tout ce que j'aimois le mieux , penchant la tête sur ce lit de douleurs , je m'enfonçai pendant quelque-tems dans l'immense considération de mes peines. Je me relevai ; mais ce fut pour gémir à haute voix , avec aussi peu de ménagement que j'avois fait en secret. Dieu terrible ! m'écriai-je , comment conserver du respect pour tes volontés , lorsqu'on n'en aperçoit pas la justice , & qu'on en éprouve des effets si sanglans , & si funestes ! J'ajoutai mille choses avec la même violence : mais la tendresse de mon cœur adoucissant peu-à-peu ce transport , mes yeux se couvrirent de larmes. Je ne fis plus que pleurer & pousser des soupirs. Je passai toute la nuit auprès du lit de mon Epouse , tantôt gémissant de son sort & du mien , tantôt la consolant par des protestations d'un amour éternel , mais dans le fond aussi agité & aussi inconsolable qu'elle.

La situation de mes affaires ne me permettoit

pas de demeurer long-tems à Kingston , où je courois risque à tous momens d'être reconnu. Ce fut en vain que Mylord Terwil m'en pressa , par la crainte que je ne m'exposasse encore davantage en quittant sa maison. Mon dessein étoit de me retirer dans cette Province. Quoique je ne pensasse point encore à choisir ma retraite dans cette Caverne , je sçavois que la situation de mes propres Terres , qui renferment quantité de montagnes desertes , pourroit m'offrir plus d'un asyle. Je m'y rendis , pour reconnoître le plus assuré. Je fis le voyage pendant la nuit , & j'évitai ici la vûë de tout le monde. Je ne m'ouvris qu'au Curé d'une Paroisse qui m'appartient , homme d'honneur & de bon sens , dont les conseils m'ont été depuis fort utiles. Ce fut lui qui me parla le premier de cette vaste & obscure solitude , & qui m'inspira l'envie d'en faire mon séjour. Il la connoissoit moins pour y avoir pénétré lui-même , que par tradition. Nous vinmes ensemble en examiner tous les détours. J'y trouvai tant d'endroits commodes , & faits , comme il semble , exprès par la nature pour servir de dernière ressource à un misérable , que je me déterminai tout-d'un-coup à en prendre un pour demeure. Le Curé se chargea du soin de le faire préparer secrettement , tandis que je retournerois à Kingston pour aller prendre mon Epouse & ma Fille que je voulois avoir avec moi dans ma solitude. Je priai le Curé de rendre habitables deux de ces Grottes ; l'une où je vous ai conduit d'abord ; & l'autre plus enfoncée , où vous avez vû mon Epouse & ma Fille. C'est une double sûreté contre tous les accidens qui peuvent nous arriver. J'habite la première , comme une espèce d'avant-garde d'où je veille à la conservation de ce que j'ai de plus cher. Le zèle du Curé fit achever l'ouvrage en
peu

pen de jours ; de sorte qu'étant arrivé avec ma petite famille , que je fis transporter dans une li-tière , en observant toujours de ne marcher que pendant la nuit , je trouvai notre demeure prête à nous recevoir. Nous y vivons depuis plus de cinq mois. Je n'y ai vû jusqu'aujourd'hui que deux ou trois de mes plus fidèles Amis , qui sont venus exprès de Londres avec Mylord Terwil pour m'apporter quelques rafraîchissemens , & me rendre les bons offices de l'amitié. Nous sommes servis par deux Domestiques affectionnés , une Femme qui est sans cesse auprès de mon Epouse & de ma Fille , & un Valet qui habite la même Grotte que moi , & qui en sort chaque nuit pour aller prendre chez le Curé les provisions qui nous sont nécessaires. Nos occupations sont telles que vous pouvez vous imaginer , tristes & conformes à notre fortune & à notre habitation. Vous avez vû mon Epouse. Elle ne sçauroit retrouver ses forces. Les principes de sa vie ont été altérés par ses blessures , & par l'épuisement de son sang. Elle est sans cesse pâle & languissante. Sa tristesse acheve de la consumer. Je n'espère plus de la conserver long-tems. Ma Fille croît parmi les larmes & les soupirs continuels de sa Mere. Cette pauvre enfant , à qui sa naissance , & s'il est permis à un Pere de le dire , mille qualités aimables promettoient une condition si heureuse , se trouve réduite , presque en commençant de vivre , à souffrir toutes les rigueurs d'une infortune consommée. Pour moi qui réunis sans cesse à mes propres douleurs celles de deux personnes si chères , je n'entreprends point de vous expliquer la nature de mes sentimens , ni la violence de mes peines. Le Ciel les connoit ; il sçait quelle en sera la durée ; & il a pris soin sans doute , d'y proportionner son secours

& mes forces , puisque j'ai été capable de les supporter si long-tems. Je vous avouërai néanmoins , que je ne suis pas toujours aussi ferme que j'affecte ici de le paroître. J'ai senti mille fois des mouvemens qui aprochoient du dernier desespoir , & auxquels il n'y a qu'un pouvoir supérieur qui m'ait fait résister. Je lis beaucoup : la lecture adoucit ce qu'il y a souvent de trop furieux dans mes agitations ; elle les change en une mélancolie douce , qui me fait aimer la solitude. Dans ces momens , si je mets le pied hors de la Caverne , tous les objets que je découvre me paroissent sombres & obscurs. Il semble que ma tristesse se répande sur la nature entière , & que tout ce qui m'environne s'afflige & s'attendrit en ma faveur. Cette vûë me jette dans des considérations qui renouvellent mes peines. Je rentre dans mon tombeau , j'en parccurs toutes les vastes retraites , je trace mes malheurs sur les plus durs rochers , & j'arrose les caractères de mes larmes. Il est surprenant , qu'ayant demeuré si long-tems dans le même lieu , vous n'avez point encore aperçu quelques-uns de ces tristes monumens. Cet exercice a des charmes pour moi ; ma douleur semble se décharger en s'exprimant. Je retourne à la chambre de mon Epouse , je la console ; j'instruis ma Fille , je lui souhaite toutes les vertus de sa Mere , avec un meilleur sort. Tel a été l'emploi d'une demie année , que j'ai passé dans ce désert. Si votre rencontre , ajouta Mylord Axminster , m'a causé d'abord de la surprise , & même quelque frayeur , je la regarde à présent comme un nouvel effet de la protection du Ciel , qui ne veut point que je périsse ici de douleur , puisqu'il m'accorde la consolation d'y trouver un honnête homme.

Je remerciai ce Seigneur de l'opinion avanta-

geuse qu'il s'étoit formée de moi ; & je l'assurai que je m'efforcerois de la soutenir. De la droiture & de la probité , lui dis-je , vous en trouverez une source inaltérable dans le fond de mon cœur. Mais je crains qu'un homme accoutumé comme vous aux façons d'agir du grand monde , ne se contente point de mes manières simples , & peut-être un peu grossières. Voyez-vous , lui dis-je avec ma naïveté ordinaire , j'ai entendu dire mille fois à ma Mere , & j'ai lû dans les meilleurs Auteurs , que rien n'est plus dangereux qu'un homme poli qui n'est point honnête homme , parce qu'il sçait prendre toutes les apparences de la bonté , & qu'il n'en a jamais les sentimens. Je suis bien éloigné , ajoutai-je , d'avoir cette idée de vous. Mais si vous souhaitez que nous devenions Amis , il faut que vous me promettiez de ne me tromper jamais. Il me répondit avec beaucoup de bonté , qu'il me le promettoit ; & que je devois juger aisément par le retour de franchise avec lequel il venoit de s'ouvrir à moi , que non-seulement il avoit reconnu la mienne ; mais que c'étoit la seule raison qui lui fit desirer mon amitié. Vous êtes donc tel , repris-je , que j'ai prié le Ciel de m'accorder un Ami : qu'il en soit loué ! mon cœur me l'a bien fait sentir , au premier moment que je vous ai vû. Je vous promets à mon tour que vous me trouverez toujours sincère & fidèle à vous aimer , & que j'employerai volontiers ma vie même pour vous rendre service. Il ne put s'empêcher de sourire du ton candide & affectueux avec lequel je prononçai ses paroles , & m'ayant embrassé tendrement , il m'assura que j'étois tel aussi qu'il desiroit , pour me regarder & me chérir comme un Frere ; que notre captivité devant finir aparemment dans le même-tems , puisqu'elle avoit la même cause , il vouloit que

j'attachasse ma fortune à la sienne ; & qu'il s'engageoit à m'aimer , & à me rendre ses services avec le même zèle que je lui avois offert les miens. L'empire du monde m'auroit moins flâté , que le bien que je crus avoir acquis par cette assurance. Ma joye fut visible & si naturelle , qu'elle eut le pouvoir d'adoucir les amères douleurs du Vicomte d'Axminster. Il me témoigna lui-même , qu'il sentoit du changement dans son cœur , & qu'il le devoit à cette cause. Nous continuâmes à nous entretenir. Notre entretien augmenta cette première ardeur d'estime & d'amitié mutuelle , par la satisfaction que j'eus de lui trouver du goût pour les sciences , & par celle qu'il sentit de son côté en découvrant qu'il n'y avoit point de belles connoissances dans lesquelles je ne fusse plus versé qu'on ne peut être communément dans une certaine jeunesse. Il me croyoit néanmoins plus âgé que je n'étois. Mes occupations sérieuses avoient formé de bonne-heure les traits de mon visage. Il fut surpris d'apprendre que je n'avois pas plus de seize ans ; & il eut la complaisance de me dire , que j'étois peut-être un exemple unique de tant de sagesse & de maturité d'esprit à cet âge.

La nuit aprochant, je lui parlai de l'embaras où j'allois être pour retrouver l'entrée de la Caverne qui répondoit à ma demeure. Il me proposa de demeurer avec lui jusqu'au lendemain : mais la crainte de causer trop d'inquiétude à James , qui devoit être surpris d'une absence de deux jours , me fit insister à retourner le soir même. Le Vicomte ne sçavoit pas mieux que moi de quel côté il falloit chercher la petite Vallée de Madame Riding : cependant comme il avoit pénétré fort avant dans la Caverne , il lui vint à l'esprit de me demander , si je ne me souvenois point de quelque endroit remarquable , jusqu'où il lui seroit

peut-être arrivé d'aller. Je lui parlai de la Rivière : il n'avoit jamais pénétré jusques-là. Je me rappelai l'inscription que j'avois vuë sur le roc , & dont la peur de l'interrompre m'avoit empêché de lui parler , lorsqu'il m'en avoit touché quelque chose dans sa narration. Je lui en répétai même les mots que j'avois retenus. Il connoissoit parfaitement le souterrain jusqu'à ce lieu , l'ayant assuré que de là je me rendois facilement à ma chambre , il s'offrit à m'y conduire sur le champ.

Il apella son Valet , que je n'avois pas encore vû , & lui ayant donné ordre d'allumer un gros flambeau & de marcher devant nous , nous nous enfonçames dans les profondeurs de notre ténébreux domicile. Nous gagnâmes en une demie heure , le lieu de l'inscription. Le Vicomte m'en fit apercevoir plusieurs autres en allant qui n'étoient pas moins touchantes ; je le pressai de retourner aussi-tôt que je commençai à me reconnoître ; il eut l'honnêteté de vouloir m'accompagner jusqu'à ma chambre. Je le priai , lorsque nous en aprochâmes , de permettre que je marchasse quelques pas au-devant de lui , pour m'assurer qu'il ne lui étoit point arrivé de changement pendant mon absence. La porte étoit fermée , quoique je l'eusse laissée ouverte. Je jugeai que c'étoit James , qui avoit eu ce soin. Mais je fus surpris , étant prêt à l'ouvrir , d'entendre la voix de deux personnes qui s'entretenoient avec chaleur. Je prêtai l'oreille , & je reconnus que c'étoit Madame Riding qui quéroloit James de sa négligence , à laquelle elle attribuoit ma perte , qu'elle croyoit certaine. Cette Dame ne faisoit qu'arriver de Londres. Je ne crus pas devoir lui faire connoître que j'étois si proche d'elle , sans avoir prévenu Mylord Axminster. Je retournai vers lui ; il marqua de l'inquiétude , en aprenant

qu'il alloit paroître devant des personnes qu'il ne connoissoit point. Cependant lorsque je lui eus expliqué le caractère de Madame Riding, & que c'étoit cette même Dame à qui j'étois redevable de ma vie & de ma sûreté, il consentit à la voir. Nous frapâmes à la porte. Elle fut au comble de la joye, en m'apercevant. Je lui racontai mon aventure, & le bonheur que j'avois eu de rencontrer le Vicomte d'Axminster qui m'avoit sauvé la vie, & qui m'avoit accordé quelque chose encore de plus précieux, en me promettant son amitié. Elle fut extrêmement surprise de trouver une personne de ce rang dans un si triste état. Elle n'ignoroit point le malheur qui l'obligeoit à se cacher; mais elle étoit persuadée, avec Cromwel & le reste du Royaume, qu'il étoit passé dans les Pais voisins. Cette généreuse Dame lui donna des marques si naturelles de respect & de compassion pour sa mauvaise fortune, qu'elle s'attira tout-d'un-coup sa confiance. Il m'embrassa la larme à l'œil, en me disant, qu'il avoit gagné autant que moi à me sauver la vie, puisqu'avec mon amitié, il acquéroit celle d'une Dame si aimable, & d'un si excellent naturel. Il ne fit point difficulté de lui apprendre qu'il avoit, comme moi, son asyle dans la Caverne; il lui parla même de son Epouse & de sa Fille; & il la pria, si elle croyoit le pouvoir secrètement, d'aller quelquefois consoler, par sa presence & son entretien, deux infortunées qui n'avoient eu depuis six mois nul commerce avec les vivans.

Madame Riding tomba dans un extrême étonnement, en aprenant que Mylord Axminster, son Epouse, & sa Fille, demeuroient depuis six mois dans cet horrible séjour. Quoique ce Seigneur eût des Terres considérables à une distance médiocre de la sienne, elle ne l'avoit jamais vû,

parce qu'il faisoit sa demeure ordinaire à Londres. Mais sa générosité, qui la rendoit l'amie de tous les malheureux, lui fit bien-tôt prendre un sensible intérêt à la mauvaise fortune de cette famille affligée. Elle marqua au Vicomte une vive impatience de voir son Epouse & sa Fille, & elle lui demanda cette satisfaction dès le même soir. Il le pria de remettre sa visite à la nuit suivante, ayant dessein de les prévenir sur cette entrevue. Pour moi, qui devois vivre désormais familièrement avec lui, je l'aurois prié de consentir que j'accompagnasse son retour, si Madame Riding n'eût souhaité de m'entretenir en particulier, & ne m'eût prié de demeurer cette nuit avec elle. Mylord Axminster nous quitta.

Lorsque je fus seul avec cette Dame, nous commençâmes un de ces entretiens où l'esprit a moins de part que le cœur. Je ne l'avois pas vuë, depuis la mort de ma Mere : des affaires pressantes l'avoient retenuë à Londres. C'étoit la première fois qu'elle venoit au tombeau de sa chère Amie, pour lui rendre les derniers devoirs de l'estime & de l'amitié. Il étoit, comme j'ai dit, au milieu de ma chambre; James le lui avoit déjà montré. Elle m'en fit aprocher, en me prenant par la main : C'est donc ici, me dit-elle, que vous avez jugé à propos de renfermer les cendres de votre malheureuse Mere. C'est ici que la constance, la droiture, la bonté, toutes les perfections du corps & les vertus de l'ame sont ensemblées avec cette chère personne. La Terre n'y devoit plus produire que des fleurs, & exhaler des vapeurs agréables. Ciel! continua-t'elle en y levant les yeux, tes récompenses doivent être bien magnifiques pour la Vertu, puisque tu prends si peu de soin d'elle ici-bas! comment pourrions-nous expliquer autrement ta Justice? Son parta-

ge fans doute est dans une vie plus heureuse : c'est dans ton sein que tu la couronne ; c'est dans cette source de gloire & de félicité , que ma chère Amie goûte enfin les douceurs d'un éternel repos, après avoir été si long-tems l'objet de la malignité des hommes , & le joiuet de tes ennemis & des siens. Que son bonheur soit donc à present le soin de ton amour , & l'ouvrage de ta puissance ! Et vous , ajoûta-t'elle en s'adressant à moi , vous qui êtes demeuré après elle pour fournir peut-être une carrière d'infortunes encore plus longue , quels vœux mon amitié doit elle faire pour vous ? Vous souhaiterai-je des prospérités , que l'exemple & les instructions de votre Mere vous ont appris à mépriser ? J'entrerois mal dans ses vuës & dans vos sentimens. Quelque sort que le Ciel vous destine , puissiez-vous être aussi vertueux qu'elle. Voilà le souhait de mon affection.

Après cette effusion de tendresse & de zèle ; Madame Riding s'assit pour-m'entretenir d'une manière plus paisible. Elle me dit que quoique le principal de ses souhaits fût de me voir suivre fidèlement les leçons de ma Mere , elle n'étoit pas d'avis que je dusse absolument négliger le soin de ma fortune ; qu'étant devenu le maître de ma conduite , il falloit penser à me faire un plan de desseins sages pour l'avenir , que la prudence , à la vérité , ne me permettoit point de paroître en Angleterre pendant la vie de mon Pere ; quoique le danger , ajouta-t'elle , fût moins grand depuis que j'étois seul , qu'il ne l'étoit lorsque j'avois la compagnie de ma Mere : mais qu'il y avoit d'autres voyes que celle de la solitude , pour me mettre en sûreté ; & qu'elle en connoissoit une , à laquelle elle me conseilloit de m'arrêter , que c'étoit de sortir du Royaume , pour aller joindre le Roi Charles II, notre légitime Maître , & pour

m'attacher à son service ; qu'en prenant les armes à sa suite ; & en employant mon bras pour sa querelle , j'aurois un moyen autorisé par le Ciel , de me venger des cruautés de mon Pere ; que les Anglois ouvrieroient à la fin les yeux pour reconnoître leur devoir ; que l'usurpation finiroit tôt ou tard , par le renversement , ou du moins par la mort de Cromwel ; que ce seroit alors pour moi un avantage infini , de pouvoir rentrer en Angleterre avec la connoissance de mon Roi , & le mérite d'avoir embrassé sa cause ; qu'elle se chargeoit de la dépense de mon équipage , & qu'elle me mettroit en état de paroître à sa suite avec honneur ; qu'il étoit nécessaire de me déterminer promptement , parce qu'on parloit d'une paix générale entre toutes les Puissances de l'Europe , & qu'il lui sembloit à propos que je pusse faire l'offre de mes services au Roi , avant la conclusion de la Guerre : que si j'entrois dans ses vuës , elle hâteroit tellement les préparatifs de mon départ , qu'il dépendroit de moi de quitter mon Royaume avant la fin de la semaine.

J'eus beaucoup de peine à goûter cette proposition. Je la trouvai même effrayante. Ce passage si prompt , de la solitude où j'étois accoutumé de vivre , à la vie d'un homme de guerre & d'un Courtisan , me fit naître des idées si nouvelles , qu'elles me causèrent une espèce de tremblement. Je ne cachai point mon inquiétude à Madame Riding. Je puis , lui dis-je , vous avoüer la vérité sans honte , puisque vous sçavez de quelle manière j'ai été élevé. A peine ai-je parlé à deux hommes dans toute ma vie. Quel personnage ferai-je dans une Armée ou à la Cour , dont j'ignore les manières & les usages ? Ce n'est pas que je croye manquer de courage & de résolution ; mais je sens que la façon

dont j'ai vécu jusqu'aujourd'hui ne me rend point propre au commerce du grand monde. La conversation , ajoutai-je , que j'ai eu aujourd'hui avec Mylord Axminster , m'a fait apercevoir bien du ridicule dans mes manières , par l'extrême différence que j'ai remarqué dans les siennes. Madame Riding se mit à rire. Elle me répondit , qu'il me manquoit , à la vérité , quelque chose du côté de la politesse ; mais qu'un peu d'usage serviroit à me former plus promptement que je n'espérois. Je ne pus néanmoins lui promettre de suivre son projet , sans avoir pris quelque-tems pour y réfléchir. Je m'occupai de cette pensée pendant toute la nuit. Mylord Axminster revint à ma Grotte le lendemain au matin. Je n'avois point encore pris de résolution. Sa présence me fit plaisir. Je lui découvris mon embarras , & je le priai naturellement de me dire ce qu'il pensoit de mes qualités personnelles , & de mes dispositions pour le monde. Il trouva cette question plaisante. Cependant après avoir souïri modestement de ma simplicité : Je vous tromperois , me dit-il , si je vous assurois qu'il ne vous manque rien pour paroître avec distinction dans un certain monde. Les vertus dont vous avez fait votre étude , sont un foible mérite aux yeux de ceux qui ne les possèdent pas. Ceux mêmes qui les estiment , ne les aiment point trop farouches & trop austères. Il faut qu'elles sçachent se prêter un peu à la foiblesse & à la corruption des hommes. Dans le fond , vous êtes d'un caractère doux & humain , ajouta-t'il ; je vous ai déjà assez vû pour le reconnoître : mais votre droiture s'exprime peut-être trop naturellement. Vous vous êtes formé une juste idée des hommes , en les regardant pour la plûpart comme des méchans & des trompeurs ; mais cette

opinion doit se tenir renfermée au fond du cœur , pour y servir seulement de règle & de motif à la prudence des actions. Il me donna pour exemple , la manière dont je m'y étois pris la veille pour lui demander son amitié. Vous m'avez marqué d'abord , continua-t'il , une défiance & une crainte , qui avoient quelque chose d'offensant ; & passant tout-d'un-coup à l'extrémité opposée , vous vous êtes livré sans réserve , sur la simple assurance que je vous ai donné de ma franchise. Voilà , tout à la fois , deux excès. Le premier auroit pû déplaire à tout autre qu'à moi , & vous attirer une réponse fâcheuse ; le second vous faisoit exposer votre propre vie , en découvrant trop facilement votre secret : un perfide auroit pû se servir de cette facilité pour vous tromper. Pour moi qui joins quelque expérience à ma sincérité , j'ai reconnu tout-d'un-coup le fond de vos principes , & je n'ai pas fait difficulté à mon tour de m'ouvrir à vous avec beaucoup de confiance , sur-tout après avoir entendu le recit de vos malheurs & de ceux de votre Mere. Mais ce que j'ai fait avec discernement , vous l'aviez fait avec un peu d'imprudencce & de témérité. J'embrassai ce cher Ami avec ardeur , & je le remerciai d'un conseil dont je sentoie l'importance. De combien d'autres avis , lui dis-je , n'aurois-je pas besoin pour devenir propre à la société des hommes ? Cependant , Madame Riding veut me faire partir pour aller à la Cour du Roi Charles. Je lui rapportai là-dessus le discours & la proposition de cette Dame. Il en fut surpris. La vérité étoit qu'elle en avoit cru trop légèrement son zèle. Elle en convint elle-même le soir , lorsque le Vicomte s'en expliqua avec elle , à ma prière. En effet , je me suis étonné mille fois depuis , en rapellant quel-

le étoit alors ma naïveté , & je puis dire la grossièreté de mes manières , que cette Dame qui avoit d'ailleurs autant de politesse & d'esprit que de bonté , eût pû former sur moi des desseins que j'étois si peu capable de remplir. Je n'ai pas moins de peine à comprendre comment il étoit arrivé que ma Mere , qui avoit été élevée à la Cour , & à laquelle il ne manquoit sans doute aucune des qualités qui rendent une femme aimable , puisqu'elle avoit mérité la tendresse d'un grand Roi , n'eût pû négliger jusqu'à un tel point cette partie importante de mon éducation. L'ardeur infinie qu'elle avoit conçue pour l'étude , lui faisoit regarder tout ce qui n'y avoit point de rapport , avec indifférence. Elle s'étoit promis aparemment que l'âge & les occasions me feroient acquérir peu à peu ce qu'elle ne jugeoit pas nécessaire à mon enfance. Toute son attention étoit à m'inspirer de solides principes de vertu , & des règles constantes de raison & de sagesse. On verra dans le cours de mon Histoire qu'elle ne perdit point absolument ses peines ; du moins si l'on s'en rapporte au témoignage d'un puissant Roi , qui m'a honoré dans la suite du glorieux nom de Philosophe.

Mylord Axminster m'ayant ainsi confirmé en véritable Ami dans la défiance que j'avois de moi-même ; je le conjurai de me continuer ses bontés , & de prendre occasion de toutes mes fautes pour m'instruire par ses conseils. Je suis trompé , lui dis-je , si je n'ai le fond des sentimens tel qu'il convient à un honnête homme. J'avois besoin seulement d'un Ami , qui pût les diriger. Pour ce qui regarde mes manières extérieures , j'aurai une méthode sûre pour les former ; c'est de les régler sur les vôtres. Il me promit tous ses soins. Je lui proposai , pour me :

faciliter le plaisir de le voir continuellement , de souffrir que j'abandonnasse ma Grotte , & que je fisse transporter mon lit dans la sienne. Il parut y consentir avec joye. Le changement s'exécuta l'après-midi du même jour , aussi-tôt que James m'eut apporté ma nourriture. Le Vicomte s'accommoda d'un repas frugal , que je le priai de partager avec moi ; & nous attendîmes ensuite Madame Riding , qui nous avoit promis de revenir à la Caverne.

Elle vint au milieu de la nuit ; c'étoit une précaution qu'elle prenoit toujours , pour éviter les soupçons de ses Domestiques. Nous nous mîmes en chemin vers le quartier de Milady Axminster. En allant , je renouvelai la conversation que j'avois eu la veille avec elle , & je priai le Vicomte de lui expliquer ce qu'il pensoit de sa proposition. Il le fit librement. Elle confessa , qu'elle n'avoit point assez considéré les raisons qui devoient m'arrêter ; & elle admira la bonté de Mylord Axminster , qui se rabaissoit à prendre à mon égard l'emploi d'un Précepteur. Cet Ami généreux , voulant m'être utile de toutes manières , lui demanda si elle pouvoit nous procurer un cheval , des fleurets , & divers autres instrumens d'éducation , dont il vouloit m'apprendre l'usage. Elle lui promit ce qu'il desiroit. Nous les eûmes en effet quelques jours après ; de sorte que dans la plus deserte & la plus horrible de toutes les solitudes , je trouvai par la générosité de ce Seigneur , des exemples & des leçons , qui égaloient ce que j'aurois pû espérer des meilleurs Maîtres.

Nous arrivâmes à la chambre de Milady. Elle étoit prévenue de notre arrivée ; & sur le caractère de Madame Riding. Les cérémonies furent courtes. La confiance & l'amitié. naissent

tout-d'un-coup , entre les cœurs qui se ressemb-
lent par la bonté. Milady étoit dans sa langueur
ordinaire. Si la conversation fut tendre & affec-
tueuse , elle fut triste. Mylord n'étoit point ca-
pable de conserver sa fermeté auprès de sa ché-
re Epouse ; & nous ne l'étions pas non plus de
le voir si affligé , sans prendre une vive part à
sa douleur. Il tira Madame Riding à l'écart ; &
comme il lui avoit été facile de remarquer que
que c'étoit une femme d'esprit & d'expérience ,
il lui demanda ce qu'elle pensoit de la santé de
son Epouse. Elle lui répondit avec ingénuité ,
qu'elle auguroit mal de son extrême affoiblisse-
ment ; & que , sans connoître la cause de sa
maladie , elle la jugeoit mortelle. Elle ajoûta ,
qu'une demeure plus commode , ou du moins
un air plus sain , pourroit contribuer à la réta-
blir ; & elle lui offrit sa maison pour elle , en
le pressant avec beaucoup d'instances de l'ac-
cepter. Il ne paroissoit point éloigné de cette of-
fre. Ce n'eût point été une chose difficile , d'y
faire transporter Milady dans un carosse , & de
seindre que c'étoit une Amie de Madame Riding
qui arrivoit de Londres. Il n'étoit question que
d'y faire consentir cette Dame affligée , qui étoit
trop idolâtre de son Epoux pour l'abandonner un
moment. Le Vicomte ne l'ignoroit pas : il appré-
hendoit même de lui causer quelque chagrin , par
une telle proposition. Cependant , il la lui fit.
Mais , qu'il avoit eu raison de craindre de l'af-
fliger trop , en la faisant ! Elle ne lui répondit
d'abord que par une abondance de pleurs , dont
elle arrosa sa main , qu'elle prit entre les sien-
nes. Il sembloit que sa douleur ne pût s'exprimer
autrement. Mais sa bouche s'ouvrit enfin aux
plaintes les plus tendres. Hélas ! lui dit-elle ,
vous en voulez à ma vie , je le vois bien , elle

vous importune. La nature alloit la reprendre : pourquoi vous lassez-vous ? encore un moment , & vous serez délivré de moi pour toujours. Les larmes nous tombèrent des yeux à nous-même , en voyant les siennes qui ne cessoient point de couler ; & Mylord Axminster , aussi touché qu'elle & que nous tous ensemble , demuroit comme immobile à l'entendre & à la regarder. Madame Riding qui étoit la cause innocente de tout ce trouble , prit la parole pour en faire des excuses à Milady , & la prier de pardonner son imprudence à son zèle.

Cette visite néanmoins produisit plus d'une utilité. Elle procura au Vicomte un nouveau remède contre l'excès de sa tristesse , dans l'agréable conversation de Madame Riding ; & à Milady des secours qu'elle n'avoit pu recevoir si facilement jusqu'alors. Madame Riding laissa passer peu de nuits sans les venir voir de la même manière , ou sans leur envoyer à l'un ou à l'autre tout ce qu'elle s'imaginoit de plus propre à leur santé ou à leur consolation. Pour moi dont l'amitié ne fit qu'augmenter tous les jours pour Mylord Axminster , je reçus aussi continuellement de nouveaux témoignages de la sienne. Nous devinmes inséparables. Son zèle pour mon instruction ne se relâcha pas un moment. Il me fit faire en peu de mois , des progrès qu'on ne fait pas en une année dans la meilleure Académie. J'apercevois moi-même sensiblement le changement de mes manières. Quoique l'étude fût toujours mon goût dominant , je quittois volontiers mes livres pour aller à mes nouveaux exercices. J'aprenois à monter à cheval & à me servir de diverses armes ; je me formois à la bonne grace du corps ; je devenois civil , prévenant , attentif à obliger , & je reconnoissois

de plus en plus , qu'il manque quelque chose aux sciences les plus solides , & même à la vertu , lorsqu'elles ne sont point accompagnées de quelque sçavoir vivre & de cet air de politesse qui les rend doux & aimables.

Une nouvelle révolution qui arriva dans mes sentimens , servit beaucoup à hâter le succès des soins de mon illustre Maître. C'est une circonstance de ma vie que je veux expliquer avec soin , parce que quelque légère qu'elle ait été dans son origine , elle a donné depuis naissance à des événemens si considérables , qu'ils composent la partie la plus intéressante de mon Histoire.

Je vivois si familièrement avec Mylord Axminster & son Epouse , que je me regardois moins comme un étranger , que comme leur propre fils. Mon tems se passoit à recevoir les instructions de Mylord , ou à desennuyer Milady par la lecture d'un bon Livre , ou à donner moi-même à leur aimable fille quelque teinture des sciences qui peuvent convenir à son sexe. Elle s'appelloit *Fanny*. Cette jeune personne avoit une extrême avidité d'apprendre. Son âge ne passoit point encore dix ans ; mais rien n'ouvrait tant l'esprit que l'infortune. Elle avoit déjà une pénétration , qui la faisoit entrer tout-d'un-coup dans le sens de mes discours & de ses lectures. Elle ne recevoit rien dans sa mémoire , qu'elle ne digérât par une attentive réflexion. Elle auroit refusé d'apprendre ce qu'elle n'auroit point compris parfaitement. De sorte que toutes ses idées étant claires & bien liées , elle tiroit de cette méthode une grande justesse d'esprit , & une facilité surprenante à s'exprimer. J'admirois ses talens naturels , & je n'épargnois rien pour les cultiver. Elle étoit avec cela d'une douceur admirable , & d'une sensibilité pour les moindres

bienfaits , qui lui faisoit attacher le plus haut prix à mes soins. Sa reconnoissance se déclaroit à tous momens par ses caresses innocentes , & par ses remerciemens tendres & flâteurs. Je lui renouvelois mes leçons plusieurs fois le jour ; & quoiqu'à dix ans une fille cesse en quelque sorte d'être un enfant , je la caressois moi-même sans précaution. Je la prenois souvent sur mes genoux , je l'embrassois avec cette innocence ingénue qui ne pense pas même à s'allarmer. Je tins assez long-tems la même conduite , sans y avoir fait une seule fois réflexion. Cependant , il s'allumoit pendant ce tems-là un feu secret dans mes veines , que je sentis avant que d'en connoître la nature. Les premières lumières que j'en eus , me vinrent d'une espèce de fremissement que j'éprouvois à son aproche , & qui se changeoit ensuite en un sentiment délicieux lorsque je l'avois sur mes genoux. Je ne pouvois me résoudre à la quitter , lorsque je la tenois dans cette tendre posture. Je l'aprochois de mon cœur , comme naturellement , & sans réflexion. Il me sembloit qu'il s'ouvroit pour la recevoir ; il se refermoit ensuite tristement lorsqu'elle s'éloignoit. S'il m'arrivoit de lui faire lire quelque chose auprès de moi , je perdois insensiblement l'attention que je devois à sa lecture. Je tombois dans une distraction profonde , dont je revenois sans pouvoir me rapeller de quoi j'avois eu l'esprit occupé. Je me surprinois , les yeux attachez languissamment sur elle , & je les baissois tout-d'un-coup avec une espèce de honte. Je me demandois ensuite avec étonnement ce qui pouvoit la causer. Bien-tôt , je ne fis plus un pas ni au-dehors ni au-dedans de la Caverne , sans avoir son image incessamment presente. Je la voyois en songe ; je me trouvois plein de son

idée en m'éveillant , & je brûlois d'impatience de retourner auprès d'elle : là , j'écoutois attentivement tout ce qu'elle disoit. J'étois émû du son même de sa voix. Tout ce qu'elle avoit touché me sembloit avoir acquis une qualité nouvelle. Enfin , l'amour n'a point de symptôme que je n'eusse éprouvé avant que de m'apercevoir que j'étois effectivement la proie de cette violente maladie. Ce n'est pas que je n'eusse appris par mes lectures , & par le recit de diverses Histoires , qu'il y avoit une passion de ce nom ; qu'elle étoit dangereuse , & que souvent l'on s'en trouvoit atteint sans l'avoir prévue , & sans pouvoir s'en garantir : mais comme les sentimens ne se représentent point par les idées , il me falloit de l'expérience pour les savoir connoître. Je l'acquis ainsi , dans un tems où rien n'étoit plus contraire aux intérêts de ma fortune & de mon repos.

Je ne prétens point me faire honneur de mes combats & de ma résistance. J'avouë naturellement , que si l'amour est une tache pour la sagesse , c'est injustement qu'on m'a donné le nom de Sage , & qu'on m'a attribué quelque vertu. Il s'empara de mon cœur par une espèce de surprise ; mais je ne m'effrayai point de l'y apercevoir. J'étois persuadé , suivant les principes de la Philosophie de ma Mere , que les mouvemens simples de la nature , quand elle n'a point été corrompue par l'habitude du vice , n'ont jamais rien de contraire à l'innocence. Ils ne demandent point d'être réprimés , mais seulement d'être réglés par la raison. Loin donc de me reprocher de la foiblesse , ou de sentir quelque honte de ma défaite , je confesse que je me crus heureux du changement que j'éprouvois. Il n'y a qu'à faire attention de quelle manière

j'avois été élevé. Toute ma vie s'étoit passée tristement dans la solitude. A peine m'étois-je aperçu que j'eusse un cœur , tant il m'étoit arrivé rarement de le sentir émû. L'étude a des douceurs , mais mélancoliques , & toujours uniformes. Je n'avois même goûté qu'imparfaitement les tendresses de la nature , car ma Mere étoit Philosophe jusques dans ses caresses & son affection. Je pouvois me compter au nombre de ces enfans malheureux à qui leurs parens n'ont jamais souûri. Rien n'égala donc l'avidité de mon cœur à recevoir les premiers sentimens de l'amour. O Dieu ! m'écriai-je , après quelques réflexions qui me firent découvrir la véritable situation de mon ame , je ne sçais à quoi vous me destinez : mais ce que j'éprouve ne sçauroit être un effet de votre haine , ni un présage de mauvaise fortune ; c'est la félicité même qui semble se répandre tout-d'un-coup dans mon cœur. Comment ai-je pû ignorer jusqu'à présent que j'étois capable d'un tel bonheur , & pourquoi les hommes se plaignent-ils donc tant de la nature ? Cependant , ajoutai-je en moi-même , allons bride en main. L'amour est une charmante passion , je le sens bien ; c'est une passion innocente , du moins par rapport à moi qui n'ai point cherché à la faire naître , & qui ai vécu jusqu'à présent avec assez de vertu pour n'avoir rien dans le cœur qui puisse venir d'une mauvaise source. Mais on dit que c'est une passion dangereuse qui a besoin d'un frein continuel ; que si elle manque d'être ainsi retenuë , elle endort la vertu peu-à-peu lors même qu'elle est en bonne intelligence avec elle ; & qu'elle la trahit & la ruïne à la fin. Ne nous livrons donc à elle qu'avec les précautions qu'elle demande. La première , sera de conserver toujours ce sois

exact de la régler , puisqu'il est si nécessaire. J'y trouverai peu de difficulté , continuai-je ; car quel seroit le fruit de mes études & des instructions de ma Mere , si je n'en tirois assez de force pour obtenir quelque empire sur moi-même ? Je trouverai sans cesse dans mes Livres , dans mes réflexions , & dans la droiture de mon cœur , le contrepoids des dangers de l'amour. L'étude servira , s'il se peut , à me rendre sage ; & l'amour , à me rendre heureux. Une autre précaution que je veux prendre , & qui peut me rassurer seul contre toutes sortes de défiances , c'est de découvrir naturellement mes dispositions à Mylord Axminster. Je veux qu'il soit mon Juge. Il aime sa fille , il m'aime , il a l'expérience du monde & de l'amour ; ses conseils serviront de règle à ma conduite & à mes sentimens.

Telles furent mes premières résolutions. Je les considérai de nouveau après les avoir formées. Elles me parurent sages & vertueuses. J'étois assuré qu'elles étoient sincères. Je n'eus pas le moindre scrupule après cela sur ma passion , & je retournai avec empressement à la chambre de Milady , pour y goûter la satisfaction d'être auprès de ce que j'aimois. Il me sembloit , qu'après cet examen de mes sentimens , j'allois me trouver moins embarrassée avec elle , & la caresser avec plus de liberté que jamais. J'entrai. Mais si je commençois à connoître par expérience ce que c'étoit qu'un sentiment d'amour , j'ignorois encore les bizarres effets de cette passion. L'air ouvert & familier avec lequel je me disposois à aborder l'aimable Fanny , m'abandonna lorsque je fus auprès d'elle , & qu'elle eût jetté ses regards sur moi. Je demeurai muet & tremblant , sans pouvoir faire un

effort pour vaincre cet accès de timidité. Mon dessein avoit été de l'embrasser, selon ma coutume ; je sentis que je manquois de hardiesse, & je ne trouvai point mes bras prêts à m'obéir. Elle s'aperçut du trouble qui paroissoit dans mes yeux, & l'attribuant peut-être à quelque chagrin, elle vint elle-même à moi pour me divertir par ses caresses. Ses mains n'eurent pas plutôt touché les miennes, que mon visage se couvrit d'une rougeur extraordinaire, comme si c'eût été l'effet involontaire de quelque honte. Je me dégageai d'elle avec plus de respect & de réserve, qu'elle n'avoit accoutumé d'en remarquer dans mes manières. Elle me demanda la cause de cette aparente froideur, qu'elle prenoit pour tristesse, & elle fut étonnée de me voir aussi embarrassé dans ma réponse, que je l'étois dans mon action.

Surpris moi-même au dernier point de ce qui venoit de m'arriver, je pris le parti de sortir presque aussi-tôt, & d'aller me promener seul à l'entrée de la Caverne, pour m'éclaircir sur mes propres dispositions, & chercher la raison d'un si étrange changement. Suis-je déjà guéri de l'Amour, disois-je en moi-même ? Est-ce-là cette passion que je croyois si tendre & si ardente, & dont je me promettois tant de douceurs ? Loin d'aimer Fanny, ajoutois-je, je la hais assurément ; car il n'y a que la haine qui puisse inspirer l'émotion & la contrainte où je viens de me trouver en sa presence. Je suis tout différent des autres hommes ; je suis un monstre, comme je l'ai pensé autrefois ; car il n'est pas naturel qu'on puisse passer ainsi tout-d'un-coup de l'amour à la haine. Je retombai là-dessus dans toutes les idées que j'avois eûes autrefois de mon caractère, & je me plaignis long-

tems de la Nature beaucoup plus que de la Fortune. Après toutes mes plaintes, je ne sentis pas que mon penchant à retourner auprès de Fanny fût diminué. Au contraire, mon cœur voloit vers elle. Il murmuroit de ce que je l'avois quitté si brusquement, & de ce que j'avois si mal répondu à l'inquiétude obligeante qu'elle m'avoit marquée pour ma santé. Une vive impatience me prit de retourner à sa chambre, & de me jeter à ses pieds pour les baiser mille fois. J'y allois sans me donner le tems d'examiner ces nouveaux sentimens, & sans me demander pourquoi je pensois à me jeter à ses pieds, plutôt qu'à l'embrasser comme j'étois accoutumé : mais ayant aperçu le Vicomte qui revenoit de prendre l'air aux environs de la Caverne, & qui étoit prêt à rentrer comme moi, je fus obligé de le joindre.

Sa rencontre ne me causa point de peine, quoiqu'elle m'empêchât de suivre le mouvement de mon cœur. Je résolus en l'apercevant de lui découvrir ma situation, comme je me l'étois proposé. J'allai vers lui, & je le priai de faire encore un tour de promenade avec moi. Il y consentit. Mais comme j'étois prêt à ouvrir la bouche pour m'expliquer avec confiance, ma voix s'éteignit tout-d'un-coup, & je me trouvai presque aussi muet que je l'avois été auprès de Fanny. Mylord, qui avoit cru remarquer à mon air que j'avois quelque chose à lui communiquer, me regarda fixement, comme s'il eût été surpris de mon silence. Il me fut impossible de m'empêcher de rougir ; & ne me trouvant point assez de hardiesse pour parler, je laissai échaper malgré moi quelques soupirs, qui trahissoient l'inquiète disposition de mon ame. Il me demanda avec empressement, à quoi il devoit

les attribuer. A rien, lui dis-je tristement. Ce fut en vain qu'il me sollicita de lui en apprendre davantage. Je recueillis mon esprit & mes forces ; mais ce ne fut que pour lui faire perdre la pensée que j'eusse eu dessein de l'entretenir d'autre chose que de matières indifférentes. Il rentra dans la Caverne. Je demeurai seul dehors pendant quelques momens pour m'interroger encore sur cette aventure, à laquelle je ne pouvois trouver ni de cause, ni de nom. Y eût-il jamais rien de si étrange, disois-je ? Pourquoi ai-je donc reçu une langue de la Nature, si ce n'est pour m'exprimer ? Qui m'empêchoit d'ouvrir la bouche ? N'étoit-ce pas pour parler de mon amour à Mylord, que je l'avois prié de s'arrêter ? Enfin, à force d'examiner tous les replis de mon ame, je crus avoir démêlé que c'étoit la honte qui m'avoit retenu ; & cet éclaircissement jetta aussi quelque lumière sur ce qui m'étoit arrivé auprès de Fanny. Voyons, dis-je aussi tôt, ayons recours à ma règle. S'il est vrai que tous mes sentimens naturels sont encore droits & bien ordonnés, celui-ci doit avoir une cause juste qu'il faut tâcher d'approfondir. Je la cherchai par une infinité de réflexions : & comme la simplicité de mon esprit n'empêchoit pas que je ne l'eusse, s'il m'est permis de le dire, assez juste & assez pénétrante, je découvris à la fin, que la honte que j'avois eu de m'expliquer avec Mylord Axminster, avoit été non-seulement juste, mais l'effet, quoique d'une manière envelopée & confuse d'un principe de raison & d'équité que j'eusse dû suivre de même, si j'eusse fait auparavant une plus claire attention. En un mot, je fus frappé, en y réfléchissant de la disproportion qu'il y avoit entre la fortune du Vicomte & la mienne. Sa nais-

fance & son rang l'élevoient infiniment au-dessus de moi. Je ne l'aurois pas valu quand j'aurois été le fruit du mariage de Cromwel ; combien moins , n'étant que le Fils de sa Maîtresse ? Il est vrai que nous étions Compagnons d'infortune ; mais le point qui faisoit notre différence , étoit attaché à nos personnes. C'étoit ma crédule grossièreté , qui m'avoit fait illusion , en ne me faisant envisager que sa bonté & son amitié , tandis qu'elle me cachoit l'inégalité de nos conditions. J'attribuai à la même cause la timidité que j'avois eüe auprès de sa Fille , c'est-à-dire à un respect secret & naturel , qu'une haute naissance s'attire , & dont je n'avois pû me défendre au moment que j'allois y manquer en lui découvrant grossièrement ma passion. Je me trompois , peut-être , par raport à elle ; ou du moins , je n'attribuois mon silence qu'à la moitié de sa cause , lorsque je l'attribuois au seul respect que m'avoit inspiré la grandeur de la naissance ; ma tendresse , sans doute , y avoit eu la meilleure part. Mais si j'étois capable alors de raisonner juste sur les idées de l'Ordre , j'étois trop novice encore en fait de sentimens , pour sçavoir qu'un véritable amour inspire plus de respect pour une Bergère aimée , que la noblesse du sang pour la première Princesse du monde.

Cette découverte mit beaucoup de changement dans mes premières idées. Elle me fit balancer d'abord , si mon amour lui-même n'étoit pas contraire à l'Ordre , & par conséquent au devoir & à la vertu. Attaché comme j'étois à mes principes , j'aurois entrepris infailliblement de faire violence à mon cœur , si j'eusse cru n'y pouvoir souffrir ma passion sans une criminelle indulgence. Mais il me parut , après un sincère examen ,

examen , que les droits de la Nature étant les premiers de tous les droits , rien n'étoit assez fort pour prescrire contr'eux ; que l'Amour en étoit un des plus sacrés , puisqu'il est comme l'ame de tout ce qui subsiste ; & qu'ainsi tout ce que la raison ou l'ordre établi parmi les hommes pouvoient faire contre lui , étoit d'en interdire certains effets , sans pouvoir jamais le condamner dans sa source. Je me résolus , sur ces fondemens , à ne point combattre mon inclination pour Fanny , & à tirer de ma tendresse tout ce que je pouvois en espérer pour mon bonheur. Mais je ne promis pas moins fortement au Ciel , de ne laisser jamais rien échaper qui pût blesser l'ordre , & me rendre criminel. Je m'attachai à ces deux résolutions d'une manière inébranlable. J'avois trop peu de connoissance de la nature du cœur , pour prévoir ce que me coûteroit un jour ma constance à les observer ; mais c'étoit assez que j'eusse reconnu mon devoir , pour ne pas demeurer un moment indéterminé à le suivre.

Le premier fruit de mes résolutions fut de me faire mettre plus de réserve & de circonspection dans mes manières , soit à l'égard de Mylord , soit avec son aimable Fille. Selon mon projet , il ne devoit jamais s'apercevoir des sentimens que j'avois pour elle ; & je ne devois les laisser connoître à elle-même , que par des soins & des services , plus ardens peut-être , & plus assidus que ceux qui partent d'un cœur indifférent ; mais moins déclarés que ceux d'un amant à qui l'espérance est permise. Je condamnai ma langue à un éternel silence. Ce que j'avois éprouvé me faisoit croire qu'elle n'auroit point de peine à le garder. Je retournai dans la caverne , après m'être affermi dans ces spéculations , & j'en com-

mençai aussi-tôt la rigoureuse pratique. J'abordai Fanny avec moins d'embarras que je n'avois fait une heure auparavant , mais d'un air plus composé & plus sérieux. Je retranchai l'excessive familiarité avec laquelle j'en avois usé jusqu'alors il me sembloit que mes caresses avoient changé de nature avec mes sentimens , & que je ne pouvois plus les regarder comme innocentes. Mon zèle pour son instruction ne fit qu'augmenter ; mais les soins que j'y apportoïis ne pouvoient trahir leur cause , parce qu'il étoit naturel que Mylord les expliquât comme un effet de la reconnoissance que j'avois pour les siens. Cependant comme il étoit clairvoyant , & que de mon côté je n'étois pas assez habile pour prendre cet air aisé sans lequel on ne soutient pas long-tems un personnage contrefait , il découvrit par ma contrainte , que j'étois agité de quelque mouvement extraordinaire. Il me pressa de lui ouvrir mon cœur. Ses instances furent si tendres , qu'elles pensèrent plus d'une fois m'arracher mon secret. J'eus la force néanmoins d'y résister. Il se passa presque un an entier , pendant lequel j'observai constamment la même conduite. Je voyois Fanny continuellement , j'admirois ses charmes , je me livrois en secret au plaisir de l'aimer , & la seule marque que je lui donnai de mon amour , fut de retrancher celles que je l'avois accoutumée à recevoir de mon amitié.

La mort de Milady vérifia enfin la prédiction de Madame Riding. Le Ciel lui fit une faveur , en finissant ses langueurs & ses peines. C'en étoit une aussi pour le Vicomte ; car les continuelles souffrances d'une Epouse si chère rendoient sa vie si triste & si malheureuse , qu'on auroit eu peine à le trouver un seul moment tranquille. Cependant il sentit aussi vivement sa perte , que s'il eût

perdu tout son bonheur avec elle. Il en fut long-tems inconsolable. Les bons offices de Madame Riding , & les soins de sa Fille & les miens , adoucirent peu-à-peu les amers sentimens de son ame. Nous le fimes consentir à souffrir la vie ; & pour achever de le guérir , Madame Riding lui proposa de quitter cette sombre demeure , où depuis si long-tems il n'avoit pas cessé de s'affliger. Il n'étoit pas question de retourner à Londres , ni de penser à demeurer en Angleterre. La haine de Cromwel n'étoit pas éteinte : le Vicomte avoit toujours à craindre les mêmes périls. Mais comme il n'étoit demeuré dans le Royaume après l'affaire de Windsor , que pour ne pas abandonner son Epouse qui n'étoit pas en état de le suivre , Madame Riding le pressa de quitter un séjour qui convenoit aussi peu desormais à la situation de son esprit , qu'à celle de sa fortune. Je perdrai ce que j'ai de plus cher , lui dit cette bonne Amie , en vous voyant partir avec votre Fille & Cléveland : mais c'est votre intérêt qui le demande. Je vous conseille de suivre le parti que je proposois à Cléveland , il y a un an ; c'est-à-dire , de passer en France , où l'on assure que le Roi Charles est à present. Il reverra volontiers de si illustres Serviteurs , & vous aurez du moins auprès de lui un asyle agréable. Mylord Axminster ne goûtoit point d'abord cette proposition. La haine qu'il conservoit encore pour la vie , lui faisoit souhaiter de l'achever dans les ténèbres de notre solitude , & auprès du tombeau de son Epouse. Pour moi , qui trouvois dans sa presence & dans celle de sa Fille de quoi borner tous mes desirs , il m'étoit indifférent de changer de demeure , dès qu'il m'étoit accordé de suivre ces deux chères personnes. Je le laissai raisonner sur cette affaire avec Madame Riding. Elle le fit

entrer à la fin dans ses sentimens. Mais par un retour auquel elle ne s'étoit point attendue, il la pressa de quitter elle-même l'Angleterre avec nous. Il lui representa que dans les dispositions où elle étoit à l'égard de Cromwel & de la Tyrannie, rien ne devoit l'attacher plus que nous à notre malheureuse Patrie. Venez, lui dit-il, attendre en France que le Ciel nous accorde un Gouvernement plus juste & des jours plus heureux. Quelque qu'y puisse être notre fortune, nous la partagerons avec vous. Vous servirez de Mere à ma Fille. J'aurai toujours pour vous l'amitié & la considération que méritent votre bonté & les services inestimables que vous avez rendus à ma triste famille. Je joignais mes prières à ses sollicitations. Elle se rendit, après une délibération de quelques jours. Nous ne fûmes plus occupés que des préparatifs de notre départ. Elle envoya James dans les Ports les plus voisins, pour y chercher la commodité du premier Vaisseau qui partiroit pour la France. Il en trouva un à Topsham, qui n'est qu'à deux milles d'Excester. Nous louâmes sa sagesse d'être allé directement dans ce petit Port, parce que nous avions moins à craindre d'y être exposés aux recherches des Emissaires de Cromwel. Mylord Axminster & Madame Riding y firent transporter en secret ce qu'ils avoient de plus précieux. Toutes choses se disposèrent si heureusement, que nous fûmes en état de nous mettre en chemin peu de jours après, & de gagner sans obstacle Topsham & le Vaisseau. Ainsi notre résolution fut presque aussi-tôt exécutée, que conçue.





HISTOIRE
DE
MR CLEVELAND.



LIVRE SECOND.



Ous n'abandonnâmes point sans regret notre chère Caverne ; le séjour , à la vérité , de notre tristesse ; mais en même-tems l'asyle de nos malheurs , & la source de notre salut.

Nous y laissâmes le Vicomte & moi , deux monumens précieux , dont nous devons conserver le souvenir plus d'un jour. Il y avoit enséveli le corps de son Epouse , comme j'avois fait celui de ma Mere. Ce ne fut pas sans avoir arrosé leurs tombeaux de nos larmes , que nous quittâmes ce lieu desert , ni sans recommander aux Génies tutelaires qui nous y avoient porté si long-tems , de veiller à leur défense , & de les garantir de la profanation des méchans.

Je le répète : malgré la reconnoissance qui m'attachoit inséparablement à la fortune du Vicomte , & malgré la passion même que j'avois pour sa

Fille & qui me faisoit trouver tant de douceur à la suivre, je ne pus me défendre d'un vif sentiment de tristesse, le jour que nous quittâmes Rumney-hole. J'aurois pû l'expliquer naturellement, comme un effet de l'impression que faisoit déjà sur moi la pensée du nouveau genre de vie que j'allois commencer : mais en examinant de plus près la disposition de mon ame, je crus y découvrir quelque chose de plus sérieux qu'un simple jeu de l'imagination. Ce n'étoit point une tristesse superficielle, que le même moment peut voir naître & dissiper. J'étois pénétré de douleur. Je regardois, en soupirant, le lieu tranquille d'où j'étois prêt à m'éloigner ; semblable à un Matelot qui est obligé de quitter le Port dans un tems orageux, & qui jette un œil tendre vers le rivage avant que de se tourner vers l'espace immense des mers, où il est peut-être attendu par un triste naufrage : ma vie avoit commencé trop malheureusement, pour m'attendre dans la suite aux faveurs de la fortune. L'exemple de ma Mere & celui du Vicomte qui subsistoit devant mes yeux, étoient deux présages sinistres qui m'annonçoient ma destinée. Je voyois en général & confusément, mille raisons de craindre, pour une seule d'espérer. Où vais-je ? dans quelles vuës ? avec quel espoir ? Telles étoient les questions que je me fis cent fois à moi-même, le jour de notre départ ; sans qu'il s'offrît rien à mon esprit pour y servir de réponse. Je comptois sur l'assistance certaine de Mylord Axminster ; mais ses espérances étoient-elles beaucoup mieux établies que les miennes ? Ce n'étoit point l'expérience, comme on l'a pû voir, qui me suggéroit ces difficultés : elles venoient de quelque solidité d'esprit, que j'avois reçûe de la nature, & qui me faisoit raisonner sur les possibilités, dans les cho-

ses que je ne connoissois point par elles-mêmes , faute d'usage du monde & de commerce avec les autres hommes. Si c'est vous , dis-je au Ciel après ces réflexions , qui me faites pressentir ainsi les peines dont je suis menacé , joignez du moins le secours à vos avertissemens , & ne m'exposez point à des maux qui surpassent la médiocre portion de force que vous m'avez accordée. Je sçai que j'ai reçu de vous , de la droiture & de la raison ; j'espère de vous en rendre un compte fidèle. Si j'ai besoin de quelque chose au-delà , c'est de vous encore qu'il faut que je le tienne ; & je vous le demande.

Je fis le chemin jusqu'à Topsham , uniquement occupé de ces pensées. On mit à la voile presque aussi-tôt. Nous étions sur un Vaisseau Nantois qui devoit s'arrêter à Brest , où nous avions dessein de débarquer. Nous voguâmes pendant une partie du jour avec un vent favorable. Il changea tout-d'un-coup vers le soir , & le tems devint si gros , que nos Matelots nous firent craindre une furieuse tempête. Telle devoit être la première faveur qui m'étoit préparée par la Fortune. Le Capitaine nous ayant paru un homme poli , nous n'avions pas fait difficulté de lui apprendre le nom & le rang de Mylord Axminster. Il s'étoit servi de cette connoissance , pour faire mille civilités à ce Seigneur ; de sorte que commençant à apercevoir quelque danger , il vint le prier ; & nous qui avions l'honneur de l'accompagner , de descendre dans l'endroit le plus sûr du Vaisseau , où il nous plaça lui-même. Nous y demeurâmes environ deux heures. L'horrible magissement des vagues , & l'ébranlement du Vaisseau , nous faisoient juger de la grandeur du péril. L'amour beaucoup plus que la peur , étoit la passion qui régnoit dans mon ame ; car je n'avois point d'au-

tre inquiétude, que celle que je sentoïis pour Fanny. Elle étoit à demi morte de frayeur. Madame Riding n'étoit pas moins allarmée qu'elle. Mylord tâchoit de les rassurer par ses discours ; & moi je m'occupois à raisonner intérieurement sur le péril, & à chercher par quel moyen je pourrois me rendre utile à l'objet de mes tendres affections. En considérant toutes les parties du Cabinet où nous étions, j'aperçus une longue corde, qui me fit souvenir aussi-tôt d'un exemple de naufrage que j'avois lû dans mes livres, & de l'adresse avec laquelle un heureux Epoux s'étoit servi de cet instrument pour sauver sa vie & celle de son Epouse. Je m'en saisis sans affectation, & je la mis dans ma poche. Le Capitaine entra presque au même moment. Il dit au Vicomte d'un air allarmé, que c'étoit fait de son Vaisseau ; qu'il ne pouvoit résister dix minutes à la tempête ; qu'il falloit ou se préparer à la mort, ou songer à s'en défendre par quelque résolution hardie. Madame Riding & Fanny tombèrent sans connoissance à cette triste déclaration. Je n'ai qu'un mot à vous dire, ajouta le Capitaine : de deux Chaloupes que j'ai sur le Vaisseau, je vous en offre une pour vous & votre famille. Mon Lieutenant y entrera avec vous ; elle est déjà en mer : hâtez-vous, & ne perdez pas un moment. Le Vicomte ordonna à son Valet & à James de prendre Madame Riding, qui étoit une femme pesante, & de l'aporter à la Chaloupe. Il vouloit se charger lui-même de sa Fille : Je m'en étois saisi. Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez-moi périr en la sauvant. Il entreprit en vain de l'ôter de mes bras. Je volai sur le pont. Jamais fardeau ne parut plus léger. L'extrême agitation du Vaisseau ne m'empêcha point de descendre heureusement dans la Chaloupe. Mylord y fut un moment après moi,

Nous y étions onze, en comptant le Lieutenant, deux Rameurs, nos Valets & deux Femmes qui servoient Fanny & Madame Riding. La violence de la mer nous emporta en un moment loin du Vaisseau. Nous n'avions point d'autre lumière, que celle d'une mauvaise lanterne. Le vent souffloit avec une fureur inexprimable, & nous étions couverts à tout moment par les flots qui s'élançoient cent pieds au-dessus de nos têtes, & qui retomboient sur nous avec violence. Je ne voulus point me dessaisir de Fanny, quelques instances que m'en fit le Vicomte. Je la tenois serrée entre mes bras, comme une mere tient le plus cher de ses enfans. Il n'étoit plus question, ni de respect, ni de bienséance : l'amour seul étoit écouté. Elle n'avoit point recouvré la connoissance, ou si elle lui revenoit pour un moment, la frayeur d'un si horrible danger la lui faisoit perdre aussi-tôt. Comme la tempête ne paroissoit pas diminuer, je résolus d'employer la corde que j'avois apporté, à l'usage auquel j'avois eu dessein de m'en servir. Ce fut le Ciel même qui m'inspira cette pensée, sans laquelle s'étoit fait absolument de moi & de l'aimable Fanny. Je la liai étroitement par le milieu du corps avec le bout de la corde ; je me liai de même ; & j'attachai l'autre bout à la Chaloupe : de sorte qu'entre le bout de la corde qui tenoit à la Chaloupe, & la partie qui me lioit, il y avoit la longueur de cinq ou six pieds, & à peu près autant depuis moi jusqu'à Fanny. On voit qu'elle étoit en cela mon espérance. A peine avois-je fini mes nœuds, & les avois-je serrés avec beaucoup de soin, qu'une vague épouvantable éteignit notre lanterne, en donnant la plus violente secousse à la Chaloupe. La Femme-de-chambre de Madame Riding s'élança vers moi, dans un transport de frayeur. Le

mouvement de la Chaloupe redoublant sa précipitation, elle tomba dans la mer, & nous y entraîna la pauvre Fanny & moi. Notre chute fut si prompte, & les ténèbres d'ailleurs étoient si épaisses, qu'on ne s'aperçut point d'abord de notre malheur. Nous eûmes tout le tems de boire l'onde amère. La Femme-de-chambre périt. Pour moi, je fus quelque-tems sans connoissance : mais l'agitation continuelle que je reconnois de la Chaloupe à laquelle je tenois par ma corde, les sauts mêmes qu'elle me faisoit faire hors de l'eau, lorsqu'un coup de vent redoubloit sa vitesse, servirent enfin à rappeler mes esprits. J'ouvris les yeux, sans rien apercevoir ; & ce qu'on aura peine à croire, je sentis que malgré la secousse de ma chute, malgré le choc des vagues & la perte de mes sens, j'avois toujours conservé dans mes bras ma chère Fanny. Je dis que je le sentis ; parce que j'avois peine d'abord à le croire moi-même, & que je ne m'en convainquis qu'après diverses épreuves. Je recueillis toutes les forces de mon corps & de mon esprit, pour résister aux vagues dont les coups redoubloient continuellement. Tantôt, je me trouvois à fleur d'eau, & comme suspendu par la corde entre la Chaloupe & la mer : j'avois alors quelque liberté de respirer, & je levois Fanny autant qu'il m'étoit possible, pour lui donner la même facilité. Un moment après, j'étois comme enseveli sous une montagne d'eau qui rouloit sur moi, & j'avois malgré mes efforts une abondance d'eau salée. J'essayai de jeter quelques cris, pour m'attirer l'attention de la Chaloupe : mais le bruit des flots n'auroit pas permis d'entendre celui du tonnerre. Il étoit impossible que ma vigueur ne m'abandonnât pas à la fin, ou que la corde fût assez forte pour nous soutenir, si la tempête eût duré

quelques heures de plus avec la même violence. Le vent s'apaisa dès la pointe du jour, & la tranquillité revint peu-à-peu sur les flots.

On nous croyoit perdus sans ressource. Mylord Axminster pleuroit sa Fille en Pere inconsolable ; & loin de se réjoûir de la fin du danger, il prioit le Ciel de lui ouvrir comme à elle un tombeau dans le sein de la mer. A mesure que le jour s'éclaircissoit, il jetoit les yeux de côté & d'autre, avec une foible espérance de voir du moins flotter nos cadavres. Le triste état où j'étois ne m'empêcha point de le remarquer distinctement, tandis qu'il se tenoit debout dans la Chaloupe, & qu'il sembloit nous chercher en promenant au loin ses regards. Je m'efforçois de crier : ma voix étoit éteinte. L'eau d'ailleurs étoit si épaisse & si mêlée de sable, que quand il eût pu s'imaginer que nous étions proches de lui & à portée de recevoir un prompt secours, il ne lui auroit pas été facile de nous apercevoir avant que les ténèbres fussent entièrement dissipées. Il me vint à l'esprit de lever plusieurs fois la main. Le Lieutenant fut le premier qui me découvrit ; & se baissant promptement, dans l'espérance de pouvoir atteindre jusqu'à moi avec la sienne, il fut surpris de voir une corde tendue, qui paroissoit aboutir à quelque chose. Il la tira aussi-tôt, & m'ayant amené sans peine jusqu'à lui, il n'en eut pas beaucoup non plus à me mettre, moi & mon cher fardeau, dans la Chaloupe. Cet action se fit si promptement, que Mylord Axminster, qui avoit le dos tourné, & qui considéroit la mer d'un autre côté, n'eût point le tems de s'en apercevoir. Le Lieutenant s'écria, Mylord ! le Ciel vous rend votre Fille. Sa surprise ne peut être représentée. Il ne savoit s'il en devoit croire ses yeux, ni de quelle manière il falloit expliquer ce miracle. Cepen-

dant , comme il étoit incertain qu'elle fût en vie ; il n'osa se livrer tout-d'un-coup à la joye. Il voulut d'abord la prendre entre ses bras. Quoiqu'étendu tout de mon long dans la Chaloupe , je la tenois encore entre les miens. Il eut assez de peine à l'en tirer ; parce que tous mes esprits ayant coulé dans cette partie de mon corps qui avoit été employée à la retenir , les nerfs s'étoient tellement roidis , qu'ils furent pendant quelque-tems comme inflexibles. Fanny n'avoit pas la moindre connoissance. Pour moi , j'en conservois encore un peu , à mon entrée dans la Chaloupe ; mais je ne tardai point à la perdre. On nous rapela néanmoins à l'un & à l'autre , en moins de tems qu'il n'étoit naturel de l'espérer. J'ouvris les yeux , & ma première curiosité fut de sçavoir si Fanny étoit morte ou vivante.

Mylord étoit auprès de moi , lorsque je fis cette question ; car son amitié lui fit partager également ses soins entre sa Fille & moi. Il me dit qu'elle avoit donné quelques signes de vie , & qu'il commençoit à bien espérer d'elle. En effet , elle revint peu-à-peu , après qu'on lui eut fait rendre l'eau qu'elle avoit avalée. La mer devint bientôt si paisible , qu'il ne nous restoit à craindre nul danger ; le jour étant arrivé tout-à-fait , nous découvrimés les Côtes de France , dont le Lieutenant ne s'étoit point imaginé que nous fussions si proches. Il fit ramer à toute force vers l'endroit de la terre le plus voisin. La connoissance qu'il avoit de cette mer , lui fit apercevoir que nous n'étions pas éloignés d'un petit Port de Normandie , qu'on apelle Fécamp. Il fit prendre cette route à ses Matelots.

Nous fûmes en un moment à la vûe des clochers de la Ville. Mais il se trouva malheureusement que la marée commençoit à se retirer. La

rivière étant étroite, & le reflux par conséquent fort rapide, nous courrions risque d'être exposés à demeurer encore quatre ou cinq heures en mer; ce qui affligeoit extrêmement le Vicomte; moins par la crainte d'un nouveau péril que par la peine qu'il ressentoit de se voir dépourvû de tous les secours qui étoient nécessaires au rétablissement de Fanny. Tandis qu'il se plaignoit de la rigueur du Ciel, & qu'il excitoit nos deux Rameurs à redoubler leurs efforts pour surmonter la rapidité de l'eau, nous découvrîmes un petit Vaisseau qui sortoit de la rivière, & qui sembloit se hâter de venir vers nous. Il s'avança si vîte, que nous eûmes peu de mouvement à faire pour le joindre. En l'abordant, nous crûmes reconnoître notre Capitaine. C'étoit lui-même en effet, quoiqu'il fût sur un Vaisseau différent. Il avoit vû périr le sien par la tempête, & s'étant sauvé dans sa Chaloupe avec huit Matelots qui composoient son équipage, il avoit été porté à Fécamp par le même vent que nous. Sa générosité & son attention pour Mylord Axminster l'avoient engagé aussitôt à monter sur le premier Vaisseau qu'il avoit trouvé prêt, & à venir voir si nous étions encore en état de recevoir du secours. Nous passâmes sur son bord. Il nous remit sur le rivage en un moment.

Nous répandîmes des larmes de joye en touchant la Terre, que nous avions eu si peu d'espérance de revoir. Fanny & Madame Riding n'étoient revenuës qu'à demi de leur frayeur & de leur foiblesse. On fut obligé de les transporter sur des chaises jusqu'à l'hôtellerie. J'eus assez de vigueur pour faire ce chemin à pied; mais m'étant mis au lit à mon arrivée, j'y demeurai quinze jours sans être un seul moment en état d'en sortir. Les deux Dames n'y demeuré;

sent pas moins. Enfin le Ciel ayant rétabli nos forces , nous commençâmes à nous entretenir de la situation de nos affaires , & du train qu'alloit prendre notre fortune. Nous n'en avions pas été quittes pour la peur. Ce naufrage nous avoit été presque aussi funeste qu'au Capitaine qui y avoit perdu la moitié de son bien. De quantité de choses précieuses, le Vicomte & Madame Riding n'avoient pu sauver que leur argent & quelques bijoux , dont ils avoient eu la précaution de prendre une partie sur eux au commencement de la tempête , & de donner l'autre à leurs valets. Nous étions sans meubles , sans habits & linges. Le Vicomte jugea à propos que nous nous rendissions d'abord à Rouen , pour s'y mettre en équipage , & pour y être informé certainement du lieu où étoit alors le Roi Charles. Nous prîmes le chemin de cette Ville. Nous y trouvâmes quantité d'Anglois qui avoient quitté leur País avec le Roi , & qui attendoient son rétablissement avec impatience. Ils nous donnèrent tous les éclaircissemens que nous demandions sur l'état de sa fortune , & par conséquent sur celle que nous avions à espérer auprès de lui. Ce malheureux Prince n'étoit rien moins que dans l'abondance. On nous dit , que sa suite étoit à peine celle d'un Gentilhomme du commun ; qu'il l'augmentoit lorsqu'il étoit à Paris , ou dans les Cours voisines ; mais que dans les voyages qu'il faisoit d'un lieu à l'autre pour demander du secours à divers Princes & les interresser dans sa cause , il n'étoit accompagné ordinairement que de deux ou trois serviteurs ; qu'il étoit réduit à cette simplicité d'équipage , par un besoin presque continuel d'argent , que si nous en avions à lui offrir ; ou du moins si nous pouvions le suivre

à nos frais , il nous verroit peut-être arriver auprès de lui avec joye ; mais que si nous le cherchions dans le dessein de tirer notre subsistance de ses libéralités , on nous conseilloit de renoncer à un voyage aussi long qu'inutile ; qu'on le croyoit parti depuis quelque - tems pour se rendre sur les Frontières de France & d'Espagne , où se devoient tenir des Conférences pour la Paix entre le Cardinal Mazarin & Don Louïs de Haro ; que la route étoit pour le moins de deux cens lieuës ; & que c'étoit à nous d'examiner si nous étions en état d'entreprendre un chemin si long , avec si peu d'espérance.

Mylord Axminster ne s'étoit fait connoître à ceux qui lui donnoient cet avis , que sous la qualité d'un Anglois expatrié pour la cause du Roi. Il les remercia sans s'expliquer davantage. Mais loin d'en être plus refroidi dans son dessein , il jugea au contraire , que s'il eût eu pour un homme tel que lui des momens favorables à chercher pour se faire un chemin à l'amitié de son Maître , il ne pouvoit souhaiter de plus heureuses circonstances que celles qu'on lui representoit. Malgré les pertes qu'il avoit essuyées dans notre naufrage , il lui restoit de grosses sommes en argent comptant , & il attendoit dans la suite des remises encore plus considérables par le moyen de Mylord Terwill. Il lui avoit écrit avant notre départ , pour le prier de se charger du soin de ses affaires , comme il avoit fait jusqu'alors. A quoi ses richesses pouvoient-elles être employées plus glorieusement , qu'au secours de son Roi ! Je m'aperçus même que cette pensée lui donnoit un air de satisfaction que je ne lui avois jamais vû. Il pressa les ordres qu'il avoit déjà donnez pour notre habillement & nos voitures. Son projet étoit de tra-

verfer toute la France , plutôt que de reprendre la route de la Mer : elle eût été plus courte ; mais Fanny & Madame Riding avoient de la répugnance à s'exposer si-tôt à des périls dont elles ne faisoient que de sortir.

Je ne fus pas oisif à Roïen , pendant que le Vicomte faisoit travailler à son équipage. C'étoit quelque chose de si nouveau pour moi , de marcher dans une grande Ville & de me mêler parmi les hommes , que je laissois passer peu de jours sans me procurer ce divertissement. Il ne servit pas moins à mon instruction , qu'à satisfaire ma curiosité. Je parlois assez facilement la langue Françoisé ; je l'avois aprise dès mon enfance. Le premier usage que j'en fis hors de la présence du Vicomte , fut chez quelques Marchands , où je me fis conduire pour acheter diverses bagatelles dont j'avois besoin. Je sçavois en général , qu'il y avoit dans les Villes un grand nombre de ces personnes officieuses , qui font des amas considérables de tout ce qui peut servir à l'utilité des autres hommes , & qui sont toujours prêtes à les distribuer pour quelque somme d'argent , dont il est juste qu'on paye leurs peines & la valeur de leurs marchandises. J'admirai en entrant dans une boutique de Bijoutier , l'ordre & la variété des bijoux de toute espèce qui y étoient étalés. Comme je rappellois tout à mes principes de générosité & de justice , je ne pus me défendre d'un mouvement de respect pour le Maître de la Maison , en considérant de quel zèle il devoit être rempli pour le bien de la société humaine , lui qui s'employoit avec tant de soin à satisfaire aux besoins de tous ceux qui avoient recours à lui. Par quelle reconnoissance , disois-je , peut-on assez payer de tels services ? Mon admiration

augmenta encore , lorsque je remarquai son empressement à m'offrir tout ce qui étoit contenu dans sa boutique , & la civilité obligeante avec laquelle il me presentoit tout ce qui pouvoit être de mon usage. Il sembloit qu'il devinât mes besoins & mes inclinations. Des étuits , des couteaux , des boëtes de toutes les sortes ; mille jolis colifichets dont la vuë seule étoit pour moi un spectacle des plus agréables. Je les recevois de ses mains , à mesure qu'il me les offroit. Je lui en demandai l'usage , qu'il m'expliquoit aussi-tôt avec une grande facilité d'expressions ; & je les mettois auprès de moi , pour en recevoir d'autres qu'il me presentoit de la même manière. Enfin , comme je ne me lassois point de voir & d'entendre , il me demanda si je voulois prendre de lui toutes les Marchandises que j'avois auprès de moi. Je jettai les yeux dessus. Il y en avoit une quantité considérable. Je balançai si j'accepterois tant de choses , dont la plûpart étoient plus jolies qu'utiles. Cependant je fis réflexion , qu'il y auroit de la grossièreté à refuser ce qui m'étoit offert de si bonne grace. Sa générosité étoit si visible dans ses yeux & sur ses lèvres , que je craignois même qu'il n'en vint jusqu'à me faire prendre ses bijoux *gratis* , & uniquement par bonté d'ame. Je me hâtai de lui dire , que j'acceptois tout , mais qu'il étoit juste aussi qu'il reçût de moi quelque retour d'estime & de reconnoissance. En conscience , me répondit-il au dernier mot , c'est dix Pistoles. Je craindrois la punition du Ciel , si je trompois un jeune Gentilhomme , & surtout un étranger. J'admirai de nouveau sa droiture , & lui ayant compté les dix pistoles , je le quittai avec mille témoignages d'une sincère estime. James qui m'accompagnoit , se chargea

des bijoux. Je ne ſçai ſi ce fut par reſpect , ou par un autre motif , qu'il me diſſimula ſes ſentimens ; mais lui ayant dit en retournant au logis , qu'il y avoit plus de probité qu'on ne penſoit parmi les hommes , & que je venois d'en avoir un exemple ; il ſe contenta de me répondre , qu'il ſ'en trouvoit quelquefois même parmi les Marchands.

Mylord Axminſter & Madame Riding étoient au logis lorſque j'y arrivai. Je me hâtai de leur faire voir le fardeau que James portoit , & de leur apprendre ce que je penſois de l'honnête Marchand auquel ma bonne fortune m'avoit adreſſé. Je leur fis naturellement l'éloge de ſa bonté , qu'ils ne purent ſ'empêcher de ſe regarder en riant , auſſi ſurpris de mon diſcours , qu'ils l'étoient déjà de cette multitude de bagatelles que je leur montrois. Le Vicomte me demanda ce qu'elles m'avoient coûté : dix piſtoles , leur répondis-je. Il eut peine à me croire. Je l'assurai qu'elles pouvoient valoir peut-être davantage , mais qu'il étoit certain qu'elles ne valoient pas moins , puisſque le Marchand avoit atteſté ſa foi & ſa conſcience. Cependant il étoit ſi manifeſte , qu'elles ne valoient pas le tiers de cette ſomme , que Mylord , qui devoit connoître le fond de ma bourse , puisſque c'étoit lui-même qui l'avoit remplie , me pria de lui laiffer compter ce qui me reſtoit d'argent. Peut-être avez-vous oublié , me dit-il , la valeur des monnoyes , quoique je vous l'aye appris avant votre départ. Vous croyez avoir payé plus que vous n'avez fait. Il examina ce qui me reſtoit , & il ne trouva mon raport inſidèle qu'en un point ; c'eſt qu'au lieu de dix piſtoles que je croyois avoir données , le Marchand en avoit reçu de moi quinze. Il en prit occaſion , non de me repro-

cher cet achat de bagatelles , qu'il étoit bien persuadé que je n'estimois pas plus que lui ; mais de m'instruire de mille choses qui ne s'apprennent point par l'étude des Livres. J'avois quelque peine à reconnoître que j'eusse été trompé si grossièrement. N'en rougissez pas , me dit-il , votre ignorance à un égard est moins honteuse pour vous , que pour ceux qui peuvent vous tromper ; parce que vous ne vous défiez pas d'eux , & que vous n'avez pas encore eu l'occasion de les connoître. C'est le malheur & la honte des hommes , ajouta t'il avec beaucoup de sagesse , qu'on ait besoin d'un autre étude que celle de la vertu , & d'autres principes que ceux de l'innocence , pour sçavoir vivre & se conduire avec eux. Ce n'est pas assez pour un honnête homme , de plaindre ou de mépriser ceux qui ne lui ressemblent pas ; il faut qu'il sçache se défendre de leurs artifices. Comme il y a une science qui enseigne à faire du bien aux autres , il y en a une qui apprend à éviter le mal qu'ils peuvent nous faire. Celle-ci vous manque ; mais un peu d'usage vous en aura bientôt instruit. Je lui répondis , que mon regret n'étoit pas précisément d'avoir été trompé ; mais de l'avoir été par les apparences de la bonté & de la vertu. Vous le ferez plus d'une fois , reprit il , si vous en jugez toujours à la première vûë. Cette science dont je vous parle , & qui vous est nécessaire , consiste justement à distinguer les dehors qui sont souvent trompeurs , ou à se tenir du moins dans une défiance raisonnable à l'égard de ceux dont on n'a pas eu le tems de démêler les intentions. Avec quelque adresse & quelque soin que le vice se déguise , il ne soutient pas long-tems l'examen d'un œil droit & attentif. Il y a très-peu de mar-

ques qui lui soient communes avec la vertu, & la différence ne coûte guères à apercevoir. Le Vicomte ajouta, que les règles qu'il me donnoit étoient générales, & regardoient tous les hommes; mais qu'à l'égard des Marchands en particulier, il y en avoit d'autres qui étoient plus faciles à suivre; que la fraude & la supercherie étoient comme passées en usage dans cette profession, ce qui les rendoit moins dangereuses; que trompeur & Marchand étant deux mots synonymes, dont le sens étoit entendu de tout le monde, on n'entroit point dans une boutique sans être armé de précaution; qu'il n'arrivoit d'être trompé qu'à ceux qui veulent bien l'être, parce qu'il n'y a personne qui ne soit instruit du péril. Cette leçon me fut extrêmement utile, parce qu'il me fut aisé de l'appliquer à mille occasions qui renaissent tous les jours. Si j'étois assez simple pour être facile à tromper, j'avois reçu du Ciel assez de bon sens pour ne l'être qu'une fois; c'est-à-dire, que réfléchissant sur ce qui m'arrivoit, j'en tirois des lumières dont je me servois utilement dans les mêmes circonstances.

Pour ce qui regardoit les cinq pistoles que j'avois données au-delà du prix dont j'étois convenu, comme ce n'étoit qu'une erreur de compte, Mylord Axminster s'imagina que le Marchand ne feroit pas difficulté de me les restituer. Il me conseilla de retourner chez lui sur le champ. J'y allai; mais la seule satisfaction que je pus tirer, fut de recevoir de nouvelles civilités. Il m'assura qu'il n'avoit rien reçu de trop, & que nous étions tous deux trop justes dans nos calculs; pour avoir commis une erreur si considérable.

Quoique je connusse tous les jours qu'il m'é-

toit utile de fréquenter le monde , & même d'être quelquefois trompé , je sentoïis néanmoins une espèce de honte , lorsqu'il m'arrivoit de l'être de nouveau dans quelque occasion que je n'avois pas prévuë. Le Vicomte qui me regardoit comme son Fils , & qui auroit été bien-aïse de me voir défait de quantité de choses qui étoient encore à réformer dans mes idées & dans mes manières , me pressoit de sortir souvent , & de visiter ce qu'il y avoit de remarquable dans la Ville. Il m'exhortoit à m'insinuer dans ses compagnies , & il se faisoit un plaisir d'entendre les observations que je ne manquois pas de faire surtout ce qui s'étoit présenté à mes yeux. Il demeura même à Roïen , dans cette vûë , plus long-tems qu'il ne s'étoit proposé. Comme il ignoroit la Langue du País , il ne pouvoit le connoître , me disoit-il , que sur mes relations ; & me priant de lui rapporter jusqu'aux moindres bagatelles que j'avois observées , il feignoit de recevoir de moi comme une faveur , ce qu'il ne m'engageoit à faire que pour ma propre utilité. Quoiqu'il n'eût pas le moindre soupçon de la tendresse que j'avois pour son aimable Fille , il s'étoit aperçu que mon respect pour elle me rendoit extrêmement soumis à toutes ses volontés : il se servit encore de ce moyen pour hâter le changement qu'il desiroit dans ma personne , il lui ordonna de me railler agréablement , lorsqu'il m'échaperoit quelque simplicité en sa presence ; & elle s'en acquitta d'une manière qui réussit au-delà de ses espérances. Je ne conçus pas d'abord aisément quel étoit le dessein de Fanny ; & surpris de lui voir prendre avec moi un ton auquel elle n'étoit pas accoutumée , je cherchai pendant quelques jours la cause de cette nouvelle conduite. Je crus l'avoir pénétrée. Je me flâtai mê-

me qu'à l'envie de suivre les ordres de son Pere ; que je regardois comme sa première vûë , elle joignoit une secrette reconnoissance pour mes soins , qui lui faisoit souhaiter de me voir bientôt tel que je pouvois devenir. Ce fut un aiguillon , qui me donna plus de zèle que jamais à chercher les occasions de m'instruire. Je me fis introduire dans les meilleures maisons de la Ville , par quelques Anglois qui y avoient des habitudes. J'y trouvai non-seulement des modèles qui pouvoient servir à me perfectionner dans les choses dont j'avois déjà quelque connoissance ; mais encore une infinité d'objets qui me parurent nouveaux , & qui servirent autant du moins à mon divertissement qu'à mon instruction.

Les François sont polis , il faut leur accorder cette gloire : ils le sont sur-tout à l'égard des Etrangers : mais je ne sçai de quelle manière on pourroit définir proprement leur politesse. Elle ne consiste pas seulement dans leurs manières extérieures , qui sont gracieuses & prévenantes ; ils affectent de la répandre jusques dans leurs sentimens , ou du moins , dans une certaine façon de les exprimer qui n'est propre qu'à eux. Si toutes les protestations d'amitié , & les assurances d'estime , de zèle & d'attachement qu'on reçoit en France , étoient sincères , il faudroit regarder cette Nation comme une Société d'hommes choisis , qui possèdent au plus haut degré toutes les belles qualités de l'ame , & qui n'ont pas un seul des défauts communs aux autres hommes. A peine fus-je entré dans une des principales Maisons où mon Compatriote m'introduisit , que sur cette seule recommandation d'être Anglois & Fils naturel de Cromwel , on s'empressa de me combler de civilités. On me demanda depuis quel tems j'étois arrivé à Roüen ; & l'on n'eut pas plûtôt

après que j'y étois depuis quinze jours , qu'on me fit mille reproches de m'être tenu caché si long-tems. Je devois m'être fait annoncer dans toutes les Maisons de la Ville en arrivant , on auroit prévenu ma visite , en me la rendant chez moi. Quelle perte , d'avoir connu si tard une personne de mon mérite ! On me fit des offres de services , qui m'auroient mis pour toujours à couvert de tous les besoins , si l'on eût été fidèle à les exécuter. On admira ma bonne mine ; & comme je ne répondois rien dans la première surprise que me causoit ce déluge de complimens ; trois ou quatre Dames qui paroissoient tenir le premier rang dans la compagnie , formèrent une longue conversation sur mes belles qualités qu'elles n'avoient point eu assurément le tems de reconnoître. Confus de cette effusion de faveurs que je recevois sans les mériter , j'exprimai enfin en assez peu de mots le vif sentiment que j'en avois. On admira aussi-tôt mon esprit , quoique j'eusse dit les choses les plus communes ; & les quatre Dames recommencèrent mon éloge ; avec un redoublement d'expressions flâteuses.

J'avouë que les entendant continuer d'un air sérieux , & faisant réflexion que c'étoient des personnes d'un rang distingué qui n'avoient nul intérêt à me tromper , je me livrai intérieurement au plaisir d'être loué par de si belles bouches. Je me persuadai même , que j'avois reçu de la nature des qualités que je n'avois pas reconnues jusqu'alors ; & je fus ainsi pendant quelques momens la dupe de mon amour propre. Mais il arriva heureusement qu'une autre Dame de la Ville , qui venoit rendre aussi sa visite à la Maîtresse du logis , fut introduite dans la salle où nous étions. On se leva pour la recevoir. Pendant le mouvement que cela produisit , j'entendis distinc-

tement une des quatre Dames qui disoit secrettement à sa voisine : Convenez que voilà un jeune Anglois bien sot. Je fus frappé jusqu'à rougir de honte. Elle ne s'en aperçut point ; & ce qu'il y a de plus étrange , c'est qu'adressant aussi-tôt la parole à celle qui arrivoit , elle se remit sur mes loüanges avec la même rapidité d'expressions. Je trouvai quelque chose de si offensant dans ce double personnage , que je vis le moment où j'allois m'en plaindre en rompant toute mesure ; mais un instant de réflexion me remit. Je me reprochai seulement ma crédule simplicité ; & je reconnus mieux que jamais , qu'il y a peu d'occasion où l'on puisse prendre confiance aux discours & aux actions des hommes , puisqu'ils sont si naturellement perfides , qu'ils trompent sans intérêt même , & sans motif.

Je fus vengé néanmoins avant la fin de ma visite. J'étois demeuré muet aussi long-tems que la conversation avoit roulé sur mon mérite , & ensuite sur les Modes ou les Histoires du tems. Une réflexion sérieuse , qu'un honnête homme de la compagnie fit peut-être à dessein , donna ouverture à un entretien plus sensé. Je fis peu-à-peu violence à ma timidité ; & je m'expliquai d'abord assez heureusement pour m'attirer de l'attention. Je m'animai si bien en continuant de parler , que je pris enfin le dessus par mille excellentes choses , que le souvenir de mes études ou de mes réflexions me fournissoit. Je m'apercevois que j'étois écouté avec plaisir ; jettant les yeux de tems en tems sur celle qui m'avoit moins loüé que raillé , j'avois la satisfaction de voir qu'elle me regardoit avec une aparence de surprise & d'admiration. Je reçus , en quittant la compagnie , des marques d'estime qui avoient plus de sincérité que les premières , mais j'y fus
peu

peu sensible. Ma droiture ne me permettoit point de goûter des loüanges que je méritois peut-être, mais qu'on m'avoit accordées avec aussi peu de réserve, lorsqu'on étoit persuadé que je ne les méritois pas.

Mon aventure parut réjouiissante à Mylord Axminster. Elle fut infiniment utile pour moi. L'effort que j'avois fait dans cette compagnie pour ouvrir la bouche avec liberté, commença à me donner une hardiesse que je n'avois jamais senti jusqu'alors. Je fus charmé de ce changement. J'avois été affligé depuis mon arrivée en France, c'est-à-dire, depuis que je commençois à converser avec les hommes, de me trouver en leur présence un certain embarras, dont je ne pouvois me remettre, même après une longue conversation. Ma timidité paroïssoit sur mon visage, & dans tous mes mouvemens. Ce n'est pas que j'eusse dans le cœur un sentiment de crainte; au contraire, j'étois ferme & résolu, je conservois toute la liberté de mon esprit & de mon jugement. Mais c'étoit-là précisément ce qui causoit ma peine, de penser juste & solidement dans toutes les occasions, & de ne pouvoir accompagner l'expression de mes pensées, de cet air libre & assuré qui donne du poids à la sagesse & à la raison. S'il m'arrivoit d'entretenir un sot ou un ignorant, je découvrois tout-d'un-coup son foible, & la supériorité que j'avois sur lui: cependant, j'étois contraint & presque muet en sa présence. A peine pouvois-je soutenir ses regards. Ses moindres mouvemens me déconcertoient, & je paroïssois comme tremblant devant lui; pendant que je lui faisois justice intérieurement, & que je le rangeois dans la classe méprisable où il méritoit d'être. Graces aux railleries que j'essuyai à Rouen, je me désis

presque tout-d'un-coup de cette foiblesse. Ce n'est pas sans raison que je fais ici cette remarque , & que j'ai rapporté quelques légères circonstances de mon Histoire , qui y ont donné occasion. Un Lecteur éclairé demanderoit sans doute où j'ai pû prendre toute la fermeté qu'on verra dans la suite de ma vie , si je n'avertissois par quels degrés je perdis les foiblesse & les timidités de mon enfance.

Fanny contribua beaucoup à me guérir de ces imperfections puérides : c'eût été assez qu'elle m'eût paru les apercevoir & les condamner, pour m'exciter à les combattre , & pour me faire réüffir à les vaincre. Elle y employa tant d'adresse , & son inclination s'accorda si bien là-dessus avec les ordres de son Pere , que c'est à elle que je dois attribuer la promptitude de mes progrès. Mon ardeur s'accrut extrêmement par une heureuse rencontre qui donna naissance , à quoi dirai-je ? disons , à la félicité de ma vie , car tous les tourmens & toutes les agitations dont elle fut en même-tems l'origine , ne sçauroient entrer en comparaison avec les torrens de joïe & de bonheur dont elle m'ouvrit la source.

Mon amour pour Fanny s'étoit conservé jusqu'alors dans les bornes que je m'étois prescrites à Rumneyhole. Je ne passois pas un moment sans sentir que je l'aimois. Son idée m'accompagnoit continuellement. Je lui rendois mes soins avec toute l'ardeur d'une parfaite passion. Mais rien n'avoit encore trahi le secret de mon cœur. J'ignorois ce qu'elle avoit pensé du changement de mes manières dans la Caverne de Rumneyhole. Elle s'étoit contentée de mettre aussi plus de réserve dans les siennes , sans qu'il m'eût paru d'ailleurs que sa bonté pour moi fût diminuée. Elle sçavoit l'obligation qu'elle m'a-

voit eue sur la Mer, & elle reconnoissoit avec joye, qu'elle étoit redevable de la vie à mes soins. Son Pere lui rapeloit souvent. Il lui répétoit qu'elle devoit m'aimer comme un second Pere, puisque ce sont deux faveurs à peu près égales, de donner la vie à quelqu'un, & de lui faire éviter la mort. Ah ! disois-je intérieurement lorsqu'il lui tenoit ce discours en ma presence, puisse-t'elle me regarder plutôt comme son tendre Amant ! je ne veux point d'une qualité qui me laisseroit son cœur à partager avec quelqu'un. Je n'osois pourtant former d'espérances, & j'étois encore plus éloigné de lui faire connoître mes desirs. Je n'avois, il est vrai, ni les rigueurs de l'absence à souffrir, (j'étois sans cesse avec elle) ni à craindre ses froideurs & ses dédains, car j'étois assuré du moins de son amitié, si je n'osois prétendre à son amour. Ainsi j'étois aussi tranquile qu'on peut l'être avec un cœur qui ne sent rien dont il puisse se plaindre, mais qui n'a point ce qu'il desire.

Tel étoit le fond de mes sentimens, lorsqu'il m'arriva d'être le jouet des quatre Dames Françaises. Quelque mécontentement que j'en eusse ressenti d'abord, il ne m'empêcha point de retourner le lendemain à la même Assemblée. La Compagnie étoit composée des mêmes personnes, & je n'y fus pas reçu moins civilement que la première fois. Le succès que ma hardiesse avoit eu la veille, m'en inspira ce jour-là une nouvelle ; j'eus assez de part à tout ce qui se dit d'agréable dans la conversation, pour m'assurer d'avoir fait prendre aux Dames une idée favorable de mon esprit. J'en reçus avant la fin du jour des marques qui n'étoient pas trompeuses. Le caractère des Dames Françaises, autant que j'ai pû le remarquer dans le peu de séjour que j'ai fait en

France, est un composé de tous les extrêmes. Elles ne sont indifférentes à l'égard de rien. Il faut qu'elles méprisent ou qu'elles estiment, qu'elles raillent ou qu'elles approuvent, qu'elles aiment ou qu'elles haïssent. Elles sont impitoyables pour le ridicule, & les plus clairvoyantes du monde à le découvrir dans les personnes pour lesquelles leur cœur n'est pas prévenu. Elles ont besoin de toute la politesse, qui est comme naturelle à leur Nation, pour vaincre la démangeaison qu'elles ont de rire, de railler & de se répandre en bons mots, qui n'en sont que plus piquans lorsqu'ils sortent ainsi d'une bouche pleine de charmes. Tout au contraire, leur cœur se déciare-t'il pour quelqu'un ? Elles portent l'indulgence & la bonté jusqu'à l'aveuglement. Tout se change en perfections & en vertus dans ce qu'elles aiment. Elles sont tendres & passionnées, elles louent, elles approuvent, elles admirent ; enfin leur esprit reçoit toujours la loi de leur cœur, & leur cœur n'est jamais modéré dans ses sentimens. Une des quatre Dames qui m'avoit raillé la vieille, celle même qui m'avoit traité de sot, entra pour moi tout-d'un-coup dans cette disposition. J'aurois pû m'en apercevoir avant que de quitter l'assemblée, si jeusse été capable alors de faire ces sortes d'observations ; mais prenant ses regards continuels, & les assurances même d'estime qu'elle trouva le moyen de me donner en secret, pour des civilités ordinaires, je retournai au logis sans lui laisser lieu de croire que j'eusse compris ce qu'il y avoit d'obligeant pour moi dans ses manières. Il se passa quelque-tems, pendant lequel je ne manquai point de me trouver assidument à l'Assemblée. Les honnêtetés de cette Dame, ses regards & ses éloges ne firent que redoubler chaque jour. Le seul effet qu'ils

produisirent sur moi , fut de me faire oublier entièrement le premier sujet que j'avois eu de me plaindre d'elle. Enfin , étant un jour à m'entretenir avec Mylord , on m'avertit qu'un Laquais demandoit à me parler. Il m'aportoit une Lettre. Je la reçus & comme il se retira aussitôt sans marquer qu'il attendit une réponse , je retournai auprès de Mylord , & j'ouvris la Lettre en sa presence. Il avoit tant d'empressement pour moi , de connoître le mystère de ce message. C'étoit un Billet de cinq ou six lignes seulement , par lequel on me prioit de me trouver le soir du même jour dans un lieu qu'on m'assignoit , pour y recevoir les témoignages de l'estime d'une personne que je ne trouverois peut-être pas indigne de la mienne. J'expliquai le sens de ces paroles à Mylord. Il me félicita sur ma bonne fortune , & ravi de cette aventure qu'il jugeoit propre à me former de plus en plus , il me conseilla de me rendre fidèlement à l'assignation. Je lui répondis , que mon dessein n'étoit pas d'y manquer. Fanny étoit presente à notre entretien : elle ne parut point y prendre part. Mais le Vicomte étant sorti peu après , & me trouvant seul avec elle , je remarquai qu'elle gardoit un silence qui ne lui étoit pas ordinaire avec moi. Je fus le premier à le rompre , pour lui parler , en riant , du bonheur que j'avois de plaire à une Dame Françoisë. Elle me dit d'un air qui me parut timide : Vous êtes donc résolu d'aimer cette Dame & d'aller au lieu qu'elle vous marque ? Je fus ému du ton dont elle avoit parlé. Je la regardai : nos yeux se rencontrèrent ; & , par un mouvement qui se conçoit mieux qu'il ne s'exprime , nous demeurâmes ainsi quelque-tems à nous considérer avec une tendre langueur. Elle baissa enfin la vuë en rougissant , comme si elle

eût quelque honte de ce qui venoit de lui arriver. Pour moi , qui me sentis pénétré jusqu'au fond du cœur , je me levai sans parler , & prenant la Lettre qui étoit ouverte sur la table , je la déchirai en mille piéces. Notre silence continua jusqu'au retour de Mylord , qui n'étoit sorti que pour un moment. Il fut surpris de voir la Lettre en piéces sur le plancher. Est-ce-là , me dit-il , le cas que vous faites des faveurs de l'Amour ? Je lui répondis , que j'avois changé de sentiment par rapport au rendez-vous ; ou plutôt , que n'ayant nul goût pour une intrigue amoureuse , je n'avois pas pensé sérieusement à répondre aux avances de cette Dame inconnüe. Il insista sur son premier conseil , & il m'aporta toutes les raisons qui pouvoient m'engager à le suivre indépendamment de l'amour. Je lui déclarai que ses instances étoient inutiles & je laissai passer effectivement la journée sans sortir du logis.

J'étois trop attentif à tous les mouvemens de Fanny , pour ne pas reconnoître qu'elle étoit satisfaite de ma conduite & qu'elle étoit entrée dans le sens de ce sacrifice. Cependant je n'en devins ni plus hardi ni moins respectueux auprès d'elle. C'étoit assez pour moi , que j'eusse pu prendre dans ses yeux un rayon d'espérance , & que j'eusse lieu de croire qu'elle connoissoit une partie de mes sentimens. Elle s'aperçoit de mes soins , disois-je en moi-même , lorsque je lui en rends de passionnés ; elle les explique ; peut-être a-t-elle la bonté de les approuver. Qui sçait à quoi l'amour me destine ? Ces tendres regards qu'elle laissa échaper l'autre jour , n'étoient ils pas bien au-dessus de mes prétentions ? Il ne m'arrivera jamais de lui rien demander ; mon devoir m'ordonne un éternel silence : mais le Ciel lui inspire quelque bonté pour moi , pourquoi ne tâcherois-

je pas de m'en rendre digne ? Mylord pourroit-il condamner lui même des sentimens aussi purs & aussi réglés que les miens ? C'est une passion bien parfaite que celle qui ne craindrait point l'examen d'un Pere ; & qui demeure néanmoins si respectueuse & si timide , qu'elle n'ose même se découvrir à celle qui la fait naître. Je résolus de nouveau de conserver toujours cette innocence dans mes desirs.

Le jour suivant ne se passa point sans que je fisse éclairci sur le billet que j'avois reçu , & sur le caractère de la personne qui me l'avoit envoyé. M'étant trouvé à l'Assemblée à l'heure ordinaire , je m'aperçus qu'il y manquoit une des Dames que j'y avois toujours vûës. On vint m'avertir un moment après mon arrivée , qu'une personne de ma connoissance souhaitoit de me parler à la porte. Je descendis aussi-tôt , & j'y trouvai en effet le même Gentilhomme Anglois qui m'avoit introduit dans cette Maison. Il me pria de le suivre dans un lieu à l'écart , où il vouloit m'entretenir. J'attendis qu'il s'expliquât. Je suis chargé , me dit-il , d'une étrange commission. Vous souvenez-vous d'une Dame que vous avez vûë quelquefois à l'Assemblée , cette grande femme , brune & bien faite , qui vous regarde avec tant d'attention , que vous avez pû vous apercevoir qu'elle vous veut du bien ? Elle est de mes amies. C'est de sa part que je suis ici pour me plaindre en son nom , d'une injure qu'elle prétend avoir reçûë de vous. En un mot , ajouta-t'il en s'interrompant , je suis persuadé qu'elle vous aime passionnément , & qu'elle veut me faire servir à la mettre en liaison avec vous ; car sous prétexte de cette injure prétenduë qu'elle ne m'a point expliquée , elle exige de moi que je vous conduise chez elle , & que je vous engage à lui faire quelque satisfaction.

Je n'eus point de peine à juger de quelle injure elle se plaignoit. Cependant je cachai à mon ami, par discrétion, que j'eusse reçu une lettre qui m'étoit sans doute venuë d'elle, & n'ayant point dessein de lier avec elle le moindre commerce, je le priai de se charger lui-même de mes excuses, s'il étoit vrai que j'eusse eu, sans le vouloir, le malheur d'offenser une Dame pour laquelle j'avois beaucoup de respect & de considération. Il ne se paya point de cette défaite. J'ai promis, reprit-il, de vous amener. Il faut dégager ma parole, & ne pas faire passer les Anglois pour des gens grossiers & farouches. Je me laissai entraîner par ses instances. Il m'apprit en allant, que cette Dame étoit Veuve d'un Conseiller au Parlement, & qu'elle jouïssoit d'un revenu considérable. Comme il n'ignoroit point ma naissance & l'état de ma fortune, que je n'avois pas les mêmes raisons de cacher que Mylord Axminster, il crut me donner un conseil d'Ami, en m'exhortant à profiter de la tendresse qu'elle avoit pour moi. Nous entrâmes dans une maison propre & bien meublée. Mon ami qui y alloit tous les jours familièrement, crut pouvoir m'introduire sans s'être fait annoncer. Un bruit confus, que nous entendîmes de l'antichambre, nous fit arrêter un moment, pour prêter l'oreille. C'étoit la voix de deux personnes qui sembloient parler avec chaleur, & qui répétoient plusieurs fois le nom de mon Ami. La curiosité le porta à s'avancer davantage, pour recueillir quelque chose d'une conversation qui sembloit l'interresser. Après avoir écouté un demi-quart d'heure à la porte, il revint à moi en benissant le Ciel qui l'avoit conduit si à propos pour y apprendre un dessein détestable qui se tramoit contre lui. Sortons promptement, me dit-il, je ne remets plus les

pieds dans cette maison , & je suis fâché de vous avoir proposé d'y venir.

Il m'aprit en sortant son véritable nom , que je ne connoissois point. Il s'apelloit Mylord *Omerfon*. Il étoit à Roüen depuis trois mois , après avoir été obligé de quitter l'Angleterre pour éviter le ressentiment de mon Pere , qu'il avoit mortellement offensé. Personne n'y connoissoit son nom ni sa qualité , excepté cette Dame , dont il avoit vû le Frere à Londres. Ce Frere se nommoit Mr *Lallin*. Mylord *Omerfon* avoit pris de lui des Lettres de recommandation auprès de sa Sœur , & s'étant sauvé à Roüen , il avoit lié une connoissance si intime avec elle , qu'il n'avoit pas fait difficulté de lui confier le secret de ses affaires. Ce n'étoit point d'elle , en effet qu'il auroit eu raison de se défier ; elle étoit généreuse & de bonne foi : mais son Frere étoit un perfide , qui fonda l'espérance de sa fortune sur la ruine de Mylord *Omerfon*. Lorsqu'il fut assuré par les Lettres de sa Sœur , que ce Seigneur étoit arrivé à Roüen , il s'insinua tellement à la Cour de Londres , qu'il trouva le moyen de pénétrer jusqu'à mon Pere. Il lui fit connoître qu'il sçavoit le lieu où s'étoit retiré son Ennemi , & il s'engagea à le livrer à sa vengeance pour la somme de quatre mille livres sterling. On n'ignore pas que mon Pere étoit implacable dans son ressentiment. Il accepta cette offre. Mais ayant voulu être informé de la retraite de Mylord *Omerfon* , & des moyens que *Lallin* se proposoit d'employer , il forma sur le projet de celui-ci un dessein d'une plus grande étendue. *Lallin* méditoit simplement de retourner en France , & d'arrêter secrettement Mylord *Omerfon* , après s'être accordé avec le Capitaine de quelque Vaisseau Anglois , tel qu'il s'en trouve toujours un grand nombre dans le Port de Roüen.

Il ne lui auroit pas été difficile de conduire ce Seigneur au Vaisseau, & de l'y tenir renfermé sans que personne en eût connoissance. Mon Pere approuva ce plan, & se rapportant de la facilité de l'exécution aux assurances de Lallin, il s'imagina qu'il lui seroit aisé de faire enlever tout à la fois douze ou quinze de ses mortels Ennemis, qui avoient choisi la même Ville pour retraite. Il s'ouvrit là-dessus au perfide Lallin, qui aplaudit tout-d'un-coup à cet horrible projet, dans l'espoir sans doute d'une plus grosse récompense. Ainsi, ce qui n'avoit été d'abord que le dessein particulier d'un Scélérat, devint une entreprise considérable par la part qu'y prenoit le Chef d'un des plus puissans Etats de l'Europe. Lallin, pour s'assurer du succès, fit entendre à mon Pere, qu'il y auroit quelque risque à courir en employant un Capitaine de Vaisseau ordinaire; sans compter la difficulté de garder & de renfermer tant de personnes sur un petit Vaisseau Marchand, qui n'est conduit communément que par cinq ou six Matelots. Il lui proposa de faire partir exprès de Londres deux des plus grands Vaisseaux qui puissent remonter la Seine jusqu'à Roüen, & d'y mettre, avec les marchandises qui serviroient de prétexte au voyage, un certain nombre de Soldats braves & déterminés sous l'habit de Matelots, pour servir non-seulement à garder les prisonniers lorsqu'on se seroit saisi d'eux, mais encore à les arrêter l'un après l'autre, & les conduire aux Vaisseaux. L'ordre de ce dessein ayant paru plausible à mon Pere, il fit préparer en secret ce qui étoit nécessaire à l'exécution. Les deux Vaisseaux partirent de Londres, & Lallin prit la route de Dieppe pour se trouver à Roüen avant leur arrivée. Il étoit entré dans la Ville, le jour même que Mylord Omerson me conduisit chez sa Sœur.

Ce Seigneur avoit raison de regarder comme une faveur du Ciel le bonheur qu'il avoit eu d'entendre le détail d'une partie de ce complot. Il en avoit appris assez pour s'allarmer justement ; & quoiqu'il eût lieu de juger par les objections qu'il avoit entendu faire à la Sœur de Lallin , qu'elle n'aprouvoit point le projet de son Frere , il ne me parla plus de l'un & de l'autre qu'en les détestant. Après avoir passé une heure chez lui à nous entretenir , nous étions prêts de nous quitter , lui pour prendre des mesures contre la perfidie de ses ennemis, & moi pour aller faire part de cette nouvelle à Mylord Axminster ; lorsqu'un Valet de la Sœur de Lallin vint le prier de la part de sa Maîtresse de se rendre sur le champ chez elle. Il fut incertain de ce qu'il devoit penser de cette prière , & dans le premier mouvement il se persuada que c'étoit un leurre dont Lallin se servoit pour l'arrêter. Cependant , ayant fait réflexion qu'il n'étoit arrivé que du même jour , & que les Vaisseaux n'étoient point encore à Rouën , il ne crut point qu'il y eut de risque à courir , & il espéra qu'il pourroit découvrir quelque nouvelle circonstance qui seroit utile à ses affaires. Il me proposa de l'accompagner. Je ne pouvois le refuser avec honneur , ne fût-ce que pour le secourir s'il se trouvoit dans quelque danger. Nous trouvâmes la Sœur de Lallin , qui l'attendoit avec impatience. Son Frere étant parti un moment auparavant , elle s'étoit hâtée de faire avertir Mylord Omerson , pour l'informer en bonne Amie de tout ce qu'elle venoit d'apprendre. Elle ne s'attendoit point de me voir arriver avec lui ; mais malgré la satisfaction qu'elle parut en avoir , elle me pria de lui laisser la liberté d'entretenir un moment Mylord en particulier. Il lui dit , que n'ayant point de secret qu'il ne fut disposé à me communiquer ; elle pou-

voit s'expliquer librement en ma presence. Ce fut un embarras pour elle, qui sçavoit que j'étois Fils de Cromwel : mais Mylord Omerfon l'ayant assurée en général qu'il n'y avoit rien à craindre de moi, quand il seroit même question de mon Pere, elle lui raconta avec la plus généreuse franchise le motif du voyage de son Frere, & toutes les particularités que Mylord n'avoit entenduës qu'imparfaitement. Je me suis efforcée, ajouta-t-elle, de lui faire perdre ce noir dessein, & je lui en ai fait des reproches, dont il s'est irrité jusqu'à me menacer de m'ôter la vie de ses propres mains, s'il m'arrivoit de trahir son secret. Mais dût-il exécuter mille fois ses menaces, elles ne sçauroient m'empêcher de m'oposer de toute ma force à une si horrible entreprise, & de faire pour vous dans cette occasion, Mylord, ce que je crois vous devoir par honneur & par amitié.

Une conduite si noble & si généreuse fit perdre à Mylord Omerfon le ressentiment qu'il avoit conçu d'abord légèrement contre cette Dame. Il la remercia vivement : & faisant semblant de n'avoir obligation qu'à elle de cette découverte, il tira d'elle tous les éclaircissements qui pouvoient servir à sa sûreté. Comme il n'étoit pas le seul dont on méditoit la ruine, il lui demanda si elle avoit appris de son Frere le nom de ceux qui étoient compris dans l'ordre de Cromwel. Elle en nomma quelques uns dont elle se souvenoit, parmi lesquels étoit Mylord Axminster. Je frémis en l'entendant. Je ne pouvois comprendre comment mon Pere pouvoit être informé que ce Seigneur étoit à Roüen, sur-tout après le soin qu'il avoit eu de déguiser son nom, & de s'y tenir presque toujours renfermé. Je ne doutai point que ma sentence n'eût été prononcée avec la sienne ; & j'a

toujours cru que c'étoit par la crainte de m'alarmer , que la Sœur de Lallin me déguisa la part que j'avois au péril. Je lui demandai si l'on sçavoit que Mylord Axminster fût à Rouën. Personne ne l'ignore , me dit-elle. Mylord Omerfon m'assura la même chose ; & comme je lui marquois quelque surprise de ce qu'il ne m'en avoit jamais rien témoigné , il me dit qu'il l'avoit fait par civilité ; & pour ne le pas détromper de l'opinion où il étoit qu'on ne le connoissoit point dans la Ville. Nous raisonnâmes long-tems sur les mesures que nous devions prendre pour notre sûreté commune. La voye la plus courte étoit de dénoncer Lallin , dont on n'auroit pas manqué de punir la trahison ; mais la considération que nous devions à sa Sœur , nous obligeoit de garder quelques ménagemens. Nous remîmes à délibérer en commun sur cette affaire avec ceux de nos compatriotes qui étoient envelopés dans le même danger.

Avant que de quitter cette Dame , j'eus un éclaircissement avec elle sur le Billet qu'elle m'avoit écrit la veille. Mylord Omerfon eut la discrétion de nous laisser seuls un moment. Elle se plaignit du peu de cas que je paroissais faire de son estime. Je l'assurai que personne n'en avoit pour elle une plus sincère que moi ; mais sans m'expliquer sur la nature de mes engagemens , je lui déclarai avec ma franchise ordinaire , que j'en avois de si forts , qu'ils ne me permettoient point d'en former de nouveaux avec elle. L'air naturel & respectueux dont je m'exprimai fit impression sur son esprit. Je me rends justice , me dit-elle , je ne mérite point que vous rompiez les chaînes d'une autre pour entrer dans les miennes ; mais ce que vous me dites aujourd'hui

d'hui , vous auriez pû me le venir dire hier. Croyez-vous qu'il n'en coûte point quelque chose à une personne de mon sexe , lorsqu'elle fait certaines avances ? n'est-ce pas toujours le devoir d'un honnête homme d'y répondre du moins avec civilité ? Je trouvai tant d'honnêteté & de bon sens dans ces reproches , que je lui passai condamnation sur la manière incivile dont j'avois répondu à sa bonté ; & je la priai de me continuer son estime , que je serois toujours très-fatisfait de mériter. Milord Omerfon étant revenu assez promptement , nous la quittâmes , & le malheur qui lui arriva deux jours après , ne me permit plus de la revoir. Je vous ai fait tort , me dit-il en sortant , d'interrompre si-tôt la conversation que vous aviez commencée avec cette belle Dame. L'inquiétude que me cause le dessein de son Frere ne m'a pas permis d'attendre plus long-tems. Ce n'est pas mon intérêt seulement qui me presse , ajoûta-t'il , c'est celui de vingt honnêtes gens qui sont exposés au même danger que moi. Il résolut de les faire avertir de se rendre chez Mylord Axminster , pour y prendre une résolution commune. Il passa chez lui pour donner cet ordre à son Valet , & il m'accompagna ensuite à notre logement.

Mylord Axminster aprit avec une extrême surprise , non-seulement que son nom étoit divulgué dans toute la Ville , mais qu'en Angleterre même on étoit déjà instruit de son arrivée en France , & du séjour qu'il faisoit à Rouen depuis un mois. Il en eut bien davantage , lorsque Mylord Omerfon , qu'il n'avoit point connu à Londres , & qu'il avoit pris pour un homme du commun depuis qu'il le connoissoit à Rouen , lui eût découvert son nom & le motif de sa visite. Il laissa échapper dans la premiè-

re chaleur quelques imprécations contre la tyrannie de Cromwel ; & cette continuation de mauvaises fortunes lui faisant rapeller les peines cruelles qu'il avoit essuyé , il retomba dans une tristesse si profonde , que je ne me souviens point de lui avoir vû depuis ce moment , la moindre aparence de joye pendant tout le reste de sa vie. Sept ou huit Anglois que Mylord Omerfon avoit fait avertir , étant arrivés plus promptement que nous ne les attendions , on les instruisit du malheur qui les menaçoit. Le sentiment de faire arrêter Lallin fut si unanime , que Mylord Omerfon eut peine à obtenir qu'on cherchât quelque autre voye. Il fit valoir la générosité de sa sœur , à qui nous étions tous redevables de notre salut ; & l'on convint que pour l'honneur du nom Anglois , il ne falloit rien faire qui blessât les devoirs de la reconnaissance. La honte de son Frere eût rejailli sur elle & sur toute sa famille , qui tenoit un rang distingué dans la Ville. Mylord Axminster ouvrit un moyen court & simple , c'étoit de quitter Roüen : mais la plupart y auroient consenti difficilement , parce qu'ils y avoient formé leurs habitudes. *Sir willam Cromby* , qui étoit de l'Assemblée , proposa la seule voye qui fut approuvée de tout le monde : ce fut de publier par toute la Ville le dessein de Cromwel , comme si quelqu'un de nous en eût été informé par des Lettres de ses Amis de Londres ; & de faire semblant d'ignorer que Lallin eût part à l'entreprise. Il étoit clair qu'elle échoueroit nécessairement lorsqu'elle seroit découverte , & que chacun de nous seroit autorisé à prendre publiquement les moyens d'assurer son salut. Nous nous arrêtâmes à ce parti , qui eut tout le succès que nous espérions pour notre sûreté ; mais

qui produisit un effet funeste , dont nous sentîmes un mortel déplaisir.

Le Gouverneur de Roïen ayant appris par le bruit public , & par la confirmation de nos Anglois , le dessein hardi qui se méditoit contre nous , donna des ordres à l'entrée de la Rivière & sur le Port , pour faire examiner tous les Vaisseaux étrangers avec la dernière exactitude. Il fit renouveler en même-tems les assurances de son estime & de sa protection à toutes les personnes de notre Nation qui se trouvoient alors dans la Ville. Les Citoyens mêmes n'aprirent qu'avec indignation que nous étions menacés de quelque péril au milieu de leurs murailles ; & cette considération redoublant le zèle que les François ont naturellement pour les Etrangers , il n'y en avoit point un seul qui ne fût disposé à nous servir au besoin de défenseur. Il n'y eut que le traître Lallin , qui vit d'un œil mal satisfait le mouvement qui se faisoit en notre faveur. Avec quelque soin que nous eussions caché son nom , il ne put se persuader qu'on eût pu découvrir son projet , sans être instruit en même-tems qu'il en étoit l'auteur. N'ayant personne à soupçonner que sa Sœur , il l'accusa de l'avoir trahi ; & dans un transport de rage , causé aparemment par la crainte du châtimement , ou par le chagrin de voir manquer ses espérances , il lui donna un coup d'épée qui faillit à lui ôter la vie. Il se sauva après cette action , & il fut assez heureux pour trouver à Dieppe un Vaisseau tout prêt à faire voile , sur lequel il se déroba au suplice en repassant en Angleterre.

Le malheur de cette généreuse Dame ayant été connu presque aussitôt du Public , la cause ne tarda guères à se découvrir. Elle l'aprit elle-

même à tous ceux qui voulurent l'entendre. Tous les Anglois qui étoient à Roüen se crurent obligez de lui donner des marques éclatantes de leur reconnoissance, par leurs civilités & par leurs presens. Je ne la revis plus, parce que nous partîmes peu de jours après la blessure. Nous reçûmes à Bayonne une Lettre de Mylord Omerson, qui nous aprit son rétablissement & la conclusion de cette fâcheuse aventure. Les deux Vaisseaux arrivèrent au Port de Roüen. On étoit trop bien instruit, pour ne pas les reconnoître. Le Gouverneur fit arrêter les Capitaines; mais comme ils s'obstinèrent à nier leur commission, & que les preuves qu'on avoit à fournir contr'eux ne suffisoient pas pour les convaincre, on fut obligé de leur rendre la liberté. Le Ministre de France, qui fut informé de cette histoire, en fit des plaintes au protecteur d'Angleterre. Elles furent inutiles, parce qu'il désavoüa la part que Lallin lui avoit attribué dans son entreprise.

Cet événement porta Mylord Axminster à précipiter notre départ. Nous quittâmes Roüen, après un séjour d'environ six semaines. Toutes les nouvelles nous ayant assuré que le Roi Charles s'étoit rendu sur la frontière d'Espagne, nous prîmes directement cette route. Nos chevaux étoient si vigoureux & nos voitures si aisées, que nous fîmes le voyage presque aussi promptement qu'on le fait par mer avec le vent le plus heureux. Nous ne nous arrêtâmes dans les Villes, qu'autant que la nécessité nous y contraignit. J'en trouvai peu dans ce long trajet qui me parussent égaler Roüen, soit pour la grandeur, soit pour le nombre des Habitans. Je n'y vis rien, non plus, qui me causât de la surprise ou de l'admiration. Le séjour de Roüen avoit tellement for-

mé mes manières & ouvert mes idées, que j'étois enfin parvenu à penser & à parler comme le reste des hommes. Si j'étois encore frapé de quelque chose, ce n'étoit plus d'apercevoir tous les jours de nouveaux vices qui répugnoient à mes principes : j'en connoissois la source, dans la corruption qui est commune à tous les hommes ; & je comprenois bien que suivant les lieux & les occasions, les effets en peuvent varier à l'infini. Mais je ne pus m'empêcher d'admirer, que dans l'espace de deux cens lieuës il y eût tant de diversité dans les manières extérieures, dans l'habillement & dans le langage d'un Peuple qui est soumis au même Monarque, qui professe la même Religion, & qui suit les mêmes Loix. Je ne pouvois me faire entendre dans toutes les Campagnes de Normandie, du Maine, du Poitou & des autres Provinces que nous eûmes à traverser. J'avois occasion de demander à chaque Village si j'étois encore en France, moi qui parlois exactement la Langue, & qui ne la reconnoissois pas dans les jargons bizarres que j'entendois changer à tout moment. Les habits & les manières n'y sont pas plus uniformes. On peut remarquer quelque chose de cette différence jusques dans les Villes mêmes. Si l'on excepte les personnes d'un certain rang, dans toutes les Villes de ce grand Royaume que j'ai parcouruës, tout le reste n'est qu'un composé de personnes grossières, qui ne parlent point un langage fixe, & qui n'ont pas plus de goût, que de ressemblance dans leur façon de se mettre & dans tout leur dehors ; de sorte qu'il n'y a proprement de François en France que le petit nombre de ceux qui sont à la tête des autres, & qui sont distingués de ce qu'on appelle Peuple.

Etant arrivés à Bayonne, nous nous fîmes conduire, selon notre coutume, dans la meilleure hôtellerie de la Ville ; & la première chose que nous y apprîmes en descendant, fut que le Roi d'Angleterre y étoit depuis deux jours. Grand Prince, s'écria Mylord Axminster à cette nouvelle, à quel abaissement te vois tu réduit, tandis que tes Palais & ton Trône sont occupés par des Rebelles & des Scélérats ! Il y étoit *incognito*. Sa suite ne surpassoit pas beaucoup celle de Mylord Axminster, qui avoit pris à Rouën quatre Laquais & un Ecuyer. Nous n'employâmes qu'un moment à nous remettre des fatigues de la journée. Mylord avoit un empressement d'embrasser les genoux de son Maître, qui ne lui permit pas d'attendre au lendemain. Il ne l'avoit jamais vû, n'étant retourné d'Amérique en Angleterre qu'après la mort du Roi son Pere. Il lui fit demander sur le champ la permission de paroître en sa présence, en lui faisant annoncer son nom. Elle lui fut accordée. Il me dit de l'accompagner. Toute l'expérience que j'avois acquise à Rouën & dans le voyage, ne put me défendre d'un saisissement secret en approchant de la chambre où étoit ce grand Roi. C'étoit moins timidité, qu'un sentiment confus dans lequel se réunissoient le respect, la tendresse & la compassion. Je me representois tout à la fois son infortune & sa grandeur. Je trouvois encore au fonds de mon cœur, un reste de l'impression que la mort sanglante de son Pere y avoit faite, lorsqu'elle m'avoit été racontée par ma Mere. J'avois d'ailleurs de la Majesté Royale, l'idée qu'un jeune homme s'en forme dans l'éloignement. J'entrai dans la chambre, comme on entre dans un Temple. Il étoit debout, à s'entretenir avec deux Anglois de sa suite. Je fus rassuré tout d'un-

coup par sa physionomie , qui étoit douce & aimable. Il avoit néanmoins dans les yeux quelque chose de mélancolique & de sombre , qui étoit sans doute l'effet de ses inquiétudes & du sentiment continuel qu'il avoit des malheurs de son Pere & des siens.

Mylord Axminster se jetta à ses pieds. Il le releva en l'embrassant. Mylord , lui dit-il avec beaucoup de douceur & de grace , nous ne nous connoissons que de nom ; mais si vous avez autant d'attachement pour ma personne , que j'ai d'estime pour vous sur le portrait qu'on m'a fait de votre mérite , nous ne tarderons guère à être amis. Je sçai une partie de vos malheurs , ajouta-t'il ; & je me suis étonné plusieurs fois , qu'ayant quitté Londres il y a plus d'un an , vous n'eussiez point cherché votre retraite auprès de moi. Si vous y êtes aujourd'hui dans ce dessein , vous pouvez compter que je tâcherai de vous la rendre agréable. Mylord Axminster fit une réponse respectueuse à ce discours obligeant. Il rejetta sa lenteur à se rendre à son devoir , sur les justes causes qui l'avoient arrêté en Angleterre ; & lui exprimant d'un ton passionné le zèle & l'impatience avec laquelle il étoit venu , il lui offrit la disposition absoluë de sa fortune & de sa vie , comme à son Roi légitime & à son souverain Maître. Ah ! Mylord , reprit ce Prince en soupirant , que j'emploierois volontiers la mienne aussi pour délivrer notre pauvre Angleterre des Tirans qui la desolent ! Quand ouvrira-t'elle les yeux pour reconnoître un Roi qui donneroit tout son sang pour la rendre heureuse ! Mais je regarde l'arrivée de gens tels que vous ; comme un heureux présage. Son infortune & la nôtre ne sont point encore sans remède. Il s'informa là-dessus de mille particularités , dont Mylord

Axminster pouvoit l'instruire. Il aprit avec étonnement le péril où nous avons été exposés en Normandie. Lui-même en avoit couru quelques-uns de la même nature ; & il nous assura que sans le secours visible du Ciel , il eût succombé plus d'une fois à diverses entreprises qu'on avoit faites contre sa vie. Après une conversation assez longue , il dit obligeamment à Mylord , que ne faisant que d'arriver , il avoit besoin de repos , & qu'il lui conseilloit d'en aller prendre en attendant qu'ils pussent s'entretenir d'affaires plus sérieuses & plus importantes. Je ne sortis point de la chambre , sans avoir embrassé ses genoux. C'est un jeune homme , lui dit Mylord Axminster , à qui il ne manque rien , si on lui ôte son pere , pour mériter la qualité d'un de vos plus zèlez serviteurs. C'est un Fils de Cromwel. Un Fils de Cromwel ! s'écria le Roi , saisi d'une espèce d'horreur. Oiii , Sire , continua le Vicomte avec la même bonté ; mais un Fils digne d'un meilleur-Pere , & tel que je souhaiterois d'en avoir un. Il lui fit ensuite un abrégé de l'Histoire de ma Mere & de la mienne. Ce recit parut intéressant , & fut écouté avec beaucoup d'attention.

A peine fut-il fini , que le Roi prit la parole pour demander quel étoit le nom de ma Mere. Le Vicomte s'étoit abstenu exprès de la nommer , parce qu'ayant été pendant quelque-tems la Maitresse du feu Roi , il ne crut point que le respect lui permit de rapeler ce souvenir à son Fils. Mais étant pressé de parler , il répondit qu'elle se nommoit Madame Cléveland Bon Dieu ! que me dites-vous , s'écria le Roi ? Je m'en suis douté. Vite qu'on apelle le bon-homme Cléveland , que cette nouvelle va faire mourir de joye. Il ordonna à l'un de ses deux Gentils-hommes qui étoient auprès de lui , d'apeler un de ses Offi-

ciers qui étoit ce Mr Cléveland même, c'est-à-dire, le Pere de ma chère Mere. Pendant qu'on étoit à l'avertir, il nous aprit que ce bon-homme (c'est ainsi qu'il l'apeloit) s'étoit attaché si inféparablement à lui depuis la mort du Roi son Pere, qu'il ne croyoit point avoir de serviteur plus dévoué & plus fidèle ; qu'il prenoit plaisir à l'entretenir & à lui entendre raconter les Histoires du vieux tems ; mais qu'il ne lui avoit rien répété si souvent que les Amours de sa Fille avec le feu Roi ; le malheur qu'elle avoit eu de perdre ses bonnes graces, & de rechercher celles de Cromwel ; les efforts inutiles qu'elle avoit fait pour rentrer dans la maison paternelle ; & la douleur qu'il avoit ensuite ressentie lui-même de l'avoir traitée avec tant de dureté, lorsqu'après avoir perdu tous ses Enfans, il étoit venu à songer qu'il ne lui restoit plus qu'elle : il avoit depuis employé tous les soins pour découvrir le lieu de sa retraite, que n'ayant pu réussir à trouver cette chère Fille, il n'avoit jamais cessé de se reprocher sa perte, & qu'il s'en accusoit comme d'une action barbare & dénaturée. Pendant que le Roi nous faisoit ce recit, M. Cléveland entra dans la chambre où nous étions. On ne lui avoit point annoncé ce qu'il y devoit trouver. Il est certain que je me sentis vivement ému à la vuë de ce bon Vieillard. Je le regardois avec avidité, & le seul respect que je devois au Roi, m'empêchoit de courir à lui pour l'embrasser. Cléveland, lui dit le Roi, que me donnerez-vous si je vous fais retrouver votre Fille ? Ah ! Sire, répondit-il presque la larme à l'œil, le Ciel n'a point réservé tant de bonheur à ma vieillesse. Pour elle-même, non, reprit le Roi ; mais quelque chose qui lui ressemble beaucoup, & qui la touchoit de bien près.

Tournez-vous, ajouta-t'il , & embrassez ce jeune homme , qui est un Fils d'elle & de Cromwel. Si le nom de sa Fille avoit fait d'abord une tendre impression sur Mr Cléveland , il sembla que celui de Cromwel la détruisoit tout-d'un-coup. Au lieu de s'aprocher de moi , il recula brusquement de quelques pas , & se mit attentivement à me considérer. Le Roi parut regarder son attitude avec plaisir. Il tenoit une jambe avancée , & tout son corps portoit sur l'autre qui étoit en arrière. Ses yeux étoient ouverts de toute leur grandeur , & fixement attachés sur moi. Il ne paroissoit pas même ému ; comme si son cœur se fût endurci en me regardant , la nature travailloit peu-à-peu à l'amollir. Ses larmes commencèrent à couler. Mon inquiétude & ma rougeur semblèrent achever de le vaincre. Ah ! Sire , s'écria-t'il en tournant un regard vers le Roi , & se jettant ensuite à mon cou , souffrez que je l'embrasse mille fois. C'est le Fils du Bourreau de mon bon Maître ; mais c'est l'enfant de ma chère Fille. S'il a reçu du mauvais sang de son Pere , il le répandra pour la cause de son Roi. N'est-il pas vrai , continua-t'il en me serrant de toute sa force ; parle , mon cher Fils , n'aimeras-tu pas celui que le Ciel veut que tu reconnoisses pour ton Maître , & ne verseras-tu pas jusqu'à la dernière goutte de ton sang pour sa querelle ?

Un spectateur indifférent (s'il est possible qu'il y en ait dans une scène où la nature seule agit ,) auroit eu peine à juger par les expressions & les regards de M. Cléveland , lequel , de son Roi ou de son Petit Fils , étoit le plus cher à son cœur. Il demeura plus d'un demi quart-d'heure dans cet état violent , tantôt jettant les yeux sur le Roi & le conjurant de prendre quelques

sentimens d'affection & de bonté pour moi ; tantôt les tournant de mon côté , pour me recommander de ne m'écarter jamais des plus étroits devoirs du zèle & de la fidélité pour mon Maître. Ce Prince prenoit tant de satisfaction à l'écouter , qu'il ne l'obligea de finir que par bonté , dans la crainte qu'une si vive émotion ne produisît quelque effet dangereux dans un homme de son âge. Il lui promit de prendre soin de moi , & de me tenir lieu de Pere à la place de Cromwel.

Nous nous trouvâmes alors à Bayonne comme en Pais de connoissance. M. Cléveland étoit charmé de se voir revivre dans un Petit-Fils. Mylord Axminster ne l'étoit pas moins de la presence & de l'entretien continuel de son Roy. Il l'accompagnoit toujours lorsqu'il alloit ou à l'Isle de la Conférence , ou rendre quelque visite particulière au Cardinal Mazarin , qui étoit comme l'ame de toutes les grandes affaires de l'Europe. Je ne fus pas mieux informé que le public , du fond de leurs conseils & de leurs délibérations ; mais comme il échape toujourns aux plus habiles Politiques quelques legères indiscretions qui font naître les conjectures des curieux interressés ; je me souviens d'avoir entendu dire au Roi , qui se plaignoit également de la France & de l'Espagne , que quoique la conduite de ces deux Couronnes fut entièrement différente à son égard , elle s'accordoit en un point , qui étoit de regarder ses intérêts avec beaucoup de froideur. La France le traitoit extérieurement avec toute sorte de civilité ; chacun y plaignoit son malheur. On lui faisoit sous main des pretens considérables ; & lorsqu'il étoit à Paris , on ne lui épargnoit ni les honneurs ni les plaisirs. Mais la Reine & le Cardinal vivoient en même tems dans la meilleure

leur intelligence du monde avec ses ennemis. La guerre contre l'Espagne s'étoit faite de concert avec Cromwel. C'étoit pour lui que l'Armée Françoisé avoit vaincu aux Dunes, & qu'elle avoit pris Dunkerque. On le reconnoissoit pour le Chef légitime de la République d'Angleterre; on avoit des Ambassadeurs auprès de lui, & l'on recevoit les siens. L'Espagne prenoit tout le contrepied de cette conduite. Dans le tems qu'elle affectoit une entière indifférence pour les affaires d'Angleterre & pour la personne du Roi, elle lui faisoit offrir sous main d'armer pour son rétablissement. Mais c'étoit à des conditions si dures & si desavantageuses pour lui, qu'il paroissoit visiblement qu'elle étoit peu touchée de son infortune, & qu'elle n'avoit en vuë que ses propres intérêts. Dom Louïs de Haro, qui le négligeoit à l'extérieur jusqu'au point de ne lui avoir pas même député un Gentilhomme pour rendre ce qui étoit dû à la Dignité Royale, ne laissoit pas d'entretenir avec lui un commerce secret, dans lequel il lui faisoit tous les jours de nouvelles propositions. Mais elles étoient si peu raisonnables, que le Roi s'en plaignoit souvent comme d'autant d'insultes. Il ne s'agissoit de rien moins que de céder à l'Espagne tout ce que les Anglois ont de plus méridional en Amérique; & non seulement de rendre Dunkerque après le rétablissement de ce Prince, mais d'aider les Espagnols à reprendre tout ce que l'Armée Françoisé leur avoit enlevé en Flandres. Les ridicules sollicitations de Dom Louïs cessèrent enfin par la conclusion du Traité de Paix avec la France, & du Mariage de l'Infante avec le Roi Louïs XIV. On s'occupa ensuite beaucoup moins d'affaires que de plaisirs.

Cependant les entretiens que Mylord Ax;

minster avoit sans cesse avec le roi, firent naître à ce Prince une pensée, dont il se flâta de tirer de grands avantages. Il sçavoit la considération où ce Seigneur & son Pere avoient été en Amérique. Les grands établissemens que les Anglois ont dans cette partie du monde, forment une partie considérable des forces de leur Royaume. C'est la source de leur commerce, & par conséquent celle de leurs richesses. Le Roi forma là-dessus le dessein d'y envoyer Mylord, pour entreprendre de ramener à son obéissance tous ceux qui conservoient encore un reste de respect pour le nom de leur légitime Maître. Ce projet ne parut point sans vraisemblance au Vicomte d'Axminster. Loin de sentir de la répugnance à l'exécuter, il s'y porta autant par inclination, que par la soumission qu'il devoit aux volontés du Roi. Après les cruels malheurs qu'il avoit essuyés en Europe, rien ne l'y attachoit, que son zèle pour le service de son Maître. Il avoit une ample matière pour l'exercer en Amérique; & il espéroit que la vuë d'un lieu où il se souvenoit d'avoir vécu heureux, serviroit à remettre son cœur dans une situation tranquille, & à lui faire perdre des idées que la proximité d'Angleterre entretiendroit toujours. Je fus informé aussi-tôt de cette résolution. Elle me jeta dans une extrême embarras. Je pressentis toutes les difficultés que j'aurois à essuyer, ou de la part de M. Cléve-land à qui j'étois devenu si cher, qu'il ne consentiroit jamais à me voir parti avec Mylord Axminster; ou de la part de mon propre cœur, qui me permettroit encore moins d'abandonner Fanny, ma souveraine Maîtresse, & de me détacher un seul moment de son Pere, mon tendre & bien-aimé Protecteur.

Les combats que je prévoyois ne tardèrent

pas plus long-tems à commencer , que M. Clé-
veland à être instruit du voyage du Vicomte. Il
n'eut pas plûtôt appris cette nouvelle , qu'il ac-
courut à moi d'un air allarmé. Je suppose , me
dit-il , que vous ne pensez pas à quitter l'Europe.
Mylord vous a servi de Pere jusqu'aujourd'hui ;
c'est moi qui vais prendre à present sa place : &
vous vous souvenez d'ailleurs , de ce que le Roi
vous a promis. Il prononça ces paroles d'une ma-
nière si vive & si affectueuse , que la crainte de
le chagriner m'empêcha de répondre. Il prit moi
silence pour un acquiescement : & la joye qu'il en
eut le porta à publier que j'allois quitter My-
lord Axminster , pour suivre le Roi qui se dispo-
soit à retourner en Flandres. Je passai quelques
heures à rêver à la conduite que je devois tenir ;
& cette méditation m'ayant causé quelque tristesse
se , je descendis à la chambre de Fanny , pour
me consoler auprès d'elle. La froideur avec la-
quelle elle écouta quelques discours généraux
que je lui tins sur le Voyage de son Pere , me
fit apercevoir qu'il se passoit quelque chose d'ex-
traordinaire dans son esprit. Je lui demandai s'il
ne lui étoit rien arrivé qui lui donnât du chagrin.
Elle me fit une réponse équivoque , qui ne pou-
voit m'éclaircir. Madame Riding , qui étoit pré-
sente , ne me parut point dans une meilleure
disposition. Comme nous étions toujours dans
l'hôtellerie de Bayonne , & que la multitude
d'Etrangers dont elle étoit sans cesse remplie ,
nous y tenoit fort à l'étroit , nous passions ordi-
nairement la journée dans la chambre de nos deux
Dames. Mylord y entra , au moment que l'inquié-
tude que me causoit leur humeur sombre m'en al-
loit faire sortir. Il parla du Roi , qui étoit remis
au commencement de la semaine suivante ; &
tournant les yeux vers moi d'une manière indis-

férente, il me demanda si je pensois aux préparatifs qui m'étoient nécessaires pour le suivre. Cette question, faite d'un air qui suposoit notre séparation assurée, & d'un ton qui sembloit la souhaiter, me jetta dans un trouble qui m'ôta la liberté de répondre. Mylord prit mon embarras pour un effet de la confusion que j'avois d'avoir formé divers desseins sans sa participation, & faisant tourner pendant quelque-tems la conversation sur un autre sujet, il sortit sans nous être expliqués davantage. Il s'éleva à son départ un si amer sentiment dans mon cœur, que n'y pouvant plus résister, je laissai échapper quelques larmes. Mylord se lassé donc de moi, dis-je à Fanny. Il seroit mieux, ajoûtai-je dans un transport qui ne me permit point de considérer que Madame Riding étoit présente, il seroit mieux de me donner la mort, que de m'obliger à vous abandonner. Ce discours, quoique vague étoit assez intelligible. Madame Riding parut surprise, & Fanny si agitée, que son visage se couvrit de rougeur. Je me levai pour sortir, & pour aller m'entretenir seul de mon chagrin.

Madame Riding me suivit. Je ne vous reconnois plus, me dit-elle en me conduisant dans une chambre voisine : je vous ai toujours cru de la prudence & de la raison, & je m'imaginois qu'il ne vous manquoit qu'un peu de connoissance du monde pour vous perfectionner. A peine au contraire avez-vous commencé à l'acquérir, que toute votre sagesse vous abandonne. Souffrez du moins, continua-t'elle, que je prenne encore une fois la liberté de vous expliquer ce que je pense de vous. Premièrement, vous manquez de reconnoissance & de droiture, en formant le dessein de quitter Mylord sans l'en avoir averti. En second lieu, y a-t'il rien de si horrible & de

si contraire aux principes dont vous avez fait si long-tems profession, que de nous avoir non-seulement caché votre intrigue de Roüen, mais protesté en presence de Mylord & de Fanny, que vous étiez résolu de ne lier aucun commerce avec cette Dame qui vous écrivit ; tandis que vous étiez assez bien avec elle pour lui promettre de l'épouser. Quel nom donnerez-vous à une conduite si double & si artificieuse ? Mylord & Fanny vous vouloient du bien, ajoûta-t'elle ; mais eurs sentimens sont bien changés. Pour moi qui vous aimois comme une Mere, je vous avouë que je ne me trouve plus cette même tendresse, que j'aurois voulu conserver pour vous toute ma vie.

Si j'eusse eu moins de respect pour Madame Riding, j'aurois traité d'abord son discours d'extravagance. Je n'y trouvai pas un seul mot que je pûsse comprendre. Je me suis abstenu exprès de prévenir mon Lecteur sur cette aventure, pour le laisser dans le même embarras en commençant à la lire, où je fus en commençant à l'entendre ; mais j'en expliquerai maintenant la source en peu de mots, de peur qu'un délai plus long ne rendît mon recit obscur.

La Sœur de Lallin que j'avois entièrement oubliée en quittant la Normandie, & avec laquelle d'ailleurs je n'avois eu nul commerce qui pût m'être reproché, n'avoit pas perdu, en cessant de me voir, les sentimens de bonté qu'elle avoit pour moi. Je l'appellerai désormais du nom de son Frere, pour cacher, comme j'ai fait jusqu'à present, celui de son Epoux, dont la famille est une des plus distinguées de Roüen. Cette Dame avoit donné le sens le plus favorable pour ses desirs, à la réponse simple & honnête que j'avois faite à ses reproches. Son malheur qui étoit arrivé deux jours après la visite que je lui avois

rendue avec Mylord Omerfon , ne lui avoit pas permis de m'expliquer davantage ses sentimens avant mon départ. Elle avoit même ignoré que je fusse parti de Roüen ; jusqu'à ce que se trouvant mieux de sa blessure , elle eût reçu la visite de quantité d'Anglois qui l'en avoient informée. Quelque ressentiment qu'elle eût de ce que je l'avois quittée sans avoir pris congé d'elle , elle l'attribua à la nécessité où j'étois de suivre le Vicomte d'Axminster ; & continuant de s'ouvrir à Mylord Omerfon , elle lui fit connoître qu'elle m'estimoit assez pour consentir à m'épouser. Mylord Omerfon , qui me portoit quelque affection , & qui , n'ignorant pas le misérable état de ma fortune , trouvoit un solide avantage pour moi dans ce mariage , avoit contribué par tous ses soins à la confirmer dans cette pensée. Il la flâtoit tous les jours de l'espérance de me revoir au retour du Roi Charles , & il lui promettoit en mon nom toute l'ardeur avec laquelle elle avoit lieu d'attendre que je reconnoîtrois ses faveurs. En effet , il regardoit mon consentement comme une chose si infaillible , qu'ayant écrit à Mylord Axminster , il lui parla de Madame Lallin & de moi , comme de deux personnes destinées l'une pour l'autre , qui n'attendions que le moment de nous unir par les liens du mariage , comme nous l'étions déjà par ceux de l'estime & de l'amour.

Cette Lettre étoit arrivée le jour même que M. Cléveland s'étoit crû assuré par mon silence que je ne pensois point au Voyage de l'Amérique. Il trouva en sortant de ma Chambre Mylord Axminster , qui étoit à la lire ; & se faisant une espèce de gloire de m'enlever , pour parler ainsi , de ses mains , il lui avoit annoncé brusquement , que j'étois résolu de suivre le Roi en Flandres. Indépendamment des nouvelles vuës de bonté &

d'amitié que Mylord avoit sur moi, il avoit eu raison d'être choqué d'une conduite qui bleffoit toutes les règles de la reconnoissance & de l'honnêteté ; car il n'y avoit personne au monde à qui j'eusse tant d'obligation qu'à lui. Le ressentiment qu'il avoit de mon ingratitude étoit donc proportionné à ses faveurs. Il l'avoit communiqué aussi-tôt à Madame Riding & à sa Fille, qui m'avoient condamné avec justice. Cependant l'amitié combattant encore en ma faveur, il étoit sorti pour me chercher, & pour me donner lieu d'en venir du moins à quelque explication. Le hazard fit que j'entrai dans la chambre de sa Fille, sans qu'il m'aperçut : mais y étant revenu un moment après, & voyant que non-seulement je m'obstinois à lui cacher le dessein prétendu de mon mariage de Rouen, mais mon départ même avec le Roi dont il lui sembloit que j'affectois de faire mystère, il étoit sorti plus mécontent & plus irrité que jamais.

On peut juger à présent quel dût être mon embarras, après avoir entendu les reproches obscurs & piquans de Madame Riding. J'étois aussi peu informé de ce qui se passoit à Rouen, que du bruit que M. Cléveland avoit répandu de mon départ : aussi demeurai-je quelque-tems à regarder Madame Riding, sans pouvoir me déterminer à lui répondre. Enfin mon innocence m'ayant rassuré, je lui dis que son éloquence seroit inutile pour me faire sentir mes fautes, aussi-tôt qu'elle l'auroit employée à me les faire connoître. Ce ne fut néanmoins qu'après une multitude de questions & de réparties, plus obscures l'une que l'autre, que je parvins à obtenir une explication nette & suivie. Elle me rapporta tous mes crimes, & sur quels témoignages elle les avoit appris. Quelque satisfaction que j'eusse de me trouver tout-d'un-

coup innocent , je ne laissai pas de ressentir une vive douleur de cette pensée , que Mylord eût pu me croire capable d'ingratitude ; & l'aimable Fanny , d'aimer quelque chose plus qu'elle. O Ciel ! m'écriai-je , quel est le malheur d'un cœur droit & généreux , de n'avoir que des paroles pour s'exprimer , c'est-à-dire , un moyen dont l'ingratitude abuse , & que la perfidie même peut tourner à ses usages ! Pour l'affaire de Roüen , dis-je à Madame Riding en la regardant tristement , dans l'éloignement où nous sommes de cette Ville , je n'ai pour me justifier que l'air & le cri de mon innocence. Si Mylord m'a cru capable du déguisement honteux dont il m'accuse , il me le croira encore sans doute d'employer le mensonge pour me justifier. Ainsi je ne vois rien qui puisse me rétablir dans son esprit. Pour ce qui regarde mon départ avec le Roi , c'est une fausse opinion qu'il m'est aisé de détruire , & que je traiterois d'imposture dans tout autre que M. Cléveland qui l'a répandue. Ciel ! continuai-je en voyant que ma peine attendrissoit Madame Riding , je t'atteste encore une fois ! pourquoi ne prends-tu pas soin de faire connoître mon innocence , puisque c'est toi qui m'as fait tel que je suis , sincère & incapable d'artifice ?

Cette bonne Dame , qui me connoissoit trop bien pour ne pas s'en rapporter tout-d'un-coup à mes assurances , reprit de moi aussi-tôt la bonne opinion qu'elle en avoit toujours eue. Elle me dit qu'elle alloit détromper sur le champ Mylord & Fanny. Si Fanny m'a cru coupable , repris-je par un mouvement plus prompt que ma réflexion , je suis le plus à plaindre de tous les hommes. Madame Riding n'avoit pas oublié ce qu'elle m'avoit entendu dire à Fanny un quart d'heure auparavant. Ces dernières paroles achevant de lui ou-

vrir les yeux , elle me demanda assez malicieusement , pourquoi j'étois si troublé de la crainte d'avoir déplu à Fanny. Je reconnus moi-même que je m'étois trop déclaré ; mais ce n'étoit point avec une Dame qui m'avoit presque toujours servi de Mere , que je devois me repentir de mon indiscretion. Au contraire , je fus ravi qu'il se presentât si naturellement une occasion de lui découvrir l'état de mon cœur. Je lui fis l'aveu de ma passion , sans lui rien déguiser de la manière dont je l'avois ménagée jusqu'alors. Elle sourit , après m'avoir entendu. Voilà donc notre Philosophe , me dit-elle ! Gare le naufrage de la Sagesse , parmi les écueils de l'Amour. Je la conjurai de me dire sérieusement ce qu'elle pensoit de cette ouverture. C'étoit une femme d'un grand sens. Aimez toujours la vertu , me répondit-elle , & ne vous défiez jamais ni de l'amour ni de la fortune. Elle refusa absolument de s'expliquer davantage.

Nous retournâmes ensemble à la chambre de Fanny. La vuë de cette chère personne réveilla la douleur que je venois de sentir. Par un effet de ce sentiment , & peut-être encore plus par une espèce de confiance qui me venoit de l'aveu que j'avois fait de mon amour à Madame Riding , je me jettai à ses pieds , & j'y demeurai en silence , pendant que Madame Riding entreprit ma justification. Elle parut extrêmement satisfaite d'un éclaircissement si peu attendu. Je pris ce moment pour lui dire mille choses touchantes , sur les peines que la seule crainte de mériter sa froideur , étoit capable de me causer. Je m'attendris jusqu'à verser des larmes ; & perdant peu à peu le souvenir de toutes mes résolutions , je m'oubliai tellement que je fis vœu en baisant ses belles mains , de l'adorer religieusement toute ma vie. Je n'eus pas fini ces

paroles , que faisant réflexion sur ce qui venoit de m'échaper , je jettai un regard sur elle en tremblant. Elle me parut embarrassée. J'en ai trop dit , repris-je en baissant les yeux ; mais c'est à vous , qui êtes à présent la maîtresse de mon secret , à disposer souverainement de ma vie. Elle demeura quelque tems sans parler ; & se tournant vers Madame Riding , elle lui demanda d'un air languissant , ce qu'elle croyoit qu'elle dût me répondre. Je vois bien , lui dit cette Dame qui avoit ses raisons pour ne pas condamner notre amour , que vous n'avez pas attendu à me consulter pour vous résoudre. Répondez-lui ce que votre cœur vous dicte , c'est-à-dire , que vous êtes bien éloignée de le haïr. Puissiez-vous , mes chers Enfans , ajouta-t'elle , vous aimer aussi long-tems que vous mériterez l'affection l'un de l'autre ! Aimez-vous , vous êtes dans l'âge d'aimer. Le Ciel l'approuve , & Mylord ne le condamnera pas.

J'étois si surpris & si charmé en même-tems , de ce que j'entendois , que jamais une vérité ne me parut aprocher si fort d'un songe. Les mouvemens même que mon cœur ressentoit , me paroïsoient d'une autre espèce que ceux qu'on éprouve en veillant. C'étoit quelque chose qui me sembloit supérieur à la nature , quelque chose qui tenoit d'un état au-dessus de la portée des hommes : c'étoit . . . il est impossible que je l'exprime , & le plus délicieux moment de ma vie fut celui auquel je l'éprouvai. Je repris les mains de Fanny , & dans un transport qui ne s'exprimoit que par mes larmes , je les baisai mille fois , sans qu'elle pensât de son côté à les retirer. Je me levai avec la même ardeur pour embrasser Madame Riding , & je la priai de me confirmer l'heureuse approbation qu'elle m'accordoit , & de m'expliquer davantage ce que j'avois à espérer de la bonté de

Mylord. Elle me répondit , qu'elle avoit peut-être eu tort de s'ouvrir à nous avec tant de facilité ; mais qu'elle ne pouvoit s'en repentir : qu'il falloit seulement que nous eussions Fanny & moi la prudence de modérer nos sentimens , jusqu'à ce qu'elle eût pris le tems de renouer avec Mylord une conversation qu'elle avoit eüe la veille avec lui sur mon sujet ; que ce Seigneur , en lui parlant pour la première fois de son Voyage d'Amérique, lui avoit demandé d'abord , si son inclination la portoit à le suivre ; que lui ayant répondu qu'elle s'étoit attachée à sa personne pour ne s'en séparer jamais , il lui avoit fait ensuite la même question par rapport à moi , que ne pouvant répondre absolument de ma disposition , elle lui avoit offert de me sonder ; mais qu'il avoit souhaité seulement , qu'elle s'attachât à observer de quelle manière je recevrois la nouvelle de son départ ; qu'il croyoit s'être aperçu que j'avois quelque tendresse pour sa Fille ; qu'en ayant lui-même infiniment pour moi , il consentiroit de bon cœur à me donner la qualité de son Gendre , & à me prendre pour le compagnon de sa fortune & de ses Voyages ; mais qu'il vouloit que de ma part il n'y eût rien que de naturel & de volontaire dans ma détermination : qu'il avoit exigé d'elle , que sans me faire connoître les tendres desseins qu'il avoit en ma faveur , elle tâchât de démêler le fond de mon cœur , & mes véritables sentimens pour lui & pour sa Fille. Ainsi , continua-t'elle , je n'ai rien avancé qui ne porte sur de solides raisons ; en vous promettant que Mylord ne condamnera point votre amour , je ne lui ai pas manqué non plus de parole , en vous découvrant les desseins qu'il a sur vous , puisque je ne l'ai fait qu'après m'être assuré que vous aimez Fanny. Cependant , je serois fâchée de lui ôter la satisfaction qu'il se réservoir sans doute ,

de vous apprendre lui-même votre bonheur. Il faudra que vous fassiez semblant de l'ignorer, & d'en recevoir les premières assurances de sa bouche. Je vais le chercher, ajouta-t'elle, pour le guérir entièrement des fâcheuses idées que votre Grand-pere, & la lettre de Mylord Omerfon lui ont donné de vous; & pour lui apprendre ensuite, que vous êtes par rapport à lui & à sa Fille tel qu'il le desire, & qu'il l'a toujours cru. Allez, lui dis-je, interdit de joye & d'admiration, & faites bien entendre à Mylord, qu'il fera plus en me permettant d'aimer Fanny, que le Ciel & la Terre ensemble ne peuvent faire pour le bonheur d'un homme.

Je demurai seul avec la Maîtresse de mon ame. Son embarras & le mien furent extrêmes, pendant le premier moment; mais comme il ne venoit que de la confusion de nos sentimens, il fit bien-tôt place à l'entretien le plus tendre & le plus animé. Ces Tresors d'Amour que le silence & la contrainte tenoient ensevelis, & comme accumulés dans nos cœurs depuis si long-tems, ne craignirent plus de se développer avec liberté. Je tirai de l'aimable Fanny des aveux capables de faire mille fois la félicité d'un Amant, & dont il auroit pû sembler néanmoins que je n'étois pas satisfait, tant j'avois d'empressement à les lui faire répéter. Je lui racontai l'origine de ma passion, ses effets, mes timides & respectueuses espérances, le dessein que j'avois formé de les cacher pendant toute ma vie, ou d'attendre du moins pour les expliquer, d'heureuses circonstances que je ne prévoyois point, & que j'avois à peine la hardiesse de desirer. Ma tendresse m'avoit semblé suffire, lors même que le respect la tenoit renfermée dans le fond de mon cœur; à quel excès de bonheur me vois-je éle-

vé tout-d'un-coup par l'assurance d'être aimé, par la liberté d'exprimer mon amour, & par l'espoir de le voir bien-tôt au comble de ses vœux ! Tant de joye surpasseoit non-seulement mes expressions, mais l'étendue même de mes sentimens & de mes idées. La fortune qui m'avoit maltraité si long-tems, le Ciel qui n'avoit jamais semblé jusqu'alors me regarder qu'avec rigueur, l'Amour, l'Amitié, tout se réunissoit en ma faveur, pour me tirer à jamais du rang des misérables, & me faire un destin digne d'envie. Ciel ! m'écriai-je vingt fois avec transport, je ne vous demandois pas tant ; vous m'accordez trop tout-d'un-coup ; modérez vos bienfaits ; je suis trop heureux, pour l'être tranquillement. Et puis changeant aussi-tôt de desir, je le priois au contraire d'augmenter encore ma félicité, s'il étoit possible, & de la faire durer toujours dans cet excès.

Fanny m'écoutoit avec une satisfaction qui me répondoit de ses sentimens. Elle parla peu ; mais c'étoit me dire beaucoup, à moi qui la connoissois, que de recevoir mes tendres caresses & de les approuver. Tout retenus qu'étoient ses regards, ils n'en étoient pas moins pénétrants ni moins passionnés. Elle n'attachoit point une seule fois ses yeux sur les miens, sans faire passer dans mon cœur, mille traits de flâme, & sans y exciter quelque nouveau mouvement que je n'avois point encore éprouvé. Elle remercia le Ciel, de m'avoir rendu pour elle aussi tendre qu'elle l'avoit souhaité. Elle m'assura modestement, que si j'étois tel que je m'efforçois de lui persuader, nous allions être deux exemples d'une passion parfaite ; & qu'il ne dépendroit pas d'elle que nous n'en fussions deux aussi, d'une fidélité & d'une constance éternelle.

Madame Riding ne tarda point à nous apporter des nouvelles qui confirmèrent notre joye. Si vous n'êtes point le plus heureux couple qu'il y ait sur la Terre, nous dit-elle en entrant, ce ne sera pas ni la faute de Mylord ni la mienne. Vous ferez l'un à l'autre avant que nous quittions Bayonne, & Mylord ne m'a point caché qu'il en auroit autant de satisfaction que vous. Elle ajoûta, qu'il étoit allé trouver le Roi, pour le prier d'honorer notre mariage de son consentement, & de faire en ma faveur quelque chose qui pût supléer au défaut de ma fortune. Mylord vint effectivement un quart-d'heure après, avec un visage si joyeux & si riant, que je ne doutai point que la bonté du Roi n'eût rempli ses espérances, & surpassé les miennes. Son amitié se satisfit d'abord en m'embrassant, & en m'accordant le nom de cher Fils. Il nous prit ensuite par la main la Fille & moi, & nous ayant conduit à la chambre du Roi : Les voilà, Sire, lui dit-il, ce sont mes deux Enfans. J'ai peine à distinguer lequel m'est le plus cher, de l'un ou de l'autre : c'est pour n'avoir plus cette distinction à faire que j'ai résolu de les lier si étroitement qu'ils ne fassent plus qu'un. Le Roi lui répondit, qu'il prenoit part à sa joye & à la nôtre ; & qu'il vouloit commencer à me le marquer, en me créant Chevalier. Il m'honora sur le champ de cette Dignité, avec la cérémonie ordinaire. C'est le premier degré, me dit ce Prince après m'avoir donné l'accolade ; vous êtes jeune, je veux que l'espérance d'obtenir de moi beaucoup d'avantage, vous serve d'aiguillon pendant quelques années ; & je vous engage ma parole royale, que je récompenserai vos services au-delà de vos desirs. J'ai appris de Mylord, ajouta-t'il, que vous êtes disposé à l'accompagner en Amérique.

Allez & comptez tous deux sur la reconnoissance de votre Roi. Ce Prince avoit dans les manières & dans les expressions un air de bonté , qui est rare dans un Souverain. Mylord étoit pénétré des témoignages qu'il recevoit tous les jours de son estime & de sa confiance. Dans l'extrême impatience où il étoit de partir pour se rendre utile à son service en Amérique , il le pria de trouver bon que nos nôces s'accomplissent en sa presence , afin que nous puissions nous embarquer ensuite à ses yeux , avant qu'il se mît en chemin pour retourner en Flandres. On régla , que nous serions mariés le lendemain. Quoique les préparatifs ne pussent être magnifiques dans un espace si court , les ordres qui furent donnés par le Roi & par Mylord auroient rendu la fête fort brillante , si le Ciel eût permis qu'ils se fussent exécutés. Mais j'étois à la veille de voir prendre une nouvelle face à ma vie : mon sort avoit attendu jusqu'alors à se déclarer.

On voit par-tout ce que j'ai rapporté jusqu'à présent de mon Histoire , qu'il n'y avoit rien eu d'absolument malheureux dans mes premières aventures. J'avois éprouvé dès ma naissance , les traits de la mauvaise fortune , mais presque sans les sentir. J'en avois même formé une espèce d'habitude , jusqu'au tems où je commençai à connoître Mylord Axminster. Sa compagnie & son amitié m'avoient fait mener une vie fort douce. Ma passion pour sa Fille avoit fait beaucoup plus ; elle m'avoit rendu heureux. L'espérance prochaine de l'épouser alloit mettre le comble à mon bonheur. Ainsi je n'avois pas lieu de me plaindre beaucoup du passé , & je ne trouvois dans ma situation présente que de justes sujets de joye. Quelque obscur que fût l'avenir , j'aurois eu tort de m'en défier , puisque mon bonheur étoit prêt à s'établir

sur les fondemens les plus solides. Enfin , j'étois content de ma condition. Mon ame étoit tranquille , ou du moins elle n'étoit agitée que par les délicieuses émotions du plaisir.

Cependant , tout cet édifice de tranquillité & de bonheur étoit un vain fantôme, qui s'étoit formé par degrés , pour s'évanouir en un moment. Mon nom étoit écrit dans la page la plus noire & la plus funeste du Livre des Destinées : il y étoit accompagné d'une multitude d'Arrêts terribles , que j'étois condamné à subir successivement. Mon bon génie avoit luté inutilement pour m'en garantir ; il n'avoit pu réussir pendant près de dix-huit ans qu'à les suspendre. O Dieu , qui m'as donné la force de les supporter , donne m'en assez maintenant pour les rapeler à ma mémoire ! Je me suis fait violence pour les en écarter pendant le récit de cette première Partie de mon Histoire ; c'est une trêve que j'ai eu la force de faire avec mes douleurs. Je les sens qui renaissent , & qui viennent se presenter en foule à ma plume.

Fin du Tome premier.



I. E

PHILOSOPHE

ANGLAIS,

OU JOSEF HAAS
FREIBURG. B.

HISTOIRE

DE MONSIEUR

CLEVELAND,

FILS NATUREL

DE CROMWEL.

Ecritte par lui-même, & traduite de l'Anglois par
l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

Chez J. RYCKHOFF, 1757.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

AMERICAN

LIBRARY

540 EAST 57TH STREET

CHICAGO, ILL.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

540 EAST 57TH STREET

CHICAGO, ILL.

CHICAGO, ILL.



CHICAGO, ILL.

CHICAGO, ILL.



LE PHILOSOPHE
ANGLAIS,
OU
HISTOIRE
DE
M^R CLÉVELAND,
FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE TROISIÈME.

J'ENTRE dans la mer immense de mes infortunes. Je commence une narration , que je vais accompagner de mes larmes , & qui en fera couler des yeux de mes Lecteurs. Cette pensée me cause quelque satisfaction en écrivant : j'obtiens la pitié des cœurs tendres. Je les fais les Juges de mes peines : c'est à leur Tribunal que je les présente. Mais je les prie de juger moins de ma

douleur par les apparences , que par leur propre sentiment ; c'est-à-dire , que s'ils me trouvent dans mes malheurs & dans mes pertes plus de fermeté extérieure qu'ils ne se sentent capables d'en avoir , je ne demande point qu'ils se forment sur ces dehors trompeurs l'idée qu'ils prendront de moi. A la vérité , le courage & la constance inaltérable que j'ai fait paroître dans toutes mes disgrâces , m'a mérité le nom de Philosophe ; on n'a pas cru que ma patience toujours égale , & la sérénité aparente de mon humeur , sous les plus rigoureux coups de la Fortune , pussent être l'effet d'une vertu ordinaire. On les a honoré du nom de Philosophe. Superbe nom ! Hélas ! qu'il m'a coûté cher ! Ceux qui me l'ont donné , n'ont jamais connu le secret de mon ame. J'ai tiré , en effet , de la Philosophie tout le secours qu'elle peut donner : elle a éclairé mes entreprises , elle a réglé mes dehors , elle a soutenu ma prudence , elle m'a fourni des consolations contre le desespoir. Mais elle n'a jamais diminué le sentiment intérieur de mes peines ; & elle ne m'a point empêché de reconnoître , qu'un Philosophe est toujours homme par le cœur. Dévelopons cette malheureuse suite d'aventures , ou tendres , ou tragiques ; mais toutes si tristes & si intéressantes , qu'elles me répondent de la compassion de mes Lecteurs.

Le Roi ayant consenti à mon mariage , & Mylord marquant autant d'ardeur que moi pour le voir accompli , il sembloit qu'il ne pouvoit rien arriver dans l'espace de vingt-quatre heures qui fût capable de me troubler dans une si douce attente. Je passai une partie de l'après-midi à m'entretenir avec Fanny , & l'autre à réfléchir sur cette fortune inespérée qui m'élevoit tout d'un-coup au sommet du bonheur. En me li-

vrant seul à la joye , je ne laissois pas de conserver assez de pouvoir sur moi-même pour y mêler quelques considérations sérieuses qui m'étoient toujours suggérées par la longue habitude que j'avois formée de méditer & de me recueillir dans mes pensées. Voilà , disois-je , mes desirs & mes projets accomplis. J'ai souhaité de devenir heureux par l'Amour ; je touche au moment de l'être ; & mon cœur est si agréablement rempli , qu'il m'est aisé de sentir que ce n'étoit point un faux bonheur que je m'étois proposé. J'avois deux buts , ajoutois-je ; quel étoit l'autre ? C'étoit de travailler incessamment à me rendre sage , par le secours de l'étude & de mes réflexions. Je ne m'en suis point écarté jusqu'aujourd'hui , & je suis résolu de ne m'en écarter jamais. Mais ma condition change ; j'ai d'autres règles à suivre. Quoique la sagesse soit toujours la même , elle prend différentes formes dans les divers états de la vie. J'ai déjà eu l'occasion de faire assez de remarques sur cette variété de conditions & de devoirs , pour me former un plan qui convienne à la situation où je vais entrer. Voyons , & faisons aller de pair , autant qu'il m'est possible , la sagesse & l'amour. Là-dessus je me fis réellement , je ne dis point un ordre d'occupations , je ne pouvois prévoir les événemens assez justes pour m'assurer que j'eusse la liberté de le suivre ; mais un fonds de nouveaux principes , qui me parut convenir en général à l'état où j'entrois , & dont il ne me resteroit que l'application à faire aux diverses conjonctures. Je m'occupai de cette rêverie sérieuse , jusqu'à ce qu'on vint m'avertir que Mylord demandoit avec empressement à me parler.

C'étoit James , qui me venoit apeller. Je lui vis un air triste , qui me fit mal augurer de sa

commissiſſion. Il n'attendit point que je l'interrogeaſſe , pour me dire que mon mariage étoit , ſinon tout-à-fait rompu , du moins différé juſqu'à Roüen , à la prière de M. Cléveland , qui s'étoit jetté aux dieds du Roi pour lui demander ce délai , comme la plus grande de toutes les faveurs. C'eſt tout ce que j'ai appris ; me dit James ; Mylord vous en expliquera davantage. Je me rendis promptement auprès de lui Je le trouvai rêveur & chagrin. Votre Grand pere eſt un brutal , me dit-il en me voyant entrer. Il n'y a que ſa vieilleſſe , & la conſidération du Roi , qui m'ayent empêché de le traiter comme il mérite de l'être. Il m'aprit en même-tems , que M. Cléveland étoit venu lui reprocher d'un ton railleur , le deſſein qu'il avoit de m'accorder ſa Fille ſans participation & de ſe faire accompagner de moi en Amérique ; qu'il lui avoit dit groſſièrement , que c'étoit en vain qu'il s'en flâtoit , puisqu'il avoit obtenu du Roi des ordres tout opoſés ; qu'il venoit les lui annoncer lui-même de la part de ce Prince , & lui défendre de penſer aux nôces de ſa Fille avant que d'être arrivé à Roüen , où le Roi ſe propoſoit de paſſer en allant en Flandres , & où il vouloit que nous le ſuiviffions. Choqué , continua Mylord , de l'air bruſque dont il m'a parlé , je n'ai pû m'empêcher de lui en témoigner quelque reſſentiment , & de lui faire entendre , que ce n'étoit rien moins qu'un deſhonneur pour vous d'entrer dans ma famille. Il a eu l'impudence de me reprocher la-deſſus la malheureuſe aventure de mon Epouſe que j'ai confiée trop légèrement au Roi , & dont il y a aparence que ce Prince ne lui a pas fait un ſecret. Je vous avouë continua le Viconte , que s'il n'étoit forti promptement après m'avoir fait cet outrage ,

il n'y auroit point eu de raison assez forte pour arrêter le premier feu de ma colere. Je me suis contenté , après son départ , d'en aller porter mes plaintes au Roi. Il l'a fait appeler pour me faire des excuses : mais il m'a renouvelé l'ordre de différer votre mariage , sous prétexte que la cérémonie se fera plus commodément à Roüen , & que je trouverai ensuite au Havre de Grace un Vaisseau pour l'Amérique , qui me portera plus proche de nos Colonies que celui qui est prêt à partir de Bayonne. Mylord Axminster eut l'honnêteté de convenir après ce discours , qu'il avoit eut tort de proposer mon mariage au Roi sans avoir prévenu M. Cléveland : & comme il n'attribuoit son opposition qu'au dépit qu'il lui suposoit de se voir négligé , il me dit avec sa tendresse ordinaire , qu'il vouloit bien oublier son ressentiment en ma faveur. Il m'exhorta même à tâcher de remettre l'esprit de mon Grand-pere par quelques civilités , dont il reconnoissoit dans le fond que je ne pouvois me dispenser.

J'allai le trouver sur le champ. Il me fit des plaintes fort vives du peu d'attention que j'avois marqué pour lui , & m'ayant représenté tout ce que je lui devois de tendresse & d'attachement en qualité de Petit-fils , il m'expliqua ensuite , d'un ton sévere , l'autorité que le titre de Grand-pere lui donnoit sur ma personne & sur ma conduite. Je ne lui contestai rien ; je me contentai de lui parler de l'honneur & des avantages qui me revenoient de l'alliance de Mylord Axminster. Je continuai de vivre honnêtement avec lui jusqu'au départ ; sans qu'il me fit la moindre ouverture des cruelles vuës qu'il avoit sur moi.

Comme je n'avois nulle raison de m'en défier , je me consolai aux pieds de Fanny , du

retardement qu'on apportoit à mes desirs. Mylord lui-même étoit si éloigné de prévoir le dessein de M. Cléveland, qu'il ne fit pas difficulté de se réconcilier & de bien vivre avec lui. Nous quittâmes Bayonne, & nous arrivâmes à Roüen presque aussi-tôt que le Roi. Il reçut de grands honneurs, & un logement convenable dans la Ville. Mylord Axminster reprit avec nous sa demeure à l'hôtellerie. Ce fut une vive mortification pour M. Cléveland, qui s'attendoit que je m'attacherois à lui, & qui m'avoit même fait marquer un logement chez le Roi. Le bruit de notre retour avec ce Prince s'étant aussi-tôt répandu, nous reçûmes la visite de Mylord Omerson, & de nos autres Amis. Ils crurent me faire plaisir, en me félicitant sur la disposition avantageuse que Madame Lallin avoit conservée pour moi. Mylord Omerson me sollicita vivement de ne pas tarder à faire une visite à cette Dame. Je le surpris, en lui déclarant mes engagements avec Fanny, & l'espérance que j'avois de l'épouser au premier jour. Il n'y a point d'apparence que Madame Lallin, qui aprit sans doute cette nouvelle, eût persisté dans le dessein qu'elle avoit en ma faveur, si on lui eût laissé la liberté de réfléchir que mon ingratitude ne m'en rendoit pas digne, mais son malheur & le mien lui firent prêter trop facilement l'oreille à de conseils pernicieux, qui causèrent sa ruine, & qui ne me furent guères moins funestes qu'à elle.

Le véritable dessein de M. Cléveland, en obtenant du Roi le délai de mon mariage, avoit été de chercher les moyens de le rompre entièrement : non qu'il ne regardât la fille de Mylord Axminster comme un parti au-dessus de moi, & flâteur par conséquent pour son ambi-

tion : mais l'extrême affection qu'il me portoit, ne lui permettoit pas de penser sans douleur à mon départ pour l'Amérique. Il me regardoit comme le seul reste de sa famille. Il étoit dans un âge si avancé, que le plaisir de me revoir à mon retour n'étoit point un bien qu'il pût espérer. Il vouloit, à quelque prix que ce fût, m'attacher à la suite du Roi, pour m'avoir continuellement auprès de lui-même. Ce ne fut que le lendemain de notre arrivée à Roüen, qu'il me communiqua ce desir pour la première fois. J'y fus aussi sensible que je le devois ; mais après lui avoir marqué de la reconnoissance, je m'expliquai d'une manière si forte sur les engagements que j'avois pris avec Mylord & Fanny, qu'il comprit que ce ne seroit jamais volontairement qu'il me les feroit rompre. Il aprit presque aussi-tôt les tendres intentions que Madame Lallin avoit pour moi. C'en fut assez pour lui faire former le plan d'un nouvel artifice, dont l'exécution ne lui réussit que trop heureusement. Il se fit introduire chez cette Dame, & s'étant fait connoître à elle pour mon Grand-pere, il la remercia des sentimens de bonté qu'elle avoit pour moi. Elle ne les déguisa point. Elle lui marqua même du chagrin de m'y voir répondre si incivilement. Il profita de cette ouverture, pour lui offrir de s'employer à me faire ouvrir les yeux sur ses charmes, & sur le prix de ses faveurs. Il lui fit entendre, que pour peu qu'elle voulût se prêter au dessein qu'il avoit, il m'enléveroit infailliblement à sa Rivale ; car elle étoit déjà informée qu'elle en avoit une, & que c'étoit la cause de ma froideur pour elle. Il ménagea si bien son esprit, qu'après l'avoir sçu persuader que sa réputation ne seroit nullement commise, & que ce qu'il projettoit,

ne feroit connu que du Roi d'Angleterre ; il l'engagea à feindre que je lui euſſe fait une promeſſe de mariage , & à ſupplier le Roi d'entremettre ſon autorité pour me la faire exécuter. Ce complot ne fut communiqué qu'à Mylord Omerſon & à quelques Anglois , qui y entrèrent volontiers , autant par le ſouvenir des obligations qu'ils avoient à cette Dame , que parce qu'ils étoient charmez de lui voir des inclinations ſi favorables pour la Nation. M. Cléveland eut encore aſſez d'adreſſe le même jour , pour tirer de moi mon nom par écrit. Je le donnai ſans défiance , ſur un prétexte fort léger qu'il m'aporta. Il ſ'en ſervit pour dreſſer une promeſſe dans les formes légales , & il remit cette Pièce authentique à Madame Lallin.

Je preſſai pendant ce tems-là Mylord Axmiſter de conclure mon mariage avec Fanny. Il me répondit avec raiſon , qu'ayant les mains liées par l'ordre du Roi , il n'oſoit paſſer outre ſans avoir connu ſes volontez. C'étoit moi naturellement que cette commiſſion regardoit. Je me rendis au logement de ce Prince. Il devina en me voyant le motif qui m'amenoit ; & ſans me faire la moindre objection , il me dit qu'il conſentoit à mes deſirs , ſi Mylord Axmiſter & M. Cléveland ſ'accordoient à les approuver. Je craignois quelque oſition de la part de M. Cléveland. Le Roi qui ſ'en aperçut , me dit qu'il l'alloit faire appeller , pour apprendre de lui-même ſes ſentimens. Il parut , & loin de me refuſer ſon aveu , il me félicita ſur les charmes de Fanny , qu'il traita par avance de mon Epouſe. Je ſortis le plus content des hommes , & j'allai répandre ma joye dans la famille du Vicomte. Il me vint quelques heures après , un ordre de retourner chez le Roi.

Je le trouvai avec un papier à la main , & le visage moins ouvert qu'il ne l'avoit lorsque je l'avois quitté. Il m'ordonna d'aprocher , & m'ayant montré mon nom qui étoit au bas du papier qu'il tenoit , il me demanda d'un ton sévère , si l'écriture étoit de ma main. Je ne pus méconnoître mes caractères. Je lui répondis , qu'elle en étoit ; mais que j'avois peine à comprendre comment elle se trouvoit dans la sienne. Je m'imagine , reprit-il , que vous en devez être surpris : c'est quelque chose , du moins , que vous l'avez reconnue. Il me fit ensuite diverses interrogations sur mes liaisons avec Madame Lallin , & sur les raisons que j'avois eues de l'abandonner , après m'être engagé si saintement à l'épouser. Je ne pouvois répondre clairement à des questions qui étoient si obscures pour moi : ma surprise ressembloit sans doute à l'embarras d'un homme coupable. Le Roi s'offensa vivement d'un silence , qu'il regarda comme un effet d'obstination. Il me traita de la manière la plus dure , & il m'ordonna les arrêts dans son propre logis. M. Cléveland me vint voir aussi-tôt dans la chambre où j'avois ordre de demeurer. Il contrefit l'affligé , & il me demanda d'un air de compassion affectée , ce qui m'avoit attiré la colère du Roi. Je lui rapportai ce que j'avois pu recueillir d'une conversation , dont j'ignorois absolument le sujet. Ce fut alors que le rusé Vieillard employa tous les ressorts de ses artifices , pour m'amener insensiblement à son but. Après avoir fait semblant de réfléchir sur mon recit , il me dit qu'il conjecturoit de quoi il étoit question ; qu'il avoit entendu parler depuis son arrivée à Roïen , d'un Ecrit par lequel on publioit que je m'étois engagé d'épouser Madame Lallin ; qu'il

falloit que quelque personne mal intentionnée en eût informé le Roi ; que je devois connoître mieux que personne ce qu'il y avoit de réel dans cette affaire , que pour lui , il n'avoit point jugé à propos de m'apprendre jusqu'alors ce que le public en pensoit , parce qu'étant à la veille de mon mariage avec Fanny , il lui avoit semblé que j'avois peu de sujet de craindre le ressentiment de Madame Lallin : mais que les choses changeoient tout à-fait de face , puisque c'étoit cette Dame , sans doute , qui avoit pris le parti de porter elle même ses plaintes au Roi ; que ce Prince , équitable comme il étoit , & jaloux d'ailleurs de sa réputation dans un Royaume étranger , ne souffriroit jamais qu'une femme du rang & du mérite de Madame Lallin fût trahie & insultée impunément par un Anglois ; que quand il n'y seroit point porté par l'amour de la justice & de la gloire , il devoit cette considération à un grand nombre de ses plus illustres Sujets qui étoient réfugiés à Roüen , & qui avoient besoin de la protection des habitans de cette Ville. Enfin, ajoûta M. Cléveland , plus j'envisage cette affaire , plus j'y trouve de danger pour vous. Mais non , reprit-il en s'interrompant , il y a une voye courte de vous mettre à couvert , & une voye qui ne vous expose à rien ; c'est de remplir la promesse que vous avez faite à Madame Lallin. Vous satisferez par-là à votre honneur , vous arrêterez ses plaintes , & la colère du Roi. Elle est d'ailleurs assez riche & assez aimable , pour qu'un honnête homme puisse accepter sa main sans répugnance. Croyez-moi , me dit-il encore en m'embrassant , épousez-la : je serai plus satisfait moi-même de vous voir marier à Roüen , que de vous voir courir au delà des Mers , dans un pais perdu , où

il est incertain que vous reveniez jamais ; & où il est fort assuré que vous auriez mille incommodités à souffrir.

J'avois écouté M. Cléveland avec beaucoup d'attention , & peut-être se flâtoit-il que son discours m'avoit ébranlé ; mais je n'avois point eu d'autre vûë , que de m'éclaircir tout-à-fait du noir dessein que je voyois trop clairement qu'on tramoit contre moi. La Lettre que Mylord Axminster avoit reçûë à Bayonne , étoit une clef qui me donnoit quelque entrée dans le mystère. Je découvrois sans peine que Madame Lallin ne me causoit tant de mal , que parce qu'elle me vouloit trop de bien. Mais cette Promesse signée de ma main étoit un abîme , dont le fonds échappoit à ma pénétration. Je n'avois point la moindre défiance de M. Cléveland ; il aidoit encore à l'éloigner , par l'air de sincérité avec lequel il me faisoit mille questions : car aussi-tôt que je lui eus protesté avec serment , que l'Écrit que le Roi m'avoit montré étoit une Pièce fausse , qui n'étoit jamais sortie de ma main , il me demanda si je n'avois point indiscrettement signé quelque Billet , ou écrit quelque Lettre , dont on eût pû déchirer malignement le seing. J'étois sûr de n'avoir pas même écrit une seule Lettre dans toute ma vie. La certitude avec laquelle je l'en assurai , parut l'étonner beaucoup. Il faut donc , reprit-il , qu'on ait contrefait votre caractère. Les Dames Françaises ont des artifices admirables en galanterie. Mais enfin , comme j'aurois plus de zèle que personne à vous détourner d'épouser Madame Lallin , si c'étoit un parti qui vous fût désavantageux , je crois que dans les circonstances où vous êtes , la sagesse vous oblige d'accepter la main qu'elle vous presente. Les raisonnemens

de M. Cléveland firent si peu d'impression sur moi, que je ne m'arrêtai pas même à lui répondre. Je le priai seulement de faire avertir Mylord Axminster de mon malheur. Cette confiance que je faisois paroître pour le Vicomte, tandis que je lui en marquois si peu, le piqua jusqu'au vif. Il me répondit que je pensois en jeune homme, c'est-à-dire que je me trompois beaucoup, si je me figurois que ce Seigneur pût conserver quelque estime pour moi, & persister dans le dessein de me donner sa Fille, lorsqu'il apprendroit le démêlé que j'avois avec Madame Lallin. Comptez, me dit-il, que quelque tour que prenne cette affaire, c'est une tache qui vous exclud de l'espérance d'épouser Fanny. Et cette raison, ajouta-t'il avec une espèce d'indifférence, est une des plus fortes qui m'ayent porté à vous dire que votre intérêt vous oblige de profiter de la bonté de Madame Lallin.

Cette maligne réflexion de M. Cléveland fut le plus funeste de tous ses coups. Je n'y trouvai que trop de vraisemblance; & commençant à considérer le malheur qui venoit de m'arriver comme la ruine de mon amour, je sentis mon cœur se glacer de crainte & frémir de saisissement. Mon impitoyable Grand-Pere s'aplaudit de cet étrange effet de sa tendresse. J'étois dans la situation où il avoit entrepris de me mettre; c'est-à-dire, prêt de perdre l'espoir d'être à Fanny, & la confiance que j'avois dans l'amitié de Mylord Axminster. Il s'en aperçut, & il eut la dureté de me quitter aussi tôt, pour laisser au poison le tems de se répandre & d'agir dans toute sa force. Je le conjurai, en sortant, de ne pas laisser de faire avertir Mylord de ma captivité. Il me le promit; mais la manière dont il l'exécuta mit le comble à ma perte, & fut le plus dangereux de tous ses artifices.

Je demeurai seul dans un accablement qui ne peut être exprimé. Je me représentai quel alloit être l'étonnement de Mylord & de Fanny, en aprenant par des rapports infidèles le sujet de la colère du Roi & la cause de mon emprisonnement. Je ne pouvois m'attendre qu'à leur haine & leur mépris. Quelle idée ne devoient-ils pas se former de mon caractère ! J'avois été assez heureux pour les persuader de mon innocencé à Bayonne ; mais cette dernière aventure faisant revivre la première, ils alloient me croire capable, non-seulement de les tromper, mais de joindre encore l'hypocrisie & le parjure à la duplicité, pour abuser de leur franchise & de leur amitié. J'étois donc à la veille de perdre tout ce que j'avois de plus cher, l'estime de Mylord & la tendresse de Fanny. Je les perdois par une horrible malignité, qui m'enlevoit en même-tems ma réputation ; & j'étois si malheureux, qu'il ne m'étoit pas même permis de faire mes efforts pour la défendre & me justifier. Effectivement, mes ennemis employoient, pour chever ma ruine, tous les momens que je passois inutilement à la pleurer. M. Cléveland étoit allé trouver Mylord Axminster en me quittant. Il ne lui aprit point mon malheur, parce qu'il en étoit déjà informé ; mais voyant qu'il balançoit à me croire coupable, il ne manqua point d'invention pour détruire ce reste de bonté qui combattoit encore en ma faveur. Il feignit d'être persuadé trop tristement lui-même de la tromperie odieuse dont on m'accusoit. Il confessa à Mylord, qu'il se croyoit obligé de lui en faire des excuses, & qu'il n'étoit venu chez lui que dans ce dessein. Il parut étonné, qu'à mon âge, & avec des dehors qui sembloient promettre de l'honneur & de la droiture, j'eus été capable

de tant d'artifice. Je ne le croirois jamais , ajouta-t'il , en dépliant la Promesse prétendue , qu'il avoit eu soin de tirer des mains du Roi , si je ne voyois son nom écrit de sa propre main. Le voilà ; il n'ose lui-même défavouer son caractère. Ce qui me console , c'est qu'il paroît disposé à se rendre du moins aux ordres du Roi , qui veut absolument qu'il remplisse sa Promesse.

Mylord étoit un homme d'esprit & d'expérience , qui m'avoit reproché cent fois ma crédulité , & qui m'en avoit même corrigé , à force de me parler de la corruption des hommes , & de la sage défiance dont on a besoin sans cesse en vivant avec eux. Cependant il fut la dupe de ses ennemis & des miens. L'accusation lui parut si bien prouvée , qu'il ne souhaita pas même de me voir un moment pour s'éclaircir avec moi. Il sçavoit que Madame Lallin avoit adressé sa plainte au Roi , & qu'elle avoit laissé la Promesse entre ses mains ; il la voyoit dans celles de M. Cléveland ; il connoissoit mon caractère : c'en étoit trop en effet pour lui laisser la moindre incertitude. Il ne me regarda plus que comme un monstre d'ingratitude & de perfidie ; & il crut ne pouvoir mieux se venger de moi , qu'en m'abandonnant tout-à-fait , & en ordonnant à sa Fille de m'oublier. Comme il n'avoit point eu d'autre raison que mon mariage pour différer son voyage d'Amérique , il résolut de ne s'arrêter à Rouen qu'autant qu'il étoit nécessaire pour s'assurer du départ d'un Vaisseau. Il envoya en diligence au Havre de Grace , & le hazard lui en ayant fait trouver un qui devoit mettre à la voile cinq ou six jours après pour la Martinique , il résolut de prendre cette occasion de s'embarquer. Ses adieux furent courts.

Il reçut du Roi le titre & la Commission de Gouverneur-Général des Colonies Angloises en Amérique ; & ayant pris les derniers ordres de ce Prince, il partit avec sa Fille & Madame Ridding. Sa suite n'étoit composée que de ses Domestiques & de cinq ou six Anglois réfugiés, qui s'attachèrent à sa fortune.

Pendant que mon mauvais destin me préparoit ainsi le plus cruel sujet de douleur, il étoit arrivé du changement dans ma demeure & dans la conduite de M. Cléveland. La confiance qu'il me voyoit dans mon inclination pour Fanny, lui ayant fait craindre que je ne cherchasse le moyen de m'évader du logis du Roi, & que je ne trouvasse ensuite celui de me justifier aux yeux de Mylord Axminster, il avoit jugé à propos de me transférer dans un lieu où il pût être assuré non-seulement que ne réussirois point à m'échaper, mais que je ne pourrois même être informé du départ prochain de ce Seigneur & de sa Fille. C'étoit aparemment de concert avec Madame Lallin qu'il avoit pris cette résolution, puisque ce fut la maison même de cette Dame qui fut choisie pour ma nouvelle prison. Il n'eut point de difficulté à obtenir du Roi un empire absolu sur ma conduite. C'étoit un foible que ce Prince a conservé toute sa vie, de se laisser presque entièrement gouverner par ceux qui avoient pris une fois quelque ascendant sur son cœur, ou sur son esprit. Je fus donc transporté le soir chez Madame Lallin, & renfermé étroitement dans une chambre. On m'y fit entrer avec tant de précaution, qu'il me fut impossible de reconnoître dans quel lieu j'avois été conduit. J'y fus traité avec soin, & même avec magnificence. Mais je de-

meurai quelques jours sans voir personne ; excepté M. Cléveland , qui venoit passer avec moi une partie de l'après-midi. Je le conjurai mille fois , de m'apprendre à quoi devoit se terminer une si étrange conduite , & de me donner du moins quelques nouvelles de Mylord Axminster & de Fanny. Il répondit à la première question , qu'on ne faisoit qu'exécuter les ordres du Roi , & qu'il n'avoit encore pu sçavoir précisément quelles étoient ses intentions. Pour ce qui regarde Mylord & sa Fille , il m'assura, comme il avoit fait le premier jour de ma captivité , que je ne pouvois me flâter avec raison que ce Seigneur pensât désormais à m'accepter pour son Gendre. Malgré le chagrin violent que me causoit la répétition continuelle de cette réponse , je ne laissois pas d'entretenir un reste d'espérance. Je connoissois la bonté de Mylord , & je faisois un fond infini sur la tendresse de sa Fille. Il n'étoit pas vraisemblable qu'on me retint éternellement captif. Je ne souhaitois qu'un moment de liberté , pour détromper ces deux chères personnes. Je me promettois , que mon innocence l'emporteroit sur tous les artifices de Madame Lallin: car je n'avois encore soupçonné qu'elle ; & j'étois si éloigné de concevoir la moindre défiance de M. Cléveland , qu'étant persuadé d'ailleurs de l'extrême affection qu'il me portoit , je le croyois presque aussi touché que moi de mon infortune & de ma captivité.

Mais la fin de mon erreur aprochoit. Le jour du départ de Mylord Axminster me fut annoncé par M. Cléveland. Jour fatal ! d'où je dois commencer à compter le cours de mes déplorables aventures. J'étois dans ma chambre à m'entretenir de mes tristes idées. M. Cléveland y en-

tra avec un air de contentement , qui me fit attendre d'heureuses nouvelles. Vous serez libre , me dit-il , aussi-tôt que vous le voudrez. Le Roi consent à votre liberté , parce qu'il espère que Mylord Axminster étant parti pour l'Amérique avec sa Fille , vous ne ferez plus difficulté d'épouser Madame Lallin. Il voulut ensuite m'embrasser à son ordinaire : il ne s'apercevoit pas que son cruel discours m'ôtoit la vie , & que j'avois besoin d'être soutenu. Oh ! laissez-moi , lui dis-je d'une voix altérée : ne voyez-vous pas que vous m'avez tué barbarement , & que j'ai à peine la force de respirer ? J'étois si pâle en effet , qu'il me crut prêt de m'évanouïr. Je refusai néanmoins ses secours. Laissez-moi , répétai-je en l'écartant , je hais tout ce qui peut m'empêcher de mourir. Si Mylord & Fanny sont partis , j'ai perdu sans ressource leur estime , & leur affection , deux biens sans lesquels il m'est impossible de vivre. Je m'assis , sans vouloir le regarder , ni l'entendre. Sa tendresse pour moi , qui étoit au-dessus de toute expression , s'allarma véritablement , lorsqu'il me vit obstiné à me taire , & dans une posture immobile , qui lui fit douter si ma vie n'étoit pas dans le dernier péril. Il se hâta d'appeler les Domestiques , pour me faire apporter quelque assistance. Madame Lallin accourut la première. Si j'avois perdu effectivement une partie de mes forces , je les recouvrai tout-d'un-coup à sa vûe , pour l'accabler de mille reproches piquans , & pour lui donner tous les noms odieux dont il me sembloit que son lâche artifice la rendoit digne. Cette Dame m'aimoit véritablement. Je dois confesser aussi , que malgré la foiblesse qu'elle avoit eue de se prêter au dessein de M. Cléveland , elle

le étoit droite & généreuse. Mes reproches la touchèrent si vivement , que , fondant en larmes , elle se tourna vers mon Grand-pere , pour se plaindre avec amertume de la honteuse démarche à laquelle il l'avoit engagée. Ses plaintes & les excuses qu'elle me fit , m'ouvrirent les yeux sur tout ce qui s'étoit passé. Ce fut alors que sentant mieux que jamais que j'étois perdu , trahi , méprisé de Mylord Axminster , & abandonné de Fanny , je tombai sans force & sans sentiment aux pieds de Madame Lallin.

Ce spectacle la toucha si vivement , qu'après avoir employé tous ses soins pour me rapeler la connoissance , elle pria M. Cléveland de sortir de sa maison , & de n'y retourner jamais. Il crut devoir céder pour un moment à cet orage. Il se retira. Je demurai seul avec elle. Ses pleurs , qui couloient en abondance , & ses tendres excuses , me persuadèrent de son repentir. Hélas ! je vous pardonne lui dis-je ; je ne vois que trop qu'on vous a séduite pour vous faire servir à ma perte. Mais si vous avez été l'instrument de ma ruïne , il vous reste un moïen de me faire oublier le tort que vous m'avez fait. Procurez-moi la liberté de sortir de cette Ville. Je suis chez vous , j'en juge par la manière dont vous venez de parler à M. Cléveland : ouvrez moi les portes de ma prison ; & loin de vous regarder comme une ennemie , je me croirai redevable de la vie à vos bienfaits. Il lui fut aisé de juger que mon dessein , en souhaitant de me voir libre , étoit de suivre les traces de Mylord Axminster & de sa Fille. Ma fuite étoit trop contraire aux intérêts de son amour. Elle me répondit en baissant les yeux , qu'elle s'étoit attenduë que je reconnoîtrois autrement le sincère regret qu'elle m'avoit marqué de m'avoir causé du chagrin , qu'à la vérité , on l'avoit fait.

agir contre son caractère & son inclination, en la faisant entrer dans le noir complot qui avoit produit mon emprisonnement ; mais qu'elle ne pouvoit se repentir néanmoins de m'avoir enlevé à une Rivale, qui n'avoit jamais eu pour moi autant de tendresse & d'estime qu'elle m'en promettoit ; que sa fortune & sa personne n'ayant rien qui pût lui attirer mon mépris, elle prenoit la hardiesse de m'offrir l'une & l'autre ; & qu'elle étoit persuadée que lorsque je viendrois à connoître le fond de son cœur, je ne regretterois point de m'en être rendu le maître. Elle accompagna ce discours de mille regards tendres, & de tout ce qu'une femme modeste peut mettre en usage pour cacher un homme qu'elle aime. Du caractère dont j'étois, cette honnête franchise étoit plus propre à faire impression sur mon cœur, que tous les détours de l'artifice. Je le dis naturellement à Madame Lalin. Je l'assurai que je lui rendois mon estime, & que si j'eusse été libre, j'aurois peut-être senti pour elle quelque chose de plus tendre. Mais cette Rivale, ajoutai-je, que vous voulez supplanter, je l'adore ; j'avois le bonheur d'en être aimé ; c'est vous qui m'avez arraché mon affection ; il n'y a rien qui puisse m'empêcher de courir sur ses pas, pour me justifier à ses yeux, ou pour y mourir. Si vous êtes tendre & généreuse, lui dis-je encore, accordez-moi la liberté. C'est la seule marque de bonté que je vous demande, & à laquelle je puisse être sensible. Elle réfléchit un moment sur cette proposition. Je ne puis vous laisser sortir, reprit-elle, dans l'état où vous êtes. Vous manquez de tout, & vous m'êtes trop cher pour vous voir partir sans les commodités nécessaires pour le voyage que vous méditez. Souffrez, ajouta-t'elle en rougissant, que je vous propose à mon tour un autre parti. Je vous offre de vous

accompagner. J'ai assez de bien pour en faire tout-d'un-coup une somme considérable, qui nous mettra au-dessus de toute crainte, en quelque endroit que la fortune nous jette. Frapé d'une proposition si extraordinaire, je lui en marquai le plus vif étonnement. Hé ! quelle seroit donc votre espérance, lui dis-je ? Songez-vous, Madame, qu'il m'est impossible d'être à vous ; & que vous ne gagnerez, à me suivre, que la fatigue d'un voyage inutile ? Elle me protesta, qu'elle ne vouloit rien obtenir davantage. Ne croyez pas néanmoins, me dit-elle, que ce soit tout-à-fait sans raison que je prens cet étrange parti. J'en ai deux très-fortes, outre celle de suivre l'invincible penchant qui me porte à vous aimer. L'une est la perte de ma réputation, qu'il m'est impossible de réparer, si je ne deviens point votre Épouse. Malgré les promesses de M. Cléveland, toute la Ville est informée des démarches que j'ai faites, à sa persuasion, pour rompre votre mariage avec la fille de Mylord Axminster. On sçait même, en dépit de toutes mes précautions, que vous êtes actuellement renfermé dans ma maison. Je suis l'entretien & la fable de toutes les compagnies. J'ai compté ce malheur pour rien, tant que j'ai eu l'espérance de vous épouser ; un mariage solennel auroit réparé tout : mais si vous refusez absolument d'y consentir, je ne puis demeurer plus long-tems dans une Ville, où je me crois deshonorée sans retour. Une autre raison, continuait-elle, qui n'est guères moins puissante, ce sont les menaces continuelles que je reçois de mon Frere. Sa rage est extrême contre moi, depuis qu'il m'a soupçonné de l'avoir trahi. Il eût achevé de me tuer, s'il ne m'eût cruë morte du coup d'épée qu'il me donna avant son départ. Il a pris mon rétablissement, & la liaison étroite que j'ai

entretenuë depuis avec ses ennemis. Je reçois de lui, à chaque ordinaire, des lettres pleines d'outrages & d'horribles sermens, par lesquels il proteste qu'il m'ôtera tôt ou tard la vie de ses propres mains. Je le connois, il en est capable; & je ne doute point que sa haine ne redouble, lorsqu'il sera instruit de cette dernière aventure. Je suis donc réduite à quitter Rouën, ajoûta-t'elle, autant pour la sûreté de ma vie, que pour mon honneur. Où fuirai-je avec plus de plaisir qu'avec vous? Si je réüffis, par ma tendresse & par mes soins, à vous rendre plus sensible, je trouverai mon bonheur à vous avoir suivi, & vous m'accorderez ailleurs la qualité que vous me refusez ici. Si vous vous opiniâtrez dans votre constance pour la Fille de Mylord Axminster, je vous accompagnerai du moins jusqu'auprès d'elle; j'y rendrai rémoignage de votre innocence; & je me ferai un mérite des services que vous aurez reçu de moi, pour trouver auprès de son Pere un azile & de la protection. Madame Lallin me demanda, en finissant, ce que je pensois de son discours.

Il est certain, que, quelque extravagance que j'eusse trouvé d'abord dans sa proposition, elle me parut toute différente sous ce nouveau tour. Mon intérêt même sembloit demander que j'y consentisse, car elle avoit eu raison de me faire observer que j'étois dépourvu de tout. M. Cléveland étoit le seul de qui je pusse espérer les secours dont j'avois besoin pour le voyage, & l'on juge aisément que ce n'étoit pas de lui que je devois les attendre. Cependant, la seule vûë de ma commodité n'auroit pas suffi pour me faire entrer dans le projet de Madame Lallin. Je prévoyois d'ailleurs, que l'utilité que je pourrois tirer d'elle auprès de Mylord & de Fanny, pour la preuve de mon innocence, n'égaleroit peut-être pas le

mauvais effet que produiroit sa presence , & la pensée qu'elle n'auroit point entrepris de me suivre sans m'être attaché par l'amour. Je lui fis cette objection. Elle n'y répondit que par ses larmes, & en me disant qu'une raison si foible ne devoit point m'empêcher de lui accorder une faveur qui assuroit tout à la fois son bonheur & sa vie. Je me laissai toucher ; & le Ciel m'est témoin , qu'en consentant à sa prière , je ne suivis que le mouvement de cette bonté naturelle qui m'attendrissoit à la vûe des malheurs d'autrui , & qui me faisoit souhaiter d'être utile à tous les misérables.

Il ne fut plus question que de prendre des mesures pour amasser de l'argent , & pour tenir notre départ secret. Madame Lallin me dit , que dans une Ville telle que Roüen , elle n'avoit besoin que d'une heure pour trouver en argent comptant la valeur de tout son bien. En effet étant sorti dans le moment , elle trouva chez divers Marchands environ cent mille écus sur son billet. Ces emprunts ne devoient porter préjudice à personne , puisqu'elle leur abandonnoit par son départ , des Terres qui excédoient considérablement cette somme. Elle s'occupa le reste du jour à faire préparer secrettement une voiture pour gagner le Havre , où nous nous flâtions de trouver quelque Vaisseau prêt à faire voile. Elle ne mit dans sa confiance qu'un valet & une fille , qui devoient nous suivre. C'étoit la nuit suivante, que nous nous proposions de partir. M. Cléveland vint me voir avant la fin du jour , malgré la prière que cette Dame lui avoit faite de ne plus reparoître chez elle. Il fut surpris de me trouver plus tranquille qu'à l'ordinaire. Comme il m'avoit laissé seul avec Madame Lallin quelques heures auparavant , il attribua ce changement à la conver-

fatiation que j'avois eüe avec elle ; & s'imaginant qu'elle avoit pû m'inspirer de l'amour , il en fut si satisfait , qu'il me promit de me faire rendre le lendemain la liberté. Je ne le laissai point sortir sans m'être informé adroitement de la route que Mylord Axminster avoit prise , & du lieu où il devoit commencer l'entreprise qu'il avoit formée pour le service du Roi. J'appris ainsi qu'il étoit allé droit à la Martinique , parce qu'il ne s'étoit point rencontré de Vaisseau qui pût le porter plus proche de nos Colonies : de-là , son dessein étoit de se rendre à la Jamaïque , ou à la nouvelle Angleterre , selon qu'il en trouveroit l'occasion plus prompte & plus facile.

La nuit étant venuë , & Madame Lallin se trouvant aussi libre que moi , nous sortîmes de sa maison , chargés de divers paquets & accompagnés seulement de nos deux Domestiques. Nous gagnâmes à pied la porte de la Ville , où la voiture nous attendoit. Notre route jusqu'au Havre se fit heureusement , & sans obstacle. Il n'étoit que sept heures du matin lorsque nous y arrivâmes. Nous cherchâmes d'abord un Vaisseau qui fût prêt à partir pour les Isles. On nous dit que le dernier qui devoit faire le voyage cette année-là , avoit mis à la voile quelques-jours auparavant. C'étoit celui du Vicomte d'Axminster. Nous délibérâmes si nous descendrions jusqu'à la Rochelle. Quelques Anglois qui se trouvèrent au Havre , nous conseillèrent , comme le parti le plus court & le plus sûr , d'aller plutôt jusqu'à Londres , où nous ne manquerions pas de trouver tous les jours des occasions pour l'Amérique. Madame Lallin craignoit le malheur d'y être reconnuë par son Frere ; j'avois aussi mes craintes. Cependant , comme notre péril le plus pressant paroïssoit être du côté de la France ,

nous nous embarquâmes sur le premier Bâtiment qui partit pour l'Angleterre. Nous y arrivâmes en moins de deux jours, & par le plus heureux hazard, nous trouvâmes en débarquant à la Tour de Londres, un Vaisseau de guerre qui levoit l'ancre pour faire voile à la Jamaïque. Nous y montâmes, sans avoir touché la terre. Le Capitaine fut ravi de voir augmenter le nombre des Passagers, par deux personnes qui portoient quelques marques de distinction. Quatre jours après, nous perdîmes la vûë des Côtes de l'Europe.

Il faut que je le confesse : au milieu de l'amertume dont mon cœur étoit rempli, il se trouva place encore pour des sentimens de joye, lorsque je vins à considérer que j'étois dans la route qui m'alloit conduire auprès de Fanny. J'oubliai, pendant quelque-tems, que Mylord & son aimable Fille étoient irrités contre moi, & qu'ils l'étoient jusqu'au point d'avoir quitté l'Europe sans m'avoir dit du moins le dernier adieu. Je me figurois au contraire, qu'ils partageroient avec moi le plaisir de nous rejoindre ; & que charmez de l'ardeur qui me faisoit voler après eux jusqu'en Amérique, ils me rendroient leur estime & leur affection. J'observe cette courte joye, dont je fus redevable à mon imagination, parce que c'est la dernière que j'aye goûtée sans mélange. Le cours de mes malheurs étoit commencé, & ce n'étoit plus que pour les augmenter de jour en jour, que le Ciel y devoit mettre du changement. S'il tenoit encore pour moi quelques plaisirs en réserve, ils devoient se changer en douleurs ; & , par une étrange disposition de mon sort, j'étois attendu par une félicité si bizarre, qu'elle devoit causer mes plus cruelles peines, & qu'elle ne pouvoit être extrême.

sans être accompagnée de tourmens insupportables.

Les premiers jours qu'on passe dans un Vaisseau , s'employent à lier des connoissances. J'en fis une fort étroite avec le Capitaine , qui se nommoit M. *John Will*. Je crus apercevoir en lui de l'honneur & de la générosité , les deux choses du monde qui étoient les plus capables de lui concilier mon amitié. Je l'étudiai avant que de vivre trop familièrement avec lui ; & je me persuadai , après avoir suivi toutes les règles de la prudence , que je pouvois le choisir pour en faire un Ami. Je n'ai jamais pû croire , même après avoir essayé ses noires perfidies , que je me fusse trompé dans mon jugement , & qu'il fut naturellement trompeur. C'étoit un homme droit & sincère , lorsque je commençai à le connoître ; je le pense encore. Mais de quoi les passions ne nous rendent-elles pas capables , lorsque nous leur abandonnons l'empire de notre cœur ? Il m'a trahi ; il m'a exposé à des maux inexprimables ; je me sens assez de force pour lui pardonner. Il a abusé de ma confiance , pour perdre le plus aimable de tous les hommes , & le plus cher de mes Amis : c'est au Ciel que j'en ai laissé la vengeance ; mais je ne puis m'empêcher de faire des vœux pour l'obtenir.

L'amitié que nous liâmes fut bien tôt si étroite , que tout le tems que je n'employois pas à la lecture , ou à entretenir Madame Lallin , je le passois avec lui. Il me fit l'ouverture de tous les secrets de son cœur. Les affaires de sa famille , les siennes , ses peines & ses joyes , tout fut déposé dans mon sein , comme dans le sanctuaire de l'amitié. Je ne m'ouvris point d'abord à lui avec si peu de réserve. Je n'avois point oublié les préceptes du Vicomte d'Axminster ,

ni le fruit que j'avois tiré de quelques mois d'expérience. Cependant, l'ayant reconnu d'un caractère sérieux & solide, je ne fis pas difficulté après quelques semaines de navigation, de lui apprendre qui j'étois, & de lui raconter une partie de mes aventures. Il reçut cette confiance comme j'avois fait les siennes; c'est-à-dire, en y prenant un sensible intérêt, & en me renouvelant l'assurance d'une immortelle affection. Je ne lui avois découvert jusques-là que les traits de ma vie où j'étois seul intéressé. Le nom de Mylord Axminster, & celui de Madame Lallin, n'étoient pas même jamais échappés de ma bouche en sa présence. Je sçavois quelle différence un honnête homme est obligé de mettre entre son secret, & celui de ses Amis. Mais comme il étoit impossible que notre conversation ne retomât pas souvent sur mon Pere, il me parut que loin d'être un de ses Partisans zèles, il gémissoit avec tous les bons Anglois, de l'oppression de notre malheureuse Patrie. Je pris plaisir à le voir dans ses sentimens; & lorsqu'une plus longue habitude m'eût confirmé dans l'opinion qu'il m'avoit donnée de lui, je m'imaginai que je pourrois le faire entrer peu-à-peu dans les intérêts du Roi Charles, & par conséquent dans ceux de Mylord Axminster. Les premières tentatives que je fis sur son esprit réussirent si heureusement, que je ne doutai plus de ma conquête. Je le mis dans le secret du voyage de Mylord, en me contentant de prendre sa parole & son serment pour garant de sa fidélité & de sa discrétion. Il s'engagea à se lier d'intérêt avec ce Seigneur, aussitôt qu'il pourroit le rencontrer. Son Vaisseau, son bras, tout devoit être employé à son service, il eût souhaité même de pouvoir l'aller

prendre à la Martinique , s'il n'eût craint de nuire par cette affectation aux affaires du Roi , qu'il commençoit à regarder comme les siennes. Mais n'ayant point de prétexte pour s'écarter si loin de sa route , nous résolûmes ensemble , que si le Vicomte tardoit à se rendre à la Jamaïque , nous ferions partir de cette Isle , sur quelques raisons de commerce , un Vaisseau leger , qui nous l'amèneroit dans peu de tems. Je le répète , M. Will étoit sincère dans cette résolution ; & si ma confiance fut malheureuse , elle n'avoit point été legere ni imprudente.

Madame Lallin menoit pendant ce tems là une vie assez tranquile dans le Vaisseau. Mon estime pour elle s'étoit augmentée infiniment , depuis que nous avions associé nos infortunes. J'admirois son esprit , sa politesse , & sa complaisance. Quoiqu'elle conservât toujours le même fond de bonté & d'inclination pour moi , elle n'espéroit plus faire naître dans mon cœur rien au delà du respect & de l'amitié. Je lui avois déclaré tant de fois , que j'étois attaché pour toute ma vie à la Fille de Milord Axminster , qu'elle sembloit avoir renoncé à ses prétentions. Ce n'étoit plus que par ses soins , & par des marques d'attention continuelle , qu'elle me laissoit connoître ce qui se passoit encore dans son ame en ma faveur. Enfin elle tenoit fidèlement la promesse qu'elle m'avoit faite à Roïen. Le Capitaine Will n'avoit pas manqué de la trouver aimable ; elle l'étoit trop en effet , pour un homme de mer. Peut-être s'étoit-il rendu justice pendant les premières semaines après notre embarquement. Ses manières avoient toujours été respectueuses. Il s'apliquoit avec moi à lui apprendre notre Langue , dont elle alloit avoir besoin nécessairement à la Jamaïque. Mais la familiarité ayant succédé peu-

à-peu au respect , il changea tellement de conduite à son égard , qu'elle m'en fit un jour des plaintes. J'avois pour cette Dame une si parfaite considération , que j'aurois tout exposé pour la sauver d'une insulte. Je m'expliquai fort sérieusement avec M. Will. Il ne parut point s'offenser de mon discours. Il tourna même en raillerie quelques grossièretés auxquelles il s'étoit échappé ; & m'ayant assuré qu'il la respectoit infiniment , il vécut pendant quelques jours avec plus de réserve. Cependant s'il prit avec elle des manières plus mesurées , je m'aperçus qu'il en prenoit aussi de plus froides & de plus mystérieuses avec moi. Madame Lallin me dit un jour , les larmes aux yeux , qu'il l'avoit interrogée curieusement sur les liaisons que nous paroissions avoir ensemble ; & que lui ayant répondu qu'elle étoit ma Tante , comme nous en étions convenus en entrant dans le Vaisseau , il avoit branlé la tête , en lui disant , qu'il connoissoit quantité de Parens qui ne l'étoient pas plus que nous , & que si elle étoit ma Tante dans ce sens , il espéroit qu'elle voudroit bien devenir du moins sa Cousine. Il a renouvelé alors ses insolences , ajoûta t'elle , & il m'a fait entendre , qu'une femme qui s'expose sur un Vaisseau , doit avoir certaines complaisances pour son Capitaine.

J'admirai qu'un homme que je croyois honnête & généreux , fut capable de s'oublier jusqu'à ce point ; j'eus une seconde explication avec lui. Il m'écouta impatiemment : & il me répondit d'un ton brusque , qu'il s'étoit aperçu depuis quelque tems , que je tranchois du Maître sur le Vaisseau ; mais qu'il me prioit de me souvenir qu'il étoit le mien. Mon Maître ! lui dis-je en le regardant. Non , M. Will , vous êtes mon ami , vous êtes un honnête homme , que j'aime & que j'ho-

more sincèrement : mais je vous prie à mon tour , de vous souvenir que vous n'avez nul empire sur ma Tante ni sur moi. Il me quitta , sans ajouter un seul mot. Je ne changeai rien à la conduite que j'avois tenuë jusqu'alors avec lui : mais il me fut aisé de remarquer , par son humeur sombre & ses profondes rêveries , qu'il méditoit quelque dessein extraordinaire.

Nous étions en mer depuis six semaines , & loin d'avoir eu l'orage à craindre , nous avons manqué de vent pendant près de quinze jours , ce qui avoit retardé extrêmement notre route. Un jour , au matin , nous aperçûmes un Vaisseau qui croisoit la mer devant nous , environ à la portée du canon. Il portoit Pavillon Anglois. Notre Capitaine fit tourner la voile aussi-tôt vers lui , avec le dessein de l'aborder. S'en étant aproché dans un moment , il descendit dans sa Chaloupe , & il refusa l'offre que je lui fis de l'accompagner. Tout ce que je pus-m'imaginer , fut qu'il alloit s'instruire de ce qui se passoit sur ces Mers , & de la route que tenoit l'autre Capitaine. Il ne fut point absent plus d'un quart-d'heure. Je le vis revenir avec quelques personnes , qu'il n'avoit point en nous quittant. Je m'imaginai que c'étoit quelques-uns de nos compatriotes , qu'il amenoit par civilité sur notre bord. Ils arrivèrent à nous ; & la première action que fit M. Will en mettant le pied dans son Vaisseau , fut de me prendre au collet , & de me dire qu'il m'arrêtoit au nom de Mylord Protecteur & du Parlement. Il me fit lier sur le champ , sans que la surprise où j'étois me permit de prononcer une seule parole. Je fus transporté en un moment dans la Chaloupe , & conduit dans l'instant à l'autre bord. Cette exécution se fit si promptement , que j'eus à peine le

tems de voir Madame Lallin , qui tendoit les bras vers moi du haut du Vaisseau , & d'entendre les cris perçans qu'elle jettoit à la vûe de mon malheur , & sans doute par le pressentiment du sien.

Je fus enfermé aussi-tôt dans un endroit profond , où l'on me laissa lié comme j'étois en arrivant. J'y demurai seul aussi long-tems que les deux Vaisseaux qui avoient jetté l'ancre furent à les lever. Mon infortune n'étoit point obscure. Il étoit clair que le Capitaine Will étoit un traître , qui me livroit comme un ennemi du Protecteur ; & que le motif de sa trahison étoit son amour pour Madame Lallin. Ma première compassion tomba sur cette malheureuse Dame. Quel sort pour elle , de se voir sous l'empire absolu d'un homme capable d'une si noire perfidie ! Je la recommandai au Ciel , qui pouvoit seul la sauver d'une main si dangereuse. Je n'avois pas contribué volontairement à son malheur ; mais j'étois obligé de reconnoître que j'en étois la première cause. Elle fût demeurée tranquille à Rouen , si elle ne m'eût jamais connu ; ou du moins , elle n'eût pas pris le parti de s'exposer sur Mer à toutes les extrémités qu'elle étoit peut-être à la veille d'essuyer. La reconnoissance que je croyois lui devoir , causa dans mon cœur presque autant de desordre , qu'en auroit causé le remords , si j'eusse eu véritablement sa perte à me reprocher.

Mais moi , qui m'occupois à plaindre le sort d'autrui , que devois-je penser du mien ? J'étois trahi par un perfide ; dans quelles mains m'avoit-il remis. Mes chaînes m'annonçoient assez , que j'allois être traité en criminel. C'étoit sans doute en Angleterre que je devois être conduit. Je jugeois avec raison que le Vaisseau sur

lequel j'étois , retournoit à Londres , & que l'infidèle Will avoit donné au Capitaine toutes les instructions qui pouvoient rendre mon châtement certain. Il falloit s'attendre à la mort ; & ce qui m'étoit bien plus douloureux , perdre l'espérance de rentrer , avant que de mourir , dans l'estime de Mylord Axminster & dans le cœur de Fanny : ils ignoroient même ma perte , disois-je , ou s'ils l'apprennent , ils ne la plaindront point. Quel espoir me reste-t'il qu'ils puissent jamais être instruits de mon innocence ? Quelques accablantes que fussent ces réflexions , elles l'étoient beaucoup moins que celle qui succéda tout d'un coup. Il me vint à l'esprit , que la trahison de Will ne se borneroit point à moi ; & qu'un perfide ne l'étant jamais à demi , il ne manqueroit point d'envelopper Mylord Axminster dans ma ruine. Cette pensée se presenta à moi si subitement & d'une manière si effrayante , qu'elle causa une espèce de silence dans mon ame & dans tous mes sens. Je demurai attaché à la considérer , avec un étonnement qui me rendoit immobile. O crime ! ô douleur m'écriai-je , j'ai trahi mon cher Patron , mon Pere , mon Bienfaiteur : J'ai trahi Fanny , Madame Riding , tout ce que je dois aimer & respecter sur la Terre. Mon indiscretion va leur coûter la vie. Ah ! c'est moi seul qui mérite à présent de mourir : si ce n'est pour expier mon crime , que ce soit du moins pour dérober à mes propres yeux ma honte & mon infâmie. Je passai plus d'une heure dans cette agitation. Je ne pouvois soutenir la vûe de moi-même. J'aurois souhaité d'être à Londres , & que ma tête y fut déjà sur un échaffaut. Y avoit-il rien , en effet , de si cruel , que mon sort : je me trouvois exposé pour la troisième fois à l'accusation de perfide : c'est-à-

dire , de ce qui étoit le plus oposé à mon caractère. Mes crimes , ou faux ou involontaires , produisoient le même effet que s'ils eussent été réels & commis à dessein. Le plus mortel ennemi du Vicomte & de sa Fille n'auroit pas réussi mieux que moi à les perdre. Et qu'avois-je néanmoins de plus cher & de plus précieux dans la vie , que ces deux aimables personnes ? Pour qui aurois-je répandu tout mon sang , aussi volontiers que pour eux ? L'un m'avoit tenu lieu de Pere ; il en avoit eu pour moi tous les sentimens. L'autre étoit la Maîtresse de mon cœur : hélas ! il avoit été un tems heureux , où il m'étoit permis de me croire maître du sien !

Je ne sçais à quoi ces mortelles réflexions m'auroient conduit , si mon nouveau Capitaine ne fut venu me visiter une heure après dans mon cachot. L'ancre étoit levée , & le Vaisseau continuoit sa route. Il me dit en m'abordant , qu'il avoit une extrême impatience d'être informé par moi-même de la vérité des accusations du Capitaine Will. Consolez-vous , ajouta-t'il , vous êtes tombé dans de meilleures mains que vous ne vous l'imaginez. Mais je vous prie d'être sincère dans la relation que je vous demande. Une interrogation si pressante me jetta dans un nouvel embarras. Je craignis de l'offenser, si je ne lui répétois exactement tout ce qu'il pouvoit avoir appris du perfide Wil ; & j'appréhendois encore plus de m'avancer trop en voulant être exact , & de lui découvrir , par rapport à Mylord Axminster & à moi-même , des particularités qu'il pouvoit ignorer. Il y avoit , à la vérité , dans son visage & dans le son de sa voix quelque chose de prévenant qui sembloit m'exciter à la confiance ; mais quel fonds avois-je à faire désormais sur les dehors des hommes , après l'exemple d'une infidélité aussi noire que celle

le de Will ? Ces idées se formèrent dans mon esprit en un moment. Le parti que je pris , fut d'être sincère jusques dans les moindres circonstances qui me regardoient , & de m'abstenir entièrement de lui nommer Mylord Axminster , & de lui parler de ses desseins , à moins que je n'y fusse contraint par ses interrogations. Je commençai par lui déclarer naturellement , que j'étois le Fils de Cromwel ; mais un Fils malheureux , proscrit par mon Pere , & abandonné même avant ma naissance. Je lui representai vivement la dureté de ce Pere barbare , pour justifier une aversion qui m'étoit aussi naturelle que la tendresse l'est dans les autres Fils. Je lui parlai des malheurs & de la fin déplorable de ma Mere. Et comme mon-cœur n'avoit point eu le tems de se remettre du trouble où il avoit été un moment auparavant , le souvenir de cette chère Mere acheva tellement de m'attendrir , que mes yeux se couvrirent de pleurs. J'interrompis mon recit pour les essuyer & les levant ensuite sur le Capitaine , je fus étonné d'apercevoir qu'en me regardant attentivement , il en versoit aussi. Je les attribuai à sa compassion. Que le Ciel , lui dis-je , récompense cette généreuse pitié , qui vous fait prendre tant de part à mes peines ! J'allois reprendre ma narration : Arrêtez , aimable jeune homme , interrompit-il , d'une voix entrecoupée de soupirs ; arrêtez. Permettez que je vous ôte ces liens qui ne conviennent point à vos mains , & que j'ai regret de vous avoir laissé si long-tems. Il délia lui-même les nœuds qui me serroient étroitement , il me prit ensuite par la main , & m'ayant conduit à sa chambre , il me fit asseoir auprès de lui , après avoir fermé la porte avec soin.

Il me parut rêveur , & il s'attacha encore à me regarder pendant quelques momens. Ses soupirs

marquoient un cœur agité. Faites-moi donc connoître plus clairement qui vous êtes , me dit-il enfin , & aprenez-moi par quel caprice de la fortune tous les commencemens de votre vie ont presque une entière ressemblance avec ceux de la mienne. Vous êtes Fils de Cromwel ; mais comment s'appelloit cette Mere qui a tant souffert des injustices & de la cruauté de votre Pere , je lui répondis qu'elle se nommoit Cléveland. Hélas ! reprit-il , ce nom n'est jamais venu jusqu'à mes oreilles. Vous n'en serez point surpris quand vous sçaurez la triste manière dont j'ai été élevé. Mais seroit-il possible que vous n'eussiez jamais entendu parler de Mally Bridge , & de son malheureux Fils ? Mon étonnement lui fit connoître , aussi-tôt que ma réponse , que j'étois instruit de son nom & de ses malheurs. Bridge ! m'écriai-je , quoi ! l'habitant de Rumney-hole , l'élève de Madame Riding ? Vous le voyez devant vous , ajouta-t'il en m'embrassant tendrement ; c'est moi-même. Je le ferrai à mon tour entre mes bras : Cher Bridge , lui dis-je , que ne dois-je point au Ciel , qui me fait trouver un Frere , dans un homme auquel on m'a livré comme un ennemi ? Voilà les desseins du traître Will bien trompés. Mais ne m'apprendrez-vous pas comment il se peut faire que vous soyez au monde , vous que Madame Riding a cru mort ; & dont elle m'a raconté plusieurs fois la funeste histoire ? Il me promit de m'instruire du miracle que le Ciel avoit opéré pour son salut. Mais ne vous en réjouïssiez , ajouta-t'il , que parce que je suis assez heureux aujourd'hui pour vous être utile , car la vie est un fardeau si pesant pour moi , que je ne puis regarder comme un bonheur le hasard qui m'a conservée.

Il me pressa alors de lui expliquer l'état présent

de ma fortune , & par quelle raison le Capitaine Will m'avoit livré à lui pour être conduit à Londres , & mis entre les mains de Cromwel. Je lui appris en peu de mots mes liaisons entre Mylord Axminster , & le dessein qui m'amenoit sur ses traces en Amérique. Je lui confessai , que ce Seigneur étoit chargé des ordres du Roi , pour tâcher de ramener nos Colonies à son obéissance ; qu'étant absolument dans ses intérêts , je m'étois forcé d'y faire entrer le Capitaine Will , & que j'y avois heureusement réüssi ; mais que son amour déréglé pour une Dame , dont j'avois pris la protection , m'avoit tout d'un coup attiré sa haine , & l'avoit rendu perfide. Je lui fis ensuite le caractère de cette Dame , & le recit de l'obligation que je lui avois ; & je lui inspirai tant de ressentiment contre le Capitaine Will , qu'il fut le premier à marquer du regret de ce que son Vaisseau n'étoit point armé , ni en état de faire la moindre résistance contre un Vaisseau de Guerre. Cette déclaration me causa beaucoup de chagrin ; car mon but n'avoit été que de l'engager à secourir Madame Lallin. Je lui en fis même de nouvelles instances. Mais m'ayant fait voir que son Vaisseau étoit sans canon , quoiqu'il fût percé pour en porter trente pièces , & qu'il n'avoit même qu'un fort petit nombre d'autres armes à feu , je fus obligé de me réduire à plaindre la destinée de cette Dame , & à faire des vœux pour elle. Il plût au Ciel d'en exaucer du moins une partie. Le désordre du Vaisseau de mon Frere augmenta la curiosité que j'avois de connoître ses aventures , & le sujet de son voyage. Il me satisfit en ces termes :

Je ne vous raconterai point l'histoire de mes premiers malheurs , & de ceux de ma Mere , puisque vous l'avez prise de Madame Riding. Je

ne prendrai mon recit qu'aux dernières circonstances de la visite que je rendis à notre Pere, ou plutôt à notre Tyran. Je m'étois persuadé follement, contre les avis continuels de Madame Riding, qu'il étoit impossible que la Nature pût se démentir dans un Pere. La mort infortunée de ma Mere, ne me paroïssoit point un crime dont on pût raisonnablement l'accuser; & quand il y auroit eu quelque part, je ne croyois point que ce fût une raison qui pût suffire pour me dispenser de lui rendre les devoirs d'un Fils, ni pour m'empêcher d'attendre de lui les bontés d'un Pere. Je m'imaginois même, que le parti que j'avois pris de le voir en secret avant que de me vanter publiquement de l'honneur de lui appartenir, me feroit auprès de lui une espèce de mérite, qui serviroit encore à l'attendrir en ma faveur. Je me présentai à sa porte, dans cette confiance. Le prétexte d'une affaire secrète, que j'avois à lui communiquer, me fit obtenir facilement d'être introduit. Il étoit seul. J'allois me jeter à ses genoux. Mais le mouvement animé que je fis en m'approchant pour me mettre dans cette posture, lui fit naître la pensée que j'en voulois à sa vie. Il apela ses Gardes, & leur ordonna de se saisir de moi. Il leur fit examiner toutes les parties de mon habit en sa présence, pour s'assurer que je ne portois point d'armes cachées. C'étoit une cérémonie que j'avois déjà essuyée avant que d'être admis dans sa chambre. Lorsqu'il crût n'avoir rien à craindre de mes intentions, il fit retirer ses Gardes. Je m'approchai une seconde fois pour me jeter à ses pieds, & je lui expliquai avec une modeste hardiesse, sur quel fondement j'osois me présenter à lui. Je n'eus pas plutôt prononcé le nom de ma Mere, que je lus clairement son inquiétude sur son visage. Il jeta les yeux de tous

côtés, pour découvrir si personne n'avoit pû m'observer & m'entendre. Il s'aprocha ensuite de moi, & me prenant par le bras : Malheureux, me dit-il, tu mérites la mort, pour l'imposture dont tu as osé m'entretenir. Je la pardonne à ta jeunesse ; mais je sçaurai par qui tu as été séduit. En attendant, garde toi d'apprendre à personne l'insulte que tu m'as faite, si tu ne veux périr par les tourmens. Il apella une seconde fois ses Gardes, & il ordonna à quelques-uns d'entre eux de me conduire dans la plus étroite prison de la Ville. Je le quittai en tremblant. Ses yeux & le ton de sa voix m'avoient effrayé autant que ses menaces.

Je fus renfermé d'abord dans une chambre ordinaire de la prison ; mais à peine y avois-je passé une heure, que sur un nouvel ordre, je fus transféré dans un des plus obscurs cachots. J'y demeurai quelques jours, sans recevoir la visite de personne. Le peu de nourriture qu'on m'accorda m'étoit donnée par le moyen d'une corde qu'on faisoit descendre par une ouverture ménagée dans la voute. J'attendois la mort à tout moment, quoique j'ignorasse mon crime, & que je n'en eusse point assurément à me reprocher. Les animaux, disois-je dans l'amertume de mon cœur, les bêtes féroces ont de la tendresse pour leurs petits ; & moi, je suis le fils d'un homme qui me condamne cruellement à périr, parce que j'ai osé l'appeler mon Pere ! Je rapelois les conseils de Madame Riding, & je me reprochois ma folle présomption, qui me les avoit fait négliger. J'invoquois l'ombre de ma Mere à mon secours, & je lui demandois pardon, en pleurant, de n'en avoir pas cru pour ma sûreté l'exemple terrible de sa mort. Enfin, après huit jours de

cette misérable vie , on me tira de ma prison ; pour me conduire dans une Salle , où j'étois attendu par deux hommes qui paroissoient être des personnes de distinction. Ils m'interrogèrent avec beaucoup d'adresse , sur le lieu où j'avois été élevé , & sur les personnes qui avoient pris soin de mon éducation. Je n'étois point capable de trahir Madame Riding. Ils jugèrent par mon obstination à garder le silence , & par mon intrépidité contre leurs menaces , qu'ils perdoient leurs peines à me presser davantage. Leurs ordres ne portoient aparemment que de m'effrayer. L'un d'eux me dit que j'allois être libre , & que le Protecteur avoit la bonté de m'accorder la vie ; mais que s'il m'échapoit de renouveler l'outrage que je lui avois fait , il n'y avoit point de supplices auxquels je ne dûsse m'attendre. Ils ne me nommèrent point mon crime , ni l'outrage que j'avois fait au Protecteur.

Cependant , je fus mené hors de la prison. Cette liberté dont on m'avoit flâté , consistoit à être transporté sur le champ dans un Vaisseau qui mettoit à la voile à l'heure même , pour l'Isle de Nevis , où l'on commençoit à former une Colonie, On me laissa libre effectivement sur le Vaisseau ; mais confondu avec une troupe de misérables , dont la plûpart avoient été condamnés pour différens crimes au même châtiment que moi. C'étoit un mélange de différens sexes. Je fus forcé de quitter mes habits , pour en prendre de convenables à ma condition. Il n'y a point d'imagination qui puisse se représenter à quel excès j'avois le cœur pesant & abattu. Je n'étois nullement informé de ce que j'allois devenir. J'entendois les compagnons de ma misère , qui parloient de l'Isle de Nevis comme d'une petite Isle déserte & stérile , où

notre sort seroit d'être traités en esclaves , & contraints à défricher la terre par le travail de nos mains. Une si triste destination me faisoit souhaiter la fin de ma vie , comme le seul remède à des maux que je ne pouvois éviter. J'étois occupé du matin au soir à gémir seul dans quelque coin du Vaisseau ; & rarement il m'arrivoit de me joindre à l'entretien de ceux mêmes dont je ne pouvois éviter la presence.

J'ignore encore si c'est naturellement , ou par un secours miraculeux du Ciel , que je vis ouvrir tout-d'un-coup une voye d'espérance , au milieu d'un état si déplorable. Tout est si surprenant dans ce qui me reste à vous apprendre , que mes simples protestations de vérité ne suffisoient point pour vous persuader. Il n'y a que la rencontre que vous avez faite de mon Vaisseau dans cette vaste Mer , & le témoignage de mes gens , qui puissent ébranler l'incrédulité dont vous vous armez d'abord. Ensuite , si vous demeurez long-tems avec moi , & que nous soyons assez heureux pour trouver ensemble ce qui fait ici depuis trois mois l'objet de mes recherches , la vûë des merveilles mêmes que je vais vous annoncer , achèvera de vous convaincre.

Je menois donc sur le Vaisseau une vie languissante , qui ne pouvoit se soutenir long-tems avec tant de tristesse & d'ennui. Un jour que j'étois seul , & que , pressé de douleurs , je me soulageois en versant des larmes ; une vieille femme que je n'avois point encore remarquée , s'aprocha honnêtement de moi. Elle n'étoit point vêtue à la façon des Angloises , & quoiqu'elle parlât assez exactement notre langue , il étoit facile d'apercevoir qu'elle étoit étrangère. Sa figure avoit quelque chose d'aimable ,

même sous les rides de la vieilleſſe , & ſes yeux conſervoient encore une partie de ce feu brillant qui ſemble être la ſubſtance même de l'âme , ou qui eſt du moins ce que la matière en a de plus aprochant. Je fus ſi frapé de ſon air , que malgré la ſimplicité de ſes habits , je me levai pour lui faire honneur , & l'entretenir plus civilement. Elle me demanda le ſujet de mes pleurs. Je lui répondis d'un air touchant , que j'étois un infortuné jeune homme , le rebut de la Fortune & de la Nature ; & que quelques larmes que je puſſe verſer , elles n'égaleroient jamais mes malheurs. J'ai été attentive , reprit-elle , à vous obſerver depuis pluſieurs jours , & j'ai été ſurpriſe de vous voir toujours dans le même abattement. Vous ne me paroiffez pas fait non plus , pour l'habillement & pour la compagnie où vous êtes. Voyez ſi vous n'avez point de répugnance à m'ouvrir votre cœur. Je puis vous être utile ; ſi je ne me trompe point dans l'opinion que j'ai de vous. Hélas ! lui diſ-je , le ſecret de ma fortune n'eſt pas d'une nature à me cauſer de la honte : plût au Ciel qu'il ne me cauſât point plus de douleurs ! Mais les cruels qui me condamnent au triſte état où vous me voyez , me menacent encore de la mort ; ſi je révèle leur injuſtice. Ainſi , je me trouve réduit à ſouffrir des maux que je n'ai pas mérités , & à me priver de la conſolation même de m'en plaindre. Ce que vous me dites , repliqua cette vieille femme , ne fait qu'exciter ma curioſité. Si vous n'êtes point né , comme il me le ſemble , pour cette miſérable condition , & que vous n'ayez rien commis qui vous y ait fait condamner juſtement , je vous trouve ſi digne de compaſſion , que je croirai ne pouvoir trop vous en marquer.

Ma tristesse se trouva si flâtée par ce discours obligeant , que je me résolus de passer sur toutes les craintes qui m'obligeoient au secret. Je fis à cette charitable consolatrice la relation de toutes les infortunes de ma vie , sans lui cacher même celles de ma Mere. Elle parut saisie de pitié & d'admiration en m'écoutant. Elle ajouta peu de paroles lorsque mon recit fut achevé ; mais ce fut une courte exhortation à m'armer de courage ; & une assurance que je recerois d'elle des secours auxquels je ne m'attendois pas. Elle me quitta sans s'expliquer davantage. Je ne pus me défendre d'un mouvement de curiosité , qui me porta à m'informer qui elle étoit. On ne put me rien apprendre d'elle , excepté que c'étoit une Etrangère , qui s'étoit accommodée avec le Capitaine pour son passage dans l'Isle de Ste. Héléne, où le Vaisseau devoit toucher sur la route. Je la revis le lendemain , & les jours suivans. Elle s'accoutuma à venir elle-même me trouver régulièrement dans le lieu où j'avois coutume de me placer. Tous ses discours étoient sages & modestes. Elle me faisoit répéter souvent mon Histoire ; elle prenoit plaisir à m'en faire expliquer jusqu'aux plus légères particularités. Ma longue retraite dans la Caverne de Rumney-hole étoit l'endroit de ma vie qu'elle écoutoit le plus volontiers. Elle me demandoit si j'étois encore capable de goûter la solitude , & si le peu de commerce que j'avois eu avec les hommes n'avoit point altéré mon innocence. Quelquefois elle faisoit tomber notre conversation sur les sujets les plus relevés ; & soit qu'elle eût dessein d'éprouver mon esprit , ou d'exercer le sien , elle paroissoit tirer beaucoup de satisfaction de cette sublime espèce d'entretien.

Nous passâmes ainsi environ deux mois , sans

que j'eusse tiré d'elle d'autre consolation que celles que me donnoient ses visites & ses discours. Elle me renouvelloit de tems en tems les promesses d'un secours qu'elle ne m'expliquoit pas. Comme je ne voyois nul jour au changement de ma fortune, je ne me repaissois point de vaines espérances, & je ne croyois pas avoir jamais à lui tenir compte de rien de plus que sa bonne volonté. Cependant lorsque nous commençames à aprocher de Sainte-Hélène, elle me fit une question qui me surprit. Vous m'avez paru sage & vertueux, me dit-elle; mais êtes-vous homme de résolution? Il s'agit non-seulement de vous sauver la vie, que vous ne manquerez pas de perdre bien-tôt dans le fort qu'on vous destine; mais de vous rendre heureux tout-d'un-coup au-delà de tous vos desis. Je lui répondis, que je me croyois capable de tout entreprendre, pour éviter d'être conduit dans l'Isle de Nevis. Ecoutez, reprit-elle, ce que je puis faire pour vous. Le Vaisseau doit jeter l'ancre au Port de Sainte-Hélène. J'en sortirai. Vous serez trois jours sans me voir, mais la nuit du quatrième, je suis à vous pour vous délivrer. Vous me verrez d'abord à quelque distance du Vaisseau, dans une Chaloupe à voile. J'aurai une lanterne pour diriger vos yeux dans l'obscurité, & vous faire apercevoir que j'aproche à votre secours. Je l'éteindrai, après l'avoir laissé luire quelques momens. La difficulté sera de vous donner les moyens de venir à moi; car on fait la veille sur le Vaisseau pendant la nuit, & l'attention augmentera beaucoup pendant qu'il sera si proche de la terre. J'ai cherché en vain, depuis que j'ai formé le dessein de vous délivrer, quelque voye pour vous faciliter la sortie du Vais-

seau. Il y auroit trop de risque à courir pour vous, si je m'approchois des échelles : elles sont retirées, d'ailleurs pendant la nuit, & vous ne sçauriez entreprendre de les remettre sans être aperçu. Je me précipiterai dans la Mer, interrompis-je avec ardeur : il faut seulement que vous soyez assez proche du Vaisseau pour me secourir. C'est, me dit-elle, ce que je craignois de vous proposer, & ce qui est néanmoins absolument nécessaire. J'approcherai du côté vers lequel vous aurez vû la lanterne ; & si vous avez assez de courage pour ne pas craindre de vous jeter dans les ilots, vous pouvez être assuré d'en être retiré promptement. Si la Sentinelle aperçoit ma Chaloupe, nous nous éloignerons dans les ténèbres plus promptement qu'on ne pourra nous poursuivre.

Tout me parut possible, & même facile dans ce projet. Le seul danger étoit de me noyer dans la Mer : mais ce ne pouvoit être qu'un bonheur pour moi, si je manquois cette occasion de me sauver. Je remerciai mille fois la vieille étrangère, & sans penser même à m'informer de ce que je deviendrois après avoir gagné sa Chaloupe, je lui promis un empire absolu sur la vie qu'elle m'auroit conservée. Nous arrivâmes en peu de jours à Sainte-Helène. Le Vaisseau mit à l'ancre. Les Passagers en sortirent dans la Chaloupe, & mon Ange tutélaire avec eux. Le Capitaine se rendit lui-même à terre, avec une partie de l'Equipage ; de sorte que la misérable Troupe dont j'étois, n'y demeura qu'avec autant de monde qu'il en falloit pour la garder & pour empêcher le désordre. J'attendois avec impatience l'heureute nuit où ma vie devoit finir, ou ma liberté commencer. Elle arriva. Si j'avois quelque inquiétude, elle

venoit de ce que j'avois publié à m'informer de mon Etrangère par quel moyen elle prétendoit me retirer des flots ; mais cette pensée même m'arrêta peu. On n'est point si exact à examiner les voyes de salut, quand on se propose la mort comme sa dernière ressource. J'aperçus la lanterne vers le milieu de la nuit, & peu après je la vis éteindre. Je fis semblant de m'endormir sur le côté du Vaisseau qui y répondoit. Je n'y demeurai pas long-tems, sans entendre l'eau qui s'agitoit au-dessous de moi. Il y avoit apparence que ce mouvement étoit causé par l'approche de la Chaloupe ; mais les ténèbres, étant si épaisses, qu'on ne pouvoit rien découvrir, je fus quelque-tems incertain du moment que je prendrois pour me précipiter. Je craignois d'ailleurs de tomber dans la Chaloupe même, ce qui m'auroit brisé infailliblement la tête & tous les membres. J'avois à quatre pas de moi trois ou quatre Matelots, dont la présence ne me permettoit point de me hasarder à lever la voix. Cependant, ayant fait réflexion que, quelque idée qu'ils pussent se former sur quelques paroles qu'ils m'entendoient prononcer, ils ne s'imagineroient point que je fusse prêt à me jeter dans la mer, & qu'ils ne pourroient même être assez prompts pour m'en empêcher, je m'écriai, en penchant la tête vers l'eau, êtes-vous-là, Madame ? Oüi, me répondit-on, je suis au désespoir de n'avoir pas prévu que le tems dût être si obscur : faites attention d'où part le son de ma voix, & jetez-vous directement vers moi sans rien craindre. Les Matelots, qui entendirent ces paroles aussi distinctement que moi, se levèrent du lieu où ils étoient assis. Je ne sçai quel étoit leur dessein ; mais les voyant approcher, je m'élançai intrépidement dans les

flots ; en invoquant le secours du Ciel.

Mes esprits , qui étoient émus par la vivacité de mon action , me soutinrent dans une telle vigueur , que je ne perdis pas un moment la connoissance , même en avalant à longs traits l'onde amère. Je la conservai si entière , qu'étant revenu sur l'eau , j'entendis la voix de quelques personnes qui parloient dans la Chaloupe. Cependant , comme je ne sçavois nullement nager , j'aurois toujours été exposé à quelque péril , si mes Libérateurs n'eussent pris une précaution que j'ignorois , & à l'aide de laquelle je me trouvai tout-d'un-coup en sûreté. Je fus surpris , & même effrayé de me sentir élevé au-dessus de l'eau , sans sçavoir sur quoi j'étois soutenu ; & presque dans le même moment , je me vis au milieu de la Chaloupe , entre les bras de quatre hommes , qui me félicitèrent de mon courage & du succès de ma hardiesse. Ils ne pensèrent ensuite qu'à s'éloigner promptement. Pendant qu'ils s'efforçoient de se servir de leurs rames & de leurs voiles , la vieille Dame qui avoit conduit leur entreprise , étoit à me marquer la joye qu'elle avoit de ma délivrance. Je lui demandai d'abord , par quel enchantement j'avois été transporté si légèrement dans la Chaloupe. Elle me dit , qu'après avoir communiqué aux quatre hommes qui l'accompagnoient le dessein qu'elle avoit de me sauver , & les moyens dont nous étions convenus ensemble , ils avoient jugé qu'un grand filet dont on se sert pour la pêche , ne leur seroit point inutile pour favoriser ma chute au moment que je me précipiterois dans la Mer ; que s'étant approchés du Vaisseau avec beaucoup de peine , à cause de l'obscurité , ils avoient fort appréhendé qu'il ne me fût impossible de les apercevoir ;

qu'elle les avoit assurés néanmoins que j'étois à les attendre, & qu'au plus léger signe qu'ils pourroient me donner de leur arrivée, ils en recevraient sans doute quelqu'un de ma part ; qu'avant que de me le donner, ils avoient cru devoir profiter des ténèbres même pour arranger leur filet ; qu'ils s'étoient avisés d'en attacher une grande partie au Vaisseau, & de s'écarter ensuite en tenant l'autre bout, ce qui formoit entre la Chaloupe & le Vaisseau une large nappe, qui serviroit infailliblement à me soutenir si j'avois assez de bonheur pour tomber dessus ; que de peur qu'elle se rompît par ma pesanteur, ils l'avoient lâchée dans l'eau, afin qu'elle pût se prêter par ma chute ; qu'ils étoient à chercher le moyen de se faire entendre de moi, lorsque j'avois commencé à leur parler ; que j'avois suivi heureusement la direction qu'elle m'avoit donnée, & qu'étant tombé sur le filet, ils n'avoient plus eu d'autre embarras qu'à le tirer à eux en aprochant du Vaisseau ; ce qui avoit fait que je m'étois trouvé suspendu au-dessus de l'eau, & ensuite au milieu de la Chaloupe qui s'étoit avancée sous moi.

Quoique je me crusse fort redevable à leur industrie & à leur zèle, il est clair que cette entreprise n'avoit réussi que par une particulière protection du Ciel. Je l'en remerciai du fond du cœur. Mes compagnons rallumèrent leur lanterne lorsque nous fûmes à quelque éloignement du Vaisseau, & croyant n'avoir plus rien à appréhender, ils abandonnèrent leurs rames pour voguer avec le seul secours de leurs voiles. Ils aprochèrent de moi. Je ne les avois pris jusqu'alors que pour de simples Matelots ; mais, quoique leur habit ne marquât point qu'ils fussent autre chose, je ne me trompai point à leur air & à leurs manières. Ils

m'observèrent curieusement. Ils me firent diverses questions , qui me firent connoître que la Dame leur avoit appris une partie de mes aventures. Ils s'entretenoient ensuite sur mes réponses , d'un air qui marquoit leur satisfaction. Le langage dont ils se servoient entr'eux m'étoit inconnu , quoiqu'ils parlassent poliment notre Langue en s'adressant à moi. Enfin , après m'avoir comblé de caresses & d'honnêtetés , l'un d'entr'eux me dit , qu'il s'étonnoit que la curiosité ne m'eût pas encore porté à leur demander qui ils étoient , & dans quel lieu ils alloient me conduire. Je leur répondis , qu'après m'être sauvé si heureusement du plus horrible de tous les états , il n'y avoit point de lieu sur la Terre où je ne fusse prêt d'aller avec la même indifférence. Et pour ce qui les regardoit , je leur témoignai honnêtement , que je ne pouvois avoir conçu qu'une idée fort avantageuse de quatre personnes qui venoient de me rendre un service si important , sans autre motif que leur générosité. Nous espérons , reprit l'Inconnu , que cette indifférence pour le lieu de votre demeure ne durera pas long-tems. L'heureuse partie de la Terre où nous vous conduisons , sçaura vous attacher. Vous ne regarderez pas non plus votre évafion du Vaisseau comme votre plus grand bonheur , à moins que vous ne lui donniez ce nom comme à la voye dont le Ciel s'est servi pour vous procurer celui qu'il vous prépare. Nous ne vous demandons , ajouta-t'il , que de la sagesse & de la vertu : votre physionomie , & le rapport de Madame Eliot nous garantissent que vous en avez toujours eu , & que vous n'en manquerez jamais. Laissez au Ciel & à nous le soin de vous rendre heureux.

Ils me tinrent de pareils discours pendant le reste de la nuit. Je me contentai de leur mar-

quer en général une vive reconnoissance ; sans pouvoir comprendre ce qu'ils m'annonçoient si obscurément. Madame *Eliot*, (c'étoit le nom de l'Etrangère, que j'entendis d'eux pour la première fois) ne se laissoit point de leur renouveler l'éloge de ma douceur & de ma modestie, & de leur répéter de quelle manière elle avoit lié connoissance avec moi sur le Vaisseau. En un mot, leur dit-elle ; je suis contente du succès de ma commission, & je suis persuadée que tous nos Freres le seront aussi. Je n'en amène qu'un petit nombre ; mais ils sont de ceux qu'on péle, plutôt qu'on ne les compte. Cette conversation fut pour moi une énigme perpétuelle. La nuit commençoit à se dissiper ; je découvris, après quatre ou cinq heures de navigation, une Côte si escarpée, que je n'aperçus nulle ouverture qui pût servir de Port ni de Rade. Mes Libérateurs me dirent : Rendez graces au Ciel ; vous êtes désormais en sûreté. Ils ne paroissoient néanmoins avancer qu'avec beaucoup de précautions, dans la crainte de rencontrer les rochers, qui se montroient de tous côtés presque à fleur d'eau. Nous abordâmes heureusement. Ils tirèrent la Chaloupe hors de la mer, & la faisant glisser sur le sable, ils la cachèrent sous une voûte qui paroissoit faite exprès pour la renfermer. Je jetois les yeux de tous côtés, pour remarquer l'endroit par où nous devons gagner la Terre, je ne l'apercevois pas, & les rochers qui la bornoient, étoient d'une hauteur qu'il ne me sembloit pas possible de surmonter. Madame *Eliot*, qui observoit mon étonnement, me prit par la main, & me faisant marcher quelques pas sur le sable au long de la Côte, elle me conduisit auprès d'une voûte semblable à celle où nos Compagnons avoient caché leur Chaloupe. Nous y entrâmes.

C'étoit une espèce de porte , après laquelle nous trouvâmes dans une fente qui prenoit depuis le pied du rocher jusqu'au sommet , & qui alloit en serpentant. La lumière y entroit par le haut. Nous avançâmes ainsi par divers détours l'espace de cinq ou six minutes. Le passage étoit si étroit , qu'on auroit eu peine à y marcher trois de front. Vous êtes surpris , me dit Madame Eliot ; mais prenez patience un moment , le terme vous satisfera plus que le chemin. Enfin , la fente où nous marchions s'élargissant par degrés , nous trouvâmes bien-tôt la sortie qui répondoit à la Terre. Le spectacle que j'aperçus me frapa tout-d'un-coup d'admiration. Madame Eliot me fit monter sur une petite élévation , pour le considérer à mon aise. C'étoit une plaine , dont la largeur étoit d'environ quatre lieues , sur cinq ou six de longueur. Elle paroissoit environnée de tous côtés par des rochers , semblables à celui que nous venions de traverser. Ils étoient moins hauts que roides , & escarpés. La vûë étoit aussi bornée de toute parts. Mais l'Univers n'a rien de plus agréable , que ce qui s'offrit à mes regards dans ce petit espace. Toute la campagne me parut un jardin enchanté. L'Art & la nature sembloient réunis pour l'embellir. C'étoit des allées d'arbres à perte de vûë , de petits bois ; un mélange bien ordonné de prairies & de Terres cultivées ; de maisons d'un côté & de l'autre , qui se répondoient avec symétrie , & qui paroissoient aussi-bien disposées pour le plaisir des yeux , que pour la commodité des habitans. Au milieu de la plaine s'élevoit un vaste édifice. Il n'avoit rien de frappant pour la magnificence : mais il ornoit le paysage , parce qu'il sembloit comme le centre de toutes les autres maisons , qui en étoient à peu près au même éloignement. Le Soleil , qui commençoit

à répandre ses rayons , donnoit un air si riant à toutes les parties de cette belle campagne , que je me crus transporté dans un nouveau monde , & que je ne pouvois rassasier l'avidité de mes regards. Vous voyez notre demeure & la vôtre , me dit Madame Eliot : c'est cet heureux coin de la Terre , que la bonté du Ciel vous accorde comme à nous pour azile. Je vous apprendrai maintenant , continua-t'elle en reprenant notre marche , avec qui vous allez vivre , & à quelle espèce de bonheur vous devez ici vous attendre.

Vous avez sans doute entendu parler du fameux Siège de la Rochelle , & des horribles extrêmités auxquelles cette malheureuse Ville fut réduite. La plûpart des personnes que vous verrez ici , en étoient des habitans. Ce fut , comme vous sçavez , le zèle de la Religion qui nous arma pour sa défense. Après avoir soutenu un Siège que mille affreuses circonstances rendront long-tems mémorables , nous fûmes contraints par la famine de céder à nos Vainqueurs. Ils usèrent si rigoureusement de leur victoire , que nous ne pûmes soutenir les peines qu'ils nous imposèrent. Nous nous assemblâmes au nombre d'environ quatre-vingt , les plus riches & les plus distinguez de la Ville ; nous tînmes conseil sur nos infortunes ; & ne voyant point de sort qui ne fût préférable à celui qu'on nous faisoit éprouver , nous nous déterminâmes à abandonner notre malheureuse Patrie , pour chercher quelque séjour où il nous fût du moins permis de vivre & de servir Dieu en liberté. Notre première résolution fut de passer en Angleterre. Il y avoit peu de personnes parmi nous , qui n'y eussent quelque habitude. La plûpart sçavoient aussi la Langue du Pays : les Marchands de la Rochelle la font apprendre à leurs Enfans , pour

la commodité du Commerce. Chacun de nous se hâta de recueillir ce qu'il avoit de plus précieux, & étant convenus du quartier de Londres où nous pourrions nous rejoindre, nous nous divisâmes en plusieurs petites troupes, pour quitter peu-à-peu la France, à mesure qu'il se présenteroit des occasions de partir. Le Ciel seconda si bien nos desseins, que nous nous réunîmes heureusement à Londres en moins de six semaines. Les Chefs de notre Assemblée présentèrent aussi - tôt une humble Requête au Roi, pour obtenir la liberté de former une Eglise suivant nos usages. Ils n'y trouvèrent point la facilité qu'ils avoient espéré. L'Angleterre étoit alors presque aussi divisée que le France, en matière de Religion. Il y avoit deux Partis qui se déchiroient, sous l'odieuse distinction de Presbytériens & d'Episcopaux; ou plutôt, l'Archevêque de Cantorbery, jaloux de son autorité & de celle des Evêques, persécutoit impitoyablement tous ceux qui s'en tenoient aux principes de la Réformation établie en France. Il s'étoit tellement rendu maître de l'esprit du Roi, que ce Prince lui laissoit la disposition de toutes les affaires Ecclésiastiques; & son zèle s'emportoit tous les jours à la violence contre ceux qui ne reconnoissoient point la Hiérarchie. Nous apprîmes que quantité de Presbytériens, las de ces persécutions, avoient quitté comme nous leur País; les uns pour passer en Hollande, d'autres en plus grand nombre pour aller s'établir en Amérique. L'Archevêque n'ayant point pour nous plus d'égards que pour eux, ce fut à sa sollicitation que le Roi rejetta notre Requête, & qu'il nous fit presser de nous réunir à la Religion reçue en Angleterre. Personne d'entre nous n'étoit disposé à ce changement. Il y a

voit si peu de tems que nous étions à Londres ; que nous n'y avions point encore jetté de racines qui pussent nous y arrêter. Nous prîmes de concert la résolution de nous embarquer de nouveau , & de chercher ailleurs un azile. Quelques Anglois Presbytériens , qui furent informés de notre dessein , nous offrirent de se joindre à nous avec leurs biens , pour suivre notre fortune. Nous achetâmes un Vaisseau à frais communs , & ayant pris unanimement le parti de passer en Amérique , nous le chargeâmes de tout ce qui pouvoit nous être utile dans l'établissement que nous méditions d'une nouvelle Colonie.

Nous n'étions pas moins de deux cens personnes , en comptant nos Enfans & nos Domestiques. Notre navigation fut heureuse , pendant les six premières semaines ; je puis dire même , qu'elle le fut toujours , puisque le malheur qui nous arriva , nous conduisit au bonheur dont nous jouissons. Le vent , qui nous avoit été favorable pendant plus d'un mois , changea tout d'un coup , & devint si violent , que nos Matelots nous annoncèrent la tempête. Figurez-vous quelle fut d'abord la désolation d'une multitude de Femmes & d'Enfans , qui composoient la moitié de notre troupe. Nous crûmes notre sépulture assurée dans les flots. En effet nous fûmes si furieusement agitez pendant quelques jours , qu'il ne pouvoit nous rester d'espérance de salut , lorsqu'un coup de vent nous jetta sur la côte de cette Isle. Notre Vaisseau se brisa sur les rochers que vous avez vûs. Mais par un miracle de la Providence , la marée qui se retiroit au même moment , nous laissa tellement à sec , qu'au lieu d'être noyez dans le Vaisseau même par l'eau qui étoit en-

trée de toutes parts , nous la vîmes s'écouler elle-même au travers des fentes que la pointe des rochers y avoit faites. Nous descendîmes sur le sable , sans difficulté. Tout le monde s'employa à décharger ce qu'il y avoit de plus précieux dans le Vaisseau. On n'eut point pris cette peine inutile , si l'on eût fait attention qu'il avoit été poussé si avant sur le rivage , qu'il étoit impossible que l'eau de la mer eût assez de force pour l'entraîner. Sa charge au contraire , l'eût encore mieux défendu , parce qu'elle l'auroit rendu plus pesant. Quoiqu'il en soit , le retour de la mer ne nous fut point nuisible ; il n'empêcha pas que nous ne sauvassions non-seulement nos biens ; mais la Chaloupe même , & tous les débris du Vaisseau.

C'étoit néanmoins un spectacle pitoyable , que de voir tous nos coffres & nos meubles étendus confusément sur le sable au long des rochers , & nous assis dessus avec nos Enfans , dans l'attente de la résolution que prendroient nos Maris. La Côte étant escarpée , comme vous l'avez vû , ils furent obligez de détacher quelques-uns d'entr'eux pour la suivre jusqu'à ce qu'ils trouvassent une entrée dans les Terres. Leur rapport fut triste , à leur retour. Ils nous dirent , que les rochers avoient par-tout la même roideur pendant l'espace d'une demie lieuë , & qu'il leur avoit été impossible d'aller plus avant , parce que l'eau s'avançoit j'usqu'au pied de la Côte. Ainsi nous nous trouvions sur une petite étenduë de sable , environnés d'un côté par la mer , & de l'autre par des montagnes inaccessibles. Il ne restoit que deux partis à prendre à nos Maris. L'un , d'inventer quelque moyen de monter sur les rochers : mais quand ils y auroient réüssi pour eux-mêmes ,

ils ne l'auroient pû pour nous & pour nos Enfans. L'autre , de se mettre dans la Chaloupe , au risque de se perdre mille fois sur les pierres noires & pointuës qu'ils apercevoient de toutes parts à fleur d'eau ; & de chercher , s'il leur étoit possible , à l'entour de l'Isle un endroit plus favorable pour aborder. Ils alloient prendre cette dernière voye , lorsque le Ciel fit apercevoir à un de nos Anglois , l'étroit passage par lequel je viens de vous introduire. Il le suivit d'abord seul , jusqu'à l'entrée de cette campagne ; & retournant aussi-tôt sur ses pas , il vint avec un transport de joye nous annoncer son heureuse découverte. Nous le regardâmes comme notre Sauveur , & ce service lui valut ensuite un des premiers rangs dans notre Société. Nous entrâmes donc dans cette plaine , comme dans une espèce de Terre promise. Le premier soin des hommes fut d'en parcourir toute l'étenduë. Ils nous rapportèrent avec étonnement , qu'elle n'aboutissoit à rien & qu'après en avoir fait exactement le tour , ils n'avoient remarqué nulle ouverture dans cette chaîne de rochers qui l'environne. La plûpart des femmes s'affligèrent d'abord d'une situation qui alloit nous exclure de tout commerce avec le reste du monde ; mais quand nos Maris eurent ajouté que le terroir leur avoit paru excélt , & qu'ils y avoient trouvé mille espèces de fruits que la Terre y produisoit naturellement , nous changeâmes de pensée , & nous commençâmes à croire que ce n'étoit point fans une vûë particulière du Ciel que nous avons été conduits dans un lieu si propre à notre établissement. La suite n'a fait que nous confirmer dans ce sentiment. Vous jugerez de l'amour que nous avons pour notre solitude , par le soin que nous avons

pris de l'embellir. La Nature nous aide , car elle n'est nulle part plus libérale & plus féconde. Depuis tant d'années que notre établissement est formé , nous n'avons point connu d'autre saison qu'un continuel Printems , qui est toujours accompagné des richesses de l'Automne.

Je ne vous parle point à présent , ajouta Madame Eliot , de l'ordre que nous mêmes dans notre conduite après avoir pris possession de ce fortuné séjour : je veux vous laisser le plaisir de vous instruire de tout par vos yeux. Il ne me reste à vous apprendre que les motifs qui m'ont fait entreprendre le voyage de l'Europe , & qui m'ont engagé ensuite à vous offrir mes services dans le Vaisseau qui nous a aportés à Sainte-Hélène : c'est un point sur lequel il faut que vous soyez prévenu. Cette campagne , reprit-elle , toute favorisée qu'elle est du Ciel & de la Nature , a dans l'air ou dans le fond du terroir , quelque chose de vicieux , qui s'opose à la propagation de la Colonie. Je ne veux point dire que les Femmes y soient steriles ; au contraire , elles y ont presque toutes une heureuse fécondité : mais elles ne mettent au monde que des Filles. A peine nous est-il né un Enfant de votre sexe , pour quatre du mien , depuis l'espace de vingt ans. Il est vrai que nos Filles sont des créatures toutes parfaites ; il semble que la nature en les formant , mette en charmes tout ce qu'elle auroit dû employer de plus pour produire un Garçon. Mais vous concevez bien que la plûpart étant sans Maris , elles passent leur vie dans une langueur qui nous afflige. Ces pauvres Enfans ne font que soupirer nuit & jour. Il n'est que trop aisé de voir qu'il leur manque quelque chose. Nous pourrions assurément leur chercher des Epoux à Sainte-Hélène ; mais nous sommes retenus par

deux raisons. L'une est la répugnance que nous avons à donner entrée dans notre séjour à des hommes d'une Religion différente ; l'autre est l'envie de nous conserver aussi long-tems que nous pourrons inconnus au reste du Monde. Nous nous trouvons bien de notre solitude & de notre éloignement du commerce des hommes. Nous avons donc jugé, après une mûre délibération, que le meilleur parti que nous puissions prendre pour prévenir le dépérissement de la Colonie, étoit de faire venir de France & d'Angleterre quelques jeunes Maris pour nos Filles. On m'a chargé de cette commission parce qu'on m'attribuë le mérite d'avoir l'esprit insinuant. Il y a environ quinze mois que je partis de cette Isle avec un de nos hommes, qui fut nommé pour m'accompagner. Je me rendis premièrement en France. J'allai dans toutes les Villes où notre Religion est florissante. Mais malgré tous mes soins, j'ai trouvé peu de jeunes gens qui ayent voulu me suivre sur ma parole. Ma conquête s'est réduite à deux. Je n'en ai pû gagner que trois en Angleterre. Il m'auroit peut-être été facile d'en amener un plus grand nombre, si j'eusse été disposée à les recevoir indifféremment ; mais il me falloit de jeunes gens, sages, doux, vertueux, attachés à leur Religion ; & Dieu sçait qu'il ne s'en trouve guères en Europe. Je vous ai vû sur le Vaisseau ; votre physionomie m'a attachée ; & vous ne m'avez pas plutôt fait connoître votre fortune & vos inclinations, que je vous ai cru capable à augmenter le petit nombre des Elus que j'ameinois. Vous aurez pû les remarquer dans le Vaisseau, quoique vous ignorassiez le dessein de leur voyage. Ils en sortirent il y a trois jours avec moi. Ils sont ici à présent à vous attendre ;

&

& ils n'ont pas moins d'impatience de vous voir que le reste de la Colonie.

Madame Eliot me demanda après ce discours, si je n'approuvois point les vûes qu'elle avoit eûes sur moi ; & si je ne lui sçavois pas bon gré de m'avoir délivré de l'esclavage , pour m'amener dans les bras d'une jolie femme , & m'agréger à une Société de gens aimables & vertueux. J'en étois si pénétré de joye , que j'avois peine à me persuader que son recit fût une vérité. Je lui fis mille questions , auxquelles elle satisfit avec beaucoup d'ingénuité. Il n'y eut qu'une chose à laquelle elle refusa de répondre , ce fut à l'étonnement que je lui marquai de ce qu'on pouvoit ignorer l'établissement de la Colonie , tandis qu'elle étoit si proche de Sainte-Hélène , que nous n'avions eu besoin que de cinq ou six heures pour y arriver. Je lui demandai aussi comment elle avoit pû trouver le chemin , soit pour aller à Sainte-Hélène , soit pour en revenir ? C'est un mystère , reprit-elle , pour lequel il ne faut point que vous marquiez de curiosité jusqu'à ce qu'on juge à propos de vous l'éclaircir. Mais ce qui doit vous consoler de l'ignorance où l'on vous tiendra peut-être longtemps là-dessus , c'est que parmi les habitans mêmes de ce lieu , il n'y a qu'un petit nombre d'Anciens qui en soient informés. Je ne crus pas devoir la presser , & je me persuadai que si elle refusoit de me satisfaire , c'étoit par la crainte que je ne me servisse de la connoissance que je lui demandois , pour sortir de l'Isle , s'il m'arrivoit de m'y déplaire. Nous continuâmes d'avancer. Les quatre hommes qui étoient demeurés derrière nous à prendre soin de la Chaloupe , nous ayans rejoints , nous doublâmes le pas , & nous arrivâmes après une heure de che-

min à la maison de Madame Eliot.

Elle étoit propre & commode , & quoiqu'il n'y eut rien que de simple dans l'ameublement , tout y sentoît l'abondance. En voyant ma maison , me dit-elle , vous pouvez prendre une idée de toutes les autres : elles ressembloit entièrement à la mienne. Notre but , dans cette uniformité , a été d'éviter les jalousies & les affectations de supériorité. Tout le monde vit ici dans une égalité parfaite. Nous avons coupé ainsi la source de l'ambition. Nos rangs sont réglés par nos âges ; & l'on n'est guères jaloux de la presséance , quand on ne la doit qu'à la vieillesse. Elle appella ensuite ses Domestiques pour me faire changer d'habits. Elle avoit eu la précaution d'en porter sur la Chaloupe , & de me les faire prendre après être sorti de la mer ; mais elle vouloit que je fusse mis plus proprement , pour paroître la première fois en public , sur-tout aux yeux des jeunes personnes parmi lesquelles je devois trouver une Epouse. A Dieu ne plaise , me dit-elle , que je vous inspire jamais l'amour d'une vaine parure & le moindre faste dans l'habillement ; mais dans une occasion comme celle qui se prépare pour vous , il est permis d'orner modestement les avantages qu'on a reçûs de la Nature ; c'est même une marque de considération & de respect , dont on est redevable à la présence des personnes qu'on honore. Elle me fit prendre un habit propre , qu'elle avoit fait faire exprès pour moi depuis son arrivée , & qui se trouva assez bien assorti à ma taille & à ma figure. En voyant cet habit , & un assez grand nombre de Domestiques qui étoient à nous servir , je ne pus m'empêcher de lui demander ce qu'elle entendoit par cette égalité avec laquelle elle m'avoit

dit qu'on vivoit dans la Colonie. Vous avez des Tailleurs , lui dis-je , & des Domestiques , que vous ne regardez point sans doute comme vos égaux. Non , me répondit-elle ; nous n'avons point changé l'ordre des conditions. Les Domestiques que nous avons amené d'Europe , continuent d'être ici ce qu'ils étoient. Les Enfans qui naissent d'eux , demeurent aussi dans les mêmes bornes que leurs Peres. Mais ils ne laissent pas d'avoir avec nous une espèce d'égalité , que je vais vous expliquer. Premièrement , ils ont la même part que nous à nos richesses. Tous nos biens sont communs , comme vous l'apprendrez mieux dans la suite ; & chacun a droit à la même portion pour l'usage. Quoique mes Domestiques ayent une table différente de la mienne , ils ont la même nourriture que moi : tout ce qui est nécessaire à la vie , leur est accordé avec la même abondance. En second lieu , c'est un crime qu'on châtie rigoureusement parmi nous , que de les traiter avec dureté. Quel droit avons-nous de les maltraiter , qu'ils n'ayent pas de refuser de le souffrir ? Pour ce qui regarde le rang , ils l'ont immédiatement après nos Enfans ; & ils observent entr'eux le même ordre que nous gardons parmi nous. Ainsi , comme on ne sçauroit dire qu'il y a de l'inégalité entre un Fils & son Pere , il n'y en a guères davantage entre nous & nos Domestiques. Chaque famille est considérée comme un tout , dont le Pere fait la première partie , les Enfans la seconde , & les Domestiques la troisième. Ils nous touchent d'aussi près que les mains font un corps. Nous ne nous croyons supérieurs à eux , que comme la tête l'est à l'égard des autres membres.

J'approuvai beaucoup cette sage disposition , qui me parut s'accorder également avec les principes

de la Religion & de l'humanité. Tandis que je m'entretenois ainsi avec Madame Eliot, les quatre hommes qui nous avoient quitté en entrant dans sa maison, répandirent la nouvelle de mon arrivée. Je vis venir un moment après une foule de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui me comblèrent de caresses & de civilités. La plupart étoient dans un âge avancé; mais leur air de santé, & la fraîcheur de leurs visages marquoient tout à la fois la bonté du climat & la sobriété de leur vie. Je leur témoignai quelque regret de ce qu'ils ne m'avoient pas donné le tems de prévenir leur visite. Un des Vieillards me répondit. Nous avons renoncé aux civilités gênantes, & aux vains complimens. Nous sommes plus satisfaits d'être venus vous voir ici pour la première fois, parce que nous croyons vous donner une marque d'amitié, que vous ne le feriez de nous avoir prévenus, parce que vous nous auriez rendu un témoignage de respect & d'honneur. L'avantage est donc de notre côté, & vous ne devez point en avoir de regret. N'est-ce pas ainsi que tous les hommes devoient agir les uns envers les autres? Vous verrez, quand vous nous connoîtrez mieux, que nous faisons plus d'estime d'un degré de charité mutuelle & de véritable affection, que de toutes les grimaces extérieures qu'il a plu aux hommes de nommer des civilités.

J'avouë que les entendans raisonner de cette sorte, je me figurai que j'avois moins à faire à des Protestans, qu'à une Troupe de Quakers qui faisoient profession de condamner les usages ordinaires de la société humaine, & de vivre d'une manière toute opposée à celle des autres hommes. Cependant, plus la conversation s'étendit, plus je trouvai en eux de solidité & de raison. Je m'aperçus même, que s'ils haïssoient les apparences

affectées de politesse , ils en avoient l'essence , c'est-à-dire , beaucoup de cordialité & de complaisance. Ils m'apprirent les Loix qui s'étoient formées & auxquelles ils s'étoient tous obligés ; leurs coutumes , leurs occupations ; & ils me promirent de contribuer de tout ce qui dépendroit d'eux pour me faire passer une vie heureuse & tranquille parmi eux. Je reçus ainsi dès le premier jour la visite d'une grande partie de la Colonie. Leur nombre , qui n'étoit que d'environ deux cens à leur arrivée , s'étoit augmenté presque au double. Il se feroit bien accru davantage s'ils eussent eu des Maris pour toutes leurs Filles. C'étoit leur chagrin ; je remarquai qu'ils n'étoient pas contents du voyage de Madame Eliot. Ils avoient compté qu'elle ne se borneroit point à leur amener six hommes , tandis qu'ils avoient près de cent Filles qui étoient dans le besoin du mariage. Ils me dirent qu'ils seroient obligés de prendre là-dessus quelque nouvelle résolution.

Après avoir passé le premier jour à essuyer leurs caresses , je témoignai le soir à Madame Eliot , que je serois bien aise qu'elle s'expliquât sur le mariage auquel j'étois destiné. Je viens d'entendre , lui dis-je , que vous avez près de cent Filles qui attendent un Epoux ; comment prétendez-vous les satisfaire avec six hommes ? Elle me répondit , que la résolution qu'on avoit prise étoit de faire dépendre du Sort , à qui la préférence seroit accordée ; car il ne faut rien ici , ajouta-t-elle , qui blesse la loi de l'égalité. Je fus très-mal satisfait de cette réponse. Je me sentois un fond de délicatesse , qui ne s'accommoderoit d'une Epouse dont je ne serois redevable qu'au hazard. Mon cœur demandoit à choisir , & je commençai à craindre de ne pas trouver dans l'Isle tout le bonheur qu'on m'y promettoit , si j'étois

contraint de vivre avec une Femme que je ne pusse pas goûter. Cette crainte étoit d'autant mieux fondée, qu'on me parloit des Filles de la Colonie, comme des plus charmantes personnes du monde. Il est impossible, disois-je, qu'elles le soient toutes; que seroit-ce si le hasard m'en donnoit une laide? Quel cruel martyre d'avoir une Femme désagréable entre mes bras, tandis que j'en aurois sans cesse devant les yeux d'aussi belles qu'on me les représente! Je me retirai le soir avec ces idées, & elles m'occupèrent pendant toute la nuit.

J'eus le lendemain, en m'éveillant, la satisfaction de voir les cinq jeunes gens qui étoient venus sur le même Vaisseau que moi. On les avoit conduits la veille à l'extrémité de la plaine, pour leur en faire voir les différentes parties; ce qui les avoit empêché d'apprendre mon arrivée. Nous nous embrassâmes avec la tendresse qu'on sent l'un pour l'autre, quand on est compagnon du même sort. Ils me parurent sages & retenus. Mais lorsqu'après un quart-d'heure d'entretien nous commençâmes à nous connoître & à parler à cœur ouvert, ils ne me cachèrent point, qu'au milieu du plaisir qu'ils avoient de se trouver dans un séjour si agréable, ils sentoient comme moi beaucoup de douleur de se voir condamnés à recevoir leurs Epouses du hazard. Nous sommes les premiers, dit l'un d'eux; nous avons le droit de choisir. C'est-à-dire, ajouta-t'il avec chaleur, que si le sort ne nous favorise pas, quelque nouveau venu viendra emporter à nos yeux la plus jolie personne de l'Isle. Si vous m'en croyez, mes chers Amis, nous nous garderons bien de le souffrir. C'étoit un François qui parloit avec cette vivacité. Je lui répondis que j'approuvois son ressentiment; mais que je ne voyois pas de quelle

manière nous pourrions amener les Vieillards de la Colonie à penser comme nous. Je les défie du moins, reprit-il, de me faire penser comme eux; ils ne me feront point épouser une femme pour laquelle je ne me sentirai point de penchant. Il s'efforça là-dessus de nous engager à le soutenir dans le dessein qu'il avoit de représenter aux Anciens l'injustice de leur prétention. Je refusai absolument d'entrer dans cette Ligue; non que je n'eusse autant d'éloignement que lui pour un mariage de cette nature; mais je me faisois un scrupule de troubler la paix qui régnoit dans cette tranquille habitation. Je lui conseillai d'attendre du moins à éclater, jusqu'à ce que le sort se fût déclaré contraire à nos vœux. J'appris de lui & de ses Compagnons, qu'ils venoient d'être avertis qu'on devoit décider de notre destinée l'après midi du même jour, pour satisfaire l'impatience de quantité de Filles qui souhaitoient ardemment d'être éclaircies de leur sort. Elles avoient été resserées étroitement dans leurs maisons depuis notre arrivée, & ce soin de les empêcher de nous voir, ne faisoit que redoubler l'envie pressante qu'elles en avoient. Madame Eliot vint aussi me donner avis, que j'aurois le soir une Epouse. Je ne lui avois point encore demandé si elle avoit une Fille: je lui fis cette question. Elle me répondit qu'elle en avoit deux, & qu'elle souhaitoit qu'il y en eût une assez heureuse pour me tomber en partage. J'employai le matin à visiter une partie des Anciens de la Colonie. Ils me firent voir ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la plaine. Ils me conduisirent vers le grand édifice, dont j'ai parlé. Je l'avois pris d'abord pour une Eglise; mais ils m'apprirent que c'étoit le Magasin commun, où toutes les richesses de l'Isle étoient renfermées. Voici l'explication qu'ils m'en donnèrent.

Nous nous regardons moins ici, me dit l'un d'eux, comme un même Peuple, que comme une seule Famille. Nous vivons sans inquiétude & sans soins, comme des Enfans dans la maison de leur Pere. Chaque année nous élisons au fort quatre Gouverneurs, qui sont chargés de veiller continuellement au bien public. Leur soin particulier est de faire travailler nos Domestiques à la culture de la Terre, de faire transporter le fruit de nos récoltes & de nos moissons dans ce Magasin, & d'en faire ensuite la distribution. Elle se fait avec égalité, suivant le nombre des personnes qui habitent dans chaque maison. La part du Domestique est égale à celle du Maître. Ce n'est pas tout-d'un-coup que nous sommes parvenus à l'abondance qui régné à présent dans cette Isle. Lorsque nous arrivâmes de l'Europe, nous étions riches en argent comptant, & raisonnablement pourvus de vivres & d'instrumens nécessaires à la vie; mais notre argent ici n'étoit d'aucun usage. Nos vivres pouvoient servir à notre soutien pendant quelque-tems; mais nous manquions de bled pour ensemençer nos Terres, & de chevaux pour les labourer. Il falloit néanmoins pourvoir aux besoins de l'avenir. Notre Vaisseau s'étoit brisé sur la Côte; il ne nous restoit qu'une Chaloupe: comment nous hazarder sur une Mer inconnue, & parsemée de rochers? Où aller? de quel côté? dans quel espoir? Il se trouva néanmoins parmi nous un Anglois, qui offrit d'exposer sa vie pour le bien commun. C'étoit le même qui avoit découvert heureusement la fente du rocher; j'ai sçu de Madame Eliot, qu'elle vous en a raconté l'histoire. Ce brave homme voulut être seul dans son entreprise. Il remplit la Chaloupe de vivres, & il partit sans autre secours, qu'une petite voile & deux rames. Toute la Colonie

passa le tems de son absence à faire des vœux pour son salut , qui devoit être la source du nôtre. Nous comptions de ne le révoir de long-tems. Cependant , quelques-uns de nos gens qui se promenoient deux jours après son départ au long de la Mer , l'aperçurent qui retournoit vers la Côte. Ils nous aprirent cette agréable nouvelle. Nous courumes en foule au rivage. C'étoit lui-même effectivement , qui nous ramenoit sa Chaloupe chargée de bled & de diverses semences , qu'il sçavoit nous être nécessaires. On se hâta de l'interroger sur les circonstances de son voyage ; mais n'ayant pas moins de prudence que de courage , il refusa de s'expliquer en public. Les plus considérables d'entre nous s'assemblèrent pour entendre son rapport. J'étois du nombre. Il nous aprit des choses qui nous remplirent de joye & d'admiration. Nous jugeâmes à propos en suivant son conseil , d'en tenir une partie cachée , pour l'intérêt de la Colonie ; mais nous publiâmes ce qu'il étoit nécessaire de découvrir pour la consolation commune. Tout le monde fut instruit qu'il avoit été à Sainte-Hélène , que nous n'en étions pas éloignés ; & que nous étions assurés désormais d'en tirer toute sorte de secours & de provisions. Cet illustre & généreux Compagnon s'apeloit *Drington*. Il est mort depuis quelques années ; mais ce n'est point sans avoir rendu à la Colonie mille autres services importants , qui lui devoient attirer d'elle une reconnaissance immortelle.

Cette Campagne ne tarda point à prendre une heureuse forme après son retour. Tout le monde s'employoit au travail avec la même ardeur. Nous n'eûmes besoin que d'environ six mois pour élever nos maisons & cultiver nos Terres. Nous donnâmes à toute la plaine cette face

riante que vous lui voyez ; & nous regardant comme les Fondateurs d'un nouvel Etat , nous ne fûmes pas plus excités par la pensée que nous travaillions pour nous mêmes , que par le desir de donner à nos Descendans une idée avantageuse de notre industrie & de notre zèle. L'emploi de M. Drington étoit de retourner souvent à Sainte-Hélène , & de nous apporter toutes les commodités qui nous manquoient. Nous lui associâmes , pour l'aider dans ces voyages , trois de nos Compagnons , qui s'engagèrent par serment à ne rien révéler de ce que nous avions jugé à propos d'abord de tenir caché à la Colonie. C'est une méthode que nous avons suivie depuis la mort de M. Drington. Il n'y a parmi nous que quatre hommes jurés , qui ayent le droit de se mettre en Mer & de s'éloigner de la Côte. S'il en meurt un , on en élit un autre. Ils ont seuls la disposition des Chaloupes , qu'ils tiennent enchaînées dans une Grotte que vous avez pû remarquer en arrivant. Il est rare à présent qu'ils aillent à Sainte-Hélène : nous n'avons plus besoin du secours de personne ; nos terres nous fournissent des alimens au-delà de ce qui est nécessaire. Nos troupeaux se sont tellement multipliés , que nous sommes quelquefois incommodés par le nombre. Nous pourrions en faire vendre une partie à Sainte-Hélène ; mais que ferions-nous de notre argent ? Celui que nous avons apporté de l'Europe est compté ici parmi nos richesses inutiles , nous l'avons renfermé de concert dans une des parties de ce Magasin ; c'est un bien mort & sans usage. Ainsi des trois principales passions qui font la guerre au cœur des hommes , nous avons sçû couper la racine à deux : l'égalité qui est établie parmi nous , nous met à

convert de l'ambition ; & l'inutilité des richesses nous a guéri de l'avarice. Il n'y a que l'amour auquel nous ne sçaurions trouver de remède. Nos jeunes filles se consomment ; & , ce qui est extrêmement triste pour elles , nous ne pouvons ni les délivrer de cette passion , ni leur donner de quoi la satisfaire. Je ne me souviens que trop , ajouta le bon Vieillard , de ce qu'il en coûte dans un certain âge , pour modérer ses desirs & pour résister au penchant de la Nature.

Je lui fis deux questions , après ce discours. Je conçois bien , lui dis-je , qu'il ne vous est pas difficile d'empêcher que les Particuliers de cette Colonie ne se servent de vos Chaloupes pour s'écarter de l'Isle & satisfaire leur curiosité : mais comment est-il possible que votre demeure ne soit point connue des habitans de Sainte-Hélène , qui en sont si proches ; & que pensent ils des quatre hommes que vous leur envoyez quelquefois , lorsqu'ils les voyent arriver si loin du Continent dans une Chaloupe , avec laquelle ils doivent bien s'imaginer qu'ils n'ont pas traversé l'immense étendue des Mers ? Le Vieillard me répondit , que la première fois qu'ils avoient vû M. Drington , ils l'avoient regardé comme un homme descendu du Ciel , & qu'ils s'étoient fort empressés à lui demander d'où il venoit , & par quelle aventure il se trouvoit dans leur Isle , mais que ce sage Anglois , ayant considéré de quel avantage il seroit pour le bien de la Colonie , de demeurer inconnu même à ses voisins , leur avoit fait des réponses si équivoques , qu'ils n'avoient pu tirer de lui le moindre éclaircissement ; que ses Compagnons avoient gardé les mêmes mesures ; & que pour s'assurer encore mieux contre la curiosité des Portugais , & de quelques Anglois

même qui font établis à Sainte-Hélène , ils avoient coutume de ne partir de leur Port qu'à l'entrée de la nuit , afin de pouvoir se dérober dans les ténèbres aux yeux de ceux qui entreprendroient peut-être de les observer. Ils font si persuadés , ajouta le Vieillard , que notre séjour n'est pas éloigné d'eux ; mais avec toutes leurs recherches , ils ne parviendront jamais à le découvrir. Il n'y a que le hazard , ou l'indiscrétion de nos quatre hommes de mer , qui puisse leur donner cette connoissance. Ma seconde question fut la même que j'avois déjà faite à Madame Eliot. Quel fruit , lui dis-je , pouvez-vous espérer pour le contentement de vos Filles , de mon arrivée & de celle de mes cinq Compagnons ? Vous n'en sçauriez satisfaire que six , & les autres n'en feront que plus affligées , de se voir rejetées par le sort. Il convint que j'avois raison , & il se plaignit beaucoup de Madame Eliot , qui avoit si mal réüssi dans sa commission. Cependant , continua-t'il , nous avons pris dans l'Assemblée qui s'est tenuë ce matin , une résolution qui les consolera. C'est d'envoyer une seconde fois en Europe , pour y faire une nouvelle levée de jeunes Maris. Si cette Députation n'a pas plus de succès que la première , nous laisserons à nos Filles la liberté d'y aller elles-mêmes , en donnant à chacune d'elles une somme honnête , pour vivre dans le lieu qu'elles choisiroient pour leur établissement.

Il y avoit de l'indiscrétion à me faire cette ouverture. Le Vieillard n'en vit point les conséquences. Les réflexions que je fis sur le champ me firent trouver plus d'injustice que jamais dans le dessein qu'on avoit de nous faire tirer nos Epouses au sort. Je ne manquai point de communiquer cette nouvelle découverte à mes cinq

Compagnons ; & je n'eus pas besoin de rien ajouter , pour leur faire sentir combien il seroit dur pour nous de voir sortir de l'Isle tout ce qu'il y avoit d'aimable , pendant que nous y demeurions attachés à quelque Fille désagréable , qu'il plairoit peut-être au sort de nous faire tomber en partage. M. *Gelin* , qui étoit un jeune François plein d'esprit & de mérite , mais d'une vivacité qui paroissoit l'emporter un peu sur sa prudence , fut d'avis que , sans différer un moment , nous prissions le parti de porter nos plaintes aux principaux Vieillards , & de leur déclarer que nous ne nous soumettrions jamais à un réglemeut qui blessait si manifestement nos droits. Il fit entrer nos Compagnons dans son sentiment ; de sorte qu'étant seul à les combattre , je n'eus pas de peine à leur faire entendre qu'il seroit toujours tems d'en venir à cette extrémité , & que pour notre honneur , autant que pour le bien de la paix , il falloit attendre du moins à nous plaindre , jusqu'au moment où l'on entreprendroit de nous contraindre. Ce n'est pas , leur dis-je , comme si nous avions déjà formé des liaisons qu'on voulût nous obliger de rompre ; nous ne connoissons point encore aucune des Filles que nous devons voir aujourd'hui : Nous sommes sans inclination particulière , & nous n'avons que le desir général d'obtenir une Epouse aimable. Or il peut arriver que le sort nous favorise , nous aurions alors , avec le plaisir de voir nos desirs satisfaits , celui d'avoir donné à toute la Colonie une preuve de notre sagesse & de notre re enuë. S'il arrive au contraire que nous soyons mal partagés par le sort , nos plaintes n'en seront pas moins libres , & nos représentations n'en auront que plus de force , après le témoignage certain qu'on

aura reçu de notre soumission & de notre modestie. Nous pourrions demander d'abord le délai de notre mariage, sous prétexte de vouloir auparavant lier du moins quelque connoissance avec nos Epouses : c'est une faveur qu'on ne pourroit nous refuser ; & nous profiterions pour rompre honnêtement, s'il est possible, les engagements involontaires qu'on nous aura fait prendre. Ce raisonnement fit assez d'impression sur l'esprit de M. Gelin, pour le faire changer de résolution. Nous ne nous quittâmes qu'après nous être embrassés comme des Freres, & nous être promis mutuellement tous les secours qui pourroient servir au succès de nos espérances communes.

L'heure marquée pour la cérémonie étant arrivée, un des Anciens de l'Habitation vint me prendre chez Madame Eliot, où je continuois de demeurer. Il me dit que l'élection devoit se faire à l'Eglise, & que toutes les jeunes Filles y étoient déjà assemblées. J'y arrivai en même-tems que mes cinq Compagnons, qu'on avoit fait avertir aussi par des Vieillards députés. La curiosité avoit attiré tous les Habitans de l'Isle, pour être témoins d'un spectacle si extraordinaire. Nous entrâmes en perçant la foule ; mais on avoit eu soin de ménager un espace assez grand, autour duquel les Filles étoient rangées en cercle. Il y avoit une table au milieu. Le Ministre y étoit assis ; avec les quatre Gouverneurs du Magasin à ses côtés. On nous fit avancer près d'eux. Tous les spectateurs gardoient un profond silence, & sembloient attendre impatiemment l'ouverture de cette rare cérémonie. On la commença par une courte prière, pour attirer sur nous la bénédiction céleste. Ensuite le Ministre s'adressa à nous à haute voix,

nous fit un discours fort éloquent , sur le dessein qui nous assembloit. Il nous raconta en peu de mots l'Histoire de l'établissement de la Colonie , & les marques spéciales qu'elle avoit reçues depuis vingt ans de la protection du Ciel. Il nous fit une courte exposition des Loix du País , & de tous les engagemens que nous allions prendre avec la qualité d'Habitans de l'Isle. Les Loix me parurent simples , & d'une observation facile. Elles consistoient en un petit nombre de conséquences , claires & immédiates , des préceptes généraux de la charité & de la Justice. Il nous félicita d'avoir été choisis par la Providence pour venir partager les douceurs de cette Isle heureuse ; & il nous exhorta à nous rendre dignes de la Société dont nous commençons à devenir membres. Quoique toutes les Filles , parmi lesquelles on alloit élire nos Epouses eussent été élevées dans la pratique de l'honnêteté & de la vertu , il ne doutoit pas , nous dit-il , que Dieu dont la main conduit le sort , ne fit tomber en partage à chacun de nous celle dont l'humeur & les qualités s'accorderoient le mieux à notre inclination. C'est par cette raison , ajoûta-t'il , autant que pour éviter les jalousies qui naissent des préférences , que nous nous sommes déterminés à remettre l'élection de vos Epouses au hazard ; persuadés , que tout ce que les hommes appellent de ce nom , n'est qu'une secrète disposition du Ciel , qui tourne toujours les événemens à l'avantage de ceux qui respectent ses volontés.

Si mes oreilles prêtoient à ce discours une partie de leur attention , j'avois les yeux occupés d'un soin bien différent. Il n'eût point été naturel que je me fusse trouvé au milieu d'une troupe de Filles qui étoient en effet tou-

tes charmantes , fans observer du moins leur figure & leur contenance. Je promenois mes regards de l'une à l'autre ; & mon admiration étoit fi partagée , qu'il me sembloit que j'aurois eu peine à me déterminer pour le choix. Je n'avois plus de regret qu'on le fit dépendre du sort. De quelque côté qu'il tombe , disois-je , il est impossible que je ne fois pas content de mon partage. Je balancerois trop long-tems , si j'étois obligé de choisir parmi tant de belles personnes ; c'est un embarras , que je suis ravi qu'on m'épargne. Telles furent mes dispositions pendant quelques momens. La simple admiration est un sentiment tranquile & desintéressé , je n'en connoissois point encore d'autre : mais un coup d'œil m'en aprit bien-tôt davantage. M'étant mis à parcourir une seconde fois cette ligne charmante , & considérant plus attentivement ces aimables Filles , j'en remarquai une qui avoit les yeux tournés vers moi. Elle les baissa promptement lorsqu'elle vit les miens s'attacher sur elle. Je continuai de la regarder. Mon attention n'étoit point réfléchie , & je ne m'aperçus point d'abord qu'il y eût rien de plus particulier dans ma curiosité , que dans celle qui m'avoit fait considérer les autres : cependant , mes regards étoient comme fixés dans le même lieu. Je parcourois avec une espèce d'avidité tous les traits de ce visage , qui sembloit avoir échapé à ma vûe la première fois. La taille , l'air , le moindre mouvement de cette belle personne , attachoit mes curieuses observations. Elle levoit de tems en tems les yeux sur moi , & s'apercevant que je ne cessois point de la regarder , elle rougit à la fin en les baissant. Je sentis aussi-tôt que la rougeur me montoit à moi-même sur visage ; & ce changement

m'ayant fait sortir de ma distraction, je me trou-
vai si ému, que je ne me souviens point d'a-
voir jamais éprouvé de pareille agitation. Je me
remis, en faisant semblant d'écouter le Minis-
tre, qui continuoit son discours; mais j'en étois
détourné sans cesse par un mouvement secret,
qui me rapelloit vers ce que j'avois vû. Je ne
retrouvois plus même dans les autres Filles les
charmes que j'y avois admiré: leur air me pa-
rut affecté; je lisois dans leurs yeux l'ardeur
qu'elles avoient pour le mariage, & la crainte
où elles étoient d'être rebutées par le sort; au
lieu que tout respiroit l'innocence, & sentoit
la modestie dans celle qui venoit de se rendre
la maîtresse de mon cœur. J'avouë que je com-
mençai alors à me repentir du conseil que j'a-
vois donné à M. Gelin. J'aurois souhaité de
pouvoir l'entretenir un moment, pour lui faire
reprendre ses premières résolutions. L'Amour
me fit sentir tout-d'un-coup qu'il avoit attaché
le bonheur de ma vie à ce qu'il m'avoit fait voir;
& que ce n'étoit plus du sort, ni de mon pro-
pre choix, qu'il falloit l'attendre.

Pendant que je m'entretenois de ces diver-
ses pensées, le Ministre ayant fini son discours,
annonça l'ordre qu'on alloit observer dans l'é-
lection. De deux voyes qu'on auroit pû pren-
dre, dit-il à l'Assemblée: l'une, de faire tirer
toutes les Filles ensemble; l'autre, de les di-
viser en six bandes qui répondent au nombre
des six jeunes gens; il m'a paru que la secon-
de étoit la plus naturelle, & qu'elle seroit la
plus agréable. Chaque bande sera composée de
seize Filles. Le sort décidera à quelle bande
chaque jeune homme doit appartenir; & l'on ti-
rera ensuite qui sera l'heureuse personne que le
Ciel voudra favoriser de sa distinction. Tout le

monde applaudit à cet arrangement. Les Filles en furent extrêmement satisfaites ; il sembloit en effet qu'il y eût plus de proportion de seize à un , que de quatre-vingt-seize à six , & cette réduction raprochoit en quelque sorte leurs espérances. La division des bandes se fit en un moment. Nos six noms furent écrits sur autant de billets , & l'on fit aprocher une fille de chaque bande pour les tirer d'une corbeille où le Ministre les enferma. On entendit alors un murmure confus qui se répandit dans l'Assemblée , & qui marquoit l'impatience avec laquelle on attendoit les Arrêts du sort. Pour moi , qui étois pressé par des mouvemens d'une autre nature que ceux de la curiosité , je ne vis qu'en tremblant les Filles porter la main à la corbeille. Ma destinée alloit être décidée tout-d'un coup ; car si je tombois dans une autre bande que celle de la personne que j'aimois , c'étoit la ruine absolue de tous mes desirs. Ma passion étoit déjà si formée , que cette crainte me fit souffrir une mortelle agitation. Enfin , les billets furent tirez , & j'eus le malheur de me voir partagé comme je l'avois appréhendé. J'adressai intérieurement mes plaintes au Ciel. Quelles furent amères ! A peine eus-je la force de retenir mes larmes. Je me laissai conduire sans parler , vers la bande à qui j'appartenois. Mes yeux seuls exprimèrent ma douleur à l'aimable Fille qu'on m'obligeoit d'abandonner. Je remarquai dans ses regards , qu'elle s'apercevoit de ma tristesse , & qu'elle en devinoit la cause. Je ne cessai point de tourner les miens vers elle , en m'éloignant ; & pour comble de desespoir , je crus voir à l'air languissant des siens, qu'elle se plaignoit aussi douloureusement que moi du sort cruel qui me séparoit d'elle.

Je ne fus plus capable d'attention pour le reste

de la cérémonie ; mais ayant aperçu Gelin qui étoit échu à la bande plus voisine de la mienne , je m'approchai de lui pour le faire souvenir de ses promesses. Ne craignez pas que je les oublie , me répondit-il avec feu. Je me repens même de la complaisance que j'ai eu de suivre votre conseil : elle me rendra peut-être malheureux toute ma vie. On nous traite ici comme des Esclaves. Mais ne manquez pas du moins , ajouta-t'il , de soutenir ce que je me suis chargé d'entreprendre pour notre intérêt commun. Le lieu où nous étions ne permettoit pas de nous expliquer davantage. Je retournai à ma bande. L'élection fut achevée en un moment. On fit sortir hors des rangs , celles que le sort avoit favorisées. La joye brilloit dans leurs yeux ; & malgré les efforts que faisoient les autres pour cacher leur jalousie , on la voyoit peinte sur leur visage. Le Ministre nous dit : Voilà vos Epouses , recevez-les de la main de Dieu , dont la volonté vient de se déclarer. Je tournai les yeux vers Gelin , comme pour l'avertir qu'il étoit tems d'exécuter sa résolution. Je fus surpris de le voir obéir tranquillement à l'ordre du Ministre. Il nous fit même entendre par un leger signe de tête , que nous pouvions l'imiter. Je ne compris que trop , que quelque dessein qu'il eût pu former pour nous secourir , c'étoit manquer de prudence que de s'engager si avant ; & qu'une marque si publique de consentement deviendroit un lien , que nous aurions de la peine à rompre. Cependant son exemple & celui de nos Compagnons me déterminèrent. J'embrassai tristement celle qu'on me vouloit faire regarder comme mon Epouse. Quand je n'aurois pas eu dans le cœur un autre amour , je n'aurois pas fait cette action avec plus de joye ; car j'étois si malheureusement partagé , qu'il sem-

bloit que le sort m'eût réservé exprès pour ce qu'il y avoit de plus désagréable & de plus dégoûtant dans cette nombreuse compagnie de Filles.

Quoique l'intention de Gelin fût bonne, vous verrez que je pensois avec raison, que sa conduite étoit imprudente. La mienne l'avoit été aussi, en me reposant trop entièrement sur lui. C'étoit son esprit & sa hardiesse, qui me l'avoit fait croire plus propre qu'un autre à prendre en main nos intérêts; connoissant sa vivacité, je n'avois eu garde de prévoir qu'il nuirait à nos desseins par un excès mal-entendu de sagesse & de modération. Tous nos malheurs sont venus néanmoins de cette source. Il s'imagina, que pour obtenir plus sûrement le délai qu'il alloit demander de notre mariage, il ne falloit rien faire qui pût donner le moindre doute de notre sincérité; & ce fut par cette raison qu'il consentit à embrasser la Fille qu'on lui presentoit comme son Epouse. Funeste raisonnement! qui put contribuer en effet sur le champ à nous faire accorder ce que nous desirions, mais qui a causé dans la suite la perte de tout notre bonheur, & presque celle de notre vie.

Le Ministre se dispoit à achever de nous unir par les cérémonies ordinaires; lorsque Gelin éleva la voix pour exposer notre demande à l'Assemblée. Je n'entendis point son discours. Il le fit en François, parce qu'il auroit eu plus de peine à s'exprimer dans notre Langue, ne l'ayant aprié que depuis qu'il avoit quitté la France avec Madame Eliot. Le mélange des deux Nations qui composoient la Colonie y avoit rendu les deux Langues si familières, qu'on se servoit indifféremment de l'une ou de l'autre; & le Ministre s'étoit expliqué jusqu'alors en An-

glois , pour être entendu de mes trois Compatriotes & de moi , qui ignorions la Langue-Françoise. Je n'entendis donc point le discours de Gelin ; mais comme il parloit avec grace , & qu'on n'avoit nul sujet de se défier de nos intentions , je n'eus point de peine à démêler dans le visage des assistans , qu'ils trouvoient sa demande raisonnable. Elle fut écoutée avec l'aplaudissement de tous les spectateurs. Le Ministre fut des premiers à l'approuver , & il donna même le nom de sagesse à l'envie que nous marquions de connoître nos Epouses & de mériter leur affection , avant que de commencer à entrer dans les droits du mariage. On nous accorda l'espace de six semaines , pour satisfaire un desir si juste & si modeste. Nous patûmes contents de ce terme , & tout le monde nous félicita en sortant de l'Eglise , sur la manière dont nous nous étions conduits dans l'Assemblée.

Il n'y avoit point un seul de mes Compagnons , qui ne desirât aussi ardemment que moi l'occasion de nous rejoindre , pour conférer en commun sur la situation de nos affaires. Nous nous déro bâmes à quantité d'importuns qui nous obédoient , & nous prîmes à l'écart un lieu propre à notre entretien. Gelin étoit au comble de la joye. Il nous demanda d'abord , ce que nous pensions du service qu'il nous avoit rendu , & si nous n'étions pas satisfaits de l'adresse avec laquelle il avoit réüssi. Il nous confessa ensuite , sans nous donner le tems de répondre , que quelque reconnoissance que nous crussions lui devoir , il étoit persuadé qu'il n'y avoit personne parmi nous à qui le succès de son action pût être aussi avantageux qu'à lui-même. J'étois perdu , nous dit-il avec transport , si le Ministre & l'Assemblée eussent été aussi inflexibles à mon

discours, que le sort l'a été à mes vœux. Je ne vous le cache point, mes chers Amis; je suis amoureux au delà de toutes mes expressions; & malheureusement, ce n'est point de celle que le sort me condamne à épouser. Il ajouta, qu'il avoit besoin là-dessus de notre conseil, & de tous les secours de l'amitié que nous nous étions juré. Nous nous regardâmes les uns les autres, après cette ouverture. Notre embarras paroissoit égal, & nous demeurâmes en silence pendant quelques momens. Enfin, nous prîmes la parole l'un après l'autre, & ce fut pour déclarer que nous étions atteints du même mal, & que nous demandions à nos Freres & à nos Amis la même assistance que Gelin. Cette ressemblance d'aventures ne fit que serrer le lien qui nous unissoit déjà. La chaleur avec laquelle chacun de nous s'exprimoit sur sa passion, nous garantissoit du zèle avec lequel nous étions disposés mutuellement à nous servir; parce que chacun ne manqueroit point à mesurer les secours qu'il donneroit aux autres, sur ceux qu'il prétendroit d'eux pour lui-même. Nos premières délibérations roulèrent sur les moyens que nous avions à prendre pour voir nos Maîtresses, c'étoit le point le plus difficile: nous nous reposions du reste sur l'amour & sur la fortune, autant que sur les conseils que nous recevions les uns des autres dans les conférences que nous nous proposons d'avoir souvent en commun. Un de nos Compagnons finit ce dernier embarras, en nous assurant qu'il avoit entendu dire à son Hôte, que les jeunes Filles ne seroient captives, comme elles étoient depuis notre arrivée, que jusqu'au tems de l'élection. Il en concluoit, que nous aurions la liberté de les voir & de les entretenir; & ce ne devoit point être une chose embarrassante de

retrouver nos Maîtresses , dans un Païs d'une si petite étenduë ; les maisons étant d'ailleurs réunies presque toutes autour de l'Eglise & du Magasin , qui en étoient comme le centre. Nous convînmes unanimement , que la prudence & la discrétion devant servir plus que tout le reste au succès de notre dessein , il falloit non seulement que chacun veillât sur ses propres démarches ; mais qu'il eût un œil ouvert sur celles de ses Compagnons. Nos intérêts étoient si liés , que les fautes particulières ne pouvoient manquer de nuire à nos vûes communes. Pour ce qui regardoit la conduite que nous devions tenir à l'égard de nos prétenduës Epouses , nous ne prîmes point d'autre résolution , que celle de les voir avec bienséance & sans affectation. Nous remîmes à former des projets plus justes & plus précis , lorsque nous verrions un peu plus clair dans nos espérances , & que nous aurions commencé à démêler les premières obscurités de notre entreprise. Il étoit nécessaire de nous assembler souvent , pour conférer ensemble ; mais comme des assemblées trop fréquentes pouvoient faire naître quelques soupçons , nous réglâmes le nombre à deux chaque semaine , & nous en marquâmes exactement le jour , l'heure & le lieu.

Nous nous séparâmes , pour retourner à nos logis. Le mien étoit toujours la maison de Madame Eliot. On nous avoit averti que nous n'en changerions point , jusqu'à la conclusion de notre mariage ; on devoit nous donner alors à chacun notre demeure ; & nous constituer Chefs de famille. Je trouvai Madame Eliot seule , qui m'attendoit pour souper ; mais je fus surpris de voir quatre couverts sur la table , au lieu de deux seulement qu'on y avoit mis jusqu'alors. Elle prévint mes questions , en me disant que la cérémo-

nie de l'élection étant terminée, j'aurois désormais la liberté de voir ses Filles, & qu'elles alloient manger avec nous. Elle me témoigna en même-tems le déplaisir qu'elle avoit eu de ce que le sort avoit rejetté sa famille. Je ne veux point parler avec mépris, me dit-elle, de celle qui vous est échue; mais, sans me laisser aveugler par la tendresse que j'ai pour mes Filles, je crois que vous n'auriez pas été le plus mal partagé, si le Ciel vous en eût donné une. Elles ont assez répondu aux soins que je me suis donné pour les bien élever. Avec l'affection que j'ai pour vous, ajouta cette bonne Dame, que j'aurois été contente de pouvoir vous apeler mon Fils! Comme je la remerciois de ce témoignage obligeant de civilité & d'amitié, ses Filles, qu'elle avoit fait avertir de mon retour, entrèrent pour me saluer.

Concevez, s'il se peut, ma joye & mon étonnement: au premier coup d'œil, je reconnus dans la plus jeune, la Maîtresse de mon cœur. C'étoit cette même personne qui m'avoit causé tant d'émotion à l'Eglise, & que j'avois déjà juré d'aimer passionnément toute ma vie. J'avouë que tous mes projets de discrétion s'évanouïrent à sa vûë. Je me tournai vers Madame Eliot, & sans considérer l'effet que mon transport pouvoit produire: Ah! Madame, m'écriai-je, vous êtes la mere de ce que j'aime, & la maîtresse de tout mon bonheur. Elle fit une raillerie de mon exclamation, elle y répondit comme à un excès de complaisance & d'honnêteté. Je conçus aussi-tôt le tort que j'avois eu de m'expliquer si naturellement, & je m'efforçai de réparer mon imprudence dans la suite de notre entretien. Mais si mes discours furent plus modérez, mes regards le furent si peu, qu'ils achevèrent de faire connoître à Madame Eliot la véritable disposition de mon cœur. Elle
affecta

affecta pendant le souper de parler de choses indifférentes , & elle fit signe ensuite à ses Filles de se retirer. Lorsque nous fûmes seuls , elle me dit d'un visage sérieux , qu'elle me croyoit de l'inclination pour sa seconde Fille ; qu'elle ne concevoit point où je l'avois pû prendre , & que c'étoit pour elle un mystère qu'elle me prioit de lui expliquer. Je balançai sur ma réponse , dans le doute où j'étois si je devois lui confier mon secret. Enfin , comme je faisois beaucoup de fond sur sa bonté , je lui déclarai ingénûement ce qui s'étoit passé dans mon cœur à l'Eglise ; & sans lui rien découvrir de ce qui regardoit mes Compagnons , je lui confessai que la décision du sort étoit si opposée à mes inclinations , qu'il n'y avoit rien que je ne fusse disposé à faire pour éviter de m'y soumettre. Elle demeura quelque tems à me répondre. Son embarras m'en causa beaucoup. J'appréhendois de m'être trop ouvert à une femme si sage , & je m'attendois qu'elle alloit me faire un crime de mes sentimens pour sa Fille. Je ne puis vous approuver , me dit-elle enfin , sans blesser mon honneur & ma conscience. Votre amour est né trop tard ; je ne vois nul jour à le faire réussir. J'aurois souhaité , de toute l'ardeur de mon ame , que vous eussiez pu épouser ma Fille ; mais puisque c'est une chose impossible , je vous prie de ne m'en parler jamais davantage. Je suis même fâchée de sçavoir ce que je viens d'entendre. Non , ajouta-t'elle après avoir rêvé un moment , je ne puis rien entreprendre pour vous , il est trop tard ; & je vous demande en grace , de ne me renouveler jamais la confiance que vous venez de me faire. Elle se retira après ce discours , sans m'avoir marqué qu'elle fût irritée contre moi. Je fis un nombre infini de réflexions sur sa réponse. Je la regardai d'abord comme une condamnation ac-

cablante , qui coupoit la racine à toutes mes espérances. Cependant , lorsque je vins à rapeler le ton dont elle avoit parlé , & son air rêveur qui étoit une marque d'incertitude , je me persuadai qu'elle ne pourroit condamner si absolument , ce qu'elle confessoit qu'elle eût désiré dans d'autres circonstances. Elle ne vouloit rien entreprendre pour moi : mais rien ne m'empêchoit d'espérer qu'elle aprouveroit peut-être ce que j'entreprendrois moi-même. Je compris que la bienséance ne permettoit point à une personne de son âge , & considérée comme elle étoit dans la Colonie , de prendre part aux petits stratagèmes d'un Amant , & d'aller contre les décisions des Anciens. Elle étoit fâchée , m'avoit-elle dit , de la confiance que je lui avois faite : mais je crus qu'elle ne le feroit pas du succès de mes entreprises , & que son dessein étoit seulement de me faire entendre qu'il étoit à propos qu'elle parût les ignorer. Cette explication me parut si vrai-semblable , & elle s'accordoit si bien avec la bonté que Madame Eliot m'avoit témoignée jusqu'alors , que je résolus de m'y attacher comme à une espèce de règle pour ma conduite. Il me sera facile , disois-je , de reconnoître si je me suis trop flâté , par la manière dont elle en usera désormais avec moi : si elle ne m'interdit point la vûe de sa Fille , j'aurai lieu de croire , que loin de condamner ma passion , elle l'approuve secrètement , & qu'elle lui souhaite une heureuse fin.

Ces agréables idées me firent passer une nuit des plus tranquiles. Je cherchai dès le matin l'occasion de voir *Angelique Eliot* , c'étoit le nom de ma charmer. Maîtreffe. Le plaisir de l'entretenir ne me fut point refusé : je fus même assez heureux pour me trouver quelque tems seul avec elle. L'impression que ses attraits avoient faite sur moi

dans l'éloignement, n'étoit rien en comparaison de la nouvelle ardeur qu'un moment de sa conversation me fit sentir. Toute sa personne me parut un composé de merveilles. Je demeurai tremblant d'amour & d'admiration ; & de chacun de ses traits, que je considérai d'abord en silence pendant quelques momens, il se forma dans mon cœur une image, que tout le pouvoir du Ciel & des hommes n'en sçauroit effacer. Quoique ce langage muet fût une assez vive expression de mes sentimens, j'ouvris la bouche pour les lui expliquer. Elle m'écouta sans m'interrompre. Je ne vis dans ses yeux, ni cette colére affectée, ni ces dédains de commande dont s'arme le faux honneur d'une Coquette ou d'une Hypocrite. Sa modestie se déclara par une honnête rougeur, qui servoit d'un nouvel ornement à son visage ; & sa sincérité, par une réponse qui confirma l'idée que mon amour se formoit déjà du caractère de son esprit & de son cœur. Elle me dit, que loin d'être fâchée de se voir aimée de moi, elle remercioit le Ciel des sentimens qu'il m'inspiroit pour elle ; que, plus indifférente qu'on ne pensoit pour le mariage, elle ne s'étoit laissée conduire à la cérémonie de l'élection qu'avec répugnance ; mais qu'elle confessoit que l'attention que j'avois eue à la regarder, & un mouvement de cœur qu'elle ne pouvoit définir, l'avoient fait sortir pendant quelques momens de son indifférence ; qu'elle avoit souhaité d'être l'heureuse personne qui m'étoit destinée par le Sort ; qu'elle avoit trouvé de la douceur dans ce desir ; & qu'elle n'avoit pas perdu ses espérances sans regret ; mais que ne lui étant plus permis d'en conserver, elle se réservoit seulement quelque prétention à mon estime & à mon amitié.

Quand je n'aurois pas été déjà vaincu par le

pouvoir de ses charmes , cette noble & vertueuse franchise eût été seule capable de m'attacher à elle pour toute ma vie. Je ne crus point devoir user de réserve avec une personne de ce caractère , ni employer les petits artifices que l'amour inspire aux Amans vulgaires pour assurer le succès de leur passion. Je pris sur le champ la résolution de lui découvrir non-seulement tous les secrets de mon cœur , mais celui même de mon intelligence avec mes Compagnons. Je ne lui cachai ni nos murmures , ni nos desseins. Si j'ai eu le bonheur , lui dis-je , d'obtenir de vous quelques sentimens d'estime , avant même que j'eusse eu celui de vous parler & de vous connoître , je me flâte avec raison , que la connoissance que j'ai osé vous donner de ma passion , ne les diminuera point. Je renouvelle à vos pieds le serment que j'ai déjà fait mille fois au fond du cœur , de n'aimer que vous seule , & de n'être jamais à personne , si je ne suis point assez heureux pour vous faire consentir que je sois à vous. Pourquoi en perdrais-je l'espérance ? Ma destinée n'est-elle pas dans vos mains ? Et qu'importent les Arrêts du Sort , si vous en voulez prononcer un qui me soit favorable ? En un mot , il dépend de vous , continuai-je , de m'accorder tout ce que mon cœur desire. Voyez si cette estime , dont vous m'avez flâté , est assez forte pour vous faire entreprendre quelque chose en ma faveur ? Cette belle personne n'avoit pas moins de prudence , que de beauté & de modestie. Elle répondit , qu'elle s'étoit assez expliquée , pour me faire entendre qu'elle regarderoit elle-même comme un bonheur d'être à moi ; mais qu'elle y voyoit si peu de possibilité aparente , qu'elle n'osoit en former le moindre espoir ; qu'elle avoit son devoir & son honneur à ménager ; & qu'après la déci-

sion du sort & le consentement que nous y avons donné , il lui paroïssoit impossible de les accorder avec l'amour. Je n'eus point de peine à satisfaire à cette objection. La conduite , lui dis-je , qu'on a tenuë à notre égard , est une tyrannie ; il est inouï qu'on force des hommes libres à prendre des Epouses pour lesquelles ils ayent de l'aversion. A la vérité , jusqu'à present tout a paru volontaire de notre part : mais on a mal interpreté nos dispositions , si l'on a cru que ce qui n'étoit qu'un effet de notre sagesse & de notre retenue , en fût un de notre consentement. Nous ne nous sommes point oposés à l'élection ; parce qu'avec la crainte de causer du trouble & de la division dans la Colonie , nous avons l'espérance que le sort nous favoriseroit peut-être assez pour nous rendre contens de notre partage. Il s'est déclaré contre tous nos desirs ; c'est un malheur , dont nous sommes fâchés pour l'intérêt de la Paix : mais nous nous sentons si peu disposés à le supporter , que de fix que nous sommes , il n'y en a point un seul qui ne soit résolu de tout hasarder pour rentrer dans une liberté qu'on n'a pu nous ôter avec justice. Qui pourroit condamner un sentiment si raisonnable & si naturel ? Je ne vois donc rien qui puisse blesser votre devoir , dans les faveurs que mon amour sollicite. Je suis à votre égard dans le cas ordinaire d'un Amant tendre & passionné , qui cherche à obtenir le cœur d'une Maîtresse qu'il adore ; & tous mes desirs étant légitimes , vous pouvez me rendre heureux , sans qu'il en coûte rien à votre honneur ni à votre innocence. J'ajoutai , pour lui faire goûter encore mieux ce discours , les raisons que j'avois de croire que Madame Eliot ne desaproveroit point ma passion ; & je lui représentai , qu'il lui importoit peu d'être condamnée par quelques

Vieillards ridicules , & par quelques Rivaux jalouses , pourvû qu'elle eût l'aprobation du Ciel , avec celle de sa Mere. Elle en tomba d'accord. Elle fut même si charmée de ce que je lui apprenois touchant Madame Eliot , qu'elle ne balançoit point à m'assurer qu'elle étoit disposée à tout entreprendre avec le consentement de sa Mere. Comme je ne cherchois point à la tromper , je ne lui déguisai pas qu'il y avoit quelque restriction à mettre dans ce que j'apelois l'aprobation de Madame Eliot. Je lui fis comprendre , que cette Dame étant liée par les considérations politiques du respect humain , elle auroit peut-être peine à nous accorder un consentement formel ; mais je suis certain , ajoutai-je , qu'elle approuve secrettement mon amour , & qu'elle en souhaite le succès dans le cœur. Dans le moment même que j'achevois ces paroles , le hazard amena Madame Eliot dans la chambre où nous étions. Sa presence me fit naître le dessein d'un petit artifice , qui me réussit heureusement. Ce fut de tirer d'elle avec adresse la confirmation de ce que j'avois dit de ses sentimens ; persuadé par la réponse que sa Fille venoit de me faire , que la moindre aparence d'aprobation formelle , ou tacite , leveroit toutes ses difficultés. Hélas ! Madame , m'écriai-je tristement en la voyant entrer, qu'avois-je fait au sort qui m'a exclus de l'heureuse espérance de vous apeler ma Mere , & de porter la qualité de votre Fils ? C'est depuis que j'ai vû l'aimable Angélique , que j'ai appris à sentir tout mon malheur. Je ne m'en consolerais de ma vie. J'en suis aussi affligée que vous , répondit naturellement Madame Eliot. Je crois que vous auriez été bien content de cette petite créature , ajouta-t'elle en me montrant sa Fille. C'est un cœur admirable ; elle me ressemble. Vous me l'aurez donc donnée volontiers , repris-je ? & c'est

ma mauvaise fortune toute seule que je dois accuser , puisque j'aurois pu compter sur votre consentement ? Quoique j'eusse prononcé ces paroles à dessein ; elles ne laissèrent point d'être accompagnées d'un sentiment de cœur aussi vif , que si elles eussent été l'effusion naturelle : je me sentis attendri jusqu'aux larmes. Madame Eliot , qui s'en aperçut , en versa elle-même quelques-unes en m'embrassant , & elle m'assura qu'elle eût cru une partie de son sang bien employé , si elle eût pu me rendre l'Epoux de sa Fille à ce prix. Je ne desirois rien d'elle , au-delà de cet aveu. Je fis prendre un autre tour à la conversation , & je remis à faire usage une autre fois de ce qu'Angélique avoit entendu. L'occasion ne tarda point à s'en présenter. Cette aimable Fille avoit fort bien pénétré dans mes vûes ; & son cœur étant incapable de dissimulation , elle me confessa qu'elle étoit satisfaite de l'innocente invention de mon amour. Je suis persuadée de deux choses , me dit-elle avec une ingénuité pleine de charmes : l'une , que vous m'aimez sincèrement : (car à quoi pourrois-je attribuer cette préférence que vous me donnez sur toutes mes Compagnes , & ce qui me touche encore plus , cette ardeur & cette émotion que je vous vois lorsque vous m'approchez ? Je juge de ce qui se passe dans votre cœur , par ce que j'éprouve dans le mien.) Je ne doute pas non-plus , continua-t-elle , après la manière dont ma Mere s'est expliquée , qu'elle n'approuve secrètement vos desseins ; & je conçois en même-tems qu'elle est obligée à des ménagemens extérieurs , qui ne vous permettent point d'attendre d'elle un consentement plus formel. Mais en suposant qu'il fût possible pour mettre mon honneur & mon devoir à couvert ; dites-moi donc , ajouta-t-elle en

rougissant, ce que vous demandez de moi, & par quelle voye vous prétendez que je puisse devenir votre Epouse. Mon embarras fut extrême à lui répondre ; car dans le fond, je n'avois point encore imaginé de moyen qui pût satisfaire une Fille honnête & vertueuse. Je comptois sur l'adresse & sur la vivacité d'esprit de Gelin. Cette matière devoit être mise en délibération dans notre première conférence. Je fus donc contraint d'avouer à ma chère Maîtresse que j'étois encore indéterminé sur le choix des moyens ; mais je l'assurai, que son honneur m'étant aussi cher qu'à elle-même, elle ne devoit point appréhender que je lui fisse jamais de proposition qui pût allarmer sa délicatesse. Mes Compagnons, lui dis-je, ont comme moi des vûës pures & innocentes. Nous devons nous assembler, pour prendre une résolution commune sur cet important article ; & quelle qu'elle soit, l'amour n'y aura pas plus de part que la vertu & la sagesse. J'attendis en effet avec une extrême impatience le jour marqué pour notre Assemblée. Dans cet intervalle, il fallut voir quelquefois par bienséance l'Epouse qui m'avoit été donnée par le sort ; mais la comparaison que je faisois d'elle à chaque visite, avec le véritable objet de ma tendresse, ne servoit qu'à m'affermir dans mon inclination pour l'aimable Angélique. J'étois presque continuellement auprès de cette chère personne ; & comme il étoit naturel que, demeurant dans la maison de Madame Eliot, je vécusse familièrement avec ses Filles, on ne pouvoit mal expliquer mes assiduités. J'éprouvois tous les jours, qu'à quelque excès qu'on s'imagine avoir porté l'amour, cette passion est sans cesse capable d'accroissement ; car les derniers momens que je passois

avec Angélique étoient toujours ceux où je me croyois le plus touché de ses charmes. J'en découvris à chaque instant de nouveaux ; & ce qui mettoit le comble à ma satisfaction, je ne marquois pas plus d'ardeur pour la convaincre de mes sentimens, qu'elle d'attention à me faire connoître qu'elle entroit dans le sens de mes soins, & qu'elle m'en tenoit compte au fond de son cœur.

Le tems de notre Conférence étant arrivé, mes Compagnons furent aussi ponctuels que moi à s'y rendre. Nous avions affecté, les jours précédens, de ne nous voir qu'en public, pour éviter tout air d'intrigue & de cabale. Cette précaution étoit importante parmi tant de Vieillards soupçonneux, qui n'avoient point d'autre occupation que d'observer notre conduite. Nous eumes donc une satisfaction extrême, de nous rejoindre, & de pouvoir nous entretenir en liberté. C'eût été un spectacle agréable pour une personne indifférente, que d'être témoin de la confusion qui régna d'abord dans notre Assemblée, chacun s'empressant de parler, & voulant être le premier à rendre compte de l'état de sa fortune. Nous expliquâmes enfin tour-à-tour. Personne ne se plaignit de l'Amour ; toutes nos Maîtresses nous avoient écouté favorablement : avec cette différence peut-être, que quelques-unes s'étoient moins renduës par estime pour leurs Amans, que par l'inclination violente qu'elles avoient pour le mariage. Notre contentement ne laissoit pas de paroître égal, l'amour propre ne manquant point de nous persuader que nous devions nos conquêtes à notre mérite. Il étoit question de donner à des commencemens si-heureux, une fin qui le fut aussi. On proposa diverses voyes, qui furent long-

tems examinées. Celle d'adresser en corps nos plaintes à la Colonie , fut rejetée comme trop incertaine : notre malheur seroit devenu sans remède , si les Vieillards eussent connu une fois nos desseins sans y vouloir consentir. Celles de quitter l'Isle & d'enlever nos Maîtresses , fut regardée comme dangereuse , quoique ce fût Gelin qui l'eût proposée. Il y avoit du danger , non-seulement dans les moyens qu'il eût fallu employer pour tromper la vigilance des Habitans & pour s'emparer des Chaloupes ; mais encore plus dans notre fuite même , que nous ne pouvions entreprendre sans guide , au milieu d'une Mer inconnüe , & n'ayant point la moindre connoissance de la Navigation. Cependant , Gelin insista fortement sur ce parti. La difficulté de quitter l'Isle , nous dit-il , n'est pas plus grande que celle de nous assembler ici secrettement. Nous choisîrons le tems de la nuit , pour nous rendre sur le rivage. Les chaînes qui retiennent les Chaloupes , ne nous couteront rien à rompre. Nous ne les mettrons en Mer qu'à la pointe du jour ; & je ne vois pas pourquoi nous craindrions de n'être pas aussi heureux à trouver l'Isle de Sainte Héléne , que M. Drington qui l'a découverte le premier. Ce raisonnement ne fit point d'impression sur nous. A juger par le suite des événemens , peut-être eussions-nous fait plus sagement de le suivre : mais il nous parut alors téméraire , sans compter que nous ne nous croyons point assés sûrs de l'affection de nos Maîtresses , pour oser leur faire une aussi étrange proposition que celle d'abandonner leurs Parens & leurs Amis , pour fuir avec nous. Le troisième avis fut celui d'un mariage secret. Gelin , qui l'avoit encore proposé , nous en représenta la nécessité avec tant d'adresse & d'élo-

quence , qu'après avoir rejeté absolument les deux autres , nous fûmes obligés de convenir que c'étoit le seul auquel nous puissions nous arrêter. Les plus timides d'entre nous y formèrent encore quelques difficultés ; mais elles ne furent point aussi fortes que la résolution déterminée où nous étions de satisfaire notre cœur. Quel que pût être le ressentiment des Vieillards & des Filles méprisées , nous comptons du moins qu'on ne penseroit jamais à nous ôter nos Maîtresses lorsqu'elles auroient reçu notre foi , & que de leur part elles nous auroient accordé les libertés du mariage. Ce parti l'emporta à la fin. Il ne s'agissoit que de nous assurer de leur consentement. Ce devoit être l'ouvrage de notre adresse. Nous ne doutâmes presque point du succès. Il n'y avoit point d'apparence qu'elles balançassent long-tems , lorsqu'elles se verroient soutenuës par l'exemple de leurs Compagnes. Le nombre encourage ; & de quelque sagesse qu'on se pique , on ne se défend guères contre l'amour , quand on croit avoir trouvé le moyen de le justifier.

Cette importante délibération étant ainsi terminée , nous nous séparâmes avec les plus douces espérances. J'eus dès le lendemain l'occasion de m'expliquer avec Angélique. Elle la fit naître elle-même adroitement , pour être informée du résultat de notre conférence. Je ne lui déguisai rien. Vous êtes sincère , lui dis-je ; vos réponses doivent être décisives. Songez que je vous propose la seule voye qui puisse m'assurer le bonheur d'être à vous. C'est une voye honnête , votre vertu ne sçauroit la condamner : & pour peu que vous écoutiez l'amour , elle vous paroitra douce & facile. Que manquera-t'il à notre union , continuai-je , pour la rendre sainte :

& légitime ? Vous sçavez en quoi consiste l'essence du mariage : ce n'est point dans une vaine cérémonie ; c'est dans le don du cœur , & dans les sermens qui l'accompagnent. Nous aurons pour témoins des nôtres , cinq couples d'Amans , à qui nous rendrons le même service que nous attendons d'eux , & qui seront engagés par leur propre intérêt à attester la vérité de nos promesses. Si je vous aporte ces motifs , ajoûtai-je , c'est pour satisfaire la délicatesse de votre honneur , en lui ôtant toute ombre de crainte & d'allarme ; car la seule raison à laquelle je voudrois devoir mon consentement , est la tendresse de mon cœur , & l'ardeur infinie de ma passion. Elle me répondit , que si nous avions eu besoin de tenir conseil pour prendre cette résolution , je ne devois pas trouver mauvais qu'elle me demandât aussi quelques jours pour se consulter elle-même ; qu'elle prévoyoit à la vérité , que ses conclusions me seroient favorables ; mais qu'à quelque démarche que j'eusse le pouvoir de l'engager , elle y mettroit toujours une condition , sans laquelle il paroït-
 soit impossible , de satisfaire innocemment son amour & le mien ; qu'elle vouloit que sa Mere fût informée de notre Mariage , aussi-tôt du moins qu'il seroit achevé ; que la bienséance demandoit , à son avis , que je me chargeasse moi-même de lui annoncer cette nouvelle. Je fis vœu d'obéir sans réserve à ses volontés. Ce n'est que dans votre bonheur , lui dis-je , que je puis trouver le mien ; aussi mon attention ne sera qu'à vous rendre contente & heureuse , par une continuelle exécution de tous vos desirs. Mon respect & mes expressions passionnées la touchèrent tellement , qu'elle me confessa avant la fin de cet entretien , qu'elle n'avoit pas besoin de

tout le tems qu'elle m'avoit demandé pour délibérer.

L'Amour ne fut pas moins favorable à mes Compagnons. Dès la troisième Assemblée, nous trouvâmes, après le compte que chacun eut rendu de ses progrès, que nous pouvions faire fonds sur la bonne volonté de toutes nos Maîtresses. Il nous restoit encore environ un mois de liberté; mais comme notre dessein ne pouvoit s'exécuter trop-tôt au gré de notre ardeur, nous résolûmes d'en avancer le moment autant qu'il seroit possible. Nous étions dans la plus belle saison de l'année. La nuit qui devoit suivre celle où nous étions, fut choisie pour la célébration de nos amoureux mystères. Nous convînmes du lieu. Il n'y en avoit point de plus commode aux environs, que l'endroit même où nous tenions nos Assemblées. C'étoit une belle prairie, environnée d'arbres épais, à deux cens pas du gros de l'Habitation. Il fut réglé, que chacun s'y rendroit vers minuit, avec ce qu'il aimoit. Le jour qui précédoit cette heureuse nuit devoit être employé à disposer nos Maîtresses, & à prendre des mesures avec elles pour les aider à se dérober de leurs maisons. Angélique trembla, lorsque je lui déclarai que nous étions si proches du terme de nos desirs. J'eus de nouvelles craintes à combattre, & quelques légères objections à détruire, mais l'amour m'épargna une partie de la peine, soit en diminuant tout-d'un-coup les difficultés de mon aimable Maîtresse, soit en augmentant la force de mes réponses. Elle me promit d'être prête à me suivre à minuit.

Cette heure désirée arriva: je l'entendis sonner. Tout étoit tranquille dans la Colonie, à la réserve de six heureux couples d'Amans, qui touchoient au moment de leur bonheur. J'attendois

Angélique à la porte de sa maison , que j'avois ouverte sans bruit. Elle ne se fit point attendre long-tems. Dieux ! avec quelle joye la vis-je paroître & me chercher d'un œil timide & embarrassé ! Je me fis apercevoir , & la recevant pour la première fois à bras ouverts , je l'embrassai avec le plus vif transport que l'amour ait jamais inspiré. Nous gagnâmes en un moment la prairie. Une partie de nos Compagnons y étoit déjà avec leurs Amantes. La Lune sembloit s'être ornée de toute sa lumière , pour éclairer un spectacle digne de l'attention du Ciel & de la Terre ; & par un effet sans doute de l'extrême satisfaction de mon cœur qui se répandoit en quelque sorte sur toute la Nature , l'air ne m'a jamais paru si doux , ni la verdure si riante , que pendant le reste de cette charmante nuit.

Aussi-tôt que notre petite troupe fut assemblée ; Gelin , qui avoit pris quelque supériorité sur nous par son air décisif & sa facilité à s'exprimer , nous fit un Prologue agréable sur la cérémonie que nous étions prêts de commencer. Il remercia d'abord la fortune & l'amour , au nom de l'Assemblée ; & puis prenant un ton plus Chrétien , il nous parla des obligations du mariage que nous allions contracter , avec autant d'éloquence que le Ministre avoit fait à l'Eglise. Nous aprouvâmes son discours. Il fut le premier à prononcer ensuite une forme de Serment , qu'il avoit eu soin de préparer. Elle étoit exprimée en termes si forts , qu'indépendamment de l'amour & de l'honneur qui nous attachoient pour toujours à nos aimables Maîtresses , elle eût pû servir de frein à notre inconstance & de préservatif contre nos dégoûts , pendant une éternité de mariage. Nous la prononçâmes tour-à-tour. Nos Maîtresses , ou plutôt nos Epouses , la répétèrent a-

près nous. Tout s'exécuta avec décence & avec modestie. Que manquoit-il à une cérémonie si sage , pour être regardée comme un mariage saint & solemnel ? le Ciel l'approuva sans doute ? car nous avions ménagé religieusement tous ses droits. Cependant , il a plû à des hommes cruels & injustes , de la traiter d'union sacrilège , & de rompre des nœuds qui dévoient être immortels par leur nature , comme ils le feront par leur inclination. Je ne puis me rapeler le souvenir de cette nuit délicieuse , sans admirer que mon cœur qui fut alors capable de tant de joye , ait pu l'être ensuite de tant de desespoir & de douleur. Ciel ! comment passe-t'on subitement du comble du bonheur à l'excès de la misère ?

Chaque moment de cette belle nuit fut marqué par un transport. Nous la passâmes , chacun de notre côté , dans les bras de nos Epouses. Que le tems nous parut court ! Mais hélas ! ce fut une imprudence extrême, de ne nous être pas défié qu'il couleroit si vite. Le jour nous surprit. Nous nous aperçûmes trop tard , que ce que nous avions continué de prendre pour la lumière de la Lune , étoit celle du Soleil. Il n'y eut personne de nous qui ne sentît le danger auquel nous allions nous trouver exposés. Il étoit plus grand encore pour nos Epouses , que pour nous. Il falloit qu'elles retournassent chez elles sans être remarquées , & la chose ne paroissoit presque pas possible. Nous entendions déjà le bruit des Habitans , qui commençoient à sortir de leurs maisons ; & la crainte nous faisoit imaginer qu'ils cherchoient leurs Filles , après s'être aperçus de leur évasion. Nous tînmes conseil un moment. Plusieurs de nos Compagnons étoient d'avis de rentrer tous ensemble sans autre ménagement , & de déclarer notre mariage à toutes les personnes

qui se presenteroient à notre rencontre. C'est un aveu , disoient-ils , qu'il faut que nous fassions tôt ou tard : prenons cette occasion , puisque nous ne sçaurions sortir autrement d'embarras. Ce conseil devoit être suivi ; mais nos Epouses s'y opposèrent , par un sentiment de pudeur & de timidité. Elles se figurèrent , que c'étoit se livrer à une honte certaine , que de reconnoître qu'elles avoient été prises en quelque sorte sur le fait. Quoiqu'elles avoüassent qu'il falloit tôt ou tard que notre mariage fût public , elles souhaitoient que cela se fit insensiblement & d'une manière qui ne les exposât point à la raillerie ; car c'étoit tout ce qu'elles s'imaginoient qu'elles avoient à appréhender. Nous nous le figurions comme elles. Pour les satisfaire , nous consentîmes qu'elles prissent seules le chemin de l'Habitation ; & que si elles ne pouvoient gagner leurs maisons sans être aperçues , elles tâchassent de trouver quelque prétexte pour excuser leur absence nocturne. Je ne sçai de qu'elle excuse elles auroient pu s'aviser ; mais dans le moment même qu'elles nous quittoient après nous avoir embarrassé tendrement , nous découvrîmes le Ministre de la Colonie , qui venoit vers nous avec quelques Anciens. Ils n'avoient point d'autre dessein , que de prendre l'air en se promenant ; cependant , la vûe de six de leurs Filles qu'ils aperçurent avec nous , & dont ils eurent même le tems de remarquer quelques-unes entre nos bras , les saisit d'inquiétude & d'étonnement. Ils s'avancèrent aussi promptement que leur âge le permettoit. Le premier mouvement de notre crainte nous portoit à fuir , & à nous cacher puérilement derrière les arbres ; mais nous fîmes réflexion , que c'étoit nous confesser criminels. La proposition de déclarer notre mariage fut renouvelée inutilement.

par Gelin. Nos Epoufes la rejetterent encore. Je pris la parole. Tout est perdu , leur dis-je , si nous nous déconcertons. Ecoutez-moi ; je me charge de l'événement. Il n'est que trop certain , que le Ministre nous a aperçûs : mais je ne crois point qu'il ait pu découvrir au juste le nombre que nous sommes. Il faut que deux d'entre nous , continuai-je en parlant à mes Compagnons , se baissent jusqu'à terre , & se retirent en rampant vers les arbres voisins. J'en fis aussi-tôt baisser deux. Tâchez , leur dis-je , de vous cacher si bien que vous ne paroissiez point. Et nous , ajoutai-je en m'adressant aux autres , allons librement au-devant du Ministre avec nos Epoufes : nous lui dirons qu'étans sortis pour prendre l'air du matin , nous les avons rencontrées par le même hazard qui nous le fait rencontrer lui même. Il ne s'imaginera nul dessein caché dans notre rencontre , lorsqu'il nous verra un nombre inégal d'Hommes & de Filles. Mon expédient fut applaudi. Heureusement , l'herbe étoit assez haute pour cacher la retraite de nos deux Compagnons ; car le Ministre avec les siens n'étoit plus qu'à cinquante pas de nous. Nous les abordâmes. En allant j'avois prié Gelin , qui s'exprimoit plus aisément que moi , de leur tenir le discours que je lui avois suggéré. Il le fit d'un air libre , qui parut les persuader. Cependant étans retournés aussi tôt avec nous vers l'habitation , ils gardèrent sur la route un sérieux que j'eus peine à expliquer , ne me défiant pas qu'ils eussent vû nos embrassemens , ni qu'ils eussent le moindre soupçon que Gelin les eût trompés par une fable. Notre retour fut remarqué de quantité d'Habitans ; mais la compagnie du Ministre nous mit d'abord à couvert de la médifance.

Nous les quittâmes assez froidement. Les cinq

Epouſes de mes Compagnons ſe retirèrent chez elles, & je n'ai pas été informé ſi l'on s'étoit aperçu de leur abſence, ni de quelle manière elles y furent reçuës. Pour moi qui avois le même chemin à prendre que la mienne, je concertai avec elle de quelle excuſe nous nous ſervirions pour ſatisfaire ſa Mere. Qu'avons nous à balancer, diſ je ? Vous ſçavez dequoi nous ſommes convenus, & ce que je vous ai promis à votre propre ſollicitation. J'arrêterai Madame Eliot, tandis que vous retournerez à votre chambre. Je lui fera la confeſſion ſincère de notre amour & de notre mariage. Ce n'eſt point avec elle que nous avons à garder des meſures : elle nous aime, & ſa colere ne ſçauroit être longue ni violente. Je n'appréhende rien pour moi, me répondit ma chère Epouſe ; mais j'ai un preſſentiment de quelque malheur qui vous menace. Je ſouhaiterois qu'il tombât ſur moi tout entier. Le ton dont elle prononça ces paroles me glaça le ſang. Je m'arrêtai pour la regarder fixement. Dieu ! lui diſ-je, que m'annoncez-vous, & que ſignifie ce langage ? Elle balança quelque-tems à me répondre ; mais l'ayant preſſée de parler, elle me demanda pardon de m'avoir caché une choſe importante qu'elle avoit apriſe la veille. Hier, reprit-elle, après l'entretien que nous eumes enſemble, ma Sœur vint me dire que le Miniſtre étoit venu voir ma Mere, & qu'ils avoient eu une converſation longue & animée, dont elle avoit trouvé moyen d'entendre une partie. Quoiqu'elle n'ait pu ſuivre exactement le fil de leur diſcours, elle a compris par les expreſſions du Miniſtre, qu'il ſe plaignoit de votre froideur pour celle que le ſort vous a donné pour Epouſe, & qu'il l'attribuoit à quelque inclination

qu'il vous soupçonnoit d'avoir conçue pour ma Sœur ou pour moi. Ma Mere s'est expliquée avec désinterressement , en protestant de son ignorance. Mais cet homme vif & impérieux , qui est accoutumé à se faire respecter dans la Colonie , lui a repliqué , que c'étoit pour elle une affaire de la dernière conséquence ; & en la quittant , il l'a priée de se souvenir de l'aventure de M. Guiton. Il est certain , continua Angélique , que cette aventure est capable d'effrayer tous les Epoux qui seroient tentés d'oublier ici leur devoir. M. Guiton étoit un homme des plus distingués de la Colonie. Outre son mérite personnel , on avoit pour lui une extrême considération , parce qu'il étoit Fils du Maire de ce nom qui commandoit à la Rochelle pendant le Siège , & qui se signala par une zèle extraordinaire pour la Religion. Cependant ayant eu le malheur d'être surpris dans un commerce d'amour qu'il entretenoit ici avec la Femme d'un autre , rien ne le put sauver du châtement. Il fut condamné à mourir , & son suplice fut d'être noyé dans la mer avec son Amante aux yeux de toute la Colonie. Tous les Anciens se crurent obligés à cet exemple de rigueur , pour assurer la fidélité des mariages. Quelque impression que le souvenir de cette Histoire ait faite sur moi , ajouta mon Epouse , je ne vous en ai rien communiqué ; non-seulement parce que vous avez sçu me persuader que notre engagement ne blesse point le devoir , & que nous ne sommes point par conséquent dans le cas de M. Guiton , mais par une raison plus forte , je n'ai point honte de vous l'avouer , c'est la tendresse que vous m'avez inspirée. Je ne pouvois être sans quelque crainte de refroidir la vôtre , en vous causant peut-être de la frayeur.

Aujourd'hui, me dit-elle en finissant, je me trouve plus timide que je ne l'étois hier. Je ne sçai si c'est la rencontre du Ministre qui m'allarme, ou si c'est qu'étant assurée maintenant d'être à vous, j'appréhende plus que je ne faisois la perte d'un bien que je possède ; mais il me semble que mon cœur m'avertit secrètement, que j'ai quelque chose à craindre pour vous. Plaise au Ciel, que mon inquiétude soit vaine, ou du moins qu'elle ne présage rien de fâcheux que pour moi !

Si le commencement de ce discours m'avoit affligé, la fin me rassura. Je n'y considérai même que ce qu'il y avoit de tendre & d'aimable de la part de mon Epouse, pour lui en marquer mon vif ressentiment. L'Histoire de M. Guiton, lui dis-je, n'a rien de commun avec la nôtre. Quand vous me l'auriez apriée hier avec la visite & les menaces du Ministre, votre récit n'auroit pas été plus capable de me refroidir, qu'il ne l'est de m'effrayer aujourd'hui. Vous m'aimez, n'est-ce pas ? Vous ne vous repentez point de ce que vous avez fait pour moi, & vous êtes résoluë de soutenir jusqu'à la fin de votre vie la vérité de nos engagements ? Laissez au Ministre la liberté de se plaindre & de menacer. Nous ne sommes point ses esclaves. Pour ce qui regarde les malheurs que vous appréhendez, je ne sçaurois croire que le Ciel nous en prépare, puisque nous ne les avons point mérités. Si les hommes s'en mêlent, il ne leur sera peut-être pas aisé de réussir. Comptez du moins que les effets de leur malignité n'arriveront pas facilement jusqu'à vous. Dans le fond, je me trouvois plus tranquille & plus résolu depuis la conclusion de notre mariage, que je ne l'avois été auparavant. Angélique étoit à moi ; je n'étois plus inquiété par mes desirs. Je ne l'étois pas

non plus par mes craintes ; car outre la solidité de nos liens , que je croyois à l'épreuve de toutes les attaques du Ministre & de la Colonie , je trouvois dans mon cœur un fond de courage , qui me répondoit assez que je sçaurois défendre les droits de mon Epouse & les miens.

Nous arrivâmes à la maison de Madame Eliot. Je ne remarquai point qu'on s'y fût aperçu de notre absence. J'entrai dans une chambre où elle étoit seule , tandis qu'Angélique se retira adroitement à la sienne. La manière dont elle me reçut ayant achevé de m'assurer qu'elle n'étoit encore informée de rien , je demurai quelque-tems incertain si je devois prendre ce moment pour m'expliquer. Enfin , je crus que ce seroit un avantage de l'avoir prévenuë contre toutes les mauvaises impressions qu'elle ne manqueroit point de recevoir d'ailleurs. Je me jettai à ses genoux. Je lui découvris que j'étois son Fils. La crainte de vous déplaire , lui dis-je , ou plutôt celle de vous communiquer mon mariage avant l'exécution ; mais je me suis flâté que vous ne le condamneriez pas , puisque vous l'avez souhaité. La charmante Angélique est mon Epouse. J'aurois renoncé à toutes les fortunes du monde , pour arriver à ce bonheur. Il ne me manque plus que votre aveu , sans lequel ma félicité est imparfaite ; car après le nom de son Epoux , rien ne m'est si cher que celui de votre Fils. J'aurois eu le tems de faire un discours beaucoup plus long , avant que Madame Eliot fut en état de me répondre , tant elle paroissoit surprise, & effrayée même de m'entendre. Enfin , comme j'avois cessé de parler , elle me répondit presque en tremblant , qu'elle prioit le Ciel que nous n'eussions rien fait témérairement ; mais que je lui aprenois la plus étrange & la

plus embarrassante nouvelle qu'elle pût jamais recevoir. Expliquez-vous davantage , ajouta-t'elle avec le même air d'inquiétude. Dites-moi ce que c'est que vous apelez votre mariage , & comment vous êtes devenu mon Fils. Je lui exposai toute notre Histoire. O cher Bridge , s'écria-t'elle après m'avoir entendu , que je crains que vous n'ayez manqué de prudence , & que vous ne nous ayez exposé à des peines auxquelles nous ne trouverons jamais de remède ! Je ne vous cacherai point que j'ai souhaité vous voir l'Epoux de ma Fille ; & que dans ce moment même , parmi toutes mes allarmes , j'ai de la joye que vous le soyez devenu. Mais écoutez ce que vous avez à craindre , & moi peut-être avec vous. J'en tremble , ajouta cette bonne Dame , & j'ose à peine vous le dire : Elle me rapporta là-dessus l'entretien qu'elle avoit eu la veille avec le Ministre. Sa Fille aînée n'en avoit entendu que la moindre partie. Cet Ecclésiastique impérieux & vindicatif avoit des raisons particulières d'être irrité contre moi. C'étoit la Fille de son Frere qui m'étoit échué par le Sort. Il avoit appris d'elle , & il l'avoit peut-être remarqué lui-même , que mon empressement à la voir n'avoit pas été des plus ardens. En effet , il m'avoit été impossible de prendre assez sur moi-même pour rendre des soins à une créature très-desagréable , que j'eusse eu peine à souffrir quand je n'aurois pas eu le cœur rempli de la charmante Angélique. Je l'avois vuë rarement , & moins même que je n'y étois obligé par intérêt & par bienséance. Le Ministre , à qui cette Fille étoit très-chère , expliquant ma froideur comme une marque de dégoût & de mépris , étoit vivement piqué ; & comme on s'aveugle toujours sur le mérite

de ce qu'on aime , il avoit moins attribué mon indifférence aux mauvaises qualités de sa Nièce , qu'à mon mauvais goût. Mon assiduité à demeurer du matin au soir chez Madame Eliot avoit achevé de lui ouvrir les yeux. Il jugea que j'y étois retenu par l'amour. Rapelant même la tendresse que cette Dame marquoit pour moi dans toutes les occasions , & la bonté qu'elle avoit eüe de souhaiter que sa maison me servit de logement jusqu'à ce qu'on m'en eût préparé un , il s'imagina qu'elle favorisoit mon amour pour l'une de ses deux Filles. Toutes ces idées l'avoient échauffé jusqu'au point de le faire venir chez elle pour lui marquer son mécontentement. Elle avoit reçu d'abord ses reproches avec modération ; mais il en laissa échapper quelques-uns de piquans , qui lui attirèrent des réponses aussi vives. En un mot , Madame Eliot , pour défendre l'honneur de ses Filles , lui avoit répondu qu'elle les avoit assez bien élevées pour ne pas craindre qu'elles imitassent jamais la Maîtresse de Guiton. Or cette Maîtresse , qui avoit été punie avec son Amant , n'étoit autre que la Belle-sœur du Ministre , & par conséquent la Mere de sa Nièce. Un outrage de cette force ne se pardonne guère. Le Ministre avoit quitté Madame Eliot , en la faisant souvenir qu'il avoit opiné le premier à la condamnation de sa Belle-sœur , pour l'exemple de la Colonie ; & en protestant avec ferment , que s'il avoit eu cette sévérité pour sa famille , il en auroit encore plus pour toutes les Femmes de l'Isle qui s'écarteroient le moins du monde de leur devoir. Je ne doute point, reprit Madame Eliot , après m'avoir fait ce recit , qu'il n'ait eu mes filles en vuë dans cette menace. Le peu d'apparence qu'il y avoit hier

à ce qui vous est arrivé cette nuit , m'empêcha de les avertir si-tôt d'être plus retenues que jamais dans leur conduite. Le mal est fait , & nous voilà exposés à tout le ressentiment de notre Ministre. Ah ! ma chère Mere , interrompis-je , quel nom donnez-vous au plus saint mariage qui fut jamais ? Vous l'apelez un mal ; & moi je défie toute la haine du Ministre d'y trouver à redire. Je confesse me dit-elle , qu'avec toutes les mesures que vous avez gardées , votre action peut porter un meilleur nom ; & je ne balance pas à le reconnoître , comme vous le souhaitez , pour un engagement saint & légitime. Mais vous ne sçavez pas ce que c'est que la haine d'un homme vindicatif , & vous ignorez en particulier le caractère de notre Ministre. Elle ajouta qu'elle n'étoit que trop sûre qu'il trouveroit le moyen de nous perdre.

J'avouë qu'en l'entendant parler de cette sorte , & rapelant les obligations que j'avois à cette généreuse Dame presque aussi vivement que ce que je devois à mon Epouse & à moi-même , je ne pus me défendre d'un mouvement furieux d'indignation & de colére. Lui , nous perdre , m'écriai-je ! je ne le laisserois pas vivre un moment , si je croyois qu'il en conçût la pensée. Rassurez-vous , Madame , continuai je , nous ne sommes que six ; mais capables , si je ne me trompe , d'en effrayer un plus grand nombre. Nous nous ferons rendre justice , puisqu'il le faut ; & comptez que vos intérêts ne seront pas oubliés. J'allois sortir pour rejoindre mes Compagnons , & les exhorter à ne pas nous laisser oprimer. Madame Eliot , qui me vit trop agité , me pria de me tranquiliser un moment. Je l'employai à faire apeler Angélique que je voulois présenter moi-même à sa Mere. Elle entra timidement,
 Venez ,

Venez ; ma chère ame , lui dis-je , venez remercier la meilleure de toutes les Meres , elle nous pardonne la liberté que nous avons prise de nous unir sans son consentement. C'étoit elle seule , néanmoins que nous devions ménager : mais sa bonté n'a rien d'égal , que la malignité de ses ennemis. Je ne rends graces au Ciel , qu'ils soient aussi les nôtres ; & je ne me crois pas mieux lié par le serment que j'ai prononcé de vous adorer toute ma vie , que celui que je fais de la défendre & de la venger. Madame Eliot étoit la douceur & la bonté même. Elle me pria de modérer mon transport , & d'attendre du moins pour éclater , que le Ministre parût se disposer à l'exécution de ses menaces. Ce sera alors votre intérêt ; me dit-elle , autant que le mien. Elle embrassa ensuite sa Fille , en répandant quelques larmes. Elle lui dit , qu'à la vérité elle n'eut jamais donné son consentement à notre mariage , si nous eussions pris la liberté de le lui demander : mais que le Ciel ayant disposé les choses si heureusement , elle ne pouvoit s'empêcher de nous en laisser voir de la satisfaction. Cependant je ne suis pas tranquile , ajouta-t'elle , & je prévois tant d'orages qui vont se former , soit de la part du Ministre & des Anciens qui n'approuveront jamais votre démarche , soit de la part de Bridge & de ses Compagnons , qui ne souffriront peut-être pas qu'on en use durement avec eux , que je ne sçai à quoi nous devons nous attendre pour l'avenir. Je lui protestai encore , que de quelque manière que notre affaire pût tourner , il n'y avoit point de péril à craindre pour elle , tant que je serois en état de la défendre.

Tandis que je tâchois de la rassurer , & que je

partageois mes caresses entre cette bonne Mere & ma chère Epouse , un Domestique du Ministre demanda à me parler de la part de son Maître. Je panchois à le renvoyer brusquement ; mais Madame Eliot me conseilla de l'écouter. Il n'avoit point d'autre commission , que de m'avertir de me rendre sur le champ chez le Ministre. Peut-être en aurois-je fait difficulté dans la chaleur où j'étois encore , si je n'eusse fait réflexion , que je pourrois recevoir dans cette visite quelque éclaircissement utile à notre sûreté. Je m'y rendis aussitôt. On me fit entrer dans une salle , où je fus surpris de trouver mes cinq Compagnons. Ils me dirent , qu'on les avoit fait avertir comme moi de s'y rendre. Nous eûmes un moment pour nous entretenir. Je leur racontai ce que j'avois appris de Madame Eliot , & je leur fis remarquer les conséquences qu'ils en devoient tirer pour eux-mêmes. Madame Eliot , leur dis-je , est une femme sage & expérimentée. Elle tremble pour sa Fille & pour moi : soyez sûrs qu'elle ne tremble pas sans de fortes raisons. Or je n'ai point de malheur à craindre , dont vous ne soyez menacés. Ainsi , lorsque je vous parle de mes intérêts , je crois que vous ne devez pas en séparer les vôtres. Ils me répondirent unanimement , que je n'avois pas besoin d'employer d'autres raisons que celles de l'amitié , pour les interresser à la défense de mon Epouse & à la mienne ; & qu'ils comprenoient bien d'ailleurs , qu'étant tous complices de la même action , nos intérêts ne pouvoient plus être séparés. Nous nous engageâmes à l'instant par les sermens les plus redoutables , de nous secourir les uns les autres jusqu'à l'effusion de tout notre sang. Comme j'avois été le premier à leur proposer cette nouvelle Ligue , & qu'ils avoient le souvenir présent du service que je leur

J'étois rendu dans la prairie , ils s'accordèrent à me choisir pour leur Chef. Gelin fut nommé pour m'assister. Ils firent un nouveau serment de nous obéir sans réserve , dans tout ce qui se rapporteroit à notre intérêt commun & à celui de nos Epouses. Tout cela fut exécuté en un instant.

Le Ministre parut. Je le considérai sans doute avec les yeux de la colére & de la haine , car tout me sembloit odieux dans sa figure & dans ses manières. Il jetta les yeux sur moi en parlant , comme sur celui dont il étoit aparemment le moins satisfait. Toute la Colonie , nous dit-il , est mal édifiée de votre conduite. C'est une chose inouïe parmi nous , que de jeunes gens de votre âge , & déjà liés par de saintes promesses à des Epouses que le Ciel lui-même a pris soin de leur assigner , fassent des promenades nocturnes avec des personnes d'un autre sexe. Autant qu'un tel scandale est étrange , autant sommes-nous résolus de ne le pas supporter. On ne nous en impose pas aisément par des fables. D'où veniez-vous , demanda-t'il fièrement , lorsque je vous ai rencontré ce matin avec une troupe de jeunes filles sans modestie & sans pudeur ?

J'étois encore ému du court & vif entretien que je venois d'avoir avec mes Compagnons , & de celui que j'avois eu un moment auparavant avec Madame Eliot. J'avouë que je ne me trouvai point assez de modération , pour répondre tranquillement à cette interrogation outrageante. Lorsque nous sommes venus dans cette Isle , lui dis-je d'un ton aussi fier que le sien , nous avons prétendu y entrer dans tous les droits des Habitans , & sur-tout dans les deux principaux , qui sont la liberté & l'égalité. Si nous y reconnoissons une autorité supérieure à nous , ce n'est pas celle d'un Particulier , qui n'a point ici d'autre emploi que

de réciter les Prières à l'Eglise ; c'est uniquement celle de l'Assemblée générale de la Colonie. Ainsi, Monsieur, ajoutai-je, retranchez cet air impérieux & hautain, qui vous convient moins qu'à personne. Nous rendrons compte de nos actions à ceux qui ont le droit de le demander. L'orgueil du Ministre fut extrêmement déconcerté par cette réponse. Il se remit néanmoins, après un silence d'un moment. Ne vous y trompez pas, reprit-il. Quoique je ne m'attribuë ici nulle autorité, je vous déclare que c'est le Corps même de la Colonie qui s'explique à vous par ma bouche, & je vous renouvelle de sa part la question que je vous ai faite : D'où veniez-vous ce matin ? Me trouvant pressé de cette sorte, & craignant de nuire à nos intérêts en refusant de répondre, je pris le parti d'abreger tout-d'un-coup les difficultés, & de profiter de cette occasion pour déclarer hautement notre mariage. Je jettai les yeux sur mes Compagnons, pour les préparer à ce qu'ils alloient entendre, dans le dessein de leur faire sentir que je ne faisois rien imprudemment & sans réflexion ; je les tournai ensuite vers le Ministre. Apprenez donc, Monsieur, lui dis-je d'un ton honnête & modéré, ce que vous marquez une si vive curiosité de sçavoir. Nous sommes nés libres. Rien ne nous a paru si injuste & si mal conçu, que cette odieuse cérémonie du Sort, à laquelle vous avez voulu que nous fussions redevables de nos Epouses. Des Anglois & des François ne souffrent point qu'on tyrannise leur cœur. Nous sommes rentrés dans nos droits, en nous choisissant nous-mêmes de chères & d'aimables moitiés, qui partageront désormais nos peines & nos plaisirs, & qui nous feront goûter de nouvelles douceurs dans ce séjour de paix & d'innocence. Il nous étoit impossible d'y vivre heureux

sans elles ; & comme on nous a promis du bonheur en nous y conduisant , nous nous flâtons qu'on nous laissera jouïr avec tranquillité du seul bien auquel nous l'avons attaché. Je lui fis une révérence profonde après cette Harangue , & tous mes Compagnons m'imitèrent en gardant le silence.

Je tâcherois inutilement de vous représenter les premières marques de sa surprise & de son indignation. Il rougit & il pâlit vingt fois , tour à tour , dans le même instant. Il s'agitoit , sans pouvoir ouvrir la bouche pour donner passage aux expressions de sa colère , qu'on croyoit voir à tout moment prête à sortir de ses lèvres. Son transport me fit pitié. Je fis signe à mes Compagnons de se retirer avec moi , & je lui dis en sortant : Vous sçavez à présent nos secrets , Monsieur , nous vous les avons communiqués , afin que vous preniez la peine de les rendre publics. Il n'y a que les crimes , dont on s'obstine à faire mystère ; & notre conscience n'en a point à nous reprocher. Il me répondit alors en deux mots ; qu'il nous en feroit reconnoître plus d'un , & qu'il trouvoit le moyen de les punir. Nous le quittâmes. Mes Compagnons me remercièrent vivement de ce que je venois de faire pour eux. Ils me protestèrent qu'ils en étoient plus tranquiles ; & je crus ressentir aussi le même effet. Nous ne fîmes plus difficulté d'apprendre notre aventure à tous ceux qui se rencontrèrent dans notre chemin. Quelques-uns parurent l'approuver. D'autres nous témoignèrent de la surprise , sans nous expliquer leur sentiment. Nous renouvelâmes nos engagemens mutuels , avant que de nous séparer ; & pour avoir plus de facilité à prendre nos mesures en commun , nous résolûmes de continuer à tenir deux fois chaque semaine nos assemblées dans la prairie,

Je retournai chez Madame Eliot que je trouvai pleine d'impatience à m'attendre. Elle approuva d'abord la résolution que j'avois prise de déclarer tout au Ministre , & aux Habitans que j'avois rencontrés. Il lui sembla pendant quelques momens , comme à moi , que c'étoit un fardeau dont elle se sentoît déchargée. Elle fut la première à me dire : Après tout & malgré toutes mes craintes , qu'avons-nous à appréhender du ressentiment du Ministre ? quel mal sa haine nous peut-elle faire ? Ma Fille dépend-elle de lui ? Je consens , moi , qu'elle soit votre Epouse ; & de qui recevra-t'elle des ordres qu'elle doive respecter plus que les miens ? Cependant , elle en revenoit malgré elle à ses inquiétudes , lorsqu'elle pensoit au caractère du Ministre , & au démêlé qu'elle avoit eu avec lui. Elle trouva même en me faisant répéter le discours qu'il nous avoit tenu , de quoi augmenter sa crainte ; & elle y découvrit la semence de tous les maux qu'il nous préparoit. Il nous avoit parlé de liens & de promesses , d'une manière à nous faire croire qu'il nous regardoit comme engagez à nos Epouses de hazard : Ciel ! s'écria Madame Eliot après y avoir réfléchi un moment , comment cette observation m'a-t'elle d'abord échappé ? Vous verrez , ajouta-t'elle , que ce sera de cet endroit qu'il composera son venin , & qu'il lui donnera toute la force dont la haine & la malignité sont capables.

Nous passâmes une partie de la journée à nous entretenir de ses allarmes. Nous eûmes soin de faire sortir de tems en tems un Domestique , pour s'informer de ce qui se passoit dans l'Habitation , & du tour qu'on y donnoit à notre aventure. Il nous rapporta vers le soir , que tous les Anciens étoient assemblés au Consistoire , à la prière du Ministre qui les avoit fait avertir. Il n'y avoit

point à douter que ce ne fût notre affaire qu'on y mettoit en délibération. Les inquiétudes de Madame Eliot redoublèrent. Angélique ne paroiffoit point allarmée. Elle étoit tranquille, difoit-elle, avec fon amour & fon innocence. Pour moi, qui connoiffois trop bien la prudence de fa Mere, pour croire qu'elle fe troublât mal-à-propos, je pensai, que malgré l'air de confiance que j'avois affecté auffi jufqu'alors, je devois prendre en fecret quelques mefures pour notre fureté. La qualité de Chef que mes Compagnons m'avoient accordée, sembloit m'obliger à ce foin. Je sortis pour les assembler. Il fallut me dérober adroitement de la maifon, car Madame Eliot & mon Epoufe n'auroient point consenti que je me fuffe éloigné avant que d'être instruit des réfolutions du Confistoire. Je les trompai, en les quittant, fous un faux prétexte. Dieu ! quel aveuglement me faisoit courir à ma perte ! Je m'éloignois d'elle pour leur préparer du fecours ; & ma présence eût peut-être été le feul moyen qui eût pu servir, un moment après mon départ, à les défendre & à les fecourir.

En quittant la maifon, j'envoyai un Domestique chez mes cinq fidèles Amis, pour les avertir que j'allois les attendre au lieu de nos conférences. Nous étions convenus d'une espèce de mot du guet, que nous nous faisons porter dans les occasions extraordinaires, & qui suffisoit pour nous faire entendre qu'il étoit nécessaire de nous assembler sur le champ. Ils ne tardèrent point à me suivre, après l'avoir reçu de ma part. Je les trouvai informés comme moi de l'Assemblée qui se tenoit au Confistoire. Ils ne m'en parurent point auffi émus que je croyois qu'ils devoient l'être. Je les fis sortir de cette dangereuse fécurité, en leur rapportant les réflexions que Madame Eliot m'a-

voit fait faire sur le discours du Ministre. Prenons y garde , leur dis-je , nous sommes engagés dans une affaire sérieuse. Si notre propre intérêt n'a point assez de force pour faire naître nos défiances & nos craintes , tremblons du moins pour nos chères Epouses. Qui sçait à quoi l'animosité du Ministre peut engager les Anciens ? La plûpart sont des gens simples , & accoûtumés depuis long-tems à suivre ses décisions & à les respecter. Voyons , continuai-je , quel parti prendrions-nous si l'on en venoit à la persécution ouverte ?

De différens avis qui furent proposés , dont quelques-uns alloient à l'éclat & à la violence , nous crûmes devoir préférer pour la première fois le plus pacifique. C'étoit de nous rendre tous ensemble à la Salle du Consistoire , & de demander en grace d'y être introduits. Nous espérâmes qu'un exposé sincère & naturel de notre conduite pourroit faire impression sur l'esprit des Vieillards , & servir , du moins pour le present , de contre-poids aux déclamations du Ministre. Gelin fut chargé d'expliquer nos sentimens & nos intentions. Nous nous hâtâmes de retourner sur nos pas. Chacun de nous paroïssoit satisfait de cette résolution , qui étoit en effet le parti le plus sage auquel nous pussions nous arrêter. Mais , quelque sagesse & quelque retenue que nous eussions tâché de mettre jusqu'alors dans toutes nos démarches , il étoit arrêté au Ciel qu'elles n'auroient qu'un succès triste & déplorable : l'injustice & la cruauté devoient l'emporter sur la droiture & sur la vertu. Les Anciens du Peuple , nos Juges , & nos Peres , avoient tenu un Conseil d'iniquité contre nous. Ils étoient à exécuter notre ruine , tandis que nous les cherchions pour leur présenter nos larmes , & les attendrir en faveur de notre innocence.

Hélas ! qu'il est accablant d'avoir été heureux, lorsqu'on est condamné à porter le souvenir de son bonheur au milieu d'une tristesse & d'un desespoir sans remède ! C'est de moi qu'on peut dire exactement, que ma félicité n'a guères duré plus d'un jour. Otez de ma vie le tems que j'ai passé à espérer la possession d'Angélique, & cette nuit charmante où je me mis au comble de mes vœux, tout ce qui a suivi ou précédé ce court intervalle de plaisir, n'a été qu'un enchaînement de misères & d'infortunes. Vous allez entendre le recit des plus funestes.

Nous vîmes, en aprochant de l'Habitation, une foule de personnes qui s'empressoient de courir vers le même lieu, & qui paroissoient y être attirées par un spectacle extraordinaire. Quoique je fusse tout occupé du péril de mon Epouse, il ne me vint point à l'esprit qu'elle pût être interressée dans cet événement. Je doublai néanmoins le pas pour satisfaire ma curiosité ; & mon agilité naturelle me fit avancer beaucoup plus vite que mes Compagnons. Je m'informai de ce qui se passoit. On m'aprit qu'on venoit d'arrêter, par l'ordre des Anciens, Angélique Eliot, avec quelques autres Filles, & qu'elles avoient été renfermées étroitement dans une même prison. Je me fis répéter deux fois cette affreuse nouvelle, que mon saisissement m'empêchoit d'abord de comprendre. Mes Compagnons étant arrivés après moi, se firent raconter la même chose, & se trouvèrent à peu près dans le même état que moi, après l'avoir entendu. Ils se demandoient l'un à l'autre d'un air interdit, ce que nous allions faire, & par où nous devions commencer. Pour moi, je me trouvai si oppressé, que je fus pendant quelques momens dans une impuissance absolue de par-

ler. Enfin, j'embrassai celui qui étoit le plus proche de moi. O Ciel ! m'écriai-je, ô mes chers Amis, que dites-vous de ce coup funeste ? Si vous avez pour vos Epouses la tendresse que j'ai pour la mienne, ne voulez-vous pas mourir avec moi pour les défendre ? Venez, vous m'avez choisi pour votre Chef ; je veux que vous me voyiez expirer le premier : mais ne me refusez pas votre secours. Malgré ce transport, je fis réflexion que nous étions sans armes. Je ne sçavois même qui il falloit attaquer, ni de quel côté je devois chercher la Prison de mon Epouse. J'aurois pu m'en informer ; mais considérant qu'une résolution sage ne sçauroit être l'effet d'une agitation violente, je crus qu'avant que de rien entreprendre, je devois retourner chez Madame Eliot, & prendre d'elle des informations certaines. Je conseillai à mes Amis d'aller aussi chez leurs Hôtes ; & comme le jour tiroit vers sa fin, je leur fis promettre de se rendre à la prairie dans l'obscurité, pour y tenir un nouveau conseil. Nous nous séparâmes : Je me hâtai jusqu'à perdre haleine. Hélas ! c'est fait de moi, disois-je en allant, ma perte est trop assurée : mais mes ennemis n'en riront pas longtemps. Le perfide Ministre périra : il sera le premier objet de ma vengeance. En aprochant du logis, je vis trois hommes qui paroissoient se promener aux environs. Ils vinrent à moi lorsqu'ils m'eurent aperçu. Je de me dé ai nullement de leur dessein. C'étoient trois Supôts du Consistoire, qui m'attendoient pour m'arrêter ; tandis qu'un pareil nombre exécutoit le même ordre à l'égard de chacun de mes Compagnons. Ils m'envelopèrent, & quelque vigoureuse que fût ma résistance, ils me tinrent saisi si étroitement, qu'il me fut impossible de m'échaper de

+ Il ne devoit nullement leur résister.

leurs mains. Un traitement si indigne me jeta dans un transport qui ne peut être représenté. Je fus moins conduit que traîné vers ma prison. Les efforts que je faisois continuellement pour me dégager, attirèrent une foule d'Habitans à ma suite. J'invoquai leur secours, en leur représentant l'injustice & la tyrannie du Ministre : ils m'écoutèrent en silence, sans que je pusse juger quelle sorte d'intérêt ils prenoient à ma peine. Enfin, l'on me fit entrer dans une chambre enfoncée du Magasin, où je trouvai deux de mes Compagnons qu'on avoit déjà eu le tems d'y conduire. Mes Gardes m'y renfermèrent avec eux, & se retirèrent sans explication.

Ce fut avec Gelin qu'on m'associa, & avec un Anglois nommé *Johnston*. Les trois autres furent aussi renfermés ensemble dans une même chambre. Il me parut que la furie de Gelin ne cédoit gueres à la mienne.

Ses premières paroles furent un horrible serment, par lequel il s'engagea à tirer une vengeance éclatante de l'outrage qu'il recevoit, & à sortir ensuite de l'Isle avec son Epouse, dût-il s'exposer à périr mille fois au milieu des flots. J'étois trop animé moi-même, pour condamner son ressentiment ; mais après nous être ainsi soulagé par des plaintes & des menaces, je lui fis faire attention que la difficulté seroit à les exécuter ; & que pour agir en hommes raisonnables, il falloit en chercher des moyens avec un peu plus de tranquillité. Premièrement, lui dis-je, il faudroit sçavoir quelles sont les vûes du Consistoire & du Ministre, en nous faisant arrêter. Que chacun de nous y réfléchisse un moment. Gelin avoit l'esprit vif & pénétrant. Je suis sûr, répondit-il presque aussitôt, qu'ayant dessein de rompre notre mariage, comme le

Ministre nous l'a fait pressentir, ils ont cru devoir s'assurer de nous, pour empêcher que nous n'ayons le dernier commerce avec nos Épouses. Ils ne se figurent point que nous avons pris les devans, & qu'il n'a rien manqué à notre cérémonie. Si cela est, repris-je, c'est une affaire à terminer en deux mots, en déclarant qu'elles sont nos Épouses d'effet & de nom. Mais je ne vois point, ajoutai-je, que cette raison qui explique fort bien notre captivité, puisse servir de même à expliquer celle de nos Épouses : pour le but que vous supposez, il étoit inutile de les faire arrêter avec nous. Gelin ne put répondre à cette objection, quoiqu'il eût raisonné juste par rapport à nous ; ainsi nos conjectures n'ayant atteint qu'à la moitié de la vérité, il nous fut impossible de prendre des mesures aussi étenduës que le malheur qui nous menaçoit. L'unique résolution à laquelle nous nous arrêtames fut de faire avertir un des Anciens, ou le Ministre lui-même, que nous avions des choses d'importance à leur communiquer, & de leur découvrir naturellement que notre mariage étoit hors de leurs atteintes, & que nous n'avions rien omis de ce qui pouvoit le rendre indissoluble.

Cette démarche étoit nécessaire, & elle nous eût réüissi, sans doute heureusement, si nous eussions eu des ennemis moins adroits & des Épouses moins timides : mais le Ministre, en formant le plan de sa vengeance, avoit prévu tout ce qui pouvoit y servir ou s'y opposer. Il avoit senti, comme Gelin se l'étoit fort bien imaginé, que le principal obstacle qui auroit à ses vûës, seroit la consommation de notre mariage. C'étoit effectivement pour le prévenir, qu'il avoit sçu persuader au Consistoire de nous

ster la liberté. Et comme il avoit quelque crainte de s'y être pris trop tard, parce qu'il étoit assez vraisemblable que de jeunes gens qui avoient passé la nuit ensemble n'auroient pas manqué de se satisfaire, son premier soin avoit été de tirer de nos Epouses une confession de la vérité. Il s'y étoit pris d'une manière si adroite & si maligne, qu'au lieu de les engager à s'expliquer avec franchise, il les avoit mis en quelque sorte dans la nécessité de faire une déposition toute favorable à ses desseins. A peine furent-elles renfermées dans leur Prison, qu'il s'y transporta avec quelques Vieillards qui devoient servir de témoins. Il leur reprocha d'abord, avec les termes les plus odieux, leur hardiesse à disposer d'elles-mêmes sans le consentement de leurs proches, & sans l'approbation du Consistoire. Il leur fit entendre, qu'une union telle que la nôtre, loin de meriter le nom de mariage, étoit un crime qui ne pouvoit être pardonné. Enfin, n'ayant rien épargné pour les troubler par la crainte, il ajouta, qu'il comptoit du moins que leur pudeur ne s'étoit point oubliée, & qu'elles n'avoient point abandonné l'honneur & la vertu, jusqu'au point de consentir à quelque chose d'indécent dans la prairie. Après avoir préparé leur esprit par ce discours artificieux, il leur demanda compte, d'un air juridique, de tout ce qui s'étoit passé entr'elles & nous la nuit précédente. Ces douces & timides créatures furent si embarrassées de cette question, que, moitié par crainte, moitié par modestie, elles déguisèrent une partie essentielle de la vérité; & le Ministre ayant pris acte de ce qu'elles avoient nié & confessé, le fit signer sur le champ aux Vieillards qui l'accompagnoient. Il vint de là au Magasin, & com-

me il nous connoissoit Gelin & moi pour les plus fermes & les plus résolus de notre troupe, il remit à nous voir les derniers. Ce fut une nouvelle source de malheur pour moi ; car nos trois Compagnons, auxquels il s'adressa d'abord, n'étant pas plus capables que nos Epouses de prendre leur résolution sans conseil ou sans exemple, il les intimida aussi facilement qu'elles, & tira d'eux des réponses qui ne furent guères moins nuisibles à nos intérêts.

Nous le vîmes entrer dans notre chambre au moment que nous nous y attendions le moins, & dans le tems que nous nous entretenions encore du dessein que nous avions pris de le faire appeler. Nous nous fîmes violence pour le saluer civilement, & pour entendre avec une apparence tranquile ce qu'il avoit à nous dire. Il étoit accompagné de quatre Vieillards. Le ressentiment particulier qu'il avoit contre moi, & le souvenir de la réponse que je lui avois faite quelques heures auparavant, le portèrent sans doute à m'adresser d'abord la parole. Je l'avois bien prévu, me dit-il avec un air de raillerie, que votre action ne paroîtroit pas si innocente aux yeux du Consistoire, que vous vouliez tantôt qu'elle parût aux miens. La témérité & la présomption sont ordinaires aux jeunes gens, & je ne vois que trop que vous avez tous les défauts de votre âge. J'eus la force de ne pas repliquer à ce discours insultant. Il continua de me dire, qu'il étoit-là de la part du Consistoire, pour entendre de nous plus régulièrement qu'il n'avoit fait à sa maison, les circonstances de notre Assemblée nocturne, & le détail d'une entreprise aussi contraire à la Religion, qu'à l'honnêteté & aux bonnes mœurs. Gelin ouvrit la bouche pour répondre ; mais la crainte que j'avois de

sa vivacité , me fit hâter de la prévenir. Vos injures , dis-je au Ministre , ne changent rien à la justice de notre Cause : j'espère que notre action paroîtra plus innocente aux yeux du Consistoire , lorsqu'elle lui sera expliquée par un Interprète moins partial & moins passionné que vous. Nous ne refusons pas néanmoins de vous faire le recit des circonstances de notre mariage , que vous demandez en son nom. Elles blessent si peu la religion & l'honnêteté , que notre gloire au contraire est d'avoir sçû ménager parfaitement les droits de l'une & de l'autre. Je lui racontai ensuite avec la fidélité la plus exacte , l'ordre que nous avions observé dans notre engagement , & je ne manquai point de peser en particulier sur le dernier acte de cette tendre cérémonie.

Il rougit en m'écoutant , & lorsque j'eus cessé de parler , il se tourna vers les Vieillards pour leur demander avec un soupir amer , s'il avoit eu tort de leur dire en venant à la chambre où nous étions , qu'il alloit avoir affaire aux plus rusez & aux plus dangereux de notre bande. Je pénétre votre artifice , continua-t'il en s'adressant à moi ; mais vous en tirerez peu de fruit. Croyez-moi , n'ajoutez pas l'imposture au desordre de vos Compagnons , qui sont plus prudens & plus retenus que vous. La peine que j'eus à concevoir ce discours , m'empêcha d'y répondre autrement que par une protestation de sincérité. Chimères , me dit-il d'un ton méprisant ; & prenant une plume , il écrivit quelques lignes , qu'il fit signer aux quatre Vieillards qu'il avoit amenés. Pendant qu'il écrivoit , je demandai à Gelin & à Johnston s'ils comprenoient quelque chose à ce qu'ils avoient entendu. Nous conclumes ensemble , qu'il falloit que nos Compagnons eussent

sent été trompés par adresse , si l'on avoit tiré d'eux des réponses différentes des nôtres ; ou qu'ils nous eussent trahis , s'ils les avoient fait volontairement. Ce fut en vain que nous priâmes le Ministre de nous éclaircir davantage , il nous lut seulement ce qu'il venoit d'écrire. C'étoit notre déposition. Il marquoit qu'elle étoit conforme à celle de nos Epouses & de nos Compagnons , excepté qu'étant plus adroits , nous prétendions contre le témoignage des autres , que notre mariage avoit été consommé. Cette manière nette de s'exprimer ayant achevé de mouvrir les yeux , je lui dis prenez garde , Monsieur , votre dessein n'est pas droit. Vous allez vous engager dans quelque démarche imprudente. Comptez , ajoutai-je , que je ne vous ai rien déclaré qui ne soit certain ; & que , quelques vûës qu'ayent pu avoir nos Compagnons & nos Epouses en s'expliquant différemment , ils ne refuseront point de convenir de la vérité en notre présence. Oïïi , me répondit-il , quand vous aurez eu le tems de les instruire à parler comme vous , & à n'être pas plus sincères dans leurs réponses. Il nous quitta sans vouloir nous écouter davantage.

Il n'est que trop clair , dis-je alors à Gélin , qu'on travaille à nous perdre ; & s'il en faut croire le raport du Ministre , nos Epouses & nos Compagnons prêtent des armes contre nous. Il n'y a que le secours du Ciel qui puisse nous faire sortir d'embarras , car la force est ici de nul usage , & la justice ne paroît guères écoutée au consistoire. S'il nous reste quelque espérance , c'est de faire valoir nos droits dans une Affsemblée générale de la Colonie. Il faut la demander. Si le Consistoire s'opose à une prétention si raisonnable , nos plaintes n'en feront que

plus justes & plus capables d'émouvoir le peuple en notre faveur, & si l'on se rend à notre demande, vous êtes éloquent, je ne doute point qu'en exposant la vérité de notre Histoire & en découvrant les malignes intentions du Ministre, vous ne mettiez tout le monde dans nos intérêts. Quoique Gelin parut m'écouter, je m'aperçus qu'il ne me donnoit qu'une partie de son attention. Cette froideur me surprit; elle ne s'accordoit point avec sa vivacité. Je lui en fis un reproche. Il continua à me regarder en silence, d'un air distrait, & qui marquoit une profonde rêverie. Enfin, l'ayant pressé de me répondre: Oüi, me dit-il, je suivrai volontiers votre avis, & nous demanderons, comme vous dites, une Assemblée générale. Mais si cette tentative ne réussit point, je roule un dessein, sur le succès duquel vous pouvez vous reposer plus sûrement que sur mon éloquence. C'en est trop, continua-t'il en s'animant; on nous traite avec une indignité qui n'eut jamais d'exemple. J'ai eu besoin de faire des efforts infinis pour imiter votre modération à la vûe du Ministre, & au discours insultant qu'il nous a tenu; mais comptez que j'ai trouvé le moyen d'humilier son orgueil, & de nous faire respecter plus qu'on n'a fait jusqu'à présent dans la Colonie. Je le pressai de s'ouvrir davantage. Il me dit qu'il seroit tems de s'expliquer, lorsque le remède qu'il méditoit seroit nécessaire, mais qu'il me l'assuroit infailible, & que nous pouvions nous flâter par avance du plaisir de ravoir nos Epouses entre nos bras, & nos ennemis à nos pieds. Quel que pût être son idée, je le priai de s'abandonner pendant quelque tems, pour se préparer à soutenir notre Cause dans l'Assemblée générale. Le lendemain nous envoyâmes notre Geolier chez le Ministre & les

principaux Vieillards , pour leur signifier que nous ne reconnoissons point d'autre Tribunal que celui du corps entier de la Colonie , & pour les prier d'en hâter la convocation. Ils répondirent qu'ils examineroient notre demande. Nous nous persuadâmes si fortement qu'ils noseroient la refuser , que nous en devînmes beaucoup plus tranquilles. Gelin s'occupa durant quelques jours à composer sa harangue. Je méditai pendant ce tems-là sur les sujets que nous avions de craindre & d'espérer , ou je m'entretenois avec Johnston de l'inquiétude de nos Epouses , & de la tendresse infinie que nous devons à ces chères personnes , pour prix de leur complaisance & de leur généreuse affection. Elles avoient défavoiié les faveurs que l'amour nous avoit fait obtenir d'elles ; mais il nous étoit aisé de juger que c'étoit par timidité & par modestie. Nous soupçonnions même le Ministre de les y avoir engagées par artifice. Pour moi j'étois si sûr du cœur d'Angélique , je n'appréhendois ni sa froideur ni son changement. Ma plus forte peine étoit causée par son absence , & par la persuasion où j'étois quelle souffroit infiniment de la mienne.

Nous passâmes ainsi quatre jours sans être visités de personne , & toujours dans la folle opinion qu'on nous accorderoit la liberté de nous justifier aux yeux de toute la Colonie. Le cinquième jour au matin , le Ministre entra dans notre chambre avec les mêmes Anciens qui l'avoient accompagné la première fois. Il prit un air doux & obligeant pour nous parler. Je vous apporte , nous dit-il , des nouvelles plus heureuses , sans doute , que vous n'aviez lieu de les espérer. Quelque ressentiment que le Consistoire ait eu comme moi de l'irrégularité de votre

conduite , nous avons cru devoir la pardonner à votre jeunesse. Nous sçavons que dans les esprits bien disposés , la sagesse la plus solide & la plus constante est quelquefois le fruit des plus grandes fautes. On n'en goûte que mieux la vertu & le devoir , lorsqu'on y revient après s'en être écarté. Nous oublions donc l'égarément où vous êtes tombés par légèreté & par imprudence. Vous demandiez une Assemblée générale ; vous connoissiez mal vos vrais intérêts : comptez que vous en eussiez été traités moins favorablement que de nous. Mais votre affaire ne passe point les bornes de l'autorité que la Colonie a confiée au Consistoire , & vous devez remercier le Ciel de ce que nous nous en sommes réservé la connoissance. Ecoutez , ajouta-t'il gravement , la Sentence qu'on vient de porter en votre faveur. Il nous lut ensuite un papier qui contenoit en substance : Que , de quelque rigueur qu'on eût usé à l'égard de Guiton dans un cas à peu-près semblable au nôtre , le Consistoire avoit jugé à propos de nous traiter avec plus d'indulgence , non-seulement en faveur de notre jeunesse , mais principalement à cause de notre arrivée récente , qui ne nous permettoit pas d'être encore instruits parfaitement des loix & des usages de l'Isle : Qu'il nous condamnoit donc seulement à recevoir avec humilité la correction douce & charitable que le Ministre nous feroit publiquement à l'Eglise , & à expier par trois semaines de prison le scandale que nous avons causé parmi nos Freres : Qu'il nous seroit permis ensuite de nous rejoindre à nos légitimes Epouses , à celles qu'il avoit plû à Dieu de nous donner par la voye du sort , & que nous avions acceptées solennellement à la face du Ciel & de la Terre , pour

vivre dans une douce union avec elles , en Époux tendres , en fidèles Protestans & en paisibles Concitoyens. Que pour ce qui regardoit les six Filles immodestes & sans vertu , qui avoient abusé de quelques avantages qu'elles avoient reçus de la Nature pour nous détacher de notre devoir , & pour nous engager à former avec elles des liens profanes qu'elles avoient osé appeler du nom de mariage , au préjudice de celui que nous avions contracté avec nos seules & légitimes Epouses , le Consistoire remettoit à ordonner de leur punition dans sa prochaine Assemblée ; & qu'en attendant leurs Sentences , elles continueroient à être renfermées dans une étroite passion , sans avoir la liberté de parler même à leurs proches & à leurs amis. Tel fut le favorable Arrêt qui nous fut intimé par la bouche du Ministre , & de la part du Consistoire. Ministre , Consistoire , noms vénérables , masques sacrés dont l'injustice , la perfidie & la cruauté abusèrent pour notre perte.

Je vous le raporte , ce fatal Arrêt , presque dans toute son étenduë. Ce ne fut pas néanmoins sur le champ que nous connûmes tout ce qu'il renfermoit de terrible & de foudroyant pour nos chères Epouses & pour nous ; car Gelin eut à peine entendu qu'on y établissoit la disposition du sort comme un mariage légitime par lequel notre véritable mariage se trouvoit annullé , qu'il jeta un cri perçant qui empêcha le Ministre d'achever. Il n'y eut point de degré , du commencement de son transport , à son excès. Jamais la fureur & l'indignation ne s'exprimèrent plus vivement. Je le conjurai en vain de se modérer dans une conjoncture où il me sembloit que la violence ne convenoit point encore à nos affaires ; je ne pus rien ob-

tenir de ce tempéramment tout de feu. Il donna mille noms injurieux au Ministre ; il lui reprocha ouvertement sa malignité & son hypocrisie. Il ne ménagea point davantage le Confistoire & toute la Colonie ; & joignant les menaces aux reproches & aux injures , il fit serment d'employer le fer & le feu pour notre défense & pour celle de nos Epouses. Le Ministre , que cet emportement avoit d'abord un peu déconcerté , se remit ; & se souvenant sans doute que nous étions captifs , & qu'il nous étoit plus facile de faire des menaces que de les exécuter : ce fut cette pensée aparemment , qui lui inspira la hardiesse d'insulter à notre disgrâce par quelques railleries amères. Gelin perdant toute considération , alloit se jeter furieusement sur lui , si je n'eusse fait mes efforts pour l'arrêter. Sortez , Monsieur , dis-je au Ministre , sortez , s'il vous reste quelque sagesse , & ne nous mettez pas dans la nécessité de punir tout à la fois vos artifices & vos insultes. Il sortit en nous exhortant malignement à nous soumettre à la volonté du Ciel & à l'ordre de nos Supérieurs.

Gelin me fit des plaintes violentes , de ce que j'avois arrêté le mouvement de sa colère. Je lui representai que c'étoit un bonheur pour nous que j'eusse conservé plus de sang froid & de modération que lui. Croyez vous , lui dis-je , que j'en sois moins sensible que vous aux indignités qu'on nous fait essuyer ? J'ai fremi comme vous en écoutant le Ministre ; & le soin de ma vie ne m'eût pas empêché de le punir , si je n'eusse eu qu'elle à ménager ; mais n'avons-nous pas des Epouses qui attendent nos soins & nos secours ? Que deviendront elles , si nous nous mettons imprudemment hors d'état de servir à leur défense ? Elles tremblent sans doute du péril où

elles font exposées : combien leurs allarmes vont-elles redoubler , lorsqu'elles apprendront la Sentence du Consistoire ? Ces innocentes victimes n'ont point d'autre ressource que notre amour & nos promesses. Sans doute qu'elles pensent maintenant à nous , qu'elles s'entretiennent de nous , & que si elles se flâtent de quelque espérance , c'est sur notre tendresse & notre fidélité , sur notre prudence & notre courage qu'elles croient la devoir établir. Ah ! cher Gelin , ajoutai-je en l'embrassant , de quel ressentiment ne se rend-on point le maître avec de tels motifs ! & la colére est-elle une passion qui puisse le disputer un moment à l'amour ? Quoiqu'il m'eût écouté d'abord avec peine , je remarquai que mon discours avoit calmé peu-à-peu son émotion. Il convint qu'il avoit manqué de prudence , & comme il aimoit passionnément son Epouse , les réflexions qu'il fit sur le danger qui la menaçoit , l'attendrirent jusqu'à lui faire verser des larmes. Il m'assura que sa colére même n'avoit été qu'un effet de son amour. Mais commençant à sentir que l'emportement excessif avec lequel il avoit parlé au Ministre rendroit infailliblement notre Cause plus mauvaise , il me dit qu'il croyoit qu'il étoit tems d'employer le remède qu'il avoit différé jusqu'alors à m'expliquer. Son dessein , comme vous allez voir , répondoit à son caractère vif & entreprenant.

Il avoit eu la curiosité , peu de jours après son arrivée dans l'Isle , de se faire conduire dans toutes les parties du Magasin , pour observer l'ordre & la disposition de ce vaste bâtiment. Il avoit remarqué que les armes , que les Habitans avoient aportées d'Europe , se conservoient avec soin dans un grenier , quoique ce fût le meuble dont on faisoit le moins d'usage

dans l'Isle. Elles consistoient en cinquante ou soixante fusils , quantité de pistolets , un assez grand nombre d'épées , & quelques tonneaux de poudre. La porte du grenier ne se fermoit jamais. Celle de notre Prison n'étoit pas assez forte pour résister à nos efforts , si nous entreprenions de l'ouvrir avec violence. Gelin , après avoir fait ces observations , s'étoit imaginé que rien ne nous étant plus facile que de nous saisir des armes & de la poudre , nous pouvions non-seulement secouer le joug du Ministre & du Consistoire , & nous défendre contre leurs desseins ; mais nous rendre même les maîtres absolus de l'Isle , par la terreur des armes à feu. Il n'avoit pas manqué de faire attention que nous n'étions que trois , & qu'un si petit nombre suffiroit difficilement au soutien d'une si grande entreprise : mais son génie fertile lui avoit fourni bien-tôt une ressource. Premièrement , il étoit clair que lorsqu'une fois nous nous serions déterminés à rompre notre Prison , nous n'aurions pas de peine à rejoindre nos trois Compagnons qui étoient renfermés comme dans une chambre du Magasin. Quelque sujet que nous eussions de nous plaindre de leur mollesse & de leur timidité , il n'y avoit nul doute qu'ils ne marquassent plus de courage lorsqu'ils seroient animés par nos exhortations & par notre exemple. Mais la principale espérance de Gelin portoit sur des vûes bien plus profondes & plus étenduës. J'avouë qu'il leur donna un tour si plausible en me les expliquant , qu'il m'y fit entrer tout-d'un-coup , & que j'admirai dans son projet une justesse de raisonnement dont je ne l'avois pas cru capable jusqu'alors. De quelque sévérité de mœurs , me dit-il , & de quelque zèle qu'on se pique ici à observer les Loix & les déci-

sions des Anciens ; il faut poser pour principe ; que nous avons affaire à des hommes : or , des hommes ne sçauroient renoncer aux sentimens de la nature. Nos Epouses ont des Parens à qui elles sont chères sans doute , & qui ne les voyent point exposées au péril sans s'interresser pour elles. Ces Parens ont des Amis & des Domestiques. Si nous suposons que les six familles de nos Epouses ayent quatre Amis chacune , & chacun de ces Amis un Domestique , voilà déjà cinquante personnes sur la bonne volonté desquelles nous pouvons compter ; & la moindre chose que nous puissions attendre d'eux , c'est qu'ils ne prendront point parti contre nous. Mais qui nous empêche d'espérer qu'avec un peu d'adresse à les presser & à les émouvoir , nous réussirons à les mettre dans nos intérêts , & peut-être à les faire seconder ce que nous voulons entreprendre pour notre liberté ? C'est une commission dont je me charge, ajouta Gelin ; & je fais assez de fond sur ce peu d'éloquence que vous m'attribuez , pour ne pas desespérer du succès. Je leur ferai comprendre que , loin d'en vouloir aux Loix ou à la Religion , personne ne sera plus fidèle que nous à les respecter ; que nous n'avons point d'autre dessein que de nous défendre de la tyrannie du Ministre , & de garder inviolablement la foi que nous avons donnée à leurs Filles ; que notre satisfaction & notre repos n'y sont pas plus interressés que leur propre honneur ; enfin , que nous sommes leurs Enfans , les Epoux de leurs Filles ; & qu'après ces chères moitiés de nous-mêmes , ils n'ont rien ici qui les touche de plus près que nous. Je ne connois rien au cœur humain , ajouta-t'il , si ces considérations n'ont pas la force de les ébranler. Je leur exposerai alors mon dessein , & je suis porté à croire que , loin
de

de le condamner , ils prendront ouvertement parti pour nous. Nous nous emparerons ensuite de l'Isle , du Ministre , des Anciens , & nous mettrons dans la Colonie l'ordre qui nous conviendra le mieux.

Tout me parut possible , & même facile dans ce projet. Johnston l'approuva comme moi ; mais nous le regardâmes comme une dernière ressource , à laquelle nous ne devions avoir recours qu'à l'extrémité. Gelin s'obstinoit à le vouloir exécuter dès le même soir. Il voulut tenter du moins de sortir de notre Prison pendant la nuit , pour aller chez les Parens de nos Epouses , & pour commencer à disposer leurs esprits en notre faveur. Nous y consentîmes. Mais quoique nos portes ne fussent point absolument à l'épreuve des efforts que nous aurions pu faire pour les ouvrir , nous ne pouvions en venir à cette violence , sans que le Géolier s'en aperçût le lendemain. C'eût été nous exposer à nous faire resserrer davantage , & ruiner par conséquent toutes nos espérances. Gelin fut obligé de convenir , que toutes les parties de son entreprise devoient être exécutées en même-tems , c'est-à-dire , qu'ils ne pouvoient penser à sortir , que la même nuit que nous choisirions pour briser nos portes , & pour nous mettre en possession de la poudre & des armes. Nous lui promîmes qu'elle ne seroit pas long-tems à venir , & nous ne demandâmes à sa vivacité , que le retardement qu'il falloit pour être assurés que le Consistoire persistoit sérieusement à vouloir l'exécution de sa Sentence.

Nous reçûmes le lendemain une nouvelle visite du Ministre. Je priai secrettement Gelin de se modérer. Nous attendîmes en silence que notre Ennemi s'expliquât. Sa harangue fut courte. Il nous dit avec douceur , que le jour suivant étoit

un jour de prière publique auquel toute la Colonie devoit s'assembler à l'Eglise, il croyoit que nous ne refuserions pas de nous y laisser conduire pour nous soumettre à la Sentence du Consistoire. Loin de lui marquer de la répugnance pour cet ordre, nous fûmes charmés de l'entendre parler d'une Assemblée publique de la Colonie, & d'apprendre qu'on nous accordoit la liberté d'y paroître. C'étoit le plus ardent de tous nos desirs. Il sortit, content de la promesse que nous lui fîmes de nous y rendre avec joye. Effectivement nous nous félicitâmes de cet événement, qui renouveloit nos anciennes espérances. Gelin avoit préparé un discours fort touchant, qu'il se proposoit d'adresser au Peuple. Nous ne doutâmes presque point qu'il ne produisît quelque heureux changement en notre faveur. Il nous parut même surprenant que le Ministre n'eût point fait cette réflexion; & nous en remerciâmes le Ciel, comme d'un présage favorable qui nous annonçoit une meilleure fortune. Cependant, je reçus avant la fin du jour une nouvelle qui empoisonna ce court moment de satisfaction. Le Géolier entra dans notre chambre, & m'ayant pris en particulier, il me dit que par considération pour Madame Eliot, il s'étoit chargé de me rendre une Lettre, de sa part. La voici, me dit-il en me la donnant; mais promettez-moi que le service que je vous rends n'ira jamais à la connoissance du Ministre. Je le lui promis, & je jugeai par sa crainte, de l'autorité que cet homme impérieux s'étoit acquise dans la Colonie, pendant qu'il sembloit affecter d'y établir la plus parfaite égalité. J'ouvris la Lettre de Madame Eliot: chaque ligne fut un coup mortel qui me perça le cœur. Cette Dame m'y parloit d'abord d'elle-même, comme de la plus malheureuse de toutes les Meres. Elle pass

soit ensuite à me reprocher mon infidélité pour sa Fille. Le bruit s'en étoit en effet répandu sur le rapport du Ministre , qui avoit donné cette explication à l'air honnête & tranquille avec lequel nous lui avions promis de nous rendre le lendemain à l'Eglise. Malgré cette accablante opinion , Madame Eliot me marquoit encore de la tendresse , jusques dans le tour de ses plaintes & de ses reproches. Cruel Bridge ! me disoit-elle , vous abusez donc de la bonté de la Mere , & de la foiblesse de la Fille ! Que vous avons-nous fait l'une & l'autre ? Hélas ! que pouvons nous nous reprocher , que de vous avoir trop aimé ? Enfin , elle finissoit d'une manière encore plus triste , en m'apprenant que le Consistoire , par un horrible Sentence qu'il venoit de porter contre nos Epouses , les avoit condamnées à être exposées publiquement à la sortie de l'Eglise avec différentes marques d'ignominie , & à essuyer pendant une heure les regards & les injures de tous les Habitans de la Colonie. O Gelin ! m'écriai-je tout tremblant après cette funeste lecture ; ô Johuston ! c'est à présent qu'il faut mourir , ou sauver nos pauvres Epouses. Je leur donnai ma lettre à lire , tandis que je m'abandonnois aux cris & aux plaintes. Ils se joignirent bien-tôt à moi dans cette triste occupation. Gelin étoit transporté jusqu'à s'arracher les cheveux. Il se précipita vers la porte pour la rompre , en se tuant de répéter : Courons aux armes , mes chers Amis , ne perdons pas un moment. Hélas ! je suis sûr que nous y serons trop tard. Le bruit qu'il faisoit ayant servi à me rapeller un peu à moi-même , je le priai de s'arrêter. Nous sommes , lui dis-je , au moment décisif de tout notre bonheur , & peut-être de notre vie. Au nom de Dieu , cher Gelin , ne nous perdons pas par des transports imprudens. Mon

intérêt est le même que le vôtre ; il n'y a rien à quoi je ne sois disposé pour vous seconder , ou pour vous servir de guide : mais tâchons de recueillir nos esprits , & de prendre , s'il se peut , une résolution qui nous conduise à quelque chose d'assuré. Il recommençoit toujours à dire , qu'il n'y avoit rien d'assuré que le parti de recourir aux armes , & de nous venger par la mort de tous nos ennemis. Cependant , je réüffis à lui faire reconnoître qu'il falloit du moins attendre la nuit ; que le jour pouvoit nous trahir ; & qu'il étoit même surprenant que le Géolier , qui ne faisoit que sortir de notre chambre , en fût déjà assez éloigné pour n'avoir pas entendu le bruit que nous venions de faire. Je l'engageai ainsi dans une délibération moins tumultueuse , & je le fis consentir à prendre chacun de notre côté quelques momens pour digérer nos pensées , avant que de nous les communiquer.

Nous nous retirâmes tous trois dans différentes parties de la chambre : nous y passâmes environ un quart-d'heure à méditer. Nos seuls soupirs interrompoient notre silence. Enfin Gelin , fatigué de cette contrainte , s'écria , que nous cherchions inutilement une voye plus sûre que celle des armes , & qu'il n'en vouloit point d'autre. Je crois , lui répondis-je , que c'est effectivement la seule qui nous reste : mais comme elle est sans retour si nous la prenons hautement , & qu'après avoir levé une fois le masque , il n'y a plus de paix ni de réconciliation à espérer avec le Ministre & les Anciens , il seroit à souhaiter que nous pussions la prendre en gardant des mesures. Ne pourrions-nous pas nous armer , par exemple , sans laisser voir nos armes ? Nous nous mettrons ainsi en état d'en faire usage si nous sommes contraints d'en venir à cette extrémité ; & nous ne ferons pas mê-

me soupçonnés de les avoir prises, s'il arrive que votre harangue produise sur le Peuple l'effet dont nous nous flâtons il y a quelques momens. L'impatient Gelin rejetta d'abord cette proposition. Ne me parlez plus de harangue, me dit-il, ni de mesures ou de ménagemens. Tous vos adoucissiemens nous seront plus funestes que mes vivacités. Aux armes, aux armes ! c'est à coups d'épée & de fusil, que je veux demain m'expliquer. Je laissai à ce transport le tems de se dissiper, & connoissant déjà assez bien son caractère pour sçavoir le ménager, je lui representai, comme je le pensois dans le fonds, qu'il nous seroit infiniment plus glorieux & plus agréable de ne devoir le succès de nos desirs qu'à la force de son éloquence & à la justice de notre cause, qu'à la violence des armes. Le Peuple se remuë facilement, ajoutai-je. Notre jeunesse, celle de nos Epouses, la douceur & l'honnêteté avec laquelle nous nous sommes conduits depuis notre arrivée dans l'Isle ; tout parle en notre faveur. Je suis persuadé que nous triompherons de tous les efforts du Ministre. Or il seroit extrêmement triste, qu'ayant tant d'espérance de réüssir par une voye tranquile, nous en prissions une qui va mettre infailliblement toute la Colonie en feu, & qui nous empêchera nous-mêmes de vivre jamais en repos dans cette Isle. J'ajoutai quelques autres raisonnemens de cette nature, qui firent enfin l'impression que j'espérois sur Gelin.

Je m'étois convaincu moi-même de leur solidité, pendant le quart-d'heure que j'avois employé à réfléchir. S'il étoit certain que le Consistoire eût publié sa Sentence contre nos Epouses, tous nos efforts ne pouvoient point empêcher qu'elle ne l'eût été : il ne s'agissoit plus que d'en arrêter l'exécution. Je me promettois beaucoup de la haran-

gue de Gelin, & de la bonne disposition de l'Assemblée, qui étoit composée en partie des Parens & des Amis de nos Epouses. L'autorité souveraine résidant dans le Corps de la Colonie, toutes les Sentences du Consistoire pouvoient être abrogées en un moment. Si avec les efforts de Gelin, & la justice de nos droits, nous étions assez malheureux pour ne rien obtenir, j'étois résolu d'être le premier à recourir aux armes; & je ne doutois nullement qu'un seul homme, le pistolet à la main, ne fût capable d'écarter une populace desarmée qui avoit passé vingt ans sans entendre le bruit de la poudre. Mon projet étoit donc de prendre le tems de la nuit pour sortir de notre Prison, & pour nous armer chacun de deux pistolets. Je ne craignois plus que le Geolier s'aperçut au matin de la violence qu'il nous falloit faire à la porte, je me croyois le maître de sa discrétion depuis qu'il m'avoit remis la Lettre de Madame Eliot, & qu'il m'avoit conjuré si instamment de n'en laisser rien sçavoir au Ministre; sans compter qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût former le moindre soupçon du dessein qui nous auroit fait sortir de notre chambre. Je communiquai ce plan à Gelin & à Johnston. Ils l'approuvèrent. Nous attendîmes impatiemment le tems de l'exécuter.

Il arriva. Nous avions de la lumière pour nous éclairer. La serrure de notre porte ne résista pas long-tems à nos efforts réunis. Elle fut brisée sans que le desordre parut considérable. Nous montâmes au Magasin d'armes. Nous y trouvâmes des pistolets en bon état: nous choisîmes ceux qui pouvoient tenir commodément dans nos poches; & nous en prîmes avec les nôtres, trois paires pour nos Compagnons. En considérant les fusils & les autres armes à feu.

que nous laissons après nous, il me tomba dans l'esprit, que pour assurer davantage le dessein que nous étions à la veille d'exécuter, il eût fallu trouver quelque moyen de rendre tant d'armes inutiles à ceux qui les voudroient employer contre nous. J'étois d'avis que nous employassions le reste de la nuit à démonter les batteries, & que nous les cachassions dans quelque endroit où elles ne pussent être trouvées facilement : mais Gelin fit une réflexion, qui nous épargna cette peine. Au moment, dit-il, que nous serons forcés d'en venir aux armes, il suffira qu'un seul des nôtres se détache pour retourner promptement au Magasin, & en garder l'entrée jusqu'à ce qu'il nous voye paroître. Nous nous y retirerons sans doute, puisque nous n'avons point d'autre lieu où nous puissions conduire plus sûrement nos Epouses. Nous y serons les Maîtres, non-seulement de la poudre & des armes, mais encore de toutes les provisions de l'Isle ; & en état par conséquent de donner la loi de toutes manières à nos ennemis. Cet avis nous parut d'une si grande utilité, qu'il attira nos louanges & nos remerciemens à Gelin. Nous descendimes après avoir préparé nos armes, & nous être munis d'une provision de poudre. Il ne nous restoit plus qu'à chercher le moyen d'entretenir un moment nos trois Compagnons. Nous avions non-seulement des pistolets à leur mettre entre les mains, mais des reproches & des exhortations à leur faire. Il nous fut aisé de trouver leur Prison, & de leur faire entendre notre voix au travers de leur porte. Le seul embarras étoit à leur donner leurs armes. Nous les animâmes tellement par nos discours, que ne pouvant se priver plus long-tems du plaisir de nous em-

brasser , ils n'attendirent pas que nous les pressassions de faire à leur porte ce que nous avions fait à la nôtre. Elle fut enfoncée en un instant. Ils répandirent des larmes de joye , en se jetans entre nos bras. J'usai de l'autorité de Chef qu'ils m'avoient accordée , pour leur reprocher la foiblesse avec laquelle ils s'étoient laissez surprendre par le Ministre. Ils apertèrent pour excuse , la crainte qu'ils avoient eüe de s'avancer trop en faisant des aveux dont ils appréhendoient les conséquences. Je leur fis sentir combien leur malheureuse timidité nous avoit été pernicieuse. Ils se confessèrent coupables , & ils nous prièrent de pardonner leur faute à la droiture de leur intention. Je ne doute point qu'ils ne fussent en effet droits & sincères : mais ils étoient d'un caractère si lent & si timide , que j'en avois toujours eu quelque défiance. L'avenir n'acheva que trop de la justifier. Nous les quittâmes , après leur avoir exposé le détail de nos projets , & nous être assurés de leur constance & de leur fermeté par le renouvellement de toutes leurs promesses. Je leur conseillai de répondre naturellement au Géolier , lorsqu'il trouveroit leur porte brisée , qu'ils s'étoient servis de ce moyen pour se procurer la satisfaction de nous voir & de nous entretenir

Le jour qui nous sembloit devoir décider de notre destinée ayant enfin commencé à luire , nous conjurâmes Gelin de se souvenir , qu'avec ses intérêts , il avoit à défendre ceux de cinq chers Amis , qui remettoient leur bonheur & leur vie entre ses mains. Il n'avoit pas besoin de cet avertissement pour s'animer. L'heure vint d'aller à l'Eglise. Quelques Anciens s'étant assemblés à notre Prison pour nous servir de gardes & de conducteurs , nous les suivîmes sans

balancer , & nous affectâmes un air tranquile & satisfait , pour prévenir jusqu'aux moindres soupçons. Je portois néanmoins dans le cœur un poids de douleur secrète , qui n'étoit pas tant causée par l'incertitude de mon sort & de celui de mon Epouse , qui étoit sur le point de se fixer heureusement , que par le déplaisir mortel que je ressentois en me représentant l'inquiétude de Madame Eliot. J'avois été tenté la veille de faire un mot de réponse à sa Lettre , pour me plaindre de l'injuste opinion qu'elle avoit de moi , & pour l'assurer de la constance de mes sentimens ; mais Gelin & Johnston m'en avoient détourné , par une crainte excessive de quelque trahison du Géolier qui eût pu nuire à notre entreprise. Je la cherchai des yeux en arrivant à l'Eglise. Je ne l'aperçus point. J'appris ensuite , qu'elle étoit demeurée à sa maison , & qu'elle y étoit dangereusement malade d'un excès de tristesse & d'abattement. Nous fûmes introduits au milieu de l'Eglise , où la plus grande partie des Habitans étoit déjà assemblée. On nous y avoit préparé un banc particulier , vis-à-vis d'un autre qui étoit destiné pour ces Filles odieuses dont on vouloit faire nos Epouses. Elles y furent amenées un moment après nous. Nous les saluâmes honnêtement. Notre civilité fut remarquée de tous les assistans , & nous eûmes lieu de juger par les différentes marques de contentement ou de chagrin que nous aperçûmes sur les visages , de quelle manière chacun étoit disposé par rapport à la cérémonie qu'on attendoit. Le Ministre ne tarda point à paroître. Nous étions incertains si nos chères Epouses viendroient faire partie de cet étrange spectacle , & nous n'osions nous en informer. Quelque empressement que j'eusse de revoir la mienne , je

ne sçavois si je devois souhaiter qu'elle parût aux yeux du Public. & de son orgueilleuse Rivale, avant que notre sort fut éclairci ; mais le Ministre ayant commencé la prière sans penser à elles, je jugeai qu'il se proposoit de les laisser en prison jusqu'à l'heure marquée pour leur ignominie. Aussi-tôt que les prières ordinaires furent achevées, le Ministre monta en Chaire. C'étoit le moment décisif. Mes Compagnons se sentirent sans doute aussi émûs que moi, & toute l'Assemblée ne paroïssoit pas plus tranquille. Nous étions convenus, que pour ôter à notre action tout air de légèreté & d'emportement, Gelin ne commenceroit à parler que lorsque le Ministre auroit fini. Nous appréhendions peu l'effet de son discours ; nous comptions sur la force de celui de Gelin pour le détruire. Il nous sembloit que nos raisons n'avoient besoin que d'être exposées, pour se faire approuver.

Le Sermon roula sur les devoirs d'un Mariage Chrétien. Le Ministre les expliqua fort éloquentement ; mais il n'entra dans aucune application particulière. Il n'y eut que sa Pêroraison qui nous fut adressée directement ; elle étoit composée pour nous. Il nous rapella d'abord par des figures pompeuses, le jour auquel il prétendoit que nous avions engagé notre foi dans le même lieu. Il le traita de jour à jamais mémorable, par une cérémonie si auguste & si sainte. Quels fruits toute la Colonie n'en avoit-elle pas attendu ? Mais l'esprit ennemi du bien, qui exerce particulièrement sa séduction & sa tyrannie sur les jeunes gens, avoit rompu le cours d'une si douce espérance ; il avoit soufflé dans nos cœurs un amour déréglé, qui étoit capable de produire tous les effets de la haine ; c'est-à-dire le trouble, la division, la ruine de cette

heureuse paix qui avoit fait jusqu' alors un séjour si aimable de leur Isle. Graces à la protection du Ciel , le mal se trouvoit arrêté dans sa source ; mais le péril avoit été extrême , & c'étoit un miracle de la Providence de l'avoir détourné dès sa naissance , en nous ramenant si promptement au devoir , qu'on auroit bien-tôt peine à se souvenir que nous nous étions écartés. J'aurois pardonné au Ministre de parler de notre mariage comme d'un desordre , & de notre silence comme d'une marque de repentir , s'il ne fût point sorti de ses bornes modérées , mais , sous aparence de nous traiter avec douceur & de vouloir nous ménager en diminuant notre faute , sa haine envenimée contre Madame Eliot , trouva adroitement le moyen de se satisfaire. Il fit remarquer , qu'il étoit aisé de reconnoître à la douceur de notre air & de nos manières , que nous avions reçu de la nature un caractère excellent , & que nous ne ferions point entrés dans une voye d'égarément , si nous eussions été sans guide , ou si n'en eussions eu que de vertueux & de fidèles. Mais où est l'homme sage , ajouta-t'il , qui résistera aux artifices & aux insinuations d'une femme sans vertu , qui se fait une étude de le séduire ? Sexe dangereux & capable de tous les excès , lorsqu'il s'écarte une fois de la pudeur & de la modestie ! s'il ne nomma pas Madame Eliot après cette exclamation zélée , il la désigna si bien en parlant de ces Meres foibles qui prennent part aux desordres de leurs filles par une indulgence criminelle , & trop souvent par leurs conseils , lorsque l'âge ne leur permet plus de le faire par leurs exemples , que toute l'Assemblée témoigna par un murmure de mécontentement , qu'elle entendoit le sens de cette satire , & qu'elle ne l'a-

prouvoit point. Madame Eliot étoit une femme respectable par mille excélentes qualités. Une accusation comme celle du Ministre , hasardée sans preuve & sans vraisemblance , produisit un effet tout contraire à ses vûes malignes ; elle inspira de la compassion pour cette vertueuse Dame qu'on maltraitoit si injustement dans son absence , & elle disposa peut-être le Peuple à regarder notre cause d'un œil plus favorable. Quoique je m'aperçusse fort bien de ce qui se passoit à notre avantage , & que je le prisse pour un heureux augure ; ce ne fut pas sans effort que je me rendis assez maître de mon ressentiment , pour écouter cet injurieux discours jusqu'à la fin. Le premier mouvement de mon indignation me fit porter la main sur un de mes pistolets , & j'aurois peut-être oublié que j'étois dans une Eglise , si je me fusse souvenu que l'intérêt de Madame Eliot demandoit que je lui sacrifiasse cette ardeur de venger.

Lorsque le Ministre eut cessé de parler , & qu'il parut prêt à descendre pour achever la cérémonie à laquelle il sembloit nous croire disposés , Gelin leva la voix modestement. Vous trouverez bon , Monsieur , lui dit-il , que j'ajoute quelques mots à votre éloquente harangue , & que je rende compte moi-même à l'Assemblée de mes sentimens & de ceux de mes Compagnons. Cette nouvelle scène , à laquelle personne ne s'attendoit ; excita une rumeur confuse , chacun tâchant de s'aprocher , & marquant autant de surprise que de curiosité. Gelin , loin de se déconcerter , n'en parut que plus animé à prendre le ton & les graces qui convenoient à son discours. Je lui conseillai de monter sur le banc où nous étions assis , pour être entendu plus facilement de tout le monde. Son Exorde fut sim-

ple ; mais cette simplicité renfermoit beaucoup d'art. Il fit entendre d'abord , que son dessein étoit d'exposer naturellement à la Colonie toutes les circonstances de la conduite que nous avions tenuë depuis que nous avions été admis dans l'Isle , persuadé , ajouta-t'il , que s'il nous étoit échapé quelque désordre ou quelque foiblesse , notre âge & l'innocence de nos vûës nous attireroient de la bonté des Habitans beaucoup plus de compassion , que de colere & de haine. Cette manière ambiguë de préparer ses auditeurs eut l'effet qu'il en avoit attendu. Elle empêcha le Ministre de troubler son discours ; parce que ne lui découvrant point notre véritable dessein , elle lui donnoit lieu de croire que nous entrions dans ses vûës , & que c'étoit sans doute le repentir qui nous alloit arracher l'aveu de nos fautes. Elle ne réüffit pas moins à l'égard des Habitans ; car , en les laissant incertains si nous allions nous oposer ou nous soumettre à la Sentence du Consistoire , elle les empêchoit de former ces premiers préjugés qui naissent presque toujours pour ou contre un accusé , lorsqu'il se prétend innocent , ou qu'il se reconnoît coupable ; Gelin s'étoit bien promis , qu'agissant ensuite sur des cœurs qui seroient comme suspendus , il auroit l'adresse de nous les concilier insensiblement , par une exposition adroite & touchante de l'équité de notre Cause & de l'injustice de nos ennemis. Il raconta donc sans affectation , ce que nous avions pensé de la cérémonie du fort , lorsqu'elle nous avoit été proposée la première fois ; les Conférences que nous avions tenuës ensemble sur cette importante matière ; quelle répugnance nous nous étions sentie à obéir ; avec quel courage néanmoins nous avions cru devoir faire violence à nos inclina-

tions , pour donner à la Colonie une preuve de notre respect & de notre docilité. Il confessa qu'à ce motif , il s'étoit joint un peu d'espérance que le Ciel récompenseroit notre soumission , en dirigeant le sort favorablement pour nos desirs ; que cette pensée nous avoit soutenus jusqu'au moment de la cérémonie , & qu'on avoit pu juger de notre sincérité , par l'air tranquile avec lequel nous avions paru d'abord à l'Eglise ; mais que les personnes attentives avoient pu remarquer au changement de nos visages , qu'il s'en étoit fait tout-d'un-coup un très-considérable dans nos cœurs ; que les desseins de Dieu ne se déclarant jamais plus sensiblement que par ces mouvemens indélébiles auxquels la volonté de l'homme ne contribüe de rien , nous les avons expliqué dans le sens le plus naturel , c'est-à-dire , comme une marque que le Ciel nous destinoit à épouser les jeunes personnes pour lesquelles il nous inspiroit tout-d'un-coup la plus vive affection ; que nous nous étions flâtés pendant quelques momens , que cette disposition seroit confirmée par le sort ; mais que l'ayant trouvé contraire à nos desirs , nous n'avions pas été les maîtres de revenir à l'indifférence en effaçant de notre cœur les premières impressions qu'il avoit reçües , que nous n'avions fait que nous prêter sans goût & sans attention au reste de la cérémonie ; que loin de penser à contracter quelque engagement avec les Filles que le sort nous avoit présentées , nous avons eu besoin de rapeler toute notre présence d'esprit , & la considération de ce que nous devons à leur mérite & à la présence de l'Assemblée , pour leur donner par un embrassement le seul témoignage qu'elles devoient attendre désormais de notre estime ; que nos sentimens s'étoient assez déclarés par le dé-

là que nous avons demandé avec tant d'instance, & que nous avons paru si contents d'obtenir. Gelin ajoûta, que le mariage suposant un consentement de volonté, nous n'avions donc pu nous regarder comme libres en sortant de l'Eglise; que nous avons toujours raisonné sur ce principe, & que nous étant assemblés immédiatement après la cérémonie pour délibérer en commun sur les intérêts de nos cœurs, il nous étoit si peu tombé dans l'esprit qu'on pût nous croire engagez, que cet article n'avoit pas même eu de part à nos délibérations; que nous n'avions été arrêtés que par la crainte de déplaire peut-être à la Colonie, en disposant de nous-mêmes autrement qu'elle n'avoit paru le souhaiter; mais que cette crainte avoit bien-tôt fait place à l'espérance, lorsque nous étions venus à penser qu'on ne nous avoit point fait venir d'Europe pour nous rendre malheureux, & que la Religion, la douceur, & l'équité étant les qualités dominantes des Habitans de l'Isle, ils ne nous contraindroient jamais par violence, à prendre un parti opposé à nos inclinations. Notre Orateur assura l'Assemblée, que c'étoit sur ce fondement que nous avons formé le plan d'un innocent artifice; dont le but avoit moins été de tromper la Colonie, que d'épargner à elle & à nous d'inutiles explications, qui eussent fait traîner en longueur l'exécution de nos desirs. Il rapporta la manière dont chacun de nous s'y étoit pris pour arriver au terme que nous nous étions proposés; les difficultés que nous avons eues à surmonter pour nous faire écouter de nos Epouses, & pour ébranler leur modestie; les raisons par lesquelles nous avons réussi à les convaincre qu'elles pouvoient se donner à nous sans la blesser; l'ordre & les mesures de sagesse & de vertu que

nous avions gardées la nuit de notre engagement. Enfin , il répéta jusqu'à la formule du serment que nous avions prononcé pour nous unir ; elle étoit conçûë , comme j'ai dit , en termes si forts & si expressifs , qu'ils en avoient quelque chose d'effrayant. Je remarquai , que l'impression qu'ils produisirent sur l'Assemblée nous étoit favorable , & comme Gelin alloit entrer dans la partie la plus touchante de son discours ; je ne doutai point qu'il n'achevât de mettre à la fin tous les assistans dans nos intérêts.

En effet , changeant le ton simple & indéterminé qu'il avoit gardé jusqu'alors , fit bientôt sentir à ses Auditeurs , que l'éloquence est un don de la Nature , qui n'est attaché ni à l'âge ; ni à la robe & à la profession. Ses gestes , son attitude , l'air de ses yeux & de son visage , tout devint expressif & animé dans sa personne. Il s'affligea , il s'attendrit , il parut éprouver tout à tour toutes les passions qu'il vouloit inspirer . Il ne s'emporta point en invectives contre le Ministre : mais il représenta si vivement la malignité de sa conduite , il la mit si bien en contraste avec notre ingénuité & notre innocence ; il fit une peinture si touchante des charmes de nos Epouses , de leur vertu , de leur modestie , & de la tendresse infinie que nous ressentions pour elles ; enfin , il donna un tour si révoltant & si odieux à la violence dont on avoit usé à notre égard , & sur-tout à l'horrible Sentence qui avoit été portée contre ces chères & malheureuses moitiés de nous-mêmes , que le plus barbare Américain n'auroit point entendu son discours sans émotion. A la fin , comme s'il fût revenu à soi , après s'être laissé emporter par son ardeur : Ah ! chers Concitoyens , ajouta-t'il d'un air tendre

& pénétré , vous qui paroissez touchés de notre infortune & de la grandeur de nos peines ; nous y laisserez-vous succomber sans compassion ? C'est à vous que notre innocence a recours ; c'est à votre Tribunal qu'elle appelle : Nous n'avons ici ni Peres tendres , ni Freres affectionnés , dont nous puissions implorer le secours. Nous les avons abandonnez pour venir venir habiter cette Isle avec vous : s'il nous reste quelque ressource , elle n'est plus que dans les amis de la justice & de la vertu. Hélas ! ne nous avoit-on pas dit que vous faisiez tous profession de l'être ? N'est-ce pas ici ce séjour tranquile , où l'on nous a promis tant de satisfaction & de bonheur ? Quel autre motif avons-nous eu pour abandonner notre Patrie , que l'espoir de mener parmi vous une vie paisible & vertueuse , & d'y être sans cesse animés par vos exemples ? Les douceurs qu'on nous a fait espérer , n'étoient donc que de l'opprobre , des emprisonnemens , de la violence , & le desespoir accablant de nous voir ravir ce que nous avons de plus cher ? Ah ! croyez-vous qu'on nous le ravisse , sans avoir commencé par nous ôter la vie ? Nous a-t'on cru capable de renoncer à nos Epouses , avant que d'avoir versé tout notre sang pour nous défendre ? Non , non , ne vous promettez ni notre séparation , ni le spectacle de leur honte qu'on nous prépare ; il n'y a que notre mort qui puisse assurer l'exécution de cette Sentence barbare. N'ayez point honte de nous la donner , si vous n'en avez point de deshonorer nos chères Epouses : vous mettrez par-là le comble au triomphe de nos ennemis. Mais pourquoi souillerez-vous vos mains dans notre sang ? Que vous avons-nous fait ? quelle offense avez-vous reçue de nous ?

Si notre droiture & notre invincible attachement pour nos Epouses sont des vertus qui vous déplaisent, laissez-nous quitter votre Ile; nous fuirons avec les Compagnes de notre sort, nous irons chercher des climats où l'on ne fasse point un crime de la constance & de la fidélité. Accordez-nous seulement une Chaloupe; nous ne vous demandons ni voiles, ni gouvernail; la Vertu & l'Amour nous rendront tranquilles au milieu des Mers; nous n'avons point besoin d'autres guides. O Chers Concitoyens! ne rejetez point nos prières, ne vous endurez point contre nos pleurs. Voyez à qui nos tristes prétentions se réduisent! Nous vous demandons la mort, ou la liberté de l'aller chercher avec nos Epouses dans ce vaste Océan qui environne votre Ile.

Il étoit tems que Gelin achevât son discours. Le bruit qui commençoit à s'élever dans l'Assemblée n'auroit plus permis de l'entendre: chacun paroissoit ému, comme s'il eût eu de l'inquiétude pour une personne chère dont il eut appréhendé la perte. On parloit de tous côtés avec chaleur; & quoique personne ne se fit entendre distinctement, il étoit aisé de voir que tout ce mouvement se faisoit en notre faveur. J'étois toujours auprès de Gelin; je lui dis sans perdre de tems: Votre discours a produit son effet; mais si vous n'ajoutez quelques mots qui puissent déterminer le peuple à s'expliquer hautement, je crains que personne n'ose lever la voix & se déclarer pour nous. Gelin, qui n'avoit pas besoin de préparation pour s'exprimer facilement, reprit aussi-tôt: je vois, chers Concitoyens, que le Ciel n'abandonne point notre innocence, puisqu'il vous inspire en notre faveur les sentimens qui se déclarent dans vos yeux. &

sur vos visages. Mais songez, que ce n'est point assez de nous plaindre ; il faut nous secourir. Vous sçavez que c'est dans votre Assemblée, que réside l'autorité souveraine ; n'annulez-vous pas la cruelle Sentence qui a été prononcée contre nos Epouses, & ne leur rendez-vous pas la liberté ? Il eut à peine fini ce dernier mot, qu'on entendit retentir de toutes parts dans l'Eglise, *Liberté, Liberté, la Sentence est nulle.* La joie inexprimable que nous ressentîmes tout-d'un-coup, nous rendit pendant quelques momens si incapables de réflexion, qu'elle nous fit commettre une faute irréparable. Trop occupez de l'heureuse délivrance de nos chères Epouses, nous ne pensâmes point à profiter sur le champ de la bonne volonté du Peuple pour en obtenir de même la confirmation de notre mariage. Le Ministre sentit plutôt que nous notre imprudence, & sa malignité en profita habilement. Il avoit joiüé un personnage fort embarrassant, pendant la dernière partie de la harangue de Gelin, & dans le tems que le Peuple nous accordoit la liberté de nos Epouses. Tout le monde paroissant si déclaré pour nous, il n'avoit pas osé ouvrir la bouche, ni donner même la moindre marque de mécontentement. Mais lorsqu'il se fut aperçu que nous négligions la partie de nos intérêts qu'il avoit le plus à cœur de détruire, je veux dire l'article de notre mariage, il se hâta de nous ôter le pouvoir d'y revenir, en congédiant aussi-tôt le peuple. Il affecta même de le faire d'une manière obligeante pour nous : Allez, dit-il à l'Assemblée ; ne laissez point un moment davantage ces pauvres Filles dans leur Prison, puisque vous avez jugé à propos de leur rendre la liberté. Tout le monde s'empressa de sortir pour les aller délivrer ;

& notre aveuglement fut tel, que nous ne fîmes pas même alors l'attention que demandoient les circonstances, & la nécessité de nos affaires.

Il ne demeura dans l'Eglise avec nous, que les Anciens du Consistoire & le Ministre. Nous ne tardâmes point à nous apercevoir de la faute que nous avions commise, & nous la déplorâmes amèrement, tandis que le Ministre s'entretenoit avec les Anciens. Comme il nous avoit empêché de sortir avec la foule, nous nous attendions bien qu'il avoit quelque nouvel ordre à nous intimer; mais nous étions fort éloignés de prévoir que ce seroit celui de retourner en prison, ou plutôt de nous y laisser conduire. Nous étions sans contredit les plus forts indépendamment de nos armes que nous tenions cachées avec soin; & l'on conçoit bien que douze ou quinze Vieillards n'auroient point entrepris de faire violence à six jeunes gens résolus. Ce fut cette pensée même qui nous empêcha de nous emporter contre eux, en recevant leur ordre par la bouche du Ministre. Je ne demandai qu'un moment, pour parler à part à mes Compagnons. Notre folie, leur dis-je, est extrême d'avoir oublié le plus essentiel de nos intérêts; mais dans l'état où sont les choses, nous en commettrions encore une plus grande en refusant de retourner au magasin. Il faut espérer que l'occasion que nous avons perdue aujourd'hui, renâtra un autre jour; & puisque nous avons obtenu la liberté de nos Epouses & l'abolition de leur Sentence, nous devons regarder notre retour en prison comme un petit mal. Gelin faisoit quelque difficulté de me croire. Il demandoit quelles pouvoient être les vûes du Consistoire dans cette nouvelle injustice? Les mêmes, lui répondis-je, qu'ils ont euës la pre-

nière fois , c'est-à-dire , de prévenir le commerce qu'ils appréhendent que nous n'ayons avec nos Epouses. Il est clair que leur première Sentence , qui regarde notre mariage , subsiste encore , & qu'ils continueront de la vouloir exécuter. Mais venez , ajoutai-je en le prenant par la main , & suivez-moi sur la parole que je vous donne , que notre prison ne sera point nuisible à nos affaires. Il eut assez de confiance en moi pour me suivre. Les Anciens parurent satisfaits de notre promptitude à obéir , & quelques-uns se détachèrent pour nous accompagner.

Nous fûmes renfermés dans les mêmes chambres. Le Géolier s'étoit aperçu dès le matin que nous avions forcé la porte , & s'étant contenté de l'excuse que nous lui avons apportée , il avoit eu soin de réparer le désordre aussi-tôt. Quoiqu'il nous fût aisé de nous procurer la liberté de sortir de la même manière , lorsque la nécessité l'exigeroit , je crus que les Anciens ne nous refuseroient pas la permission de voir de tems en tems nos Compagnons , si je la leur demandois honnêtement. Ils nous l'accordèrent en effet , & ils commandèrent au Géolier de nous donner cette satisfaction une fois le jour pendant un certain tems , dont ils lui marquèrent la durée. Je brûlois d'impatience de les entretenir en liberté , pour leur communiquer la raison que j'avois eu de ne pas regarder notre retour en prison comme un mal. Sçavez-vous , leur dis-je aussi-tôt , qu'il nous fut permis de nous rejoindre , quel est le nouveau projet que je médite ? J'espère que vous l'approuverez ; parce que , tout lent qu'il sera dans l'exécution , le succès m'en paroît sûr , tranquille & à couvert de toute violence. Le Ministre affecte que nous n'avons pas usé des droits du mariage avec nos

HISTOIRE

Epouses ; & c'est aparemment cette persuasion , qu'il a communiqué au Consistoire , qui lui a fait trouver tant de facilité à en obtenir la malheureuse Sentence de notre divorce. Pourquoi nous donner tant de mouvement pour le détromper ? N'est-ce point une vérité qui se développera bien-tôt d'elle-même ? Faisons-nous la violence de passer trois ou quatre mois en prison ; il est impossible que de fix que nous sommes , il n'y en ait pas du moins quelques-uns dont l'amour ait produit des fruits qui paroîtront. La grossesse de quelques-unes de nos Epouses suffira sans doute au Ministre , pour le persuader de la réalité de notre commerce ; & il faudroit le suposer le plus méchant de tous les hommes , pour le croire capable après cela de s'obstiner encore à nous séparer. Tâchons de vivre tranquilles , ajoutai-je , en comptant ainsi sur l'avenir. Il m'en coûtera plus qu'à personne , d'être éloigné si long-tems de ma chère Angélique ; mais quelles peines ne sont point adoucies par l'espérance ? Il y a une objection à me faire ; c'est qu'on nous pressera sans doute d'en venir à l'exécution de la Sentence du Consistoire. Mais c'est une affaire où nous n'avons point à redouter la violence ; on peut nous empêcher malgré nous d'habiter avec nos chères Epouses , mais on ne s'avilera point d'employer la contrainte pour nous faire vivre avec des Filles que nous refuserons constamment d'admettre entre nos bras. Si l'on nous interroge sur les motifs de notre conduite , nous nous défendrons civilement de les expliquer , & nous nous embarrasserons peu qu'on les pénètre.

Mes Compagnons goûtèrent tellement ce conseil , qu'ils m'embrassèrent mille fois en témoignage de réconnoissance. Le vif Gelin y aplau-

dit lui-même, malgré le tourment qu'il se faisoit déjà d'une si longue absence de son Epouse. Dans le fond, c'étoit un parti raisonnable, & qui devoit naturellement réussir; mais le même ascendant qui s'étoit opposé jusqu'alors à mon bonheur, se préparoit à consommer ma ruine. Le conseil que j'avois donné à mes chers Amis pour notre utilité commune, me devint si funeste, qu'il me semble que le Ciel l'a puni comme un crime, en faisant tomber sur moi seul tous les effets déplorables qu'il a produits.

Cependant, le peu d'apparence qu'il y avoit qu'il pût tourner si malheureusement, l'ayant fait recevoir avec joye de mes Compagnons, nous commençames dès le même jour à l'exécuter. Nous parlâmes de notre Prison à quelques Anciens qui nous visitèrent, comme d'un séjour qui nous déplaisoit si peu, que nous nous sentions disposés à y passer volontiers quelques mois. Ils nous en demandèrent inutilement la raison; nous ne répondîmes à leurs questions qu'en badinant. Nous gardâmes la même conduite à l'égard du Ministre & de toutes les personnes dont on nous permit de recevoir la visite. Il ne se passa point de semaine, sans que le Consistoire ne nous fit renouveler ses persécutions pour nous porter à nous soumettre à sa Sentence; mais ses Envoyés reçurent de nous les mêmes réponses. Nous jouissions, pour parler ainsi, de leur inquiétude & de leur embarras. Ils ne comprenoyent rien à nos manières Mistérieuses, & la plupart étant des Vieillards qui se piquoyent de sagesse & d'expérience, ils ne pouvoient cacher le chagrin qu'ils ressentoient de voir les desseins de six jeunes gens à l'épreuve de leurs conjectures & de leur pénétration. Nous n'eûmes point cette réserve avec

Epouſes. Un de nos premiers ſoins fut de les informer du ſecret de notre conduite , autant pour prévenir la défiance qu'elles auroient pû concevoir de notre infidélité , que pour les prier d'agir de concert avec nous , & de ne pas nous laiſſer ignorer les premières marques qu'elles auroient de l'état où nous ſouhaitions qu'elles fuſſent ſe trouver. Le Géolier , qui n'étoit pas auſſi intraitable que la plupart des gens de ſon eſpèce , conſentit à nous rendre ce ſervice. J'écrivis tous les jours à Madame Eliot & à ma chère Epouſe. Mon cœur ſe faiſoit du moins dans mes Lettres. Je recevois auſſi leurs réponſes. L'amour & l'amitié n'ont point d'expreſſions tendres & paſſionnées , qui n'ayent été employées dans ce doux commerce , qui fit pendant près de cinq mois toute ma conſolation. Mes Compagnons obtinrent la même faveur du Géolier. Nous nous communiquions les uns aux autres les Lettres que nous écrivions , & celles que nous avions reçues. L'amitié qui nous uniſſoit étoit ſi ſincère , que nous n'aportions pas plus de ſoin à nous déguifer nos penſées que nos actions. Chacun laiſſoit lire dans ſon cœur , & liſoit dans celui de ſes Compagnons , qu'il regardoit comme ſes chers Freres & ſes fidèles Amis. On ne nous laiſſa point manquer de livres , ni de tout ce qui pouvoit ſervir à nous défennuyer. Les Anglois s'occupèrent principalement à apprendre la Langue Françoisé , & les François à ſe perfectionner dans la nôtre. Nous tirâmes ainſi un fruit conſidérable de notre captivité. Mais hélas ! il ne m'a jamais été permis d'en faire l'uſage pour lequel j'avois tâché de l'acquérir. Ma première vûë , en aprenant le François , étoit de pouvoir entretenir ma chère Epouſe avec plus de douceur dans ſa Langue naturelle ;

naturelle ; & le Ciel impitoyable m'avoit condamné à ne la revoir jamais.

Trois mois s'étoient à peine écoulés , lorsque je reçus une Lettre de Madame Eliot , qui m'apprenoit l'heureuse nouvelle de la grossesse d'Angélique. Elle me l'affuroit comme une chose certaine. Nous en fîmes une fête dans notre Prison. Mes Compagnons me félicitèrent de l'apparence qu'il y avoit que je serois le premier d'entre nous qui porteroit le nom de Pere , & ils regardèrent cette disposition du Ciel , comme une confirmation de la petite autorité qu'ils m'avoient accordée sur eux. Nous examinâmes si nous attendrions plus long-tems à faire annoncer cette nouvelle au Consistoire. Ils furent tous d'avis de ne pas différer : je fus seul d'une opinion différente , & je demandai si instamment qu'elle fût suivie , qu'ils y consentirent par complaisance. Ce fut en effet leur unique motif ; car je n'avois point de raison solide à leur apporter , & je ne trouvois pas non plus que je pusse m'en rendre une bonne à moi-même : j'agissois par un instinct aveugle , ou si l'on veut , par une espèce de pressentiment secret que je ne pouvois éclaircir. Il me sembloit qu'il y avoit du danger pour mon Epouse , à passer pour Mere avant ses Compagnes. Mon inquiétude ne tomboit encore que sur elle ; je m'imaginois que ce n'étoit qu'une envie de ménager sa pudeur en attendant à déclarer sa grossesse jusqu'à ce que mes Compagnons eussent leurs Epouses dans le même cas. Quelque sujet que nous eussions de présumer avantageusement de la disposition du Peuple en notre faveur , je sçavois qu'un regard , une marque de surprise , une raillerie douce même & innocente , touche une Fille vertueuse , qui se trouve dans un certain état auquel on lui

fait connoître qu'on ne s'est point attendu : & mon dessein , autant que je pouvois me l'expliquer à moi-même , étoit d'épargner ma chère Angélique le moindre sujet de chagrin & de confusion. Il semblera peut-être que ce raisonnement , tout vague & tout indéterminé qu'il étoit , avoit pû suffire pour me faire prendre le parti auquel je m'arrêtai ; mais il est certain qu'il entroit quelque chose de plus fort & de plus pressant dans ma résolution. Je le sentoais , sans le concevoir , c'étoit un reste d'influence heureuse de mon Etoile qui me présageoit des malheurs prochains , auxquels mes idées ne pouvoient encore s'étendre. Comment les aurois-je prévu , puisqu'il n'y avoit qu'une malignité détestable qui pût les faire naître , & que même en les éprouvant , j'ai eu long tems peine à les croire ?

Je marquai donc à Madame. Éliot dans ma réponse , qu'il me paroissoit à propos de cacher soigneusement la grossesse de sa Fille , jusqu'à ce que les Epouses de mes Compagnons nous eussent découvert quelque chose de semblable. Plusieurs semaines se passèrent dans cette attente. La nouvelle que je desirois si ardemment , n'arrivoit point. Cependant le Ministre & le Consistoire , qui comprenoient moins que jamais le dessein de notre conduite , & qui avoient fait mille efforts inutiles pour nous en arracher le secret , renouvelèrent leurs instances avec de nouvelles persécutions. Ils employoient quelquefois la douceur & l'honnêteté , pour nous persuader de nous rendre à leurs ordres ; mais plus souvent c'étoit des reproches & des menaces qu'ils mettoient en usage. Le Ministre , sut-tout , qui nous rendoit de fréquentes visites , ne fortoit jamais sans nous avoir traité d'indociles &

de rebelles , & fans nous avoir fait craindre de la part du Ciel & de la Colonie quelque châ-timent sévère , qui nous remettrait malgré nous dans le devoir. Ce fut un jour à la fin d'une de ses apostrophes violentes , que n'ayant plus la patience d'essuyer ses brusqueries & ses empor-temens , je pris tout-d'un-coup , & sans y avoir fait assez d'attention , le parti de lui déclarer net-tement qu'il perdoit ses paroles & ses peines. Voulez-vous que j'épouse deux Femmes , lui dis-je ? J'y consens , si cela est nécessaire pour le bien de la Colonie : mais si vous n'êtes point capable de me proposer des crimes , ne me par-lez plus de quitter Angélique Eliot , qui est si réellement mon Epouse , qu'elle est prête à met-tre au monde le fruit de notre mariage. Il fut si frappé de ce discours , que je fus obligé de le répéter deux fois pour lui en faire comprendre le sens. J'y ajoutai toutes les explications qu'il desira. Et vos Compagnons , me dit-il après un moment de silence , ont-ils commis la même faute que vous ? Je lui répondis d'un ton badin , que nous étions en société de vertus & de cri-mes , & que nous attendions les mêmes récom-penses ou les mêmes châtimens. Il se retira , sans nous faire connoître ce qu'il pensoit. Quoique je lui eusse fait cet aveu sans délibération , je ne crus pas devoir m'en repentir , & mes Compagnons , qui l'avoient souhaité ardemment , en furent au comble de la joye. Nous étions déjà au cinquième mois de notre prison. Il n'y avoit plus à compter sur la grossesse de leurs Epou-ses , puisqu'elles avoient été si long-tems sans en ressentir les marques. L'espérance que cinq mois d'attente nous avoient fait concevoir , rou-loit desormais toute entière sur Angélique & sur moi. Il nous tarδοit de sçavoir de quelle ma-

nière le Consistoire & la Colonie prendroient une preuve aussi incontestable de notre mariage, que celles que je venois de donner au Ministre. J'écrivis sur le champ à Madame Eliot, pour la prévenir. Elle reçut ma Lettre, & moi sa réponse, qu'elle m'envoya vers le soir. J'y trouvai quelques sujets de confiance & de joye : elle m'apprenoit, qu'elle avoit eu la visite du Ministre : qu'il avoit demandé à voir mon Epouse, qu'il s'étoit informé de la vérité de sa grossesse, & qu'en ayant été convaincu, il étoit sorti d'un air tranquile & satisfait.

Cependant, nous vîmes le lendemain avec le dernier étonnement, que nous étions sous la garde d'un autre Géolier, & qu'on prenoit plus de soin qu'on n'avoit fait jusqu'alors de fermer la porte de la prison. Nous en demandâmes inutilement la raison au nouveau Maître de notre demeure. Il se contenta de nous répondre, que ce changement s'étoit fait par ordre du Consistoire. Nous ne doutâmes point qu'on n'eût soupçonné l'autre d'avoir servi au commerce de Lettres que nous entretenions avec nos Epouses. Mais cette première rigueur n'étoit qu'un prélude. L'heure étant venue à laquelle on nous permettoit de sortir de notre chambre pour nous entretenir avec nos trois Compagnons, le Géolier nous déclara que cette satisfaction ne nous seroit plus accordée, & il refusa avec obstination de nous apprendre la cause de cette rigoureuse conduite. Elle ne pouvoit manquer de nous allarmer beaucoup. Nous tînmes Conseil. Toute la pénétration de Gelin ne put nous faire voir clair dans une telle obscurité. On ne nous traitoit pas avec cette rigueur par un ménagement d'indulgence & de bonté, cela étoit clair ; mais que prétendoit-on par cette nouvelle violence, & suppo-

fant même que la grossesse de mon Epouse en fût le prétexte , comment étions-nous plus coupables depuis que le Ministre s'en étoit assuré par ses yeux , que lorsque je lui avois fait , cinq mois auparavant , des aveux qui avoient dû la lui faire prévoir ? Il est vrai qu'il avoit toujours fait difficulté de les croire sincères : mais c'étoit cette pensée même qui éloignoit tous les soupçons que je devois former de ses cruels desseins , elle avoit même servi jusqu'alors à me faire trouver ses injustices excusables. Il est peut-être persuadé , disois-je , que nous voulons le tromper ; il ne lui manque que d'être assuré de la consommation de notre mariage ; car plus il a d'affection pour sa Nièce , moins il est vraisemblable qu'il voulût lui donner un Epoux qu'elle ne pourroit accepter avec honneur , en suposant que je pûsse prouver les faveurs que j'ai reçues d'Angélique. Elles sont à présent prouvées sans réplique ; il ne voudroit plus de moi pour l'Epoux de sa Nièce ; & il n'a plus d'intérêt par conséquent à rompre les liens qui m'attachent à mon Epouse. Ce raisonnement eût été juste , si le Ministre n'eût agi qu'en Oncle tendre , & en Pasteur vertueux & charitable ; mais toutes ses vuës étoient celles d'un Ennemi cruel & artificieux , qui cherchoit à satisfaire son ressentiment contre Madame Eliot , contre sa Fille , & contre moi ; il n'avoit point eu d'autre but , dans les violences qu'il nous avoit déjà fait essuyer. Mes Compagnons ne les avoient partagées , que parce qu'il ne pouvoit me perdre sans les associer à ma ruïne. La vengeance étoit sa seule passion ; ou du moins toutes les autres s'y raportoient. Madame Eliot le connoissoit bien , lorsqu'elle m'avoit représenté son caractère ; & elle avoit eu raison sans doute de me dire , qu'il avoit sollicité

té la mort de Belle-sœur dans la seule vuë de se venger de Guiton, qu'il ne pouvoit perdre qu'en la faisant périr avec lui. Ce trait étoit digne de ce qu'il a fait depuis contre moi ; car je ne vous raporte rien de cet odieux Ministre, qui ne soit trop confirmé par ce qui me reste à vous raconter.

La difficulté que nous trouvâmes à pénétrer dans ses desseins, nous obligea de recourir à la consolation ordinaire des malheureux, c'est-à-dire, à la patience & à l'invocation du secours du Ciel. Tout éloigné que j'étois de me défier du malheur qui me menaçoit, je ne pouvois me défendre d'une mortelle inquiétude pour Angélique. Cette chère Epouse m'étoit sans cesse présente. Quels tristes fruits d'une affection si tendre & si innocente ! Elle s'allarme pour moi, disois-je, au moment que je tremble pour elle ! Qui de nous deux est le plus à plaindre ? Hélas ! je sçai bien que mes peines les plus sensibles ne sont pas mes propres peines ; mais je meurs mille fois de celles de ma chère Angélique. Nous demeurâmes encore un mois dans la plus étroite captivité. Nous reçûmes trois ou quatre fois la visite d'un Ancien, qui nous exhorta en général à bien espérer ; mais nous ne pûmes tirer de lui la raison du cruel traitement qu'on nous faisoit essuyer. Il refusa même de satisfaire aux questions qui regardoient nos Epouses. Gelin, que cette dureté piquoit jusqu'à l'indignation & au transport, me proposa plus d'une fois de recourir aux armes, comme au seul moyen de finir tant d'indignités. Nous avions non-seulement nos trois pistolets ; mais encore ceux de nos Compagnons que nous avions jugé à propos de reprendre d'eux, parce que notre chambre étant la plus grande & la plus commode, il nous étoit plus facile de les y tenir cachés. Je répon-

dois chaque fois à Gelin , que c'étoit sans doute une ressource à laquelle il ne falloit pas absolument renoncer ; mais que je n'en voyois point encore la nécessité ; que nous devions attendre du moins quelques lumières sur notre sort , & ne pas prendre le parti du desespoir avant que d'avoir perdu toute espérance.

Nous étions à la fin du sixième mois de notre prison : un jour au matin nous vîmes entrer dans notre chambre le Ministre avec quelques Anciens. Son visage me parut embarrassé. Sortez , dit le Ministre à Gelin & Johnsthon , & laissez-moi seul avec M. Bridge. Mes chers Compagnons sortirent , conduits par les Anciens , & je demurai effectivement seul avec mon Ennemi. Il m'ordonna impérieusement de m'asséoir ; & s'étant assis lui-même , il me fit tout à la fois deux questions : Qui êtes-vous , me dit-il ; & dans quel dessein êtes vous entré dans cette Isle ? Surpris du ton brusque dont il me parloit , je le regardai pendant quelque-tems sans répondre. Il réitéra son interrogation. Je me déterminai à le satisfaire honnêtement , mais en lui faisant sentir néanmoins que j'étois capable de quelque fermeté. Quoique j'ignore , lui dis-je , dans quelle vuë & par l'ordre de qui vous m'interrogez avec tant de hauteur , si vous ne sçavez point encore qui je suis , je ne refuse point de vous l'apprendre. Mon nom est Bridge. Je suis Fils du Protecteur d'Angleterre. Pour le motif qui m'a conduit dans cette Isle , c'est l'espoir d'y trouver des hommes justes & amis de la vertu : plaise au Ciel que mon attente ne soit point trompée ! Il n'y avoit assurément rien d'insultant dans ma réponse : cependant , il plut au ministre de me la reprocher comme un manque de respect. Sa haine se satisfit d'abord par quelques mots injurieux , & pre-

nant ensuite un ton plus modéré en apparence, il me dit qu'il étoit difficile de croire qu'un jeune homme capable des infamies dans lesquelles j'étois tombé, fût né d'un Père tel que je me l'attribuois; qu'il n'étoit pas plus vraisemblable que j'eusse jamais eu le moindre sentiment d'honneur & de vertu, puisque j'en avois violé toutes les loix; mais que s'il étoit vrai que j'eusse cru trouver dans l'Isle de l'amour pour l'ordre & pour la justice, il venoit me confirmer dans cette idée, en m'apprenant que le vice y étoit puni avec rigueur, & en m'annonçant que j'en serois moi-même un exemple. Nous ne souffrons ici, continua-t'il, ni l'adultère, ni la séduction. Un Mari qui manque de foi à son Epouse, est digne de mort. Votre condamnation est déjà prononcée par nos Loix. Cependant, comme c'est à la Colonie qu'appartient le droit de porter une Sentence de mort, je vous laisse avec l'espérance qu'elle pourra vous être favorable. Ne vous y fiez pas néanmoins, ajouta-t'il d'un air railleur, & pensez à vous réconcilier avec le Ciel; car elle n'a point épargné dans le même cas des personnes qui valoient mieux que vous. Je voulus ouvrir la bouche pour me justifier, ou plutôt j'étois si troublé, qu'en l'ouvrant pour m'expliquer, je sçavois à peine ce que j'allois dire; mais il me prévint, en me priant de remettre à parler pour ma défense devant ceux qui seroient nommés pour l'entendre. Il ajouta en se levant, qu'il n'avoit été envoyé à ma Prison que pour remplir le devoir de son ministère, c'est-à-dire, pour m'avertir de penser à la pénitence, & de faire un usage Chrétien de mon châtement. Il sortit aussitôt. Mes Compagnons ne reparurent point. Je demurai seul un instant, & le Géolier étant entré avec deux Valets qui se saisirent de moi, je me vis en

un moment chargé de chaînes pésantes , & traité comme le plus criminel de tous les hommes.

J'avouë que le courage & la fermeté , dont je me croyois rempli , ne purent me soutenir contre les premieres impressions d'un événement si terrible & si imprévû. Je conçus tout le sistême de la vengeance du Ministre. L'exemple tragique de Guiton se presenta aussi-tôt à mon esprit. Je crus ma mort inévitable , & je passai plus d'une heure à me plaindre du Ciel & à gémir de la rigueur de mon sort. Mais lorsqu'après ces premiers mouvemens de douleur qui n'avoient point d'abord d'autre objet que ma propre infortune , je vins à penser qu'Angélique seroit sans doute envelopée dans ma ruïne , & qu'elle subiroit le même supplice , j'achevai de perdre le peu de constance qui me restoit , & je tombai dans un état qui faillit à dérober à mes Ennemis , par ma mort , le cruel plaisir de me faire souffrir plus long-tems. A peine avois-je la force de pousser au-dehors quelques paroles qui se trouvoient comme étouffées par l'agitation tumultueuse de mes esprits. Mon desespoir néanmoins ne pouvoit se contenir au-dedans de mon cœur : j'aurois voulu parler , crier à haute voix , & faire entendre mes plaintes à tout ce qui pouvoit y être sensible. Il m'en échappoit quelques-unes , entrecoupées de mille soupirs : je les adressois à Angélique , à Madame Eliot , à mes Compagnons , & je prenois le Ciel & la Terre à témoins de mes malheurs & de mes peines.

Mon aimable Epouse , dont toute ma douleur ne pouvoit me faire prononcer le nom sans tendresse , étoit pendant ce tems-là dans un état peu différent du mien. Je n'en pris les circonstances que plusieurs mois après. Quelque insupportable que fut pour moi l'incertitude où l'on me laissa de

son sort, elle l'étoit beaucoup moins sans doute que ne l'eut été la connoissance de ce qu'elle avoit à souffrir. Ce fut du généreux Gelin que j'en eus les premières nouvelles, en même-tems que celles de la conduite qu'on avoit tenuë à l'égard de mes Compagnons, & de tout ce qui étoit arrivé à lui & à eux jusqu'au moment où il me fut permis de le revoir. Pour en régler le recit par le tems de mes connoissances, je devois le remettre après celui de ma propre aventure; mais ma narration vous paroîtra plus claire en suivant l'ordre des événemens.

Après la manière dont je me suis expliqué sur le caractère du Ministre & sur sa malignité, lorsqu'il étoit question de vengeance, vous pouvez concevoir d'où venoient mes chaînes & cette extrémité de misère où je fus précipité tout d'un coup. Ecoutez l'horrible plan de sa haine. Il n'eut pas plutôt appris de moi la grossesse d'Angélique, qu'il se rendit chez Madame Eliot, comme je vous l'ai rapporté, pour se faire confirmer ce fait important par le propre témoignage de mon Epouse. Il alla de même chez les Epouses de mes Compagnons, & par la manière adroite dont il leur parla de la mienne, il réussit à tirer d'elles assez d'éclaircissement pour s'assurer qu'elles n'étoient point dans le même cas. Il se crut alors au comble de ses desirs & le maître absolu de sa vengeance. Ses victimes s'étoient livrées à lui d'elles-mêmes. Il résolut de laisser désormais mes Compagnons en repos, & de faire tomber tous ses traits sur Angélique & sur moi. Par la Sentence du Consistoire, la cérémonie du Sort devoit être regardée comme un mariage saint & solennel; or j'avois eu depuis un commerce avéré avec un autre femme que celle que le Sort m'avoit donnée; j'étois donc dans le cas de Guiton, c'est-à-dire,

coupable d'adultère, & par conséquent digne de mort. Tel fut son raisonnement. Il prévint bien que mes Compagnons, & sur-tout Gelin, pourroient lui causer quelque obstacle en se reconnoissant atteints du même crime : mais comme il avoit déjà sçu persuader aux Anciens que cette confession étoit un artifice, il s'imagina bien qu'il lui seroit facile de les confirmer dans la même opinion, en leur faisant remarquer qu'il n'étoit pas vrai-semblable que de six jeunes gens qui eussent eu le commerce avec de jeunes filles de leur âge, il n'y en eut qu'un qui fut devenu Pere. Effectivement il y avoit quelque chose de si extraordinaire dans cet événement, que j'étois embarrassé moi-même à l'expliquer. Je le regarde encore comme une preuve sans réplique de la réalité de quelque puissance maligne qui s'est comme emparée de mon sort, & qui change le cours même de la Nature pour assurer ma perte.

Quelque infailible que ce projet parût au Ministre, il le tint caché dans son cœur, jusqu'au sixième mois de notre prison. Le but de ce délai étoit de vérifier de plus en plus que nous étions Angélique & moi les seuls coupables. Il eut seulement la précaution de nous faire resserrer plus étroitement dans nos chambres, pour empêcher sans doute qu'il ne me revint quelque chose qui pût me faire soupçonner son dessein, & me porter à prendre de concert avec mes Compagnons des mesures pour le prévenir. Pendant près d'un mois qu'il nous tint dans cette contrainte, il affectoit en public de ne pas croire la grossesse d'Angélique réelle. A Dieu ne plaise, disoit-il, que ces horreurs se renouvellent dans la Colonie. L'exemple de Guiton & de ma Belle-Sœur est un frein qui retiendra éternellement nos Filles dans les bornes de la modestie & de la vertu. Ces af-

fectations hypocrites durèrent pendant quelques semaines. Enfin la grosseffe de mon Epouse étant si visible qu'elle n'étoit plus ignorée de personne, il leva le masque tout d'un coup. Il fit assembler le Consistoire. Là par une harangue artificieuse, il anima tellement les Anciens contre moi, qu'il n'y en eut presque pas un qui ne fut prêt dans le premier moment à souscrire à ma mort. Son éloquence empoisonnée s'exerça principalement sur deux articles : premièrement à bien établir la solidité de notre prétendu mariage du Sort, & la justice du Consistoire à le confirmer par sa Sentence : en second lieu, à détruire le penchant que quelques Anciens pourroient avoir à croire mes Compagnons aussi criminels que moi, supposé que je le fusse, & à leur persuader que j'étois seul dans le cas de l'adultère. Mon crime & la nécessité de ma punition, suivoient nécessairement le premier de ces deux articles. L'autre m'ôtoit tout espoir de pardon : car le grand nombre des coupables excite quelquefois l'indulgence, au lieu que c'est ordinairement du crime d'un Particulier, qu'on prend l'occasion de donner un exemple de sévérité pour le maintien des Loix : & naturellement, il sembloit qu'après ce qui étoit arrivé à Guiton, un jeune homme tel que moi, sans crédit & sans protection, avoit peu de droit de prétendre à des graces. Le Ministre fit donc remarquer qu'outre la preuve claire & évidente qu'on pouvoit tirer en faveur de mes Compagnons de ce qu'Angélique se trouvoit seule enceinte, il y avoit d'autres témoignages qui ne déclaroient pas moins leur sagesse & leur innocence ; que ceux qui étoient dans une Prison différente de la mienne, avoient nié d'abord avec fermeté d'avoir commis la moindre indécence avec les Filles qu'ils avoient prétendu épouser dans la prairie ; qu'ils avoient fait cette

première déposition volontairement & sans contrainte ; qu'ayant changé ensuite de langage après m'avoir parlé à l'Eglise , il étoit visible que c'étoit à ma sollicitation ; qu'il paroissoit aussi certain , que ceux qui étoient renfermés avec moi ne s'étoient conduits que par mes conseils ; que prévoyant les suites du commerce criminel que j'avois eu avec Angélique , j'avois fort bien senti que je ne pouvois me sauver , qu'en tâchant de grossir le nombre des coupables ; & que j'avois eu l'adresse de persuader à mes Compagnons , que leur intérêt demandoit d'eux ce que je ne les engageois à faire que pour le mien ; que les Filles avoient aussi varié dans leurs dépositions ; qu'étant captives , elles avoient protesté que jamais elles ne s'étoient écartées de leur devoir , qu'au moment qu'elles avoient été libres , c'est-à-dire , aussi-tôt que j'avois pu former leur langage par les conseils que je leur avois donnés dans mes Lettres , elles en avoient tenu un tout opposé ; qu'il avoit intercepté quelques-unes de ces Lettres , soit de ma main , soit de celles de mes Compagnons ; & qu'il les avoit trouvées si malignes & si dangereuses que c'étoit sur cette raison qu'il avoit sollicité le Consistoire de nous donner un Géolier dont la fidélité fut à l'épreuve de mes séductions. En un mot , tout ce qu'un Ennemi violent & artificieux peut mettre en usage pour verser son poison dans le cœur des autres & y allumer la haine , le Ministre l'employa dans cette occasion ; & son discours eut en effet tous les succès qu'il s'étoit proposé. Les Anciens me regardèrent dès ce moment , non-seulement comme atteint & convaincu d'adultère ; mais encore comme l'unique auteur de ce que j'avois fait de concert avec mes Compagnons ; & rejetant sur moi la résistance qu'ils apportoient à leurs ordres , ils me jugèrent le seul coupable.

Il n'y avoit pas loin de ce jugement à la résolution de me faire mourir. Elle fut prise par un accord unanime, & quoiqu'il se trouvât plusieurs personnes dans l'Assemblée à qui la considération qu'ils avoient pour Madame Eliot faisoit souhaiter qu'on eût quelque indulgence pour sa Fille, sa cause étoit liée trop nécessairement à la mienne, pour la séparer de mon sort. On n'eut osé d'ailleurs solliciter pour elle en présence du Ministre, qui avoit été autrefois le plus ardent à demander la punition de sa Sœur dans les mêmes circonstances. Sa perte & la mienne furent donc conclus. Cependant comme il n'appartenoit point au Consistoire de prononcer définitivement des Arrêts de mort, on se contenta suivant la forme établie, de rédiger en Articles tous les chefs d'accusation du Ministre, pour les exposer à la Colonie. L'usage étoit dans ces occasions, d'attacher à la porte de l'Eglise une espèce de manifeste, qui contenoit les crimes des personnes accusées. Chaque particulier les examinoit, pour se mettre en état de porter son jugement avec connoissance. Tous les Habitans de l'Isle s'assembloient ensuite après une proclamation publique, & l'on procédoit régulièrement à la Sentence. Nous fûmes donc regardés mon épouse & moi dès ce jour, sinon comme des criminels déjà condamnés, du moins comme des accusés dont le crime étoit si notoire & si certain, que notre condamnation paroïssoit infaillible. Nous fûmes traités aussi-tôt comme nous devons l'être dans cette supposition. Angélique fut arrachée des bras de sa Mere, & renfermée dans une obscure prison. Je fus chargé de chaînes, & averti par le Ministre de penser de bonne heure à me préparer à la mort. Pour mes compagnons, qui étoient en quelque sorte justifiés par mes crimes, ils furent mis en liberté. Le

Ministre prit sur soi le soin de leur conduite ; & raisonnant toujours sur les principes de sa haine , il assura le Consistoire , que n'étant plus désormais corrompus par mes conseils , on pouvoit se répondre de leur sagesse & de leur docilité. Tels furent les préludes de la scène funeste qui se préparoit.

Gelin & Johnston se voyant libres , eurent peine à concevoir pourquoi l'on me retenoit captif après eux. Ces deux chers amis , qui étoient accoutumés par une longue société de misères à m'aimer & à me souhaiter du bien , ne purent cacher la douleur qu'ils ressentoient de me voir excepté de la grace qu'on paroïssoit leur accorder. Ils le témoignèrent hautement dès le même jour. Mais leur colére égala leur étonnement , lorsqu'ils aprirent par le bruit qui ne tarda pas à se répandre , que mon Epouse avoit été arrêtée , & qu'elle & moi ayant déjà été déclarés dignes de mort par le Consistoire , on ne parloit plus que d'assembler les Habitans de la Colonie pour la confirmation de cette Sentence. Gelin se rendit chés le Ministre sans perdre un moment. Il lui parla de ce qu'il venoit d'entendre , avec une vigueur qui le déconcerta ; & lui ayant fait connoître , que quelque respect qu'il eût pour le Consistoire & la Colonie , il n'y auroit jamais de considérations qui pussent le détacher de mes intérêts , il lui déclara nettement , qu'avant que de rien entreprendre contre ma vie , il falloit le mettre en état de ne pouvoir sacrifier la sienne pour me défendre. Mon ennemi qui s'étoit attendu que le plaisir de se revoir en liberté , rendroit mes Compagnons moins sensibles à mon malheur , eût besoin de toute son adresse pour calmer l'emportement de Gelin. Le parti auquel il s'arrêta ,

fut de confesser , que le Consistoire avoit pris des résolutions qui ne m'étoient point favorables : mais il ajouta , que c'étoit une affaire qui ne pouvoit manquer de traîner en longueur , & que de quelque façon qu'elle tournât , on ne devoit point appréhender qu'on en vint aux extrémités avant qu'Angélique fût délivrée de ses couches ; & qu'il pouvoit arriver pendant cet intervalle mille changemens dans les dispositions du Consistoire & de la Colonie ; & que ma cause enfin n'étoit point encore désespérée. Cette réponse étoit sincère en partie ; car on ne pouvoit penser à la condamnation d'Angélique , ni par conséquent à la mienne , avant le tems de ses couches : mais le but du Ministre , en faisant faire cette réflexion à Gelin , étoit de l'apaiser sur l'heure , dans la pensée qu'il lui seroit facile de le gagner par ses caresses , lui & ses Compagnons , ou de les tromper par ses artifices. S'étant même aperçu que son discours avoit produit quelque effet sur Gelin , il en prit occasion de lui faire entendre , que sa bonne conduite & celle de nos Compagnons pourroit contribuer plus que tout le reste , à mon salut & à ma liberté.

Gelin avoit le défaut de tous les cœurs droits & généreux ; il ne se portoit point aisément à la défiance. On venoit de lui accorder la liberté , & le Ministre n'avoit pas manqué de lui faire connoître , que c'étoit à ses sollicitations qu'il en étoit redevable. Cette pensée jointe à une aparence de bonté & de modération , qu'il croyoit lui trouver en s'expliquant sur mon sujet , lui persuadèrent non-seulement qu'il n'étoit point notre Ennemi , mais que le conseil qu'il venoit de lui donner étoit le plus avantageux pour moi , & qu'il ne pouvoit me servir mieux qu'en

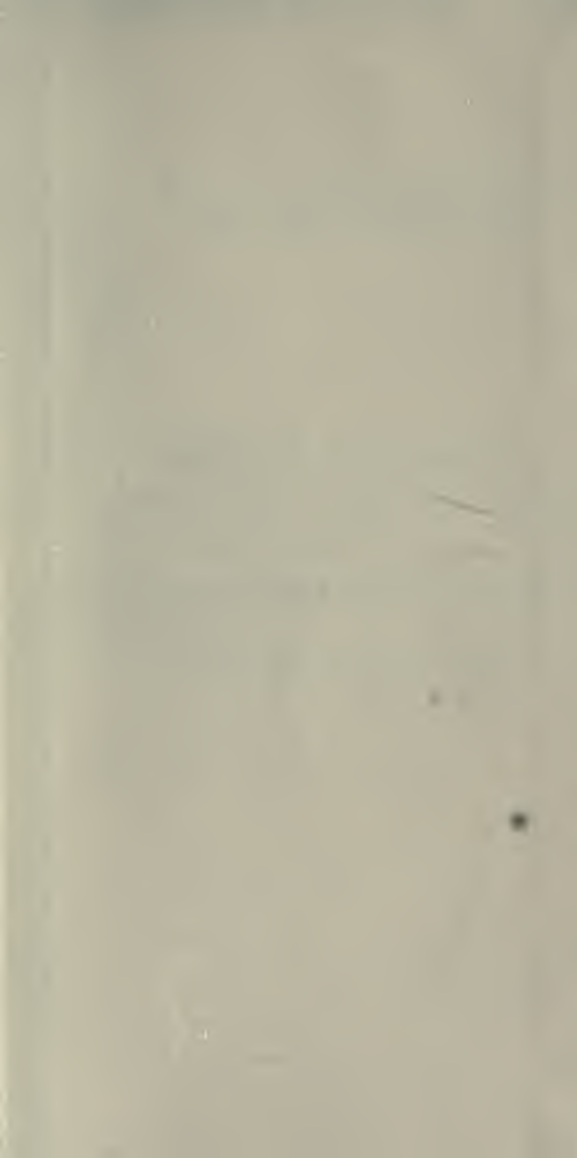
qu'en s'attachant à le suivre. Il fit entrer Johnston & nos autres Compagnons dans ce sentiment. Tous s'accordèrent à se faire violence en ma faveur , jusqu'au point de souffrir sans murmurer qu'on continuât à leur interdire la vue de leurs Epouses , & qu'on en revînt à les prescrire de prendre celles qu'on vouloit leur faire recevoir. Ils se contentoient de marquer avec douceur , que leurs dispositions n'étoient point changées ; & ils s'employoient incessamment à visiter le Ministre & les Anciens , pour obtenir d'eux ma liberté. Je ne sçai s'il eût été à souhaiter pour mon intérêt qu'ils eussent tenu une autre conduite ; mais il est certain que leur douceur & leur honnêteté n'étoient point des vertus qui pussent faire impression sur le Ministre : elles ne servirent qu'à lui donner occasion d'abuser de leur foiblesse , en lui procurant le moyen de les gagner peu-à-peu , comme il se l'étoit proposé , & de les rendre enfin parjures à leurs Epouses , & infidèles à leur Ami. Je parle de trois d'entr'eux seulement ; car Gelin & Johnston pouvoient bien être trompés , mais ils étoient aussi peu capables que moi de parjure & d'infidélité.

Ce fut avec les trois que je ne vous ai point encore nommés , que cet adroit Ennemi trouva bien-tôt de quelle manière il falloit s'y prendre pour entrer en composition. L'un étoit François : il s'apeloit *Roussel*. Les deux autres étoient Anglois : l'un se nommoit *Green* , & l'autre *Blackmore*. Je n'ai point sçu précisément par quelles espérances ils s'étoient laissé séduire , l'inconstance y eut sans doute plus de part que l'intérêt. On les obligeoit à voir sans cesse les Filles dont on vouloit qu'ils fussent les Epoux , tandis qu'on leur interdisoit la vûe de celles dont

ils l'étoient véritablement : on ne se laissoit point de leur remettre la crainte du Ciel devant les yeux , & de leur faire valoir la solidité de leurs premiers engagements. Un nouvel amour, un scrupule d'esprit foible , les insinuations continuelles du Ministre , eurent enfin la force de leur faire oublier ce qu'ils devoient à leurs sermens & à leur honneur. Ils consentirent à ce qu'on avoit en vain exigé d'eux depuis si long-tems ; & en s'attachant à leurs nouvelles Epouses , ils perdirent toute l'affection qu'ils avoient eüe jusqu'alors pour leurs Compagnons. C'étoit ce que le Ministre se proposoit principalement. Il fut facile d'en juger par les mesures qu'il garda dans la conclusion de leur mariage. Comme il appréhendoit Gelin & Johnston , qu'il avoit toujours trouvé inflexibles , il voulut que cette cérémonie se fit secrettement , de peur qu'ils ne s'y oposassent par leurs plaintes , ou du moins par les reproches qu'ils auroient pu faire à leurs foibles amis. Ils ne l'apprirent donc que plusieurs jours après qu'elle fut achevée ; ou plutôt ils la devinèrent à l'air & aux manières embarrassées de nos trois Infidèles. Gelin , toujours vit & impatient , ne put s'empêcher de leur donner des marques éclatantes de mépris & d'indignation : mais elles ne servirent qu'à les aigrir contre nous , & à les mettre entièrement dans le parti de nos Ennemis.

Fin du Tome second.





PQ Prevost, Antonie François
2021 Le philosophe anglois
P5
1757
t.1-2

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
